

Bibliothèque numérique

medic@

**Dumas, Jean. Traité du suicide ou du
meurtre volontaire de soi-même**

Amsterdam : chez D.J. Changuion, 1773.
Cote : 39610



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?39610>

TRAITÉ
DU
SUICIDE

OU DU MEURTRE VOLONTAIRE DE
SOI-MEME.

PAR JEAN DUMAS

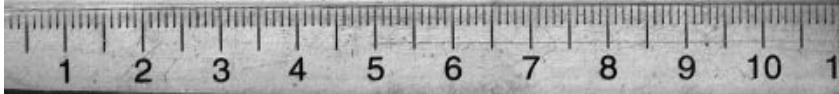
Savoir souffrir la vie & voir venir la mort
C'est le devoir du Sage, & tel sera mon sort.

Greffet. Trag. d'Edouard III



A AMSTERDAM,
CHEZ D. J. CHANGUION.
M D C C L X X I I I.

39610



TRAITE

DU

SUICIDE

OU DU MEURTRE VOLONTAIRE DE
SOI-MEME

PAR JEAN DU MARE

*Nolo virum, facili redimit qui sanguine
famam,*

Hunc volo laudari, qui sine morte potest.

MARTIAL L. I. Ep. VIII.



TRAITE DU SUICIDE
OU DU MEURTRE VOLONTAIRE DE SOI-MEME

Page

T R A I T É
D U
S U I C I D E
*OU DU MEURTRE VOLONTAIRE
DE SOI-MEME.*

I N T R O D U C T I O N .

*D*epuis quelque temps le Suicide devient trop commun dans toutes les parties du monde chrétien, pour ne devoir pas fixer l'attention des Amis de la Société & des hommes (a). Divers Ecrivains tant théologiens que philosophes, ont pris la plume contre cette furieuse manie, fruit naturel de l'irreligion, du luxe, & de la corruption du siècle; mais les uns n'ayant fait que de pompeuses déclamations sur ce sujet, les autres que débiter quelques beureuses faillies de leur

(a) L'Auteur anonyme du livre intitulé "An 210" dit page 336, qu'on compte à Paris dans l'année 147 personnes qui se sont donné volontairement la mort.

* 2



IV INTRODUCTION.

prit : ceux - ci l'ayant traité superficiellement, ceux - là d'une manière toute métaphysique & abstraite ; leurs ouvrages, quoique bons dans leurs genres, laissent encore à désirer là - dessus quelque chose de plus complet, de plus approfondi à certains égards, & de plus simple.

Je n'ai pas la présomption de croire que je suis capable de mieux traiter cette importante matière ; & je ne me flatte point de faire un livre sans défauts qui satisfasse tous ses Lecteurs. Homme comme les autres, moins partagé même que beaucoup d'entr'eux, de ces talents agréables qu'on estime tant aujourd'hui ; mon ouvrage, je m'y attends, aura comme les leurs, peut-être plus encore, ce caractère d'imperfection & de faiblesse, que portent sensiblement toutes les productions de l'esprit humain : mais je serai fort content, s'il peut augmenter l'utilité de ceux qui ont déjà paru sur la même question, & suppléer à une partie des choses essentielles qu'on n'y trouve point.

Sentant toute la difficulté qu'a pour moi l'entreprise, si j'ose la tenter, ce n'est pas pour éprouver mes forces ; j'en connois la médiocrité : c'est pour remplir, selon la mesure des dons que j'ai reçus, un devoir imposé à tout homme par l'humanité & par la religion, qui est, de communiquer à ses semblables, à ses frères, des réflexions qu'il juge pouvoir leur être utiles.

Je ne veux point imiter ces Philosophes qui

INTRODUCTION. V

ne veulent pas qu'on fasse mourir les criminels dignes de mort, & qui travaillent néanmoins à armer le désespoir des malheureux contre leur vie, en leur conseillant le Suicide quoiqu'ils n'aient rien à craindre de la justice humaine. Cette contradiction de la part de ces Philosophes, nous paraîtront bien surprenante, s'ils ne nous avoient accoutumés à tant d'autres, non moins étranges, qui en affoiblissent l'impression.

Pour moi je ne voudrois, s'il étoit possible, la mort de personne. La vie d'un seul homme que je conserverois à sa famille, à la Société, à lui-même, me semble un bien que je me féliciterois toujours d'avoir fait, & qu'à mes yeux je serois coupable de négliger. L'espoir de ce bien m'encourage, m'embardit, malgré le sentiment de ma propre insuffisance, à tâcher de le procurer. Pourroit-on me blâmer, quand même je manquerois de talents pour y réussir? Ah, plutôt au Ciel que ni moi ni aucun de mes semblables, n'eussions fait & ne fussions jamais que de pareils effaïs!

Celui-ci n'aura pas les grâces d'un style léger & fleuri: je ne me propose que de le rendre exact & clair. Ce n'est pas pour plaire que j'écris; c'est pour instruire, pour fortifier l'humanité souffrante. J'assortirai de mon mieux, mon style à ce but. Il sera froid quand je parlerai à la raison, parce que la raison est froide sans en valoir moins: il prendra le ton & la chaleur

VI INTRODUCTION.

du sentiment, quand je voudrai le réveiller & l'intéresser. En un mot, je veux attacher par les choses plutôt que par la manière de les dire, & je plaindrai ceux qui ne goûteront point cette méthode.

Comme c'est la célébrité d'un Auteur & la supériorité de son génie, qui consacrent ses erreurs & leur donnent plus d'influence sur les hommes, je choisirai Mr. J. J. Rousseau par préférence à tous ceux qui ont plaidé la cause du Suicide, sans négliger pourtant de réfuter les principaux argumens de ces derniers, qui sont différens des siens. Mais l'estime que j'ai pour lui paroîtra dans tout cet écrit. Je lui rendrai la justice qui lui est due: j'y adoucirai le plus que je pourrai les accents, toujours un peu amers, du zèle pour la vérité qu'on croit blessée & le bien de l'humanité mis en danger. Ceux de ses principes que je regarde comme faux & mauvais, n'y seront point épargnés; mais sa personne y sera ménagée: j'y chercherai autant à faire aimer celle-ci, qu'à faire détester ceux-là; & au lieu d'injures, il y trouvera des égards.

Je ne suis pas assez satisfait moi-même de mon travail, pour mettre mon nom, pur vanité, à ce livre qui manque d'une perfection que je sens qu'il pourroit avoir; mais que je n'ai pu lui donner. Si je le place donc à la tête, c'est pour ces deux raisons: Parce que, malgré ses

INTRODUCTION. VII

défauts, mon ouvrage sera tel que je n'en devrai point avoir honte; &, parce que j'ai appris que notre généreux Philosophe, n'approuve pas qu'on tire sur quelqu'un de derrière le rideau.

Ce traité aura pour texte le passage suivant de la Lettre de Mr. Rousseau à Mr. de Voltaire occasionnée par le Poème de ce dernier sur le désastre de Lisbonne: C'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge, & j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton: *Nec me vixisse penitent, quoniam ita vixi, ut frustra me natum non existimem* (a). Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure & sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ.

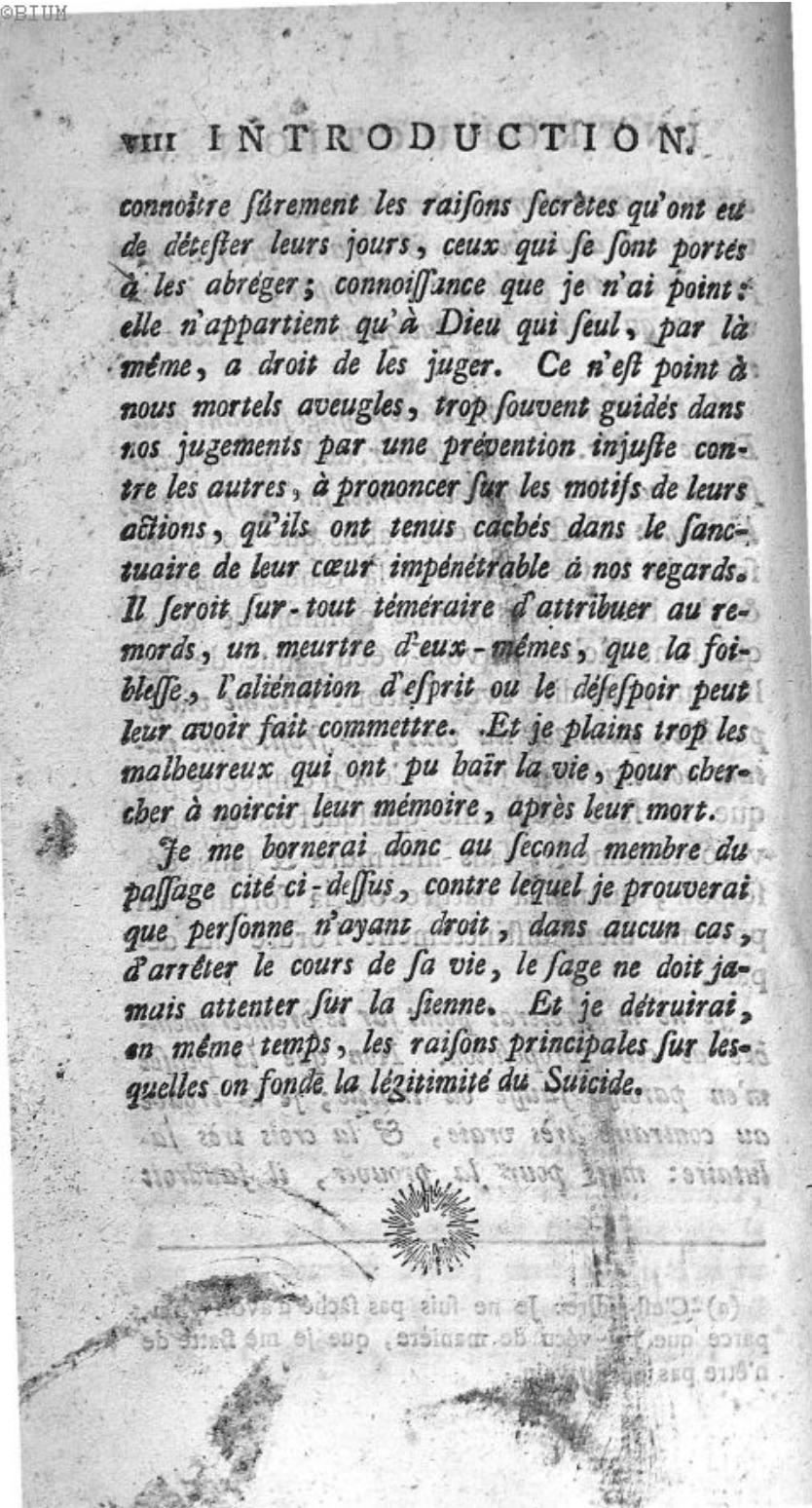
Je ne m'arrêterai point sur le premier membre de cette proposition. Non que la pensée m'en paroisse fausse ou inutile; je la trouve au contraire très vraie, & la crois très salutaire: mais pour la prouver, il faudroit

(a) C'est-à-dire: Je ne suis pas fâché d'avoir vécu, parce que j'ai vécu de manière, que je me flatte de n'être pas né en vain.

VIII INTRODUCTION.

connoître sûrement les raisons secrètes qu'ont eu de détester leurs jours, ceux qui se sont portés à les abréger; connaissance que je n'ai point: elle n'appartient qu'à Dieu qui seul, par là même, a droit de les juger. Ce n'est point à nous mortels aveugles, trop souvent guidés dans nos jugements par une prévention injuste contre les autres, à prononcer sur les motifs de leurs actions, qu'ils ont tenus cachés dans le sanctuaire de leur cœur impénétrable à nos regards. Il seroit sur-tout teméraire d'attribuer au remords, un meurtre d'eux-mêmes, que la folie, l'aliénation d'esprit ou le désespoir peut leur avoir fait commettre. Et je plains trop les malheureux qui ont pu hâter la vie, pour chercher à noircir leur mémoire, après leur mort.

Je me bornerai donc au second membre du passage cité ci-dessus, contre lequel je prouverai que personne n'ayant droit, dans aucun cas, d'arrêter le cours de sa vie, le sage ne doit jamais attenter sur la sienne. Et je détruirai, en même temps, les raisons principales sur lesquelles on fonde la légitimité du Suicide.





TRAITE
DU
SUICIDE
*OU DU MEURTRE VOLONTAIRE
DE SOI-MEME.*

CHAPITRE I.

Où, après avoir distingué & défini le suicide, on montre que c'est un crime de disposer de sa vie, sans en avoir reçu le droit de Dieu, à qui seul elle appartient; & qu'il n'est pas apparent que l'Etre Suprême donne à ses Créatures humaines, un droit opposé aux fins de leur existence présente.

Par suicide ou meurtre volontaire de soi-même, je n'entends pas l'action d'un homme qui se jette dans un péril certain, s'expose à une mort assurée, & sacrifie volontairement sa vie pour l'utilité publique: telle que fut, par exemple, l'action de Codrus roi d'Athènes, qui, croyant sur la foi d'un Oracle que sa Patrie ne seroit délivrée

A

des ennemis nombreux & puissants dont elle étoit accablée, que quand ils l'auroient tué, se déguisa pour n'être pas connu, & alla chercher dans leur camp, par ses querelles, la mort que, sur le bruit de cet Oracle, on avoit défendu de lui donner. Telle que fut aussi, l'action de ces Bourgeois de Calais & de Rouen, qui s'offrirent d'eux-mêmes à la mort que vouloit leur faire subir leur ennemi, pour prix du salut de leurs concitoyens, prêts à périr par le fer ou par la famine. Telle que fut encore, celle de Jesus-Christ, qui, sachant que le sacrifice de sa vie étoit nécessaire pour la rédemption des hommes, se livra généreusement lui-même entre les mains de ses bourreaux. Telle que fut enfin, l'action des Martyrs, non de ceux qu'un zèle outré faisoit courir à la mort qu'ils pouvoient éviter, sans violer leur foi; l'Eglise ne les a jamais approuvés: mais de ceux, qui ne pouvant la fuir qu'en trahissant leur conscience, savoient, fidèles à leur devoir, attendre & souffrir le martyre. Toutes ces actions & leurs pareilles, sont de généreux dévouements à la mort, plus dignes de louange que de blâme, & ne ressemblent pas plus au suicide, que l'action de tuer, dans une défense légitime de soi-même, des ennemis armés contre nos jours, ne ressemble au meurtre d'autrui.

Mais j'entends par suicide, l'action d'une personne qui, de quelque manière que ce soit, se prive de la vie le sachant & le voulant, ou par dégoût pour elle, ou par l'empörtement d'une passion dominante qui se voit frustrée, ou par un excès de délicatesse, de sensibilité, d'impatience, de crainte, de chagrin, de désespoir.

Selon cette définition, toute mort que l'on se fait donner ou que l'on se donne à soi-même pour quelqu'une de ces causes, hors le cas d'un état de frénésie & de dérangement purement physique du corps & de l'esprit, auquel on n'a pas volontairement contribué; est un vrai suicide, c'est-à-dire, une action criminelle, contraire à l'ordre de Dieu, & indigne du sage, comme j'espère le prouver.

Après cet éclaircissement qui m'a paru nécessaire pour fixer l'état de la question, j'entre en matière, & je commence par remarquer, que cette partie du passage rapporté ci-dessus : *Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure & sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ,* est une proposition équivoque. Elle présente un sens vrai & un sens faux qu'il importe de démêler. Si l'on entend qu'il faut se soumettre courageuse-

A 2

ment & de bon gré à la mort, quand elle vient selon le cours naturel & ordinaire nous enlever du milieu des vivants; ou quand on se voit destiné à mourir avec violence, par le glaive de la justice ou par la main d'un ennemi, soit justement pour ses crimes, soit injustement pour le bien de sa patrie, l'amour de la vérité & du devoir: alors cette proposition est vraie, parce que dans tous ces cas *la nature ou la fortune*, c'est-à-dire les dispensations de la Providence divine, *portent bien distinctement l'ordre du départ*. Mais elle est fausse, si l'on entend, qu'on peut se tuer soi-même de dessin formé, pour prévenir ou terminer des souffrances, qu'on redoute plus que la mort & dont on ne voit pas d'autre moyen de s'affranchir. Quelque rigoureux que soit son sort, il est du devoir de l'homme de conserver sa vie; pour Dieu, qui, en le plaçant ici-bas a eu des vues sages, qu'il l'appelle à remplir: pour lui même & pour ses semblables, à qui ces vues sont également avantageuses; aussi long-temps qu'il le peut légitimement, sans nuire aux intérêts éternels de son ame, à ceux de la religion & de la société. Et lorsqu'il ne lui est pas possible d'en concilier la conservation avec quelqu'un de ces grands intérêts, il est bien obligé, dans ce cas, de l'exposer, de la sacri-

DU SUICIDE. CHAP. I. 5

fier; mais il n'a pas droit de se l'arracher à lui-même: c'est ce qu'il ne peut jamais faire sans crime, ainsi qu'on va le voir.

En effet, l'homme ne s'est pas donné la vie à lui-même; cela est bien certain. Il la tient d'une cause qui existoit avant lui: il la doit à l'Auteur de toutes choses. Mais son Créateur, en le produisant & le plaçant dans ce monde, s'est sans doute proposé un but qu'il a voulu atteindre; un but digne de lui, utile à sa créature, & auquel il prend lui-même plaisir. Un Etre tel que Dieu, intelligent & sage, n'agit pas sans dessein. Parfaitement indépendant, n'étant assujetti à nulle contrainte, ni à nul besoin, il ne peut exécuter, il ne peut avoir dans tout ce qu'il fait, que des vues qui lui plaisent, qui ne répugnent point à sa dignité; que des vues grandes & bonnes. C'est donc pour le bien de l'homme, pour le bien même de l'Univers avec lequel son existence est liée, & pour sa propre gloire ou satisfaction, que Dieu l'a créé & mis sur la terre.

Or, on ne sauroit nier, que Dieu n'ait droit de satisfaire son amour pour le bien particulier & universel des objets qui dépendent de sa puissance; de faire exister des êtres pour s'occuper & se réjouir de leur commun bonheur; de les y conduire par

A 3

les voies qu'il connoît les meilleures; & de vouloir qu'ils demeurent dans les mondes où il les met, tous appropriés à cette fin & à l'état actuel de leur nature, jusqu'à ce qu'il trouve à propos de les en retirer pour les faire passer dans d'autres, mieux assortis à la nouvelle capacité d'être heureux, qu'ils auront acquise.

Tous les êtres lui appartenant puisqu'il les a tous produits, il a seul le droit d'en disposer, & ne leur doit à la rigueur rien, que l'exemption des souffrances qu'ils n'ont point méritées par l'abus de leur existence, ou qui ne leur feroient pas nécessaires pour le développement de leurs facultés, l'exercice de leurs vertus, & l'accroissement continual de leur perfection & de leur bonheur.

Si ces êtres sont de leur nature sentants, intelligents, & perfectibles par eux-mêmes, ils sont capables non seulement d'une perfection physique & d'un bonheur animal; mais encore d'une perfection & d'une félicité spirituelles & morales bien plus précieuses, qui dépendent absolument de leurs connoissances acquises & de leurs vertus éprouvées, & qui exigent des états différents où ils puissent trouver les moyens d'acquérir successivement ces connaissances & ces vertus, essentielles à la plénitude de leur perfection & de leur bonheur.

Ainsi le même dessein qui a autorisé Dieu à les faire exister, l'autorise également à les laisser dans chacun de ces états, tous relatifs à leur grande destinée, & à prétendre qu'ils y restent patiemment autant de temps qu'il le juge convenable, pour y remplir ses vues généreuses à leur égard. Ayant eu le droit de les destiner à cette excellente & sublime fin, n'auroit-il pas aussi celui de leur prescrire un humble acquiescement aux moyens qu'emploie sa sagesse, pour les y faire parvenir? Ce droit de Dieu est fondé sur la générosité même de ses intentions envers eux, & découle de celui qu'il a incontestablement sur ses propres actions, sur l'exercice de ses attributs, & sur les effets de sa puissance. Il est d'autant plus légitime qu'il ne peut jamais s'en servir au désavantage de ses créatures, & que c'est l'amour le plus éclairé & le plus tendre pour elles, qui en dirige toujours l'usage.

Ce sont là des principes qu'on ne peut contester, dès qu'on reconnoît un Dieu souverainement parfait, Créateur & Ordonnateur de l'Univers. Mais si tel est son droit sur tous les êtres, il s'ensuit que l'homme n'a point celui de quitter le poste de la vie qui lui a été assigné par son Maître suprême, ou de se détruire, quand il

A 4

3 T R A I T E

se déplait dans les états passagers, analogues à sa sublime destination, où Dieu l'a mis & dont il a également déterminé avec sagesse la nature & la durée. Car ces deux droits sont contradictoires: ils ne peuvent subsister en même tems, l'un excluant nécessairement l'autre.

Bien plus, je ne crains point d'avancer que dans le cas même, qu'il n'y eût point de Dieu, & que l'homme existât par la seule force d'une nécessité aveugle, il n'auroit pas plus pour cela le droit d'abréger sa vie: car, dans ce cas, en se détruisant, quelle assurance pourroit-il avoir que la même nécessité dont son malheur actuel seroit l'effet, ne le rendroit pas plus malheureux encore après sa mort? Eh quelle imprudence! quelle folie de sortir d'un état dont on se plaint, quand on peut avancer par là son passage à un état beaucoup pire! Quel détestable droit que celui d'aggraver le malheur de son sort! En peut-il exister un pareil? Non; le droit n'est jamais contraire à l'être qui le possède, & a toujours nécessairement pour objet, un bien conforme à la nature de cet être. Qui dit droit, dit une raison fondée sur des rapports naturels, ainsi que sur l'ordre moral & la justice, de faire ou d'exiger une chose avantageuse. On n'en a point à ce qui est nui-

DU SUICIDE. CHAP. I. 9

sible ou dangereux: parce que l'un répugne aux vœux de la nature, l'autre aux vœux de la raison ou à la prudence, & tous deux à l'ordre ou à la convenance des choses. Dans l'Athéïsme même personne n'a donc le droit de se donner la mort; puisque, par là, loin d'être assuré de s'affranchir des peines de la vie, on risque de se faire un plus grand mal que celui dont on cherche à se délivrer. Joignez à ce danger, celui qui naît de l'incertitude & du système des Athées, qu'eux-mêmes ne regardent pas comme démontré, & concluez que dans ce système, le suicide est aussi contraire au droit qu'à la prudence.

Mais combien plus n'est-il pas opposé à l'un & à l'autre! Combien plus ne devient-il pas condamnable & dangereux! si l'Athéïsme est faux; si une nécessité aveugle est une absurdité, une chimère; s'il existe un Dieu qui a tout créé & tout réglé de façon qu'on ne puisse sortir de l'ordre qu'il a établi, sans courir à son malheur? Dans ce cas, il est évident que Dieu est notre souverain Maître; que nous n'avons d'autres droits sur nous, que ceux qu'il veut bien nous donner; & qu'à moins d'un congé de sa part très exprès & très clair, abandonner le poste de la vie. c'est faire une action aussi funeste pour soi, que criminel.

A 5

le. La question se réduit donc à savoir, si Dieu nous a donné clairement & expressément le droit de le quitter, ce poste, ou ce qui est la même chose de nous tuer, quand nous sommes las de vivre & que nous jugeons notre existence ici-bas inutile.

Je pose d'abord en fait que Dieu ne l'a point donné ce droit; & en voici la preuve générale que j'établirai dans tout cet ouvrage: C'est que cette concession au lieu d'être évidente (comme elle devroit l'être de l'aveu de Mr. R, qui reconnoît que pour être fondé à *déloger*, il faut que *la nature ou la fortune portent bien distinctement l'ordre du départ*) n'est ni suffisamment indiquée par la Nature & par la Révélation, ni même vrai-semblable; attendu qu'elle seroit contraire aux vues de Dieu les plus manifestes.

Ces vues sont de nous éléver à toute la perfection & la félicité dont notre nature est susceptible. Dieu se propose toujours ce qui est le plus digne de lui, & le dessein de perfectionner sans cesse l'état de ses créatures, est le seul qui réponde à l'excellence de ses divins attributs. Il lui convient, il lui est glorieux de donner aux êtres qu'il a créés tout le développement, toute la perfection, tous les avantages & les dégrés de félicité que peut comporter leur essence.

DU SUICIDE. CHAP. I. II

C'est sur ce qu'exigeoit le plus grand bien de l'Univers, qu'il a dû se régler dans le choix qu'il a fait de l'essence particulière de chaque être, parce qu'il ne seroit pas possible qu'ils fussent jamais complètement heureux dans un Univers, dont toutes les parties ne s'accorderoient pas parfaitement; de sorte que chacun a précisément l'essence qu'il pouvoit & devoit avoir relativement aux autres.

Toute Essence créée a nécessairement des bornes, l'intréé seul est infini; & tout ce qui est borné ne peut être que successivement accru, amélioré, perfectionné. Cela a lieu surtout à l'égard des Natures intelligentes & morales, telles que les hommes. Il est impossible qu'ils soient tout d'un coup, au premier moment de leur existence, aussi parfaits & heureux qu'ils peuvent le devenir par un progrès infini d'expériences, de connaissances, de modifications, de forces, de capacités, & de mérites. Nos ames pour atteindre toute leur perfection & leur félicité, ont besoin de certaines qualités qui les mettent dans le plus grand rapport possible avec tous les avantages de l'Univers, & qui les rendent capables d'en jouir. Ces qualités dépendent de nos idées, nos idées de nos sensations & de nos expériences; & nous ne pouvons avoir que des

sensations & des expériences successives, qui demandent à leur tour des états passifs, successifs, & divers. C'est pour nous les procurer que Dieu nous fait passer d'une économie à l'autre, ou qu'il a voulu nous placer dans différens ordres de choses, que j'appelle ici états, & qui sont propres à nous faire acquérir toutes les qualités physiques & morales nécessaires pour notre principale destination. Mais ces états doivent comme notre essence être tous réglés sur le bien universel des autres Etres, de même que sur le nôtre propre que Dieu se propose également. Lui seul connoissant toutes les exigences de ces deux grandes fins, pouvant les combiner parfaitement ensemble, y bien assortir les moyens; a seul pu aussi déterminer la nature & la durée de chacun de ces états, pour chaque être; & il n'est pas douteux qu'il ne l'ait fait de la manière la plus juste, la plus précise, la plus convenable à ses vues, puisqu'il est infiniment sage.

Cette détermination faite, Dieu a dû encore établir des moyens sûrs & infaillibles, tant pour nous faire subsister dans ces états jusqu'au terme qu'il a lui-même fixé, que pour nous en retirer précisément à ce terme. Nous les voyons évidemment ces moyens dans l'action des causes naturelles,

dont les unes concourent à la conservation de notre existence actuelle, tandis que les autres, en affoiblissant & dérangeant notre constitution par leurs influences sur nous, préparent peu-à-peu notre mort, & l'opèrent finalement dans l'espace d'un temps dont personne ne franchit les dernières limites, & dont les divers degrés sont, sans doute, relatifs à la destinée de chacun.

Les derniers de ces moyens devoient nous forcer de mourir, mais les premiers ne devoient pas nous forcer de vivre, parce que nous avions généralement plus besoin d'être contraints à l'un qu'à l'autre; parce que nous pouvions abuser infiniment plus de la puissance de prolonger notre vie, que de celle d'anticiper notre mort; parce enfin que Dieu devoit gêner notre liberté le moins qu'il étoit possible. Mais en nous laissant la puissance d'anticiper notre mort, il ne nous en donne pas le droit; il ne fait par là que nous fournir une occasion de lui montrer ou de lui refuser notre soumission à l'ordre qu'il a établi comme le demandoit notre nature intelligente & libre.

Je fais bien que par cette anticipation, on ne soit point de l'ordre général, parce que Dieu qui l'a prévue, a arrangé les choses en conséquence; mais on n'en est pas moins rebelle à Dieu, puisqu'on se soustrait à l'or-

dre particulier de ce monde, en prévenant l'effet ordinaire des moyens naturels qu'il emploie communément pour nous en faire déloger; & que cela peut l'avoir engagé à renoncer à un arrangement meilleur, qu'il auroit préféré pour l'avantage même de ceux qui se feroient soumis à ses dispensations.

Ce renoncement à un arrangement meilleur de la part d'un Dieu tout-puissant, n'est pas une supposition absurde. Il étoit nécessaire par rapport aux êtres libres, dans les cas où ils abuseroient de leur liberté. Toute fin exigeant nécessairement pour être obtenue l'emploi de certains moyens; le plus grand bien de l'Univers que Dieu s'est proposé en le créant, en demandoit qui y tendissent de la maniere la plus directe & la plus précise. Ce sont les rapports exacts & parfaits de ces moyens avec cette fin, qui constituent l'ordre universel. Les hommes ne devoient point être forcés à s'y soumettre; cette contrainte auroit détruit le mérite de leur soumission & de leur concours; changé leur nature d'Etres moraux, en celle d'Etres purement physiques; & empêché qu'ils atteignissent toute la perfection & la félicité, dont leur moralité les rend capables. Mais en ne se soumettant pas à ces moyens, ils s'opposent à leur propre bien & au bien-

universel pour lequel ils sont nécessaires. Or, il n'étoit pas juste que tout l'Univers souffrît de la faute de quelques êtres: pour l'empêcher, il a donc fallu que Dieu disposât les choses de façon que leur faute n'altérait point l'ordre général & ne fût nuisible qu'à ses Auteurs; ce qui semble n'avoir pu se faire que par un arrangement particulier, assorti à leur conduite, & différent de celui dont elle eût été suivie, s'ils se fussent soumis aux moyens qu'exigeoit leur grande & dernière fin. La vie présente est un de ces moyens: ils ne peuvent donc en abréger la durée, en anticiper le terme, sans sortir du meilleur ordre des choses & sans se nuire infiniment à eux-mêmes.

Et qu'on ne dise pas que ceux qui se tuent n'anticipent point leur mort; que comme Dieu a aussi prévu la cause morale qui les porteroit à se la donner, à tel ou tel âge, il a déterminé précisément à cet âge la durée de leur vie & substitué cette cause morale, aux causes naturelles qui auroient dû la borner à ce terme; & qu'ainsi leur mort, n'étant pas opposée à l'arrangement le plus favorable pour eux, que Dieu ait pu vouloir faire, elle ne peut leur causer aucun préjudice dans l'autre vie.

Car, je demande, si l'on peut être assuré qu'on seroit également mort dans ce temps

là, quand même on n'auroit point entrepris de se détruire, & que la détermination même de cette époque ne soit point une suite désavantageuse, nécessitée par la prévision d'une conduite à laquelle la sagesse de Dieu ne lui permettoit pas de mettre obstacle?

Je demande encore, si Dieu qui a réglé la nature & la durée des états de tous les êtres, avoit besoin d'une ressource aussi abusive & d'autant plus dangereux exemple que celle du suicide, pour retirer quelques hommes du monde, au moment même où ils se tuent, supposé qu'ils en dussent absolument sortir alors; en sorte que, s'ils n'avoient pas voulu se tuer, il eût été obligé de les y laisser vivre plus long-temps qu'ils ne le devoient selon la loi du bon ordre? C'est assurément ce que le sens commun ne permet pas de penser. Un Dieu tout-puissant qui fait combien est fragile la vie humaine, à combien peu de chose elle tient, & qui dispose de toutes les puissances de la nature; ne fauroit manquer de moyens du genre de ceux dont il se sert ordinairement, pour enlever de la terre, lorsqu'il le faut, tous les mortels qu'il y fait naître. Après avoir déterminé le temps de leur délogement, il n'a pu négliger de pourvoir aux moyens les plus convenables de l'effectuer à son terme. Et la preuve qu'il y

a

à pourvu, c'est que rien n'échappe à la destruction ou à la mort. Mais pouvant comprendre tous les êtres sans exception, sous la loi des mêmes moyens, on ne conçoit pas pourquoi Dieu en auroit employé d'autres, d'un genre tout différent, pour un très-petit nombre d'entr'eux: & tant qu'on ne découvre pas clairement, ni la nécessité, ni la convenance de ces moyens extraordinaires, sur quel fondement ose-t-on y recourir comme à un supplément à la loi commune, que Dieu lui-même a déterminé?

Il est évident que les causes purement physiques ont paru à Dieu convenir mieux pour nous retirer du monde, que les causes morales; puisqu'il emploie généralement les premières & qu'elles étendent leur action sur tout ce qui a vie ici bas. Suffisantes à son but, & les dernières n'étant pas nécessaires ni si convenables, on n'a aucune raison de supposer qu'il ait voulu employer celles-ci, préférablement aux autres, à l'égard des hommes qui y ont recours. Bien loin de là; comme ce seroit multiplier mal à propos les moyens, ce qui répugne à la sagesse, il y a tout lieu de croire que Dieu a destiné aux mêmes fins, une loi qui suffit à toutes, & qui ne paroît établie que pour les remplir.

B

Ceux qui se tuent volontairement eux-mêmes, préviennent donc l'effet des moyens préparés par la Providence de Dieu pour les déloger, anticipent leur mort, & vont, par-là même, contre ses dispensations & ses vues. Dieu ayant mesuré les forces vitales de chacun au temps qu'il devoit rester sur la terre, on ne peut vrai-semblablement supposer qu'il appelle à mourir, pendant que ces forces ne sont point épuisées, & qu'il fournit des moyens de vivre. La vie qu'offroit encore la nature à ceux qui se sont défait, prouve donc que Dieu vouloit qu'ils vécussent plus long-temps: & comme il veut toujours ce qui est le plus avantageux à ses créatures, comme il a réglé la durée de leur existence dans chacun de leurs états antécédents, sur les exigences de leur plus grande félicité dans leurs états subséquents; il s'ensuit qu'on perd beaucoup pour son bonheur futur en mourant plutôt que la nature ne l'ordonne, & qu'il n'est pas probable que le Suicide, action aussi contraire aux dispensations & aux vues de Dieu, que funeste à celui qui la fait, soit jamais un droit naturel de l'homme.

Quelle apparence y a-t-il, en effet, que la Suprême Sageffe & la Souveraine Bonté, qui nous a placés dans ce monde pour y remplir des fins relatives à notre éternelle

destinée, à notre perfection & à notre bonheur dans tout le cours de notre existence infinie, au bien général de l'humanité & à celui de l'Univers entier même, nous donne le droit d'en sortir quand bon nous semble, avant que nous ayons atteint le terme de la carrière qu'il nous appelle à fournir & achevé la tâche qu'il nous a imposée? Voudroit-il nous autoriser à tromper ses vues, à manquer notre destination, ou à lui faire changer de plan & de dessein? C'est une contradiction dans laquelle il est impossible que Dieu tombe. Immuable dans ses volontés saintes, infaillible dans le choix des meilleurs moyens de les exécuter, nous lui devons la justice de croire, qu'il ne se départ jamais de ce qu'il a une fois déterminé; qu'il ne change jamais les sages dispositions qu'il a faites dans son conseil éternel; & qu'il exige de nous, que nous nous y soumettions avec toute la confiance que nous doivent inspirer sa sagesse & sa bonté.

Le donneroit-il ce droit, par compassion, aux hommes malheureux & accablés du poids de la vie, quand la nature ou l'ordre des choses ne lui permet pas d'améliorer ici-bas leur sort? Mais cette compassion feroit une foibleesse qu'on ne peut supposer en Dieu. La dépendance des états fu-

turs des êtres, qui sont tous préparés par leurs états précédents; la liaison étroite de l'économie à venir avec l'économie présente, réglées l'une & l'autre sur la nature & l'ordre des choses le plus avantageux pour chacun, aussi-bien que pour tous; l'ignorance où nous sommes tous, sans exception, de ces rapports essentiels & du temps précis où notre délogement devient nécessaire; les fantasies, les caprices, les impatiences, les dégoûts funestes qu'il nous arrive si souvent d'avoir, ne lui permettent pas non plus de nous accorder un droit, dont nous abuserions infailliblement.

Dira-t-on que Dieu nous empêche d'en abuser, en ne permettant à personne de se tuer, que quand sa destination particulière ici bas est remplie? Mais ne peut-il pas le permettre avant ce temps, comme il permet mille autres choses, qu'il défend expressément & qui ne sont pas moins contraires à notre destinée? Dieu ne peut-il pas le permettre, uniquement par la raison que la nature de l'homme demande qu'il ne le force ni à vivre, ni à faire malgré lui de la vie, l'usage pour lequel il l'a reçue? Et si cela est, si Dieu doit le laisser libre à ces deux égards, agit-on moins contre les fins de son existence & contre la volonté de son Créateur, en se donnant la mort, qu'en la

donnant injustement à son semblable, ou qu'en faisant quelqu'autre action criminelle ? Or, quand on pense qu'il n'y a que l'homme qui se tue lui-même, qu'aucun autre animal souffrant ne le fait, ne semble-t-il pas qu'on doive regarder le Suicide, comme un abus de la liberté qui nous est essentielle, & que Dieu permet, non parce qu'on est arrivé au terme de sa course, mais parce qu'il ne veut point nous contraindre de l'achever ? Au moins faut-il convenir, qu'il n'est nullement apparent qu'on ait fini sa tâche, rempli toute sa destination présente, tant qu'on peut faire plus qu'on n'a fait; tant que les moyens communs établis pour terminer la vie des êtres sensitifs, ne déploient pas sur nous leur entier effet, quoiqu'il eût été facile à Dieu de le leur faire déployer efficacement en tout temps.

A quoi donc peut-on connoître sûrement qu'on a achevé sa carrière & que Dieu ne souffre jamais qu'on se tue auparavant ? Soit-ce à l'ennui accablant de vivre & au désir violent qu'on éprouve de mourir ? Mais je montrerai dans le Chapitre III.^{me} de ce traité, que c'en est un signe plus qu'incertain. Le connoîtroit-on à cela même que Dieu permet de se tuer, ce qu'il ne permettroit pas s'il ne le vouloit point, & ce qu'il ne voudroit point, si alors on n'é-

toit pas parvenu au terme de son séjour sur la terre, qu'il a lui-même fixé? Mais si l'on pouvoit supposer que Dieu veut qu'on s'ôte la vie, parce qu'il ne s'oppose pas irrésistiblement à ceux qui le font, on pourroit supposer aussi, qu'il veut que l'on commette tous les crimes qu'il n'empêche point, sur-tout quand on s'y sent porté par la force de son tempérament, & qu'on ne voit pas d'autre moyen de se délivrer de quelque grand mal que l'on souffre ou que l'on craint; supposition dont l'impiété est trop évidente, pour oser l'admettre & pour ne pas regarder comme impies toutes celles qui n'ont point d'autre fondement. Il ne faut point confondre la volonté de Dieu avec sa permission, son consentement avec son support, son approbation avec sa tolérance ou son indulgence. Dieu peut avoir des raisons de permettre quelquefois ce qu'il condamne, de souffrir dans ses créatures le mal qui lui est toujours odieux; & quand il le permet, il veut sans doute sagement le laisser faire, mais il ne peut jamais vouloir qu'on le fasse.

De ce donc que Dieu ne met pas toujours des obstacles invincibles au crime; de ce qu'il ne s'oppose pas toujours efficacement à l'acte du Suicide, on n'est rien moins que fondé à conclure qu'il l'approuve, l'autorise, en accorde le droit.

S'il l'accordoit, ce ne pourroit être que dans les cas où ce droit ne seroit point contraire à ses vues par rapport à notre séjour sur la terre, duquel il n'auroit pas pu préparer suffisamment la fin par des causes naturelles. Et alors pour nous empêcher de faire usage de ce droit à contre-temps, Dieu nous fourniroit un moyen sensible & sûr de connoître ces cas, de savoir le moment précis où ses vues étant remplies & notre tâche achevée, nous deviendrions libres de partir pour l'autre monde & de nous expédier nous-mêmes.

Mais, outre que Dieu a pourvu à notre délogement, par des causes indépendantes de nous, qui ne peuvent manquer de l'opérer au terme prescrit pour chacun ; où est-il ce moyen sensible & sûr par lequel Dieu nous manifeste évidemment le droit qu'on prétend qu'il nous donne, de prévenir l'effet assuré de ces causes naturelles, en anticipant la mort qu'elles nous amènent trop lentement à notre gré ?

Si je montre qu'il ne se trouve ni dans les dispensations rigoureuses de la Providence, ou les maux les plus violents de la nature & les disgraces les plus cruelles de la fortune ; ni dans nos instincts naturels, pas même dans l'ennui, le dégoût, la satiété de la vie, l'horreur du mal-être, & le désir de

la mort; ni dans la force & le courage faus-
sement prétendus vertueux & héroïques,
qu'il peut y avoir à se tuer soi-même vo-
lontairement; ni dans les besoins & les in-
térets de la société humaine; ni enfin dans
les préceptes & les exemples de la révéla-
tion: mais que tout cela, & tout ce qu'on
a dit de plus spécieux pour légitimer l'ac-
tion du Suicide, ou ne l'autorise en aucune
façon, ou tend au contraire à l'interdire;
il sera prouvé par là-même, que le droit
en est plus que douteux, & qu'on ne peut
se l'arroger sans témérité & sans crime.



CHAPITRE II.

Que tous les maux résultent de la nature des choses: qu'ils sont utiles & nécessaires pour conduire l'homme à sa grande fin: qu'ils l'attaquent avec violence à tout âge: & que tant qu'ils n'épuisent pas en lui les sources de la vie, ils ne peuvent être un congé clair & formel de Dieu, qui le décharge de l'obligation de vivre.

Quoique rien ne soit plus étonnant que les maux dont la vie humaine est remplie, sous l'empire d'un Dieu créateur & père des hommes, on ne peut les regarder comme un congé qu'il nous présente & une invitation qu'il nous fait à déloger de ce monde pour aller à lui; à moins que ces maux ne soient eux-mêmes l'instrument de notre mort & ne nous expédient sans notre concours.

Car, I. Dieu ne voulant pas nous fixer pour toujours sur la terre, ni laisser durer au-delà d'un certain terme, l'union de notre ame avec le corps qu'elle y habite, on sent bien qu'il a dû, comme on l'a remarqué plus haut, non-seulement déterminer la durée de cette union & de notre séjour ter-

restre: mais encore établir dans la nature des moyens indépendants de notre volonté & infaillibles, pour rompre l'une & faire cesser l'autre précisément au temps, connu de lui seul, où elles devoient prendre fin. Nous ne pouvons douter de l'institution de ces moyens: ils agissent chaque jour à nos yeux, sur un grand nombre d'êtres vivants de toute sorte; & nous ne voyons aucun animal, quoi qu'on fasse pour sa conservation, passer les bornes qui semblent avoir été prescrites à son espèce. Mais puisque Dieu a pourvu si exactement & si sûrement à notre mort, n'est-ce pas une preuve convaincante qu'il ne veut point que nous nous en mêlions, qu'il s'est réservé le soin d'en régler le moment & le genre, & que les maux de la vie ont une autre destination que celle de nous inviter à la quitter, si bon nous semble.

II. C'est de la nature & de l'enchaînement même des choses qui composent l'Univers, que proviennent tous les maux qu'on y souffre. Ils sont des suites nécessaires, des inconvénients inseparables de ses avantages & de son meilleur ordre, de la constitution & de la variété, de la liaison & de la dépendance de toutes ses parties. Il est impossible qu'une infinité de causes, de nature & de propriétés différentes, étroitement

liées ensemble & agissantes les unes sur les autres, ne s'altèrent mutuellement & ne produisent des sensations désagréables dans les êtres organisés sensitifs qu'elles affectent, dont elles changent sans cesse les états & les rapports. Ces êtres ne peuvent se voir privés par ces changements de ce qui leur plait, ne peuvent sentir leur constitution se déranger & s'affoiblir, leurs besoins & leurs dangers s'augmenter, sans en éprouver du chagrin & de la douleur, sans se remplir d'inquiétudes & de craintes, sans faire des efforts pénibles pour se délivrer de leurs alarmes & se rétablir dans l'état de bien-être, dont ils se sentent tristement déchus. Ils doivent souffrir également de chaque choc qu'ils reçoivent des objets extérieurs & de la résistance qu'ils leur font. Leurs plaisirs mêmes dont l'expérience seule peut leur apprendre la convenance & la juste mesure, sont pour eux, avant qu'ils l'aient faite, cette expérience, & qu'ils s'y règlent, une source féconde de maux.

Rien de ce qui n'existe pas par soi-même, ne peut être absolument parfait, hors de toute dépendance; subsister à part, isolé de tout le reste & trouver dans la fécondité seule de sa nature, le comble de son propre bonheur. Il faut des moyens extérieurs pour rendre heureux des êtres qui ne

peuvent pas se suffire à eux-mêmes. Ces moyens & ces êtres, doivent avoir ensemble des rapports & une liaison universelle, qui les fassent servir à leur utilité commune; sans quoi, ou ils se nuiroient toujours, ou ils ne se procureroient jamais réciprocement le moindre avantage. Aucun n'a pu prétendre que tous les autres fussent faits pour lui. Egaux aux yeux de leur créateur dont ils ne peuvent augmenter ni diminuer la gloire, tous ont le même droit à sa bonté, à l'existence & au plus grand bonheur. Mais ces êtres étant divers, la différence de leur nature & de leurs propriétés essentielles en met une pareille dans leurs rapports, dans leurs intérêts, dans les choses qui leur conviennent, dans leur situation, dans leurs circonstances; & de-là, la subordination naturelle des uns aux autres, de leur félicité particulière à leur félicité générale; & de-là leur dépendance réciproque; & de-là enfin, des oppositions gênantes, des conflits préjudiciables entr'eux, des inconvenients & des privations, une alternative & un mélange de biens & de maux. Car, quoique tout soit avantageux à tous, dans une chaîne immense d'êtres différents, il n'est pas possible que tout le soit également & de la même manière pour chacun: ce qui l'est directement

pour ceux d'une espèce, ne peut l'être qu'indirectement pour ceux d'une autre espèce, & doit même à certains égards leur nuire sans qu'ils cessent d'y trouver leur avantage à d'autres égards.

Ainsi les maux de ce monde, naissant de l'arrangement nécessaire & de l'imperfection naturelle des choses créées qui le composent, étoient inévitables. Nous ne concevons point que Dieu pût les empêcher autrement, qu'en formant un tout autre monde qui n'eût été rempli que d'êtres insensibles; mais un tel monde ne nous paroît pas si digne de Dieu: celui-ci, malgré ses imperfections, contenant des êtres d'une nature supérieure, des êtres capables d'en sentir les beautés, d'en goûter les biens & les plaisirs, est par là-même préférable, & plus glorieux à la Divinité. Si Dieu n'en a pu bannir tous les maux, il a si bien disposé les choses, qu'elles tournent au profit du tout, & que les individus assez sages pour demeurer dans l'ordre naturel où il les a mis, trouveront dans leurs états successifs, dans les nouvelles combinaisons où Dieu les fera passer, des dédommages si satisfaisants, qu'ils rendront nuls pour eux tous ces maux. Ce n'est qu'en éclairant & consultant leur raison, qu'en apprenant à se contenter de ce qu'ils sont, à régler

leurs désirs, à dominer sur leurs sens, à épurer leur goûts, à connoître leurs vrais biens & leurs vrais intérêts, à mettre leur gloire & leur félicité dans ce qui fait la perfection & la félicité de l'Univers; ce n'est qu'en s'accoutumant aux influences des causes naturelles, qu'en se persuadant l'excellence de leurs effets & de leurs fins, qu'en se soumettant à leurs loix, & s'assimilant, pour ainsi dire, à toutes les choses qui les environnent, par des modifications analogues, ou par l'acquisition de qualités physiques & morales qui accroissent leurs rapports & augmentent leur harmonie avec elles: ce n'est, dis-je, que par là, que les êtres sensitifs peuvent s'affranchir de toute atteinte douloureuse du mal & devenir parfaitement heureux.

Mais, puisque les maux sont inséparables d'un monde d'êtres créés, bornés, & dépendants par leur nature; d'un monde qui ayant mérité la préférence de Dieu sur tous les autres possibles, est sans doute le meilleur, le plus digne de sa sagesse & de sa bonté; d'un monde où tout est安排 pour le mieux, où chaque chose a son terme fixe pour passer d'un état à un autre, pour naître & pour mourir, & occupe la seule place qu'elle pouvoit occuper tant pour son bien particulier que pour le bien

DU SUICIDE CHAP. II. 31

universel; d'un monde enfin, où par des loix déterminées la nature prépare, lie, compense, amène tout à sa dernière fin qui est pour les êtres sentants & intelligens, leur plus haute perfection & leur plus grand bonheur possibles: il en résulte qu'il est du devoir du sage de se soumettre à ces maux inévitables en faveur des biens avec lesquels ils tiennent; que celui qui se donne la mort, sortant par cette action du cours régulier de la nature, quittant la meilleure place qu'il pouvoit avoir dans l'ordre présent des choses, & entrant dans un nouvel ordre où elles doivent contraster davantage avec lui, attendu qu'il y passe avant qu'elles lui soient appropriées & assez analogues, avant que leur succession naturelle ait amené le rang le plus avantageux qu'il y puisse occuper, loin de se délivrer de toute souffrance, il ne fait que changer de moindres maux contre de plus grands; qu'enfin Dieu, qui se propose notre félicité, qui ne nous a donné l'existence que pour nous rendre heureux, ne peut pas vouloir que les maux attachés à cette existence dans la vie présente, nous servent de fondement pour la terminer & nous privent du bonheur futur avec lequel elle est liée.

III. On peut dire que tous les maux de

la vie, sont des dispensations divines, parce qu'ils résultent de la nature & de l'enchaînement des choses du monde, dont Dieu est l'Auteur, & qu'ils n'arrivent qu'en conséquence de sa volonté ou de sa permission. Cependant, comme il en est qui ne sont pas des suites nécessaires de ses œuvres, qui ne viennent que de la faute des agents libres, qui n'existeroient point si les hommes vouloient suivre la nature & la raison que Dieu leur a données pour guides, & qui ont leur source, les uns dans la malice, la dépravation, ou l'imprudence de nos semblables; les autres dans le dérèglement de nos propres passions & l'inconsidération de nos démarches: il n'est pas juste de les attribuer à Dieu qui se contente de les défendre, sans s'y opposer autrement, pour conserver à l'homme sa liberté. Nous ne pouvons regarder comme venant de Dieu ou de la Nature, que ceux qui ont des causes purement physiques, indépendantes de toute volonté humaine.

Mais ces derniers maux ne sont, ni assez nombreux, ni assez désespérants pour pouvoir seuls dégouter d'une vie, où tous les hommes trouveroient mille plaisirs contre un désagrément, si eux-mêmes ne la semoient pas d'amertumes. Avec plus de modération & de prudence, on s'en épargneroit

roit beaucoup que l'on se fait par indiscretion & par étourderie, ou que l'on s'attire par sa négligence & sa témérité. L'ordre que l'homme est capable de mettre dans ses affaires, la prévoyance qu'il peut acquérir par son attention & ses réflexions au cours ordinaire des choses, en diminueraient encore pour lui considérablement le nombre, s'il savoit mieux se prévaloir de ces moyens, ou les affoibliraient assez pour les lui rendre supportables. Les plus fâcheux toujours rares, deviendroient par là plus rares encore, & personne ne s'estimeroit malheureux d'y être assujetti, sans ceux, infiniment plus cruels, que nous y ajoutons par nos vices ou nos travers.

C'est le sentiment de Mr. R. trop bien exprimé dans sa Lettre à Mr. de V. citée ci-dessus, pour ne pas le rapporter ici:
 „ Pour moi, dit-il, je vois partout que
 „ les maux auxquels nous assujettit la Na-
 „ ture, sont beaucoup moins cruels que
 „ ceux que nous y ajoutons”.

„ Mais quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à former de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge & de préférer le néant à notre existence; sans quoi le découragement

C

„ & le désespoir se seroient bientôt empa-
 „ rés du plus grand nombre, & le genre-
 „ humain n'eût pu subsister long-temps.
 „ Or s'il est mieux pour nous d'être que
 „ de n'être pas, c'en seroit assez pour jus-
 „ tifier notre existence, quand même nous
 „ n'aurions aucun dédommagement à at-
 „ tendre dès maux que nous avons à souf-
 „ frir, & que ces maux seroient aussi grands
 „ que vous les dépeignez. Mais il est diffi-
 „ cile de trouver sur ce sujet de la bonne
 „ foi chez les hommes, & de bons calculs
 „ chez les Philosophes, parce que ceux-
 „ ci dans la comparaison des biens & des
 „ maux, oublient toujours le doux senti-
 „ ment de l'existence, indépendamment de
 „ toute autre sensation, & que la vanité
 „ de mépriser la mort engage les autres à
 „ calomnier la vie, à-peu-près comme ces
 „ femmes qui avec une robe tachée & des
 „ ciseaux, prétendent aimer mieux des trous
 „ que des taches.

„ Vous pensez avec Erasme que peu de
 „ gens voudroient renaître aux mêmes con-
 „ ditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa
 „ marchandise fort haut qui en rabattrait
 „ beaucoup, s'il avoit quelque espoir de
 „ conclure le marché. D'ailleurs, Mon-
 „ sieur, qui dois-je croire que vous avez
 „ consulté sur cela? Des riches peut-être

„ rassasiés de faux plaisirs , mais ignorant
 „ les véritables , toujours ennuyés de la vie ,
 „ & toujours tremblant de la perdre ;
 „ peut- être des gens de Lettres , de tous
 „ les ordres d'hommes le plus sédentaire ,
 „ le plus mal fain , le plus réfléchissant ,
 „ & par conséquent le plus malheureux .
 „ Voulez - vous trouver des hommes de
 „ meilleure composition , ou du moins
 „ communément plus sincères , & qui for-
 „ mant le plus grand nombre doivent au
 „ moins pour cela être écoutés par préfé-
 „ rence ? Consultez un honnête Bourgeois
 „ qui aura passé une vie obscure & tran-
 „ quille sans projets & sans ambition ; un
 „ bon Artisan qui vit commodément de son
 „ métier ; un Paysan même , non de Fran-
 „ ce où l'on prétend qu'il faut les faire
 „ mourir de misère afin qu'ils nous fassent
 „ vivre , mais du Pays , par exemple , où
 „ vous êtes & généralement de tout pays
 „ libre . J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-
 „ être pas dans le haut Valais un seul Mon-
 „ tagnard mécontent de sa vie presque au-
 „ tomate , & qui n'acceptât volontiers au
 „ lieu même du Paradis , le marché de re-
 „ naître sans cesse pour végéter ainsi per-
 „ pétuellement . Ces différences me font
 „ croire , que c'est souvent l'abus que nous
 „ faisons de la vie , qui nous la rend à

C 2

„ charge” — „ Mais selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas à tout prendre un mauvais présent, & si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre”.

Les maux auxquels nous ne contribuons en rien & qui sont absolument inévitables, ne peuvent donc point justifier le Suicide, & moins encore avoir pour but de faire désirer & rechercher la mort. Ils seroient insuffisants pour cela, comme l'expérience le prouve: jamais homme, que je sache, ne s'est tué dans un désespoir produit par la seule rigueur de maux physiques qu'il ne s'étoit point attirés, ou qu'il n'avoit point aggravés lui-même: & la Nature n'a pas besoin de cet expédient pour terminer notre vie au moment précis où elle doit finir.

Ce sont les hommes qui se font eux-mêmes leurs maux les plus amers & les plus accablants. C'est leur folie qui les enfante ou les grossit à l'excès quand ils tirent leur origine des événemens naturels. C'est de leurs besoins factices, de leurs fantaisies capricieuses, de leurs craintes imaginaires, de leurs passions dérégées; c'est, en un mot, des abus de leur raison, de leurs forces, & de leurs biens, que leur viennent tous les chagrins & les maux qu'ils ont le

plus de peine à supporter & qui produisent parmi eux des Suicides. Or Dieu approuveroit-il ces abus funestes des facultés précieuses dont il nous a doués? Non, sans doute: il les condamne & les défend au contraire, par cela même qu'ils dégradent & tendent à détruire son ouvrage en celui qui les fait. Eh! comment donc, improuvant ces abus parce qu'ils sont nuisibles à son ouvrage, pourroit-il autoriser l'homme à se prévaloir des souffrances qu'ils lui attirent, pour frapper sur cet admirable ouvrage le dernier coup de sa destruction? Si Dieu les a destinés ces maux, à quelque chose, ce ne peut être assurément qu'à punir & à corriger ses créatures imprudentes, des vices & des travers dont ils font le fruit douloureux.

IV. Le partage du genre humain en deux sexes, l'un mâle & l'autre femelle; la proportion constante de ces deux sexes; le penchant naturel qu'ils ont à s'unir; la génération invariable des hommes qui naissent les uns des autres & se forment beaucoup plus tard que les autres espèces d'animaux; la dépendance de leurs peres, où mettent les enfans leur foiblesse & leurs besoins essentiels; la perfectibilité de notre nature par l'expérience, par le commerce de la société, par les objets des sens si nécessaires

C 3

pour nous donner des idées, pour exercer & développer nos facultés & nos talents: tout cela prouve certainement, qu'une des vues principales de Dieu, en nous plaçant d'abord sur la terre, a été d'y propager notre espece jusqu'à un certain point, ou d'y completer successivement selon les règles de l'ordre social, le nombre d'hommes dont l'existence est possible dans le plan de l'Univers qu'il a choisi, & de nous y préparer pour un autre séjour où nous aurons chacun, comme dans celui-ci, une destination particulière & générale, à laquelle notre destination & notre vie temporelles doivent être relatives & servir à nous rendre propres.

Mais les vues de Dieu ne peuvent pas être en contradiction les unes avec les autres: & pourtant elles le seroient, si les maux extrêmes étoient un passe-port qu'il nous envoyât pour abandonner ce pénible séjour; parce que ces maux venant souvent assaillir les rejettons de l'espece humaine à leur naissance, l'enfance & la jeunesse y étant autant & même plus exposées que les âges plus avancés, & y ayant peu d'hommes qui parviennent à leur maturité sans les avoir plus ou moins éprouvés, Dieu congédieroit, par là, la plus grande partie des mortels, avant qu'ils eussent rempli toutes

les fins de leur existence actuelle, & avant même qu'ils eussent été en état de les remplir. Et si tous ceux qui, victimes de la misère & de la souffrance, auroient droit à ce congé, veunoient à s'en prévaloir; périssant sans avoir pu faire beaucoup de bien au monde, soit pour eux-mêmes soit pour les autres, non seulement l'utilité du séjour qu'ils y feroient se réduiroit presque à rien, mais encore la terre bientôt inculte & dépeuplée d'hommes, n'offriroit plus qu'une vaste masse couverte de landes, de forêts, & de bêtes farouches.

Répondre, comme on le fait, que Dieu a remédié à cet inconvénient, en opposant aux impressions des plus grands maux, cet amour de la vie qu'il a mis en nous & dont la force est prépondérante chez la plupart des hommes; c'est avouer qu'il n'a pas voulu que ces maux en portassent aucun à se détruire (ce que je prouverai au Chapitre III. de cet ouvrage, par cet instinct même) & qu'une fin aussi contraire à ses vues les plus manifestes, ne fauroit être celle à laquelle il les a destinés.

V. Enfin pour pouvoir avec quelque fondement leur supposer cette destination, il faudroit: 1. Que ceux de ces maux qui sont le plus propres à dégoûter de la vie & à la

rendre insupportable, fussent non seulement sans remede, mais aussi accompagnés de la privation de tout bien, de tout plaisir capable de consoler un homme discret & sage qui fait sentir le prix des avantages dont il jouit dans ses malheurs. 2. Qu'ils ne tombassent que sur ceux qui touchent au bout de leur carrière, que sur des personnes fort âgées & caduques, ou devenues entièrement inutiles au monde & à charge aux autres. 3. Qu'ils ne pussent avoir d'autre utilité pour ceux qui les souffrent ni pour ceux qui les voient souffrir, que celle de leur inspirer ce dégoût de la vie dont on a besoin pour se résoudre sans peine à mourir. Et 4, que nous suffissons bien positivement que Dieu n'eût fait les hommes que pour ce monde; ou que les destinant à un autre, il ne les eût mis sur la terre que pour y complecter le nombre de générations humaines qu'il a résolu de faire exister. Mais rien de tout cela n'a lieu.



DU SUICIDE. CHAP. II. 41

§. I.

Les maux excessifs ne sont pas durables. Sujets à des vicissitudes continues, ils s'adoucissent ou ils tuent. Tempérés par divers biens qui les accompagnent & par l'espérance de ceux qui les suivront, ils deviennent supportables au sage.

L'expérience nous apprend que s'il y a beaucoup de maux incurables, il en est peu dont la violence soit de longue durée & qu'on ne puisse soulager. La plupart se calment d'eux-mêmes après quelques violents accès. La Nature qui les combat sans cesse épuise ses forces en luttant contr' eux, & cet épuisement les amortit. Quand ils sont extrêmement forts, ils ôtent pour l'ordinaire toute connaissance avec toute douleur; & alors ils finissent bientôt par la guérison ou par la mort. Jamais ils ne restent long-temps dans cet excès de rigueur qui les rend insupportables: ils se détruisent ou s'affolissent par leur propre violence, comme un feu s'éteint d'autant plus vite, qu'étant plus ardent, il a plutôt consumé les matières dont il s'alimente dans les corps qu'il embrase. Le plus haut degré de leur vivacité est le plus près du moindre, car les

C 5

extrêmes se touchent: il use trop les res-forts de la machine, il en dérange trop l'économie animale, pour qu'elle puisse lui résister long-temps. On n'a pas besoin de hâter sa dissolution, elle va se dissoudre d'elle-même, ou se rétablir en détruisant par sa faiblesse même, toute l'activité du mal qui la travaille.

Il n'y a point sur la terre de bien ni de mal parfait. Rien dans le créé n'est infini, achevé, exempt de vicissitude & de mélange. Les changements de nos états les plus fâcheux n'y sont pas moins fréquents, que ceux de nos états les plus heureux. Tout y est également sujet à l'instabilité & à la variation. On y voit les maux aussi souvent suivis de biens, que les biens accompagnés de maux: par-tout les uns s'y trouvent à côté des autres: par-tout ils y naissent les uns des autres. L'Auteur sage & bienfaisant de la Nature, a su compenser & combiner les choses de la meilleure maniere pour le plus grand avantage commun de ses créatures. Enrichie de ses dons, cette Nature féconde en ressources, offre de tous côtés, des soulagements & des remèdes, aux maux qu'elle n'a pu nous épargner & à ceux-mêmes que nous nous faisons. Attentive à les prévenir autant qu'il est possible, c'est malgré elle qu'ils nous arrivent:

non contente de chercher à nous en délivrer & à les convertir en biens, elle nous environne de consolations & de moyens pour les adoucir; & afin de nous les faire mieux supporter, elle a mis l'espérance dans le fond de nos cœurs. Sachons profiter de ses tendres soins. Ne fermons pas les yeux sur ses faveurs pour ne les ouvrir que sur ses disgraces: envisageons les, les unes & les autres, sous leur point de vue le plus consolant, sans chercher à diminuer le prix de celles-ci & à nous exagérer la fatalité de celles-là. Nous verrons alors qu'à tout prendre, quelque soit notre situation dans ce monde, elle est toujours préférable au néant & plutôt heureuse que malheureuse; qu'il y a beaucoup d'erreur dans les jugements que nous portons des biens & des maux de la vie, qui ne sont réellement ni si terribles ni si satisfaisants que notre imagination nous les représente, ou que nos préjugés & notre délicatesse nous les font trouver; & que dans l'incertitude d'un meilleur sort que la Religion ne promet point après la mort, à ceux qui se tuent eux-mêmes volontairement, il vaut mieux porter le fardeau actuel de ses peines, que risquer de le changer contre un plus pesant encore.

Vous éprouvez un revers qui vous rui-
ne. Voilà tous vos projets renversés, tou-

tes vos espérantes trompées: il ne vous est plus possible de vous relever. Vous ne pouvez plus, dites-vous, fréquenter la bonne compagnie, paroître avec honneur, vivre avec agrément dans le monde: plongé dans la fange de ces conditions que vous mépriez, vous en allez partager l'obscurité, l'avilissement, & la misère. Accablé de cette idée, vous voulez vous retirer par la mort d'un état qui vous paroît aussi honteux que triste. Mais pourquoi en jugez-vous si mal? Quelle honte y a-t-il à être pauvre? La raison vous dit-elle que pour vivre avec satisfaction & avec honneur, il faille mener un grand train, faire des dépenses fastueuses, loger dans des maisons superbes, avoir une table où la délicatesse & la profusion se disputent la supériorité, être entouré de convives, ne fréquenter que les favoris du fort; & qu'on ne le puisse point fans tout cela? Est-on moins honoré par la sagesse & le mérite qui sont de toutes les conditions, que par le rang & les richesses qui ne sont le partage que de quelquesunes? N'y a-t-il de biens, de plaisirs, d'amis que parmi les riches & les grands? Les états les plus inférieurs n'ont-ils pas aussi leurs avantages? la liberté, l'amitié, la confiance, la bonne humeur, la joie y sont-elles plus rares que dans les états les plus relevés?

Il se peut que votre disgrâce soit telle que vous n'ayiez plus rien à attendre de la fortune: mais n'avez-vous rien à espérer de vous-mêmes? Ne vous reste-t-il pas votre raison, vos lumières, vos talents, vos vertus? Eh! bien; allez les exercer au milieu des petits où le destin vous a fait descendre. Vous n'avez pas besoin de titres & de richesses pour être heureux avec eux: il suffira que vous changez vos préjugés & vos goûts, que vous preniez les leurs, & que vous ayiez la complaisance de partager leurs plaisirs, aussi bien que leurs peines. Etes-vous révolté de l'humiliation de ce parti? rougissez-vous d'être obligé de le prendre? Oh! dès-lors, ce n'est pas votre infortune qui vous rend malheureux, c'est votre orgueil: & puisque sans cet orgueil, vous trouveriez des douceurs dans un état dont la plupart des hommes, qui ne valent pas moins que vous & qui n'en ont jamais d'autre sur la terre, se contentent, pouvez-vous le regarder cet état, comme un malheur que Dieu vous envoie pour vous inviter à vous tuer?

Celui qui au sein de la misère se voit encore paralitique ou impotent, privé de la faculté d'agir, réduit à garder le lit ou la chambre, en proie aux tourments de la goutte & de la pierre, ou à d'autres dou-

leurs non moins violentes, est, sans doute, le plus infortuné des mortels: ses maux à leur comble & sans espoir de guérison, il est dans un état des plus déplorables. Cependant parmi ceux qui ont cet affreux sort en partage, en est-il beaucoup qui se tuent pour le changer? Combien n'y en a-t-il pas au contraire qui le préfèrent à la mort & qui voudroient pouvoir la renvoyer quand elle vient, quoiqu'ils l'aient souvent invoquée! Les personnes que leur profession appelle auprès des malades, savent combien il est rare d'en voir qui aiment mieux mourir que continuer leur douloureuse existence; ce qui prouve que la vie la plus souffrante a pour les hommes dont l'esprit est fain & rassis, des agréments qui la leur rendent chère, & qu'il n'y a point d'état, pour eux, qui soit long-temps & absolument insupportable. S'il y en avoit qui le fussent, on verroit bien plus de Suicides qu'il n'y en a parmi les malades en proie aux grandes douleurs: les moyens de s'en délivrer par cette voie ne leur manquent pas; il en est peu néanmoins qui veuillent y avoir recours. Présentez un poignard ou du poison à ceux qui paroissent le plus disposés à s'en servir; ils se raviseroient bientôt & diront avec le Philosophe Antisthene: *Ce n'est pas de la vie que je veux être délivré; c'est de la douleur.*

Mais qu'est-ce qui peut les attacher à une vie où ils souffrent si cruellement ? Quels agréments y peuvent-ils trouver ? — Le plaisir d'être, inseparable du sentiment de l'existence, sentiment toujours agréable parce qu'il apprend qu'on est quelque chose, qu'on tient à l'Univers, qu'on en fait partie, qu'on existe, qu'on vit ; l'horreur naturelle du néant & de la mort ; l'incertitude de ce que l'on deviendra en sortant de ce monde ; la crainte de passer à un état pire que celui où l'on est ; l'espoir d'une délivrance qui ne paroît jamais impossible à qui la désire ardemment ; le courage & la patience de souffrir que donne cet espoir ; les effets même de cette patience & de ce courage dont le propre est de fortifier l'âme, de tendre ses ressorts, de les roidir, & d'en diminuer la sensibilité physique ; le doux calme qui succède à la crise du mal ; la satisfaction d'en avoir soutenu la violence, de s'en être tiré, & la confiance flatteuse que l'épreuve répétée de ses forces inspire en elles. Voilà ce qui retient à la vie, ceux pour qui elle n'est presque qu'un supplice continual. Voilà un contre-poids que met en eux la Nature, pour balancer la force de leurs tourments, en tempérer la vigueur, & les leur faire supporter.

De plus la Religion & l'Humanité leur

amènent une foule de secours. L'une leur ouvre toutes les sources de ses consolations dont on ne sent jamais mieux qu'alors, le besoin & l'efficace : l'autre leur prodigue ses soins & ses soulagements. Des Parents & des Amis tendres, s'empressent au-tour d'eux & les comblent de leurs douces caresses. La seule vue de leur présence & de leur compassion les soulage ; car on aime à avoir des témoins de ses souffrances, à les voir partager aux autres, à en être plaint : & rien ne touche, n'affecte plus délicieusement, que les témoignages de l'amitié dans le malheur.

Si leur état leur cause bien des chagrins & des peines, il leur en épargne aussi beaucoup. L'impuissance où ils sont d'agir, la nécessité de vivre dans la retraite & le régime ; les décharge des travaux rudes & des soins pénibles que leur imposeroient leurs besoins dans l'état de santé, toujours plus nombreux alors, que dans l'état de maladie ; & cette décharge est un grand soulagement, propre à consoler du malheur qui la cause. Obligés à moins de dépense, le peu de bien qu'ils peuvent avoir, suffit pour leur entretien. N'en ont-ils pas assez, en sont-ils absolument dépourvus ? la charité ne manque jamais d'y suppléer. Je conviens qu'il est triste d'être à l'assistance des autres :

tres : mais c'est un moindre mal que d'être réduit à périr de misère ; & un petit mal qui délivre d'un plus grand, est un bien. Après tout, il n'y a pas plus de honte à recevoir des aumônes, qu'à troquer sa marchandise, son travail, ou ses services contre l'argent d'autrui. Le pauvre en acceptant les dons de celui qui l'assiste, lui rend son bienfait ; puisqu'il lui procure par là le plus doux de tous les plaisirs, celui de soulager son semblable & de faire une des plus belles actions, une action que Dieu ne laissera pas sans récompense. Ce ne sont que les premiers secours qu'on reçoit, qui humilient : la vanité & l'orgueil en souffrent d'abord ; mais la nécessité surmonte cette fausse honte, préjugé ridicule de l'amour-propre, & cet amour-propre même fait trouver une vraie satisfaction, tant à éprouver la bonté, l'excellence de la nature humaine à laquelle on participe, qu'à être pour les autres une occasion d'exercer une vertu qui les honore & dont la pratique est si agréable.

Outre tout cela, leurs maux dont les accès de courte durée ne reviennent qu'à certains périodes, leur laissent des intervalles de tranquillité plus longs que ceux de la douleur, & les préparent à mieux goûter dans leurs moments de relâche, les plaisirs qui leur restent. Les visites qu'on leur fait,

D

la conversation, la lecture, la réflexion leur en procurent de délicieux. Ceux dont ils jouissoient avec indifférence & qu'ils trouvoient si insipides du temps de leur prospérité, sont pour eux dans leur infortune pleins de suavité & de charmes: ils les goûtent avec volupté. Un ciel sérein, un beau clair de Lune, un Soleil étincelant qui vient éclairer de ses rayons lumineux leur sombre demeure, le souffle du Zéphir respiré à la fenêtre ou sur la porte d'une chaumière, l'aspect de la campagne, d'un jardin, ou d'un édifice; la vue des Passants, le chant d'un Oiseau, le vol d'un Papillon qui se joue dans l'air & caresse les fleurs sous leurs yeux, les réjouit & les enchanter. Curieux de savoir tout ce qui se passe, le plus petit événement, la moindre nouvelle qu'on leur raconte les intéresse & les amuse. Un différent qui s'élève entre des personnes de leur connoissance, une guerre qui se déclare, une entreprise singulière qui se fait, une révolution qui se prépare, leur tient tellement à cœur, que, malgré les maux cruels qui les dévorent, ils seroient fâchés de mourir avant d'en avoir vu l'issue.

L'homme est un être qui peut se faire des plaisirs de tout. La vanité des Stoïciens leur en faisoit trouver, dont ils paroissoient fiers, à souffrir avec constance les rigueurs

DU SUICIDE. CHAP. II. 51

de la pauvreté & des plus grands tourments. On s'accoutume au mal comme au bien. L'habitude de la souffrance nous y rend moins sensibles : elle émoussé le tranchant de la douleur : elle nous adoucit les états les plus pénibles. Il n'en est aucun auquel on ne se fasse avec le temps ; aucun où les amertumes ne soient mêlées de douceurs, où les moments agréables n'égalent & ne surpassent même peut-être les moments fâcheux : ils sont tous moins disgraciés qu'ils ne le paroissent, & l'homme discret & sage y trouve toujours de quoi se consoler de ce qu'ils ont de plus âpre.

„ Il n'est rien moins que sûr, dit un bon Philosophe Allemand, que les heureux du siecle, dans l'affluence de tous les biens extérieurs qui les environnent, jouissent de plaisirs aussi vifs & d'un contentement aussi durable que l'homme sage & vertueux, qui sent avec vivacité les moindres adoucissements qui se mêlent à ses maux, & ne perd aucun des plus petits avantages que sa situation lui laisse ; sans parler encore des plaisirs que la sagesse, la vertu, la conscience, & la Religion procurent à l'homme dans tous les états. ” (1).

(1) Mr. Reimar Professeur de Philosophie à Hambourg, dans son Essai sur la Providence, traduit par

Mais si la vie humaine, quelqu'en soient les maux, n'est jamais privée de tout bien, jamais absolument insupportable ni proprement malheureuse: si elle offre toujours à chacun autant ou plus de motifs à la conserver, qu'à la terminer; à quoi peut-on connoître avec certitude que ces maux sont une décharge, par laquelle Dieu nous dispense de prendre soin de notre vie?

§. II.

Les maux ne sont pas non plus distribués sur la terre, comme ils devroient l'être pour nous apporter clairement notre congé.

La manière dont les maux les plus rigoureux sont dispensés, ne prouve pas mieux qu'ils soient destinés à nous congédier de ce domicile terrestre. Ils ne tombent pas uniquement sur les méchants & les vicieux, sur ceux qui touchent au bout de leur carrière, sur les personnes âgées, caduques, ou à charge aux autres & incapables de procurer aucune utilité au monde, comme il

Mr. Erman Pasteur à Berlin. Il seroit à souhaiter que l'estimable Traducteur donnât bientôt au public, comme il l'a offert, tout l'ouvrage de M. R. sur la Religion Naturelle, d'où il a tiré cet excellent morceau.

faudroit que cela fût, pour en pouvoir tirer avec quelque fondement cette conséquence.

Les gens de bien & les méchants, les fâges & les insensés, les jeunes & les vieux y sont aussi sujets. Il est autant d'innocents (1) dont ils empoisonnent les jours, que de coupables qu'ils épargnent au sein de la prospérité. Les vieillards les éprouvent plus rarement que les autres, & la caducité en est toujours exempte. C'est dans les âges où l'homme a toute sa force & sa vigueur, où il pourroit être le plus utile, qu'on les voit ordinairement fondre, s'accumuler, & décharger sur lui toute leur violence; c'est alors qu'ils sont le plus poignants & le plus âpres.

Souvent incurables pour les hommes faits & la jeunesse qu'ils attaquent, quoiqu'alors la nature ait plus de ressources pour s'en délivrer, ils ne les empêchent pas de courir à divers égards au bien de la Société: & loin de les rendre à charge aux autres, ils les font servir à leur avantage, soit

(1) Par le mot d'innocents on n'entend pas ici des hommes sans péché; mais des hommes exempts de crimes punissables, & si saints en comparaison de ceux qui commettent de tels crimes, qu'ils peuvent être regardés comme innocents relativement à ces coupables.

en leur fournissant un moyen de gagner leur vie qui leur manqueroit, s'il n'y avoit pas de malades à garder & à soigner, soit en leur donnant occasion d'intéresser pour eux-mêmes, les témoins attendris de leurs bons offices, soit en les faisant participer aux secours que la charité prodigue souvent aux tristes objets de leurs soins, soit en d'autres manieres qu'on rapportera plus bas.

Je ne crois point qu'il y ait d'état durable sur la terre, où l'homme ne soit qu'un pesant & inutile fardeau. Tous ceux qui souffrent, ayant des temps de tranquillité & de calme, ils ne sont pas constamment dans l'impuissance de rien faire: les uns peuvent avoir l'œil sur des ouvriers ou leurs enfants, & diriger un travail, un commerce ou une famille; les autres donner des instructions & des conseils, ou s'occuper d'un ouvrage doux, facile, de main ou de tête, qu'une vie retirée & peu distraite les met en état d'exécuter à loisir avec plus d'exactitude. On a vu des Généraux portés dans une Litrière ou sur un Brancard dans les champs de Mars, commander des Armées & gagner des batailles, malgré leurs infirmités. On a vu de profonds Politiques, conduire, de leur lit ou de leur chambre, en dépit de leurs souffrances, des opérations difficiles, & gouverner même des Empires. Après tout;

DU SUICIDE. CHAP. II. 55

quand les martyrs perpétuels de la maladie & de la douleur ne serviroient qu'à exercer l'art du Chymiste, du Chirurgien, & du Médecin; quand ils ne feroient que consumer les drogues médicinales de l'Epicier & de l'Apothicaire, devenue une branche considérable de commerce qui fait vivre tant de milliers d'hommes, on ne pourroit pas les ranger dans la Classe des êtres qui ne sont bons à rien, & dont l'existence n'est qu'une charge.

Supposons néanmoins qu'ils ne soient d'aucune utilité physique dans le monde, & qu'ils n'y fassent qu'embarrasser les autres, qu'augmenter leurs besoins & leurs peines, ils n'en seront pas mieux fondés à trancher le fil de leurs jours vides, onéreux, & amers: à moins que leurs maux ne pussent avoir d'autre usage, pour eux ni pour ceux qui les entourent, que celui de les dégoûter de la vie & de leur faciliter la mort. Mais on verra dans la Section suivante que les grandes utilités morales qu'ils ont, méritoient bien que Dieu nous y assujettît, & ne permettent pas de croire qu'il décharge ceux à qui il envoie ces maux salutaires, de l'obligation de s'y soumettre jusqu'à ce que la nature elle-même les en délivre par la guérison ou par la mort.

D 4

Les utilités morales des maux physiques détruisent toute l'apparence du droit de se tuer, qu'on infère de ces maux.

Premièrement ils fournissent une des plus fortes preuves de cet état futur dont la certitude est si nécessaire à l'homme, non seulement pour le détourner du vice, par la crainte d'en être puni & de se faire un plus mauvais sort après la mort; mais encore pour le consoler de la brièveté de la vie présente & l'animer, par l'espérance ferme du bonheur immortel qu'il desire si ardemment, à la pratique des vertus & des bonnes œuvres, que ce bonheur doit un jour couronner.

Ce sont les maux les plus rigoureux de l'humanité, tombant indifféremment, tantôt sur le juste, tantôt sur le méchant, qui mettent le sceau aux preuves d'une autre vie & leur donnent la puissance de nous armer contre nos propres passions, de leur résister & de les vaincre; parce que de tels maux presque toujours disproportionnés aux mérites de ceux qui les éprouvent, répugnant à la justice & à la bonté de l'Être-Suprême, ne pourroient avoir lieu dans ce monde pour les gens de bien, ni avec la moindre disproportion pour des coupables

qui ne les méritent pas tous également , si les uns n'en devoient pas être dédommagés , & les autres en recevoir de plus propres à les dégoûter de leurs mauvaises œuvres , dans une état qui suivra celui-ci.

Sans ces maux toutes les autres preuves que nous avons d'une économie à venir de rétribution , où les peines & les récompenses seront mieux dispensées qu'elles ne le sont à présent , perdroient considérablement de leur force. La Providence n'auroit plus tant à justifier ses voies. Les perfections de Dieu , ne seroient plus si intéressées à préparer au - delà du tombeau des dédommages aux hommes. Une Révélation divine seroit le seul garant assuré de la félicité éternelle qui fait l'objet de leurs vœux ; & la plupart privés de cette révélation , manqueroient de motifs assez puissants pour leur faire sacrifier les intérêts du monde à ceux de la vertu , toutes les fois que les circonstances les mettroient en opposition. Ni la distribution inégale des biens entre des hommes d'un mérite égal , ni le sort du juste si souvent plus désavantageux que celui du méchant , ni ce qui manque au plus grand bonheur de la terre , toujours incapable de contenter nos cœurs , ni la courte durée de notre plus longue existence ici bas , ne nous fourniroient des raisons suffisantes pour nous

58 T R A I T E

assurer d'une autre économie, mieux assortie aux vœux de notre nature & à la moralité de notre conduite. Notre espérance alors trop foible, ne pourroit pas nous consoler d'une vie, qui nous feroit d'autant plus chere, que nous y aurions moins à souffrir, & ne balanceroit point en nous la force des passions qui, dégagées de ce contre-poids & de ce frein, prendroient sur notre ame un empire insurmontable. L'intérêt présent qui les excite toujours avec violence, deviendroit seul notre règle & notre loi: nous n'écouterions que lui: & cet intérêt trop souvent lié dans ce monde avec le mal moral, l'injustice, les grands crimes, y produiroit infailliblement les plus affreux désordres.

Il n'est pas douteux que la sainteté de Dieu qui lui fait détester toute iniquité, tout vice, tout désordre, ne l'ait porté à employer, pour en détourner les hommes si faciles à s'y livrer, les moyens conformes à leur nature, qui étoient propres à produire cet effet. Et puisque les maux extrêmes de la vie ont la propriété de rendre ces moyens plus efficaces, il est aussi indubitable que Dieu a eu en vue cette utilité importante, en se déterminant à les permettre.

Mais ces maux perdroient toute leur for-

ce pour nous convaincre de la certitude d'une autre vie, s'ils étoient destinés à nous congédier de celle-ci, & s'ils nous donnaient le droit d'en rompre les liens dès qu'ils nous pèsent trop. L'usage de ce droit feroit disparaître le spectacle frappant des grandes souffrances qui, ne pouvant se concilier avec les perfections divines que dans la supposition d'un état futur de compensation & de félicité, nous prouvent d'autant plus sensiblement la réalité de cet état, qu'elles sont plus longues & plus rigoureuses. Dieu donc qui a voulu les faire servir à cette utile fin, ne peut être censé vouloir que les hommes en empêchent l'effet, en les fuyant ou les faisant cesser par une mort anticipée, sitôt qu'ils craignent d'en être long-temps la proie.

En second lieu, les maux de l'humanité ne se bornent point à nous procurer la certitude d'une meilleure vie qui sera le prix de la vertu, à nous consoler de perte que nous devons bientôt faire de celle dont nous jouissons, à balancer en nous le pouvoir des passions par des intérêts plus précieux que ceux de la terre & par des motifs au bien, prépondérants sur toutes les tentations au mal; ils sont encore une source féconde d'autres grandes utilités.

60 TRAITÉ

Ils donnent lieu à l'exercice de toutes les vertus. Les plus difficiles & les plus étonnantes n'existeroient point sans eux. C'est dans les adversités & les disgraces que l'homme se forme à la prudence, à la sagesse, à la circonspection, à la prévoyance, à la moderation, à l'amour de l'ordre & du travail. Les besoins dont elles l'environnent font des aiguillons qui le piquent, le réveillent, le portent à réfléchir sur leur causes & sur leurs remèdes, à se tourner de tous les côtés pour s'en délivrer, le rendent industrieux, actif, laborieux, & le préservent des vices de l'oisiveté, de la fainéantise, de la mollesse.

C'est dans les situations les plus pénibles & les plus désespérées, que l'on peut montrer sa profonde résignation aux décrets du Ciel, sa patience, son courage, sa grandeur d'ame, son empire sur soi-même. Le Sage accablé de revers, les soutenant avec fermeté, avec constance, & y déployant toutes les forces de sa raison & de sa vertu, est bien plus grand à nos yeux, que lorsqu'au sein de ses prospérités, il fait briller sa sagesse & défie fièrement la fortune de le corrompre. L'innocence tranquille au milieu des supplices les plus cruels, pardonnant à ses tyrans, & poussant vers le juge suprême des vœux de grace & de bénédiction

DU SUICIDE. CHAP. II. 61

on en leur faveur, ne présente-t-elle pas le spectacle le plus beau, le plus touchant de l'Univers?

Si l'homme perclus, souffrant, & pauvre se trouve dans l'impuissance de travailler au bien public, d'exercer les arts & l'aumône; s'il consume dans l'inaction les bienfaits du riche qui pourroient être employés à favoriser l'activité & l'industrie de quelqu'autre sujet; s'il occupe autour de lui des bras que la compassion & l'humanité dérobent à des travaux plus profitables pour la société, il n'en est pas pour cela moins utile au monde. Son exemple instruit, console les autres: ils s'estiment plus heureux depuis qu'ils ont vu l'excès de ses maux. Sa constance à les souffrir, leur apprend à mieux supporter leurs peines, les leur adoucit & ranime leur courage; ils n'osent plus s'en plaindre: le mécontentement qui jette dans une langueur amère, empoisonne la vie, & engendre le désespoir, sort de leur cœur qu'il flétrissoit & les livre aux agréables & vivifiantes influences de la douce consolation qui vient les remplir. Plus contents de leur sort à la vue du sien, leur ame fermée au murmure & à la plainte, s'ouvre au plaisir & à la joie dont les rayons auparavant interceptés pour elle, recommencent à la pénétrer & à y luire. Ils puisent maintenant dans leurs disgra-

ces mêmes, des satisfactions & des forces, qui agrandissent leur capacité pour le bonheur, les animent aux plus grands efforts pour l'atteindre, & les préparent à le trouver dans tous les états.

La vue des malheureux dont les maux font à leur comble, touche, émeut, attendrit, excite la pitié, la générosité, & porte à la bienfaisance. Ces sentiments qui font tant d'honneur à l'humanité, qui embellissent par eux-mêmes & par leurs bons effets le tableau de la nature, ne se manifesteroient point dans un monde dont les disgraces n'aurroient rien de frappant & de terrible. L'âme humaine a besoin de violentes secousses qui l'ébranlent, la pénètrent, l'agitent fortement, la déchirent, la brisent. C'est de là qu'elle tire toute son énergie & tout son ressort : sans cela elle deviendroit insensible, stupide, dure, inactive. Le bien nous affecte toujours moins que le mal ; nous nous accoutumons plus facilement au premier qu'au second : il nous faut donc de temps en temps le spectacle des longues & pénibles souffrances pour nous émouvoir, nous attendrir, nous rendre habituellement compatisants, bons, secourables. Les maux des autres, dont nous sommes témoins & que nos liaisons avec eux nous font partager, réveillent, nourrissent, fortifient en

nous ces sentiments, aussi nécessaires au bonheur de la société, qu'à la perfection de notre nature, & nous fournissent des occasions pressantes de faire de bonnes œuvres, lesquelles ne restent jamais sans récompense, ni de la part de Dieu qui a mis d'avance dans nos cœurs le désir de les faire, ni de la part de nos semblables dont elles nous acquièrent l'estime, la bienveillance, & le zèle. Or, quand les maux ne produiroient que ce bien là, leur utilité ne seroit-elle pas assez grande, pour devoir engager le sage à les soutenir courageusement & sans murmure, plutôt qu'à se donner la mort?

Mais ils ont encore plusieurs autres utilités. Ceux mêmes qui les souffrent en peuvent profiter beaucoup, & en retirent à la longue des qualités qui leur seront infiniment avantageuses dans la vie avenir, des fruits précieux dont ils ne cesseront de s'applaudir pendant l'éternité. Ils détruisent en eux l'habitude de leurs vices & les en corrigent peu-à-peu, soit en leur ôtant les moyens de s'y livrer, soit en les faisant réfléchir à leurs suites funestes. Ils les détachent de la terre à laquelle nous tenons généralement trop; leur adoucissent la nécessité de mourir si cruelle à l'homme fortuné; les dégoûtent des objets des sens dont ils leur montrent la vanité & le néant;

tournent leurs goûts & leurs désirs vers les biens & les plaisirs incorruptibles de l'ame, vers les avantages impérissables de l'éternité ; les animent à la pratique de la vertu dont le vrai bonheur est le gage, & à laquelle seule ils leur font voir qu'il est attaché ; réveillent dans leurs cœurs la foi, la piété, la religion, si fécondes en consolation & en douceurs que le monde y avoit étouffées ou endormies ; & les rendent plus sensibles qu'ils ne l'étoient au malheur d'autrui, plus ardents à secourir leurs pareils s'ils le pouvoient jamais, plus modestes, plus humbles, plus doux, plus endurants, plus courageux, plus forts, plus propres, en un mot, pour le ciel où l'homme fera, sans doute, appellé à de grandes choses qui demanderont en lui l'élevation & les sentiments sublimes d'une ame forte & supérieure : car il est vrai-semblable qu'on y fera, non comme on se l'imagine communément dans un état de contemplation & d'extase, mais dans un état d'activité & d'exercice. Le parfait bonheur est inséparable de la pratique du bien, & la pratique du bien ne peut avoir lieu dans une vie toute contemplative ; il ne se trouve que dans l'action, dans les efforts généreux, dans les faits louables & magnanimes. C'est par là que l'humanité du sauveur des hommes, s'est élevée

au

au faîte de la félicité & de la gloire; & ce n'est aussi que par là que nous pouvons y être élevés nous-mêmes.

Les maux prescrits nous y préparent, quand nous en savons profiter. Ils sont comme une pierre de touche, comme un creuset où nos vertus s'épurent, s'exercent, se déploient, s'étendent, se fortifient, deviennent consistantes; & où notre ame s'éclaire, s'exalte, s'ennoblit. Les gens de bien qui y passent, en sortent toujours plus purs & plus parfaits: ils y montrent une dignité qui nous édifie, nous flatte, & nous remplit de respect pour la nature humaine, dont elle nous fait connoître l'excellence & la grandeur. Tous ceux qui les éprouvent longuement, en deviennent meilleurs; ils y gagnent des qualités & des vertus sublimes, qui leur attirent l'admiration & l'amitié des autres, l'approbation & la faveur de Dieu. Et lorsque la mort viendra d'elle même les arracher à leurs maux, ils seront d'autant mieux qualifiés pour la nouvelle économie où elle les fera passer; ils en pourront remplir d'autant plus aisément les fins sublimes; ils en favoureront d'autant plus délicieusement les biens & les plaisirs; ils s'y trouveront d'autant plus heureux, qu'ils auront été plus travaillés & plus perfectionnés, par les épreuves de l'économie présente.

E

§. IV.

Il n'y a point de congé dans des maux propres à augmenter le bonheur d'une autre vie, pour des Etres dont la durée ne se borne point à celle qu'ils ont sur la terre, ni la destinée sur cette terre à y completer la somme des individus de leur espèce, que Dieu veut faire exister par la génération.

Nous perdrons toutes ces utilités, tous ces avantages, si les maux qui les produisent, quand on les supporte avec un esprit de patience & de religion, étoient le signal de notre délogement. Mais comme tous les biens qui en peuvent résulter, se rapportent moins à cette vie qu'à une autre où nos facultés spirituelles devront se déployer éternellement avec toujours plus d'énergie & d'étendue, il n'est pas possible, si Dieu nous destine une vie immortelle, & s'il nous a donné celle-ci pour nous préparer à celle-là, qu'il veuille qu'on se prive, par une mort prématurée, des heureux fruits qu'on peut retirer pour l'éternité, des maux auxquels on est exposé dans l'état d'épreuve, où il nous a mis ici bas; & qu'on prenne de ces maux, occasion de sortir d'un monde, où ils nous fournissent de si bons moyens de préparation pour l'autre. Afin donc qu'on fût

fondé à les regarder comme un dégagement de l'obligation de vivre, il faudroit être bien certain que Dieu ne nous eût créés que pour cette vie, ou qu'en nous en destinant une infinie dans un nouvel ordre de choses, il ne nous eût mis sur la terre que pour y complecter le nombre de générations humaines qu'il a résolu de faire exister. Mais bien loin d'avoir une telle certitude, nous avons de fortes raisons du contraire.

Tout en Dieu & en nous réclame, en effet, contre une destination si peu digne de notre nature & de son auguste Auteur. La raison & la révélation ne peuvent laisser douter d'un état futur pour les humains, que ceux qui n'ont aucune idée de Dieu, ou qui ne veulent consulter que leurs sens grossiers. L'existence de l'homme sur la terre est trop courte, trop peu heureuse dans quelque situation qu'il y soit, trop disproportionnée avec l'extensibilité des facultés dont il est doué & les capacités immenses, qu'il pourroit acquérir pour l'accroissement infini de sa perfection & de son bonheur, pendant le cours d'une vie éternelle, dont les états divers & progressifs lui fournitroient sans cesse de nouveaux moyens de se développer: les biens & les maux lui sont distribués dans ce monde avec trop peu d'ordre, de justice, de rapport à ses

E 2

mérites: il prospere trop souvent malgré ses crimes; il est trop souvent opprimé malgré son innocence; il reste trop souvent impuni malgré son parjure & ses forfaits, lorsqu'il devient le tyran des peuples dont il a juré d'être le pere, pour ne devoir pas passer en mourant dans une économie mieux réglée, mieux assortie à sa nature & à ses actions, où il reçoive exactement le degré de peine ou de récompense dont il se sera rendu digne: & le désir qu'il a de l'immortalité est trop naturel, trop vif, trop pressant, pour ne lui être pas destinée par son Créateur tout-sage, tout-puissant, & tout-bon.

Quel plaisir, un Dieu qui peut aisément, conserver à jamais les créatures sensibles, raisonnables qu'il a faites, les perfectionner, & améliorer toujours plus leurs états, trouveroit-il à les voir passer successivement du néant à l'être, & de l'être au néant; former une chaîne immense de générations toutes peu durables; ne faire que végéter sur un globe inclément où tout conspire à leur donner la mort, presque aussitôt qu'elles y paroissent; & périr sans retour au bout d'un petit nombre d'années, avant d'avoir atteint la perfection & le bonheur dont elles sont capables, pour être remplacées par d'autres qui subiroient le

même sort ? Seroit-ce là un spectacle assorti à la majesté de l'Etre Suprême, digne de sa grandeur ? Et si cet Etre souverainement parfait existe, peut-on borner à la courte durée de cette misérable vie, l'existence de l'homme qu'il a fait à son auguste image ? Le mortel qui reconnoît un Dieu créateur & qui révoque en doute la destination des humains à une immortalité bienheureuse, est certainement une créature stérile, sans entrailles & sans sentiment. Ah ! s'il étoit pere, si la voix de la nature avoit retenti dans son cœur ! il ne douteroit point des hautes destinées des Enfans d'un Dieu éternel, infinitement heureux par lui-même, & dont la sagesse & l'amour égalent la puissance.

Il faut donc admettre une vie éternelle après celle-ci, ou nier qu'il y ait un Dieu. Tout ce qui prouve l'existence de ce grand être, les lumières de la raison & les mouvements de la conscience, les merveilles de la nature, l'ordre & la conservation de l'univers, la contingence, les fins, & les rapports de toutes ses parties, en un mot, tout ce qui y porte sensiblement l'empreinte d'une intelligence infinie & d'une volonté bonne, sage, toute-puissante, concourt donc avec la Révélation à prouver la certitude d'un état futur de rétribution & d'immortalité pour l'homme.

„ Mais peut-être que Dieu, en nous desti-
„ nant une autre vie qui ne finira point, ne
„ nous a préparé le séjour de la terre, que
„ pour y recevoir l'existence & y complé-
„ ter le nombre de générations humaines
„ qu'il a résolu de faire exister ? Le temps
„ que la nature nous y laisse, semble être me-
„ suré sur les exigences de cette fin & y ré-
„ pond mieux qu'à toute autre. Trop court
„ pour développer nos facultés, il est assez
„ long pour nous reproduire & mettre nos
„ enfants en état de se passer de nous. Si
„ beaucoup de peres & de meres meurent
„ avant d'avoir élevé leur famille, ce n'est
„ la faute ni de Dieu ni de la Nature ; mais
„ souvent celle de leur intempérance qui
„ abrège leurs jours, ou de leur impruden-
„ ce à se marier plus tard qu'ils n'auroient
„ dû, ou c'est enfin un inconvénient inse-
„ parable d'un monde, dont toutes les par-
„ ties destructibles agissent sans cesse les unes
„ sur les autres. La multitude de personnes
„ qui malgré, la longueur de leur vie, ne se
„ marient ni n'engendrent, ne fournit point
„ de preuve contre la destination qu'on sup-
„ pose ici être la seule, qu'ait l'homme sur
„ la terre ; parce que leur inutilité à cet égard
„ est le fruit de la société, qui par ses insti-
„ tutions gêne extrêmement les penchants
„ naturels d'une grande partie de ses mem-;

DU SUICIDE. CHAP. II. 71

„ bres, ou qui, en multipliant les besoins par
 „ ses usages & ses vices, leur rend le mariage
 „ difficile, onéreux, & l'entretien d'une
 „ famille impossible. Mais ces personnes
 „ quoiqu'elles ne produisent pas leur semblable, ne sont pas moins utiles à l'accroissement de leur espèce. Elles concourent
 „ à ce but, en secondeant par leurs travaux
 „ & leurs services ceux qui le remplissent directement, & en servant la société dont
 „ les dangers & les besoins nombreux, exigent qu'un certain nombre de gens, libres
 „ de tout soin domestique, de tout embar-
 „ ras de ménage & d'enfants, foulagent ses
 „ autres membres qui s'en trouvent chargés
 „ au point de n'y pouvoir pas suffire eux-
 „ mêmes; veillent à sa défense, à sa sûreté, & se dévouent au bien public. Les
 „ enfans même qu'une mort naturelle enlève en naissant ou dans leur enfance, prouvent que Dieu n'a destiné la terre qu'à leur servir de berceau, & qu'il n'y servira plus long-temps d'autres individus, que pour s'y propager ou y favoriser les progrès de l'espèce humaine. On peut regarder ceux qui ne vivent pas assez pour remplir cette fin, comme un superflu de moyens dont l'existence étoit inévitabile dans le cours des choses, ou nécessaire pour occuper leur place dans la chaîne des

E 4

„ Etres, & non pour concourir à en faire
„ exister d'autres. Une vie qui seroit éga-
„ lement destinée à la propagation du genre
„ humain & à l'acquisition des connoissan-
„ ces, des qualités, des vertus, des forces,
„ des développements de l'ame qu'exige l'é-
„ conomie avenir; devroit avoir plus de
„ durée pour chaque individu, nous assu-
„ jettir à moins de besoins corporels, &
„ être plus proportionnée pour tous à ce
„ dernier but qui nous intéresseroit infini-
„ ment plus qu'aucun autre. Puis donc
„ que la vie présente y a si peu de rap-
„ ports; puisque tant de nos semblables
„ ne font presque que naître & que mou-
„ rir; puisque les nécessités du corps sont
„ si nombreuses que la plupart des hom-
„ mes, forcés d'y pourvoir par eux-mê-
„ mes, n'ont ni le loisir ni les moyens de
„ cultiver leurs facultés spirituelles & de
„ perfectionner leur ame, il est à croire
„ que toute notre destination ici bas se
„ réduit à y seconder la multiplication de
„ notre espece; & que quand on ne le
„ peut plus en aucune maniere, on est li-
„ bre de se retirer d'un monde où l'on
„ est devenu inutile & malheureux."

Je réponds que cette conséquence n'est rien moins que nécessaire. Le raisonne-
ment dont on la tire ne prouve pas que la

génération successive des hommes & leur bonheur temporel, soit l'unique fin pour laquelle le séjour de la terre leur est assigné: il prouve seulement que c'en est une des principales. Si Dieu n'avoit voulu que les y faire passer à l'existence, il les y auroit tous produits à la fois, par le même acte de sa puissance qui donna l'être, au commencement, aux différentes espèces originales des animaux, & les en auroit retirés aussi-tôt, comme d'un séjour qui n'eût été bon à autre chose pour eux, qu'à leur causer des peines & des souffrances. On ne peut objecter, que la terre n'étoit pas assez grande pour les contenir tous en même temps; car Dieu auroit pu l'adapter à ce but, lui donner plus de surface, en supprimer les mers, les lacs, les rivières, les forêts, toutes les parties inhabitables qui alors y eussent été inutiles, & la disposer de façon qu'elle eût été suffisante pour cela. La création de tous les individus ensemble, ne lui étoit pas plus difficile, que celle de quelques-uns séparément; & si leur propre bonheur aussi bien que la perfection de l'univers, n'avoit pas demandé qu'ils existassent les uns après les autres, dans une progression infinie d'états préparatoires, toujours meilleurs, est-il à supposer que Dieu ne les auroit pas créés tous à la fois, pour les éléver d'abord à

E 5

toute la félicité dont leur nature est suscep-
tible? Le parti qu'il a pris de nous faire exi-
ster successivement par des causes secon-
des, & de nous placer pour un temps plus
ou moins long dans un monde où nous avons
tant à souffrir, ne permet donc pas de douter,
quand on réfléchit à la sagesse & à la
bonté de notre Créateur, que ce parti ne
nous soit le plus avantageux: & prouve que
la terre ne nous est pas destinée seulement
pour y recevoir & y donner l'être, mais
encore pour y prendre les développements,
les forces, les qualités morales, nécessaires
à notre perfection & à notre félicité, que
nous ne pouvions acquérir, sans passer par
des maux & des épreuves.

Ce n'est pas pour s'épargner un plus grand
miracle que Dieu a préféré de nous amener
à l'existence & au bonheur par les moyens
naturels & successifs qu'il emploie; il n'y a
point pour Dieu de grand ni de petit mi-
racle; l'un ne lui coute pas plus que l'autre;
rien n'est même miraculeux pour lui; mais
c'est uniquement parce que l'essence immu-
able des choses, l'ordre universel & le bien
suprême de ses créatures, rendoient ces
moyens plus propres à son but & par con-
séquent préférables.

Les hommes ne sont pas faits pour vivre
isolés. Leur nature perfectible & morale

qui ne peut déployer ses forces, se développer, atteindre sa perfection & son bonheur que dans le commerce de la société, montre assez qu'ils sont faits pour se communiquer, pour vivre ensemble. Les facultés sociales dont ils sont doués; leurs relations naturelles sont les premiers fondements de leur sociabilité & les premiers liens qui les unissent. Ces liens devoient commencer à se former dans les familles, ou dans le cercle étroit d'un petit nombre d'individus, pour s'étendre dans la suite par goût & par habitude à tous les autres, & embrasser la sphère universelle des Etres intelligents. Mais comment ces liens se formeroient-ils, si les hommes ne naissoient & ne dépendoient pas les uns des autres; s'ils ne séjournoient pas quelque temps sur la terre; s'ils n'y étoient pas assujettis à des besoins mutuels & à des maux communs, nécessaires pour exciter en eux une compassion réciproque & les porter efficacement à s'entre-se-courir? Sans le besoin continual qu'ils ont mutuellement de leurs secours, la société auroit-elle assez de charmes pour engager à se rechercher & à s'unir, des etres imparfaits qui se repoussent par mille défauts? Et l'un des bienfaits les plus signalés de la Nature, n'est-ce pas que plus nous rendons de services aux autres, plus nous nous attachons

à eux, plus ils nous deviennent chers ? Quel puissant moyen d'union que le plaisir qu'on trouve à recevoir & à rendre de bons offices !

L'état actuel de notre Globe demandoit que tous les Etres s'y succédaissent avec une certaine proportion de nombre & de durée : il ne pouvoit les nourrir ni les porter tous en même temps. La plupart des choses usuelles qu'il contient, seroient inutiles, si tous les Etres animés s'y succédoient plus rapidement, ou y étoient exempts de besoins & de maux : ils n'auroient ni assez de loisir ni assez de motifs pour s'appliquer à les rechercher, à les étudier, à en faire usage ; & ils perdroient, en ne faisant pas cette recherche & cette étude, tous les avantages que leur intelligence en retire. Enfin quantité de ces choses se rapportant plus à l'exercice des talents & au développement intellectuel de ces Etres, qu'à leur multiplication : & le bonheur de la société qu'ils commencent à former sur la terre, pour l'agrandir & la continuer éternellement dans leurs états futurs, dépendant de leurs lumières & de leurs vertus, il est naturel d'en inférer que leur séjour ici bas, a pour objet de s'y pourvoir des connaissances & des qualités élémentaires, qu'un certain nombre d'entre eux devra posséder dans la vie avenir, &

dont l'acquisition ne leur est probablement possible que sur ce globe, parce qu'indépendamment des objets & des occasions qu'il fournit, elle exige les sens, les besoins, & les liens grossiers de corps animés, si propres à la terre de laquelle ils sont pris, qu'ils ne peuvent exercer leurs organes ni subsister hors d'elle.

Si tous les individus de l'humanité n'y séjournent pas assez pour acquérir ces éléments de lumiere, de sagesse, & de vertu; c'est que la variété qui doit se trouver dans leurs états moraux comme dans leurs états physiques, ne le permet peut-être point. Cette variété nécessaire à leur bonheur, semble exiger entre des Etres de même essence, une certaine gradation de développements, de forces, & de qualités physiques & morales, qui réponde en chacun d'eux, au degré de l'état ultérieur dans lequel il passera en quittant son état actuel; gradation qui ne fauroit avoir lieu, si leurs états successifs avoient également pour tous ces Etres la même durée, les mêmes déterminations, les mêmes moyens.

La variété des parties, de leurs modifications, & de leurs propriétés, est essentielle à la beauté du tout qu'elles composent. L'univers ne feroit pas beau, s'il n'étoit point varié; & l'on ne fauroit s'y plaire

quelqu'il fut, s'il n'étoit pas beau. Sa beauté résulte de la diversité des êtres qu'il renferme & de celle de leurs qualités, unies à l'excellence de leurs fins particulières & générales, & à la justesse parfaite de leurs divers rapports avec ces doubles fins. Ceux de ces êtres qui sont capables d'une félicité infinie, tels que les hommes, étant bornés de leur nature, n'y peuvent parvenir que par degrés, qu'à mesure qu'ils se perfectionnent, que leurs facultés s'étendent par l'exercice, & deviennent propres à leur faire découvrir plus de beautés dans l'univers, plus de liaison, de convenance, & d'ordre entre ses parties, plus de moyens & de raisons d'en seconder les fins sublimes. Il ne leur suffit pas d'exister, pour être heureux: il faut qu'ils existent dans des états adaptés à leur nature, à leurs capacités, à leurs besoins; qu'ils connoissent bien leurs vrais avantages, & en sachent profiter; qu'ils aient toutes les qualités qui conviennent à leurs relations & tous les mérites qu'ils doivent avoir; qu'ils puissent s'approuver eux-mêmes & se flatter de l'approbation des autres; qu'ils sentent en un mot entr'eux & l'univers, entre leur esprit & leur corps, entre leur raison & leur volonté, entre leurs devoirs & leur conduite, entre leurs facultés & leur

état, cette analogie, ce concert qui est la source des plus doux plaisirs.

C'est donc de notre perfection physique & morale, que dépend notre plus grand bonheur. Celle-là est la condition, le moyen, & la mesure de celui-ci. Il faut donc accroître l'une sans cesse, pour augmenter l'autre sans fin. Mais cette perfection ne peut être accrue, que par une progression continue d'états, qui nous en fournissent toujours de nouveaux moyens, & nous y animent par de nouveaux motifs.

La terre où nous prenons naissance, doit être regardée comme le premier de ces états; puisque c'est celui où nous commençons à nous connoître, & que nous n'y apportons aucun souvenir d'avoir existé auparavant. Quoique nous n'y puissions pas pousser fort loin le développement de nos facultés, nous pouvons l'y porter à un point qui doit nous rendre capables de profiter des moyens plus étendus de nous perfectionner, que nous fournira dans l'autre vie, l'état dont celui-ci sera immédiatement suivi. Les besoins auxquels nous y sommes assujettis, ne devraient pas y être difficiles à remédier, ni même s'y trouver pour la plupart, si nous n'y étions placés que pour en goûter le bonheur & la peupler: aulieu qu'ils y sont nécessaires avec toute leur difficulté pour

30 TRAITÉ

nous lier les uns aux autres, pour nous exciter à l'étude & au travail, si le séjour que nous y faisons a pour objet de nous former à la sociabilité, & d'exercer nos facultés actives & passives, relativement aux usages que nous en devrons faire dans une autre vie. Ces facultés resteroient engourdis, fans ces besoins qui nous aiguillonnent à les employer avec persévérence de toutes les manières: plusieurs vertus qu'ils nous donnent occasion de pratiquer, plusieurs connaissances qu'ils nous servent à acquérir & qui sont des préparatifs à celles, dont dépendra notre bonheur dans tous nos états futurs, nous manqueroient entièrement: nous déployrions encore moins que la brute, notre perfectibilité: & nous vivrions dans une langueur oiseuse qui énerveroit & corromproit notre ame.

Plus nous demeurons sur la terre, plus il est en notre pouvoir d'approcher du plus haut degré de connoissance, de vertu, de perfection auquel l'ordre & l'état des choses présentes y limite la Sphère de notre nature. Mais comme un terme égal pour chaque homme, feroit aussi préjudiciable à tous, qu'une égalité de besoins, de talents, de forces, de dispositions, de circonstances extérieures & intérieures.

DU SUICIDE. CHAP. II. 81

rieures; il falloit qu'il y eût dans le séjour qu'ils y font, ou dans la durée de leur vie, une différence proportionnée à celle qui doit être dans leurs modifications & leurs capacités, pour donner lieu à l'utile & agréable diversité qu'exige essentiellement leur plus grand bonheur commun, dans toute la suite de leur existence éternelle.

Le temps que la nature fixe à la vie des hommes ici bas, est sans doute relatif à leur destination particulière dans la vie à venir, & déterminé par les exigences de l'état immédiat qui succédera à leur état présent. Ce temps, quoique plus court pour les uns que pour les autres, est suffisant pour tous & même le plus convenable. S'il état égal pour chacun, il mettroit trop d'uniformité dans leurs capacités & dans leurs caractères. Leurs états extérieurs devant être analogues à leurs états intérieurs, perdroient aussi cette admirable variété dont les nuances infinies & les rapports parfaits, sont propres à relever la beauté de l'univers & à multiplier les plaisirs des Etres intelligents qui le remplissent. Si ce temps étoit plus long pour chacun, il ne seroit pas proportionné à la foibleesse naturelle de nos organes ni à la sphère de nos facultés. Sa longueur useroit trop les res-

F

forts de notre activité & nous le rendroit à charge. Elle couvriroit la terre de vieillards qui accableroient les enfans du poids de leurs besoins, épuiseroient les sources de leur subsistance, & diminueroient extrêmement les progrès de l'espèce humaine.

Quelque excellente que soit notre nature, elle a besoin de passer dans différents ordres de choses pour déployer son énergie & ses propriétés dans toute leur étendue. Il y a un point de développement, de lumière, de vertu, de perfection physique & morale, au-delà duquel nous ne saurions aller dans ce monde. Quand nous y vivrions dix fois plus long-temps, nous n'irions guère plus loin à tous ces égards; & nous y vivons communément assez pour l'atteindre ce point, moyennant une certaine application. Une vie beaucoup plus longue seroit cruelle pour nous, si nous voyions que malgré nos désirs & nos efforts, nous n'avancions pas davantage. Cette longueur nous affligeroit d'autant plus, qu'elle nous feroit découvrir plus d'objets de connoissance, que nous ne pourrions pas connoître; plus de biens que nous ne pourrions pas nous procurer; plus de degrés de sagacité, de vertu, de bonheur, auxquels nous ne pourrions pas nous éléver: & qu'en reculant le terme de notre passage dans un ordre de choses

plus favorable à nos désirs, elle retarderoit en même temps, à proportion de sa durée, la satisfaction après laquelle nous soupirerions.

La plus grande prolongation de notre vie ici bas, ne nous serviroit tout au plus, qu'à accroître nos découvertes physiques & notre habileté pour les arts, dont les progrès, peu utiles aux mœurs & à la vraie perfection de notre nature, seroient bientôt trop grands & préjudiciables aux générations futures; à qui ils laisseroient toujours moins de choses à inventer ou à découvrir. Et quand même nos recherches de la vérité, auroient par son moyen de plus grands succès qu'elles n'en ont, cette prolongation de vie nous seroit aussi désavantageuse. Toute vérité n'est pas bonne pour tout le monde. C'est ce que je voudrois que ces philosophes qui paroissent si zélés pour elle & si ennemis des préjugés, sans pouvoir nous démontrer qu'ils n'en substituent pas de nouveaux aux anciens, voulussent bien comprendre. Une mesure supérieure de lumière qui se répandroit de proche en proche parmi les différentes classes des humains, & qui leur deviendroit commune avec le temps, nuiroit beaucoup à la société, dont la plupart des membres, ne s'accommoderoient pas de leur basse condition, de leurs professions ignobles & pénit

bles; si avec moins d'ignorance & plus de capacité, ils connoissoient leur grandeur, leurs forces, & leurs droits. Il est certain que dans l'ordre présent des choses, il ne faut au commun des hommes ni plus de connaissances, ni plus de pénétration qu'ils n'en ont: ils ne pourroient être généralement plus éclairés & plus pénétrants, sans qu'ils n'en devînssent plus inquiets & moins heureux.

La vie humaine est donc proportionnée au bien général de l'humanité. Elle ne de- vroit donc pas avoir plus de durée, quand même elle ne seroit destinée, qu'à nous for- mer pour la place que nous devons occuper dans la vie qui la suivra.

Ceux des hommes qui n'arrivent pas à son dernier terme, qui n'y atteignent pas toute leur maturité, ou qui parviennent à la vieil- lessé, sans s'être perfectionnés autant qu'ils l'auroient pu & que l'ont fait d'autres de leurs semblables morts au même âge, ne doi- vent pas, sans doute, passer d'abord aux é- tats supérieurs de l'économie future, pour lesquels ils n'ont pas toutes les qualités re- quises: cela seroit également contraire à l'or- dre & à la justice, qui veulent que les avan- tages des Etres moraux soient propor- tion- nés, & à leur capacité d'en jouir, & à leurs mérites personnels. C'est une loi, une né- cessité dont ils ne peuvent pas plus se plain-

dre, que de n'être pas nés au commencement du monde, un million de siecles plus tôt, ou de n'avoir pas reçu la nature des Anges. Le bien universel auquel ils participent, &, par la même, le leur propre, exigeoit toutes les différences naturelles qui se trouvent & se trouveront à jamais entr'eux & les autres Etres.

Quant aux petits enfants qui meurent en naissant ou dans leur enfance, s'ils n'acquieren dans cette vie aucune intelligence, aucune vertu, ils y apprennent du moins à sentir: & cette qualité peut être suffisante pour l'état dans lequel ils passent en mourant. Ils n'y goutent pas d'abord, j'en conviens, tout le bonheur des hommes qui meurent plus cultivés & plus parfaits; mais comme ils n'ont point péché, leur bonheur n'est aussi mêlé d'aucun regret. Ce qu'ils perdent, en quittant la terre, comparativement à ceux qu'ils y laissent, ils le regagnent avec une ample compensation, en les devançant dans une économie meilleure. Et l'avantage qu'ont sur eux les saints Vieillards dont la mort arrive en même temps que la leur, ils l'auront à leur tour sur tous ceux de leur âge qui ne les suivent que bien des années après. Leur caractère ne s'étant pas formé dans ce monde comme celui des autres humains, n'en aura pas les imperfections, en

sera tout différent; ce qui mettra une nouvelle diversité infiniment agréable entre les individus de notre espèce. Leur ame n'ayant pas éprouvé les atteintes empoisonnées de la corruption du siècle, aura une innocence, une pureté qui donnera un nouvel éclat à la dignité de la nature humaine. Ne connoissant point les attractions du vice dont ils n'auront jamais reçu les impressions dépravantes; se portant au bien par un penchant plus fort que celui qui nous y porte, & en contractant une habitude plus insurmontable, que celle que nous en contractions ici bas, ils pourront servir à fortifier notre goût pour l'ordre, à nous affirmer dans la pratique de la vertu, à nous présenter des modèles plus accomplis, que ceux que nous trouverons dans les sages les plus parfaits qui se seront formés à l'école de ce monde. Peut-être même est-ce parce que nous aurons besoin, à divers égards, de leur exemple dans l'autre monde, que Dieu, pour les mettre en état de nous le fournir, les soustrait à la contagion de celui-ci.

Quoi qu'il en soit, leur mort si prompte ne prouve rien contre la destination de cette vie, à nous préparer pour celle qui la suivra, & à nous former sur-tout aux vertus sociales sans lesquelles nous n'y fau-

rions être heureux: ou bien elle prouve également que Dieu ne conserve pas les hommes sur la terre, pour la peupler & y compléter le nombre de générations humaines qu'il veut faire exister. Ce fait ne combat ni l'une ni l'autre de ces fins, ou il les renverse toutes deux; ce que personne, je pense, n'oseroit avancer.

On peut même dire qu'il a plus de rapport avec la première qu'avec la seconde. Car un état destiné à nous préparer à un autre, par l'exercice de nos forces & l'acquisition des vertus les plus difficiles, les plus hautes, doit être rempli de privations, d'adversités, d'épreuves: & c'en est une toujours instructive, souvent des plus rudes & des plus sanctifiantes, que de perdre ses enfants. Les pères & les mères apprennent par là, à se passer de ce qui est cher à leur cœur, à faire les plus pénibles sacrifices, à renoncer aux douces, mais vaines espérances qu'ils fondaient sur de frêles appuis, sur le bras fragile de la chair, pour mettre désormais toute leur confiance en Dieu, & se disposent ainsi aux nobles & généreux efforts, dont cette confiance est un principe fécond, & auxquels ils pourront être appellés dans la suite du temps & de l'éternité. Chacun y apprend avec eux que la vie hu-

F 4

maine est entre les mains du Créateur, qui la donne & la reprend quand il veut; que nous lui devons tous la conservation de la notre; & que ce bienfait digne de notre plus vive reconnoissance, doit nous engager à la rapporter au but pour lequel il nous l'a donnée & nous la conserve: but qui ne peut être que sa gloire, ou l'avancement de la vérité, de la vertu, de notre perfection, de notre bonheur, & du vrai bien de nos semblables, que la gloire de Dieu comprend essentiellement.

Telles sont en partie les fins & les utilités, que la raison & l'expérience veulent que nous attribuyons à la mort prématu-
rée de nos enfants & aux nombreuses ad-
versités dont nous sommes assaillis sur la
terre. Ce sont tout autant d'épreuves dis-
pensées aux hommes, par la sagesse & la
bonté de leur Créateur, qui tendent à les
qualifier pour la félicité qu'il leur a pré-
parée dans les différents ordres de choses,
où il les placera successivement pendant le
cours de leur éternelle durée.

La Révélation confirme toutes ces utili-
tés & tous ces rapports des états de notre
existence présente, avec ceux de notre exi-
stence future. Elle nous dit: *Que l'homme
naît pour être travaillé comme les étincelles*.

pour voler en haut. (1) Qu'il ne recueillera que ce qu'il aura semé. En sorte que, celui qui seme pour sa propre chair, moissonnera de la chair la corruption; & celui qui seme pour l'esprit, moissonnera de l'esprit la vie éternelle. (2) Que ceux qui sement avec larmes moissonneront avec chant de triomphe. (3) Que nous devons regarder comme un grand sujet de joie, les diverses afflictions qui nous arrivent, sachant que l'épreuve de notre foi produit la patience, qui doit être parfaite dans ses œuvres, afin que nous soyons nous-mêmes parfaits & accomplis en toute maniere, & qu'il ne nous manque rien. (4) Que bienheureux est l'homme qui soutient constamment son épreuve, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie. (5) Que Dieu juge à propos de nous affliger pour un peu de temps, par diverses épreuves; afin que l'épreuve de notre foi, qui est plus précieuse que l'or périssable qu'on éprouve pourtant par le feu, nous tourne à louange, à honneur, & à gloire, lorsque Jésus-Christ paroîtra. (6) Que les légères afflictions que nous souffrons à pré-

(1) Job. ch. 5. vers. 7. (2) Galat. ch. 6. vers. 7.

(3) Psaeu. 126. vers. 5. (4) Jâq. ch. 1. vers. 2.

(5) Jâq. ch. 1. vers. 12. (6) 1. Pierre. ch. 1. vers.

6. 7.

sent, nous produisent le poids éternel d'une gloire infiniment excellente (1), & n'ont point de proportion avec cette gloire qui doit éclater en nous. (2) Que Dieu nous châtie, parce que cela nous est utile, pour nous rendre participants de sa sainteté; car tout châiment, bien qu'il paroisse, lorsqu'on le reçoit, un sujet de tristesse & non de joie, fait ensuite recueillir en paix les fruits de la justice, à ceux qui sont ainsi exercés. (3) Que nous souffrons avec Christ, afin que nous soyons glorifiés avec lui. (4) Et que c'est par beaucoup d'afflictions que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu. (5) En un mot, elle nous fait regarder par-tout le bonheur de la vie à venir, comme le prix des vertus que les épreuves nous servent à acquérir ou à exercer; & ces vertus comme la condition indispensable, comme l'unique mesure de ce bonheur.

Quand la divinité de cette Révélation, ne feroit pas fondée sur les preuves morales les plus fortes que nous puissions avoir d'un

(1) 2. Cor. ch. IV. vers. 17.

(2) Rom. ch. VIII. vers. 17.

(3) Heb. ch. XII. vers. 10. 11.

(4) Rom. ch. VIII. vers. 18.

(5) Act. ch. XIV. vers. 22.

objet de ce genre: quand nous n'aurions que des probabilités pour & contre son origine céleste, & que ces probabilités ne ferroient que se balancer les unes les autres, son accord avec les lumières de la raison sur les fins & les utilités des maux de la vie relativement à notre éternelle destinée, ne devroit-il pas engager le sage à se conduire comme s'il avoit la plus parfaite certitude de ces fins & de ces utilités, & l'empêcher de se prévaloir de ses maux pour se donner une mort, par laquelle il risqueroit de se nuire infiniment à lui-même?

Oui, la seule vrai semblance de ce risque & des vues salutaires que, d'après la raison & l'Ecriture Sainte, nous attribuons à Dieu dans les épreuves douloureuses où il permet que nous passions, ôte à celui qui souffre même le plus, le droit de se tuer que lui donneroient ses souffrances, si elles ne pouvoient lui procurer jamais aucun avantage compensatif & qu'elles ne pussent finir que par sa destruction volontaire, où s'il n'y avoit point de Dieu, de qui il tînt son existence & à qui il dût en rendre compte.

Tant que la Révélation n'est pas démontrée fausse, qu'elle conserve des caractères de vérité que n'a jamais le mensonge, qu'elle est appuyée sur des prédictions & des faits inexplicables, sans la supposition d'un agent

furnaturel qui y soit intervenu, & qu'on y trouve des motifs de crédibilité supérieurs à ceux qui entraînent chaque jour notre assentiment sur mille choses indémontrables de leur nature, il est de la sagesse d'en respecter le témoignage.

Tant qu'on a plus de raisons de croire que de douter qu'un Etre tout-puissant, tout-sage, & tout-bon préside sur cet Univers, & dirige toutes choses au vrai bien de ses créatures dont le bonheur dépend de leur soumission à ses dispensations & à ses loix: ou même que nous manquons de preuves démonstratives de la non-existence de cet Etre, il est de la dernière imprudence de se hazarder à lui déplaire, de sortir de l'ordre qu'il peut avoir établi, d'agir comme si l'on étoit bien sûr qu'il n'existant ou ne gouvernât point le monde, & de recourir à la mort pour s'affranchir de maux qui peuvent nous être dispensés par lui à cause de leur utilité même.

Enfin tant que ces maux ne sont point incompatibles avec la vie & ne donnent pas par eux-mêmes inévitablement la mort que nous devons subir, il est absurde de les prendre pour un congé évident d'un maître, qui peut avoir d'autres vues, en nous les envoyant, & qui a visiblement établi des moyens infaillibles, indépendants de nos caprices,

plus convenables pour nous faire déloger au moment précis, que lui seul a pu connoître & marquer, où cela nous étoit le plus avantageux. Alors au contraire, loin de porter à l'homme l'ordre du départ, ses maux lui présentent un commandement tacite de rester à son poste. La Nature & la Fortune ou le cours des choses ne lui ordonnent évidemment de mourir, qu'en lui ôtant tout moyen de vivre. Pendant qu'elles lui en laissent de suffisants pour le faire encore subsister; pendant que les maux dont elles l'accablent, ne le tuent pas d'eux-mêmes, par leur propre activité; elles lui disent: Demeurez mortel infortuné. Vivez malgré vos souffrances. Prenez soin de votre vie quelque triste qu'elle soit. Le temps de quitter ce monde d'exercice & d'épreuve n'est pas encore venu pour vous: attendez-le tranquillement dans la résignation & la patience. Profitez de vos malheurs: tirez-en des leçons de vertu & de sagesse: c'est pour votre instruction & votre bien qu'ils vous font arrivés: n'y ajoutez pas le regret éternel de n'avoir pas su vous les rendre utiles. Et jusqu'à ce que l'Arbitre des destinées, qui vous a mis, par nous, dans l'état où vous êtes ici bas, nous emploie à vous en retirer, gardez-vous d'en sortir.

On se trompe donc en prenant pour arrêt de mort, des dispensations douloureuses qui ne sont pas mortelles. Tout ce qu'on en peut raisonnablement conclure, c'est qu'on est appellé à souffrir, à faire éclater sa religion, sa confiance en l'Etre Suprême, sa profonde soumission aux loix de la nature, aux volontés & aux directions de la Providence divine; son courage, sa force d'esprit, sa constance, & toutes les autres vertus sublimes, qu'on ne peut pratiquer que dans les circonstances difficiles de l'adversité.

Voila à quoi sont destinés les revers, les maux de la vie; & non à armer la main de l'homme contre ses propres jours. Celui qui en prend occasion de se détruire, s'oppose aux vues de Dieu, qui les lui envoie pour l'exercer. Il fuit une épreuve qu'il lui seroit infiniment plus avantageux de soutenir en sage, en héros, que d'éviter en poltron, semblable à un soldat qui lâche le pied à l'approche ou aux premiers coups de l'ennemi, dans le temps que l'occasion se présente de signaler son courage & sa valeur, d'acquérir de la gloire, de mériter un plus grand avancement; & lorsque son devoir l'appelle le plus à tenir ferme. Il se prive des moyens qu'il devroit se féliciter de trouver dans son état, pour montrer

l'empire qu'il a sur lui-même, & pour se rendre capable de tout le bonheur qui lui sera offert dans l'éternité. Il se souleve contre l'ordre que Dieu a établi, & agit contre sa propre raison, qui lui défend de s'exposer à un grand mal, pour en éviter ou terminer un moindre, dont une mort ordinaire n'eût pas tardé long-temps à le délivrer. Ainsi les maux de la vie qui semblent fonder le plus le droit de se détruire, imposent au contraire l'obligation de se conserver.



C H A P I T R E III.

Que les instincts de la nature & les jugemens de la raison, qui sont les premiers moyens, par lesquels Dieu nous fait connoître sa volonté, montrent qu'il nous appelle toujours à nous conserver, & jamais à nous détruire.

Dieu s'étant proposé en nous créant de nous faire remplir les vues de sa sagesse & de sa bonté, qui ont pour objet notre perfection & notre félicité, avec la perfection & la félicité de l'univers, il ne suffissoit pas qu'il nous donnât des facultés & des forces nécessaires pour y tendre: il falloit encore qu'il nous attachât à la vie par des instincts puissants, qui nous fissent veiller à notre conservation & à notre bien-être, & nous portassent à y employer tout ce que nous aurions d'activité & de moyens. Sans quoi, indifférens pour l'existence & la maniere d'exister, nous négligerions la recherche de notre bien & la fuite de notre mal; nous ne ferions rien pour l'avantage des autres, ni pour celui de nous-mêmes; nous laisserions froidement périr eux & nous; & les vues de notre Créateur auxquelles nous devons concourir, ne se rempliroient point.

Aussi

Aussi Dieu n'a-t-il pas manqué de mettre dans tous les Etres animés, les instincts naturels qui leur convenoient selon leur essence & leur destination : nous les éprouvons nous-mêmes & nous les voyons agir dans toutes les natures animales, intelligentes ou purement sensitives qui sont sous nos yeux. Ces instincts se réduisent à l'amour de soi & de son espèce, qui est commun à tous ces Etres : ils naissent en eux d'un sentiment secret & d'une notion confuse qu'ils ont de leur constitution, & des plaisirs comme des maux dont elle les rend susceptibles ; ils butent tous également à leur conservation & à leur bonheur.

En effet des Etres qui se sentent, qui se connoissent susceptibles de bien & de mal, de plaisir & de douleur, & qui se trouvent des facultés pour se préserver des uns & pour se procurer les autres ; ne peuvent naturellement que s'aimer eux-mêmes, c'est-à-dire, que préférer l'être au non-être, & ce qui leur est favorable à ce qui leur seroit nuisible ; qu'appéter la continuation de leur existence dans les états les plus heureux ; qu'abhorrir toute souffrance & toute dissolution de leur être, qui les priveroit des douceurs que la vie peut leur faire goûter, & que rapporter à leur conservation

G

& à leur bonheur, tous leurs vœux, toutes leurs actions, toutes leurs forces.

Les impressions que font sur eux les objets qui les environnent & dont ils dépendent, les affectent diversement selon qu'elles sont conformes ou contraires à leur nature. Lorsqu'elles y sont conformes, elles les affectent agréablement ; ils prennent plaisir à sentir les rapports qu'elles ont avec leur essence & ce plaisir leur fait aimer & rechercher les objets qui le produisent. Lorsqu'elles y sont contraires, elles dérangent leur constitution, & ce dérangement leur cause un sentiment douloureux qui leur fait haïr & fuir les objets dont il est l'effet.

C'est parce que l'animal vit, qu'il se sent ; c'est parce qu'il se sent, qu'il a une notion intérieure de lui-même & de ses propriétés ; c'est parce qu'il se trouve capable de goûter le bien & le plaisir, qu'il s'aime ; & c'est parce qu'il s'aime, qu'il ne lui est pas indifférent d'être ou de n'être point, d'être dans tel état ou dans tel autre contraire, mais qu'il veut exister de la manière la plus agréable, & qu'il ne répugne pas moins à sa destruction, qu'à la douleur & au mal-être. Tous ses instincts ont donc leur source dans le sentiment, dans la notion inté-

rieure, & dans l'amour de soi-même qui lui font essentiels : ils se rapportent donc tous à sa conservation & à son bien-être.

„ Toutes les fois, dit un Philosophe moderne, que l'impression reçue sympathise avec l'organisation du corps, & que son action sur les nerfs, les fortifie plutôt qu'elle ne les affoiblit, la sensation qu'elle produit est celle du plaisir, & l'objet qui l'occurrence, ne peut s'offrir aux sens, que comme agréable & bon. L'ame alors ne peut demeurer indifférente & inactive : un penchant naturel la porte vers cet objet & détermine un mouvement spontané pour acquérir tout ce qui est agréable & tout ce qui peut procurer du plaisir. Si, au contraire, l'impression reçue répugne à l'organisation du corps & cause aux nerfs un ébranlement qui dérange leur accord, la sensation est celle de la tristesse & de la douleur, & ne représente l'objet qui la cause, que comme désagréable & mal-faisant. Alors l'ame demeure bien moins indifférente, & l'aversion & la répugnance que cette sensation lui fait naître, la détermine également à détourner & à fuir l'objet qui la menace de douleur. Or, puisque l'aversion pour la douleur & le penchant pour le plaisir tendent tous deux au bien-être & à la conservation, & ca-

G 2

„ caractérisent si bien l'amour de soi-même,
 „ il s'ensuit nécessairement, que tout ce qui
 „ dans un corps organisé manifeste du sen-
 „ timent & un mouvement spontané, doit
 „ avoir cet amour de soi-même, & diriger
 „ ses actions libres d'après cet instinct pri-
 „ mitif". (a) C'est ainsi que le docte &
 judicieux M. Reimar, explique l'origine des
 instincts dans les Etres animés, & en mon-
 tre la tendance naturelle à se conserver dans
 le meilleur état possible.

Pour appuyer son opinion, le même Au-
 teur prouve que les anciens Philosophes,
 principalement les Stoïciens, ont toujours
 regardé l'amour propre, en tant qu'il a pour
 objet la conservation de chaque individu,
 comme l'instinct primitif & général d'où dé-
 coulent tous les autres instincts des animaux.
 Ils l'appelloient, dit-il, (b) „ *Le premier
 instinct, la premiere propriété, & le premier
 sentiment naturel; & suivant l'expression de Ci-
 ceron, le premier mouvement, le premier désir,
 les premiers élémens de la nature; ou ce que la
 nature a enseigné à tous les animaux.* Dioge-
 ne Laërce, dit en parlant des Stoïciens:

(a) Dans les observations physiques & morales sur l'instinct des animaux. traduct. françoise. tom. 1. pa-
 ges 78 & 79.

(b) Même livre pag. 80. 81. 82.

DU SUICIDE. CHAP. III. 101

Ils disent qu'un animal est doué de ce premier instinct pour sa conservation, puisqu'il est inhérent à sa nature & qu'il agit dès les premiers instants de sa vie. Chrisippe dit: *Que ce qui touche le plus les animaux, est leur constitution & la notion intérieure qu'ils en ont.* C'est d'après cette connaissance que chacun d'eux rejette ou détourne ce qui lui est nuisible, & qu'il cherche à se procurer ce qui lui est convenable. Cicéron en parlant des hommes dit: *Nos premiers soins n'ont que nous-mêmes pour objet, & nous avons reçu de la nature cet instinct primitif, afin de pourvoir à notre propre conservation.* Le même dit encore en parlant de tous les animaux: *chaque animal s'aime lui-même, à peine est-il né qu'il s'occupe de sa conservation: ce premier instinct lui a été donné par la nature, comme un puissant moyen de conserver son existence, & c'est par le secours de ce sentiment inné que, de diverses affections, il choisit la meilleure & la plus convenable à la nature de son essence.* Il dit encore ailleurs: *Puisque chaque animal a sa nature, ils doivent tous nécessairement remplir l'objet qu'elle s'est proposée. Car rien n'empêche que ce qui est commun à tous les animaux entr'eux, ne le soit aussi entre les hommes & les animaux, entant que la nature leur est commune à tous.* Il me sera donc permis d'appliquer cette idée

G 3

à tous les *Etres animés*; & je n'hésite point de dire, que le but & les dernières fins de toute nature, sont de se conserver soi-même dans le meilleur état possible à son espèce.

Les entretiens de Cicéron sur les vrais biens & les vrais maux, d'où ces derniers passages sont tirés, nous en fournissent encore d'autres qui méritent d'être rapportés; parce qu'on y voit que les anciens Philosophes ont cru que le soin de notre conservation nous est prescrit, non seulement par la nature, mais aussi par la sagesse ou les jugemens de la raison; & parce qu'on y trouve les preuves sur lesquelles ils fondaient ce sentiment. „ Le propre de la sagesse, y dit „ Caton, est de savoir faire choix des choses qui sont conformes à la nature. Ceux „ dont je suis la doctrine, ajoute-t-il, tiennent que dès que l'animal est né il est naturellement enclin à s'aimer, & à aimer la conservation de son être & de tout ce qui y a quelque rapport; & qu'au contraire il est naturellement aliéné de tout ce qui en peut causer la destruction. Or, cela se prouve en ce que les enfans, avant que d'avoir aucun sentiment de plaisir ou de douleur, ont envie de ce qui leur est salutaire, & rejettent ce qui leur est nuisible: ce qu'ils ne feroient pas s'ils n'aimoient la conservation de leur être, &

„ s'ils n'en craignoient la destruction. Il
 „ feroit même impossible qu'ils eussent alors
 „ aucune envie, s'ils n'avoient un sentiment
 „ par lequel ils se sauvent eux-mêmes: &
 „ c'est de-là que l'amour que chacun a pour
 „ sa conservation, a pris son origine. . . .
 „ Du reste une grande preuve que le pre-
 „ mier désir que la nature a mis en nous,
 „ n'est autre chose que la conservation de
 „ ce qu'elle nous a donné d'abord, c'est
 „ qu'il n'y a personne qui n'aime mieux
 „ avoir toutes les parties de son corps dans
 „ une parfaite intégrité, que de les avoir
 „ contrefaites ou estropiées." (a)

Voici comme Cicéron expose dans le même ouvrage (b) le sentiment des Philosophes Péripatéticiens à ce sujet: „ Ils disent que toute nature en général tend à sa conservation & à la conservation de chaque espèce. Que de-là vient que les hommes ont introduit les arts & sur tout l'art de vivre pour nous aider à conserver ce que la nature nous a donné & pour acquérir ce qu'elle a manqué à nous donner. Ils ont aussi divisé la nature de l'homme en deux;

(a) Entretiens de Cicéron sur les vrais biens & sur les vrais maux. livre 3. pag. 192. 196. 197. de la traduction de l'Abbé Regnier des Marais. à Paris. 1721.

(b) Livre IV. pag. 261.

en ame & en corps: & parce qu'ils regardoient la sagesse comme la gardienne & la tutrice de tout l'homme, comme l'aide & la compagne de la nature, ils ont dit qu'il étoit du devoir de la sagesse, d'avoir soin de cet homme composé d'ame & de corps, & de conserver en lui l'un & l'autre."

Après quoi il continue ainsi son discours: Que dirons-nous d'un principe que personne ne révoque en doute: que tous les Etres tendent à ce qui est conforme à leur nature, & que c'est là le but général & universel de la nature? Car tout ce qui est dans la nature s'aime: il n'y a nul animal qui veuille renoncer à lui-même, ni se priver ou de quelqu'une de ses parties, ou de leur faculté, de leur mouvement, de leur état, ni enfin d'aucune des choses qui sont selon sa nature. Y a-t-il aussi jamais eu aucune nature qui se soit oubliée de sa première institution? Sans doute il n'y en a jamais eu aucune, qui ne l'ait soigneusement retenue depuis le commencement jusqu'à la fin. (a)

Comment donc est-il arrivé que la nature de l'homme ait été la seule qui ait abandonné l'homme; qu'elle ait oublié en-

(a) Livre IV. pag. 275.

„ tiérement le corps, & qu'au lieu de met-
 „ tre le souverain bien de l'homme *dans*
 „ *tout l'homme*, elle ne l'ait mis que *dans une*
 „ *seule partie* de l'homme (l'ame) ? (a)
 „ Comme Phidias pourroit avoir com-
 „ mencé une Statue, & puis la finir, il pour-
 „ roit aussi l'avoir prisé déjà commencée par
 „ un autre, & puis l'achever. C'est ce que
 „ fait la sageesse : elle n'a pas fait l'homme :
 „ elle l'a reçu de la nature déjà commencé :
 „ c'est à elle à le perfectionner, comme
 „ une Statue qu'on lui auroit donnée à
 „ achever. — C'est du bien *de tout l'hom-*
 „ *me* dont il est question. — Mais vous
 „ ne faites pas, à mon avis, assez d'atten-
 „ tition au chemin & au progrès que fait
 „ la nature en chaque chose. Ce qu'elle
 „ fait dans les grains lorsqu'ils sont mon-
 „ tés en épi, qui est de compter l'herbe
 „ pour rien, elle ne le fait pas dans l'hom-
 „ me lorsqu'elle l'a conduit jusqu'à l'usa-
 „ ge & à l'habitude de la raison. Au
 „ contraire elle agit toujours en lui de
 „ telle sorte qu'elle n'abandonne jamais
 „ ce qu'elle y a mis d'abord, & qu'après
 „ avoir ajouté la raison aux sens, elle n'a-
 „ bandonne pas les sens. — Tant qu'il

(a) Pag. 276.

„ n'y a encore que les sens qui soient unis
 „ à la nature de l'homme, ils ont soin de
 „ la conserver, en se conservant eux-mê-
 „ mes. Dès que la raison survient, com-
 „ me elle est au-dessus de tout, *tout* ce que
 „ la nature avoit mis d'abord en l'homme
 „ devient soumis à l'empire de la raison,
 „ qui étant chargée *de tout*, n'abandonne le
 „ soin *de rien*; mais elle veille à la conser-
 „ vation *de tout* ce qui est confié à sa con-
 „ duite. (a)

„ Quoique cela ne puisse recevoir de dou-
 „ te, dit Pison, dans les mêmes entretiens,
 „ que tout animal s'aime lui-même, puisque
 „ c'est un sentiment attaché à la nature de
 „ chacun, de sorte que si quelqu'un vouloit
 „ parler contre, on ne l'écouteroit pas; ce-
 „ pendant pour ne manquer à rien, je crois
 „ qu'il est à propos de montrer sur quelles
 „ raisons cette proposition est fondée. Il
 „ y auroit de la contradiction à concevoir
 „ qu'il y eût quelque animal qui pût se haïr;
 „ car lorsque son désir se porteroit vers
 „ quelque chose de préjudiciable, parce qu'il
 „ se haïroit, comme ce seroit pour lui qu'il
 „ s'y porteroit, il faudroit qu'il se haït &
 „ qu'il s'aimât en même temps, ce qui est

(a) Livre IV. pag. 277. 278. 279. 280.

impossible. Il faudroit aussi que celui qui seroit ennemi de lui-même, regardât comme mauvaises, les choses bonnes; & comme bonnes, les mauvaises; qu'il eût soin de fuir celles qui sont désirables, & qu'il désirât celles qui sont à fuir: ce qui seroit un entier renversement de toute la vie. Car encore qu'il se trouve des gens qui se pendent, & qui se procurent la mort; & quoique Ménédème, dans Térence, s'agine qu'en se rendant malheureux, il fera que son fils le fera moins, il ne faut pas croire pour cela que ces gens-là se haïssent: mais c'est que les uns se laissent aller à la douleur; les autres, à une folle cupidité; les autres, à la colère; & que lors même qu'ils se jettent de propos délibéré dans quelque malheur extrême, ils ne laissent pas de prétendre qu'ils font ce qui leur convient; de sorte qu'ils n'hésitent point à dire:

C'est ainsi que je vis, vivez à votre mode.

Comme s'ils s'étoient déclaré la guerre, & qu'ils éussent déterminé de passer les jours & les nuits à s'affliger, à se tourmenter; en cet état cependant ils ne se plaignent pas de ne rien faire de ce qu'ils veulent; c'est une plainte qui ne leur peut convenir

108 . III . TRAITÉ

„ nir. Ainsi toutes les fois qu'on dit que quelqu'un se traite durement lui-même, & qu'il est son propre ennemi, enfin qu'il hait sa vie; il faut toujours supposer que l'amour qu'il a pour lui en est la cause, & qu'il ne peut y en avoir aucune autre. Il ne suffit pas même de supposer que personne ne se hait, il faut croire aussi que personne ne peut penser qu'il ne lui importe pas d'être dans un bon, ou dans un mauvais état: car, s'il étoit possible qu'on eût pour soi, le même esprit d'indifférence qu'on a pour certaines choses dont on ne se soucie pas, tout désir alors seroit éteint & supprimé dans l'homme. Enfin comment pourroit-on douter que aucun ne se soit cher, & extrêmement cher à lui-même; puisqu'il n'y a personne qui, à l'approche de la mort,

„ *Ne pâlisse de crainte, & n'ait le sang glacé?* ” (a)

Ces principes dont les anciens PhilosopheS, Stoïciens & Péripatéticiens, faisoient la base de leur morale, sont incontestables. Il faudroit n'avoir jamais observé les ani-

(a) Livre V. pag. 345. 346. 347.

maux, ni ne s'être observé soi-même, pour ne pas reconnoître que tous les instincts de la nature sensitive & animale, ont principalement & uniquement pour but sa conservation & son bien-être. C'est où tendent tous ses efforts, tous ses mouvements spontanés & mécaniques. Si l'animal se remue, s'agit, c'est toujours pour sortir de quelque mal-aise, ou pour satisfaire à quelque besoin qui l'aiguillonne, qui le presse, & dont l'impulsion ne le réveille, ne le fait agir que parce qu'il s'aime & qu'il ne peut être indifférent aux états dans lesquels il sent qu'il se trouve. Il ne lui est pas plus possible de négliger ce qu'il se représente comme un bien, ou de rechercher ce qu'il se représente comme un mal, qu'il ne l'est de se haïr ou de ne pas s'aimer.

Mais s'il lui est essentiel de s'aimer, la nature qui ne se contredit point dans ses penchants, ne peut le porter à se détruire: parce que vouloir se détruire, c'est haïr son être; & que s'aimer & haïr son être, sont deux sentimens contraires, exclusifs l'un de l'autre, qui ne peuvent appartenir à une même essence. Celui qui se détruit, le fait donc contre sa propre nature, par un mouvement qui lui est étranger & qui ne peut venir que d'un égare-

ment de sa raison, que d'un délire de son ame.

Nous en avons la preuve dans les animaux irraisonnables qui n'ont pour guide que leur instinct: ils se déplaisent dans un état de souffrance & s'efforcent sans cesse de s'en tirer, mais ne se tuent jamais pour s'en délivrer. Ce qu'on raconte du Phénix, qu'il se brûle dans sa vieillesse, est une fable que personne ne croit plus. La nature est la même dans l'homme & dans la brute, avec cette différence que l'homme peut résister à ses instincts & en changer les déterminations, au lieu que la brute laissée sans contrainte dans son état naturel, ne le peut point. Ils ont chez elle une détermination fixe, une tendance invariable aux mêmes objets & aux mêmes fins: ils font en elle la vraie & pure expression de la voix de la nature & des volontés de son auteur. Ceux de ces instincts que l'homme à en commun avec elle, ont dans l'un & dans l'autre le même but; & aucun de ceux qui leur sont particuliers ne tend à leur destruction. Ce n'est pas pour s'écraser en tombant sur la terre, que les petits du corbeau, après s'être longtems balancés de leurs ailes, s'élancent dans les airs, de la cime des arbres les plus hauts où ils sont nés; ce n'est pas pour se noyer que les

DU SUICIDE. CHAP. III. III

jeunes canards se jettent dans l'étang qui s'offre à leur vue: c'est pour chercher leur nourriture & goûter les plaisirs auxquels ils se sentent invités & portés. Ce n'est pas non plus pour cesser de vivre que les enfans s'exposent aux dangers dans lesquels ils périssent; c'est pour satisfaire leur curiosité & augmenter leur vie, en augmentant leurs connaissances & leurs plaisirs. Ils auroient fui le danger, s'ils l'eussent connu; car ils ne peuvent s'empêcher de le craindre, d'en frémir d'effroi dès qu'ils le connoissent & qu'ils s'y voient exposés: ce qui prouve que quand quelqu'un s'y jette, c'est son erreur, son ignorance, son aveuglement qui l'y porte, & non la nature.

Nos instincts, comme ceux de la brute, sont déterminés dans leur fin générale, qui est en nous comme en elle, la conservation & le bonheur de l'individu & de l'espèce: ils ne sont indéterminés dans l'homme que par rapport aux moyens de la remplir cette fin, & à la maniere de les y employer, dont la nature a laissé le choix à notre raison; parce que dans le grand nombre de moyens que notre intelligence nous découvre, il peut s'en trouver beaucoup qui ne conviendroient pas dans nos circonstances. La raison nous a été donnée pour juger de la convenance actuelle de ces moyens & de leur usage réla-

tivement à la fin qu'on se propose. Elle peut se tromper dans ses jugements, égarer nos instincts, & nous faire recourir par erreur, pour nous conserver ou nous délivrer d'un mal, à un expédient qui l'aggrave, qui nous en attire un plus grand, ou qui nous tue: mais loin de nous conseiller jamais ce qu'elle envisage comme contraire aux vœux de notre nature & comme n'étant propre qu'à causer notre destruction, elle nous le défend constamment & cherche à nous en détourner si elle nous y voit portés dans l'accès de quelque passion violente. De-là les longues irrésolutions de ceux qui méditent le suicide, les combats qu'ils éprouvent avant de s'y déterminer, & les efforts qu'ils ont besoin de faire sur eux-mêmes pour s'y résoudre. De-là la honte & l'horreur qu'ils manifestent de leur action ordinairement, lorsqu'ayant manqué leur coup, ils ouvrent les yeux sur le danger auquel ils se sont exposés. On en voit peu qui reviennent à la charge. La plupart ne veulent plus de la mort après l'avoir essayée, & lui préfèrent la vie avec ce qui la leur rendoit insupportable.

Entre les exemples que j'en pourrois rapporter, je me bornerai à celui de *Pompée Pauline* qui toute noble & jeune qu'elle étoit, avoit épousé *Sénèque* dans sa vieillesse.

leffe. On fait qu'elle voulut mourir avec son vieux mari, qui disoit n'avoir aimé & prolongé sa vie, que pour l'amour de cette jeune & tendre moitié. Jalouse de montrer pour lui autant de générosité qu'il en avoit eu pour elle, lorsque *Sénèque* fut condamné à la mort, sa magnanime femme prit la résolution de se faire ouvrir les veines & d'exprimer avec lui. Mais *Néron* informé de cette scène tragique, ordonne qu'on aille en diligence fermer les plaies de *Pauline* & tâcher de la sauver. On arrive à temps: le sang qui coule à flots précipités, est arrêté: & *Pauline* rappelée à la vie, des portes de la mort, ne pense plus à la quitter, pour suivre dans l'empire des ombres, l'époux chéri dont elle ne croyoit pas pouvoir supporter la perte. Combien de meurtriers d'eux-mêmes imiteroient cette Dame Romaine, si l'on pouvoit leur rendre le service que lui rendit *Néron*, renouer le fil de leur vie qu'ils ont coupé! Combien qui regrettent en l'abandonnant le sort qu'ils trouvoient trop malheureux, & qui repoussent du cœur la mort qu'ils se sont donnée!

Non, personne ne voudroit jamais mourir, s'il dépendoit de soi, de vivre à sa fantaisie. On se fait toujours violence en prenant le parti de se tuer; & violenter la nature, ce n'est pas suivre ses instincts. Il faut

H

égarer l'ame, ou la remplir de quelque pensée qui la transporte, pour surmonter l'amour naturel de la vie. Ceux qui surmontent ce penchant, & qui semblent se défaire de sang-froid, ne montrent qu'une fausse apparence de tranquillité. Si l'on pouvoit pénétrer dans leur intérieur & suivre la marche qu'à tenu leur esprit, pour parvenir à l'état qu'ils affectent, on verroit qu'ils n'y sont parvenus qu'à force d'aigrir leur humeur, d'échauffer leur imagination & leur tête, de s'occuper d'idées tristes & noires, de se nourrir de craintes ou d'espérances chimériques; qu'après les agitations les plus fortes, les combats les plus violens; & que leur calme même vient de l'excès de leur trouble. Aussi longtemps que la raison reste faine, elle approuve & prescrit la fuite de nos dangers & le soin de notre conservation. Comme la nature, elle veut toujours alors qu'on cherche à se guérir du mal que l'on souffre; & ne veut jamais qu'on le fasse aux dépens de sa vie qui, quelque malheureuse qu'elle soit, est toujours préférable à la mort dont nous ignorons les suites.

Quand il seroit démontré, dit un excellent Philosophe de ce siecle (a), que dans la vie

(a) M. Mérian de l'Académie des Sciences & des

DU SUICIDE. CHAP. III. 115

„ humaine la somme totale des maux sur-
 „ passé de beaucoup celle des biens, cela
 „ ne détermineroit personne au suicide; par-
 „ ce, d'un côté, qu'on ne fait pas si dans
 „ l'état où l'on entre par la mort, l'excé-
 „ dent des maux ne sera pas plus grand en-
 „ core, & parce, de l'autre, que quoiqu'il
 „ soit exactement vrai qu'une vie où la som-
 „ me des maux est la plus forte, vaut moins
 „ que le néant, on ne se règle pourtant ja-
 „ mais sur cette estimation. D'ailleurs le
 „ calcul est impossible à faire: nous ne pos-
 „ sédons pas toute notre vie en bloc: nos
 „ biens & nos maux sont repartis dans une
 „ durée plus où moins longue." A quoi
 „ j'ajoute, que ne connoissant ni le terme de
 „ cette durée fixé par la nature, ni les événe-
 „ ments dont elle sera remplie, nous ne pou-
 „ vons savoir, si les biens ne l'emporteront pas
 „ la à fin sur les maux que nous aurons soufferts.
 „ Et comment juger qu'il nous est plus avan-
 „ tageux d'anticiper la mort que de l'attendre,
 „ quand on ne peut pas comparer le pour &
 „ le contre de ces deux parties? Dans ce cas,
 „ il est de la prudence de se décider pour la

belles Lettres de Berlin, dans son Mémoire sur le Suicide, inséré dans le Tom. 19. des Mémoires de cette Académie, année 1763.

vie, & une preuve que la raison qui n'est pas séduite, qui est droite & saine, qui s'exerce librement, juge toujours ainsi, c'est que revenu à soi-même, après l'accès de quelque passion violente, ou le trouble de quelque grand chagrin qui avoit fait prendre la résolution de se tuer, on ne peut s'empêcher de condamner cette résolution comme insensée & téméraire. Lors donc que la raison elle-même détermine au suicide, c'est que surprise, maîtrisée par les sens, elle a perdu le libre exercice de son jugement; c'est que sourde à la voix de la nature & de la prudence, elle ne réfléchit point au danger d'une action qui leur est contraire; c'est que déjà troublée, égarée, elle ne voit dans cette action destructive que la délivrance du mal, dont on est tourmenté, & que ne distinguant plus l'être du mal-être, elle confond l'un dans l'aversion que nous avons naturellement pour l'autre.

Cette aversion naturelle pour le mal-être, on ne peut raisonnablement la regarder comme un ordre de mourir que donne la nature à l'homme qui souffre sans espoir de guérison. Car, étant une suite nécessaire de l'amour de nous-mêmes inseparable de notre essence, elle doit tendre à la même fin. La nature ne nous a pas produits, pour nous faire détester & détruire en nous son œuvre:

elle nous a faits pour jouir de la vie & du bonheur dont nous sommes susceptibles, & par conséquent pour nous aimer & nous conserver nous-mêmes de toutes nos forces. Essentiellement sujets, pendant notre existence, à mille accidents, à mille maux, aussi douloureux que contraires à notre constitution qu'ils dérangent & détruisent, son but demandoit qu'en nous douant d'un penchant puissant pour la vie, le bien, & le plaisir; qu'en nous inspirant un amour insurmontable pour nous-mêmes, elle nous armât d'une crainte, d'une répugnance, d'une horreur également fortes pour la mort, le danger, le mal ou la souffrance, afin que nous fussions portés plus efficacement à nous conserver, à rechercher ce qui nous est avantageux & à fuir ce qui nous est nuisible. Que dis-je, la nature ne pouvoit nous imprimer les premiers penchants ou instincts sans nous donner les seconds. Ils sont inséparablement liés les uns aux autres: ils naissent nécessairement les uns des autres. Nous n'aurions point d'aversion pour le mal-être, pour la douleur, pour la privation de quelqu'un de nos membres, ni pour notre destruction totale; nous ne craindrions point le danger, si nous ne nous aimions pas nous-mêmes, si nous ne désirions pas essentiellement notre conservation & notre bonheur: & l'amour de nous-

H 3

118 TRAITÉ

mêmes, le desir de notre conservation & de notre bonheur produisent les sentimens contraires. Tous ces sentimens, tous ces instincts doivent donc avoir en nous, le même but dans les intentions de la nature. Elle seroit en contradiction avec elle-même, si les derniers étoient destinés à nous faire terminer dans le mal-être, une existence, une vie, (car exister & vivre, c'est la même chose par rapport à des Etres tels que nous) pour laquelle, elle nous inspire tant de soins & d'attachement: une existence, une vie qui commençant par les pleurs, sans cesse exposée aux plus cruels tourments, s'écoulant presque toute entière dans l'amertume des disgraces ou des alarmes, dans le travail & dans la peine, nous inviteroit dès son origine à nous donner la mort. Ne serions-nous donc nés que pour apprendre à mourir & en exercer le pouvoir? Cela pourroit être, si l'Auteur de notre existence étoit une nature brute & aveugle; mais c'est une absurdité de le supposer, s'il est un Etre intelligent, infiniment bon & sage. Dans ce cas tous les instincts qu'il a mis en nous sont en harmonie: & comme l'amour de nous-mêmes qui est l'instinct primitif duquel ils dérivent, ne tend pas moins à notre conservation qu'à notre bien-être, par la raison que notre bien-être ne peut avoir

lieu qu'autant que nous subsistons & vivons, & que nous ne pouvons aimer à subsister & à vivre qu'autant que nous sommes heureux ou dans un état propre à nous rendre tels; il s'ensuit qu'ils tendent tous également à l'une & à l'autre de ces fins.

J'avoue qu'il semble aussi, qu'on puisse tirer une conclusion contraire de cette harmonie essentielle entre nos instincts, & dire que, comme il n'y a point de bien-être sans l'existence ou sans la vie, ni d'existence ou de vie désirable, digne de notre attachement & de nos soins, sans bien-être, la nature, qui par l'amour qu'elle nous inspire pour nous-mêmes nous porte à aimer & à conserver une vie heureuse, veut aussi nous porter, par son aversion pour le mal-être, à haïr & à rejeter une vie malheureuse qu'on n'espere pas de pouvoir améliorer. Mais la justesse de cette conclusion n'est qu'apparente: un peu d'attention en découvre d'abord la fausseté. Elle est évidemment contradictoire avec la première; & deux conclusions contradictoires ne pouvant résulter d'un même principe, il faut nécessairement que l'une ou l'autre soit fausse. Or, si c'est une conséquence nécessaire de l'amour de soi, d'aimer sa propre conservation & son propre bien-être, c'en est une aussi de haïr sa destruction & son mal-être,

. . .

ce qu'un sentiment négatif est inaliénable du sentiment positif opposé. Celui qui aime une chose, ne peut aimer son contraire: il ne peut même le regarder d'un œil indifférent: il ne peut que le détester; autrement il faudroit qu'il aimât & qu'il n'aimât pas la même chose, ce qui implique contradiction.

Mais de cette aversion que nous donne la nature pour le mal-être, il ne s'ensuit pas qu'elle veut nous porter à nous détruire quand nous sommes malheureux, attendu qu'elle nous inspire une aversion pareille pour notre destruction. En tirer cette conséquence, ce seroit lui attribuer des sentiments contradictoires & des fins exclusives. Pour accorder ses instincts, il faut distinguer la vie, de l'état dans lequel on vit. Si cet état est pénible, dououreux, il devient l'objet de notre aversion & de notre haine: l'amour de nous-mêmes & de notre bien-être ne nous permet ni de l'aimer ni de le supporter avec indifférence. Mais dans les intentions de la nature, cette aversion, cette haine se borne au mal-être, & ne s'étend pas à la vie; puisque c'est pour le bonheur & la conservation de la vie, que la nature nous fait haïr le mal-être qui tend à nous priver également de l'un & de l'autre. Le moyen ne doit pas lui être plus cher que la

fin: elle ne peut donc vouloir que nous renoncions à la vie, pour nous affranchir du mal-être: & par la raison des contraires, elle veut donc que nous supportions celui-ci, quand nous ne pouvons nous en délivrer, sans perdre celle-là.

Il est prouvé qu'il nous est essentiel de nous aimer & de désirer notre bonheur; il est également prouvé que pour s'aimer & pouvoir être heureux, il faut nécessairement exister & vivre: j'en conclus que le désir de notre conservation, que l'amour de la vie nous est aussi essentiel, que celui de nous-mêmes, & qu'il ne nous est pas moins impossible de haïr notre existence, notre vie, que de nous haïr nous-mêmes; par conséquent, ce ne peut être pour la vie que nous avons de l'aversion quand nous nous déplaçons dans ce monde: c'est seulement pour les états désagréables dans lesquels nous nous y trouvons; c'est seulement pour ce qui nous fait souffrir, sans nous laisser espérer aucun heureux fruit de nos souffrances, propre à nous en dédommager. "La vie, dit M. Mérian (a), "est une chaîne d'états qui se succèdent. Lorsque dans un

(a) Dans le mémoire cité ci-dessus.

„ de ces états il y a plus de peine que
 „ de plaisir, j'aspire à le quitter, & le mê-
 „ me désir renaît toujours sous les mêmes
 „ circonstances. Jusqu'ici donc ce désir est
 „ borné à la non-existence précise de l'é-
 „ tat où je me trouve, & ne va point au-
 „ delà".

En voici une autre preuve. L'aversión que nous avons pour notre destruction, ne vient pas de notre aversión pour le mal-être; car nous aurions la première, quand même nous pourrions périr sans éprouver de douleur ni de mal-être: elle ne prend naissance que de l'amour de notre conservation, de notre bonheur, & de nous-mêmes: elle est donc indépendante de la seconde, & n'est pas destinée par la nature à lui céder. Au lieu que notre aversión pour le mal-être, vient de celle que nous éprouvons pour notre destruction, & en dépend aussi bien que de l'amour de notre bonheur, & de nous-mêmes. Et voici comment: le mal-être est toujours plus ou moins douloureux; la douleur est produite par ce qui est contraire ou regardé comme contraire à notre constitution; ce qui est contraire à notre constitution l'altère, l'affoiblit, la mine, & tend à nous détruire: telle est l'idée que l'expérience nous donne du mal-être & de ses

effets : réel ou imaginaire, il doit donc nous affliger, allarmer notre amour propre, nous remplir d'horreur, & tourner contre lui toute l'activité de notre aversion naturelle pour tout ce qui menace notre bonheur & notre vie. La nature ne veut donc pas que le mal-être nous fasse renoncer à la vie, puisque l'aversion qu'il nous inspire est autant l'effet de celle que nous avons pour notre destruction, que du désir d'être heureux.

Je ne ferai plus qu'une réflexion sur ce sujet; c'est que cette aversion pour la douleur, que cette horreur du mal-être, est un mouvement de la nature qui nous étoit aussi nécessaire, si Dieu vouloit que nous veillassions à notre conservation, qu'elle l'eût été, s'il eût voulu qu'elle nous portât à nous détruire pour nous soustraire aux maux de la vie présente. Et n'est-il pas bien plus naturel d'attribuer à Dieu la première de ces fins, que de lui supposer la seconde? On conçoit qu'un Etre sage tel que Dieu, peut avoir de bonnes raisons de placer dans un état d'épreuve des Créatures morales douées de perfectibilité, qui en peuvent profiter pour leur bonheur futur, & de vouloir qu'en cherchant à s'y accommoder de leur mieux, elles s'y maintiennent aussi longtemps que leur fragile constitution le permet; mais on

ne conçoit pas qu'il en ait de les faire exister dans un tel état pour qu'elles se donnent la mort, dès que la vie leur devient insupportable. Ce dernier but ne sauroit lui être attribué, qu'en supposant qu'il fût impossible à Dieu de leur procurer un meilleur sort, auquel leur état présent ne pût servir à les préparer, & qu'il n'y eût point de milieu pour elles, entre un anéantissement sans retour, & une vie éternellement remplie de souffrances. Mais c'est une supposition absurde. Il n'y a point de Dieu, ou il est tout-puissant, tout-sage, & tout-bon. S'il n'y a point de Dieu, notre horreur du mal-être, notre aversion pour la douleur, n'a point de but; & l'on peut autant la regarder comme une répugnance naturelle à la mort dont on craint les suites & dont on se voit menacé par le mal que l'on souffre, que comme une invitation de la nature à mourir, pour se débarrasser d'une vie malheureuse. S'il y a un Dieu, sa bonté nous assure qu'il ne nous auroit pas créés, s'il n'eût jamais pu nous rendre plus heureux, que nous ne pouvons l'être ici bas; sa puissance, qu'il lui est facile de nous procurer un vrai bonheur; & sa sagesse, que les maux qu'il nous dispense, que les états pénibles où il nous fait passer, sont des moyens nécessaires pour nous amener à ce bonheur, auxquels il veut que

nous nous soumettions, bien loin d'approuver que nous cherchions à nous y soustraire par la mort. Notre aversion pour la souffrance, notre horreur naturelle du mal-être, est donc un signe plus que douteux de notre congé.

J'en dis autant de l'ennui de vivre, du dégout, de la satiété de la vie, du desir même de la mort qu'éprouvent si souvent les malheureux. Ce sont des caprices de l'humeur, des égarements de la raison qui ont leur source dans la délicatesse, l'ambition, l'avarice, ou la volupté des hommes; dans leur inconstance & leur indiscretion, qui les rendent mécontents de leur état, curieux & impatients d'en éprouver un autre: mais ce ne sont point des instincts de la nature, ni par conséquent des indices évidents du terme que Dieu a assigné à notre carrière. S'ils en étoient ils ne seroient pas si passagers, si fantasques. Nous les garderions invariablement jusqu'à la mort dès que nous les aurions une fois, sur tout pendant que nous continuons à être dans les mêmes circonstances qui les ont excités en nous. Nous ne manquerions jamais de les éprouver lorsqu'il faudroit mourir, & nous ne les éprouverions qu'alors, ce qui n'a pas constamment lieu. On voit des hommes dont d'autres envient le sort, ennuyés du

monde & las de vivre au milieu de leur carriere, dans la fleur de leur âge; pendant qu'on en voit en plus grand nombre encore, qui s'affligen de toucher à leur fin, & qui dans la vieillesse même & dans la souffrance, meurent avec le regret de ne pouvoir pas vivre plus long-temps. Enfin si les sentimens dont il s'agit étoient des moyens naturels, destinés à nous porter l'ordre du départ, ils seroient plus constants & ne se tourneroient jamais en leurs contraires. Il ne pourroit pas plus nous arriver de les condamner & d'aimer dans la suite une vie que nous aurions détestée auparavant dans des moments de mélancolie ou de chagrin, qu'il ne peut nous arriver d'aimer la douleur & de condamner la répugnance qu'elle nous cause. Car les instincts de la nature sont toujours actifs, & agissent toujours de même dans les mêmes cas. On n'a jamais vu l'aversion pour le mal cesser de se faire sentir dans l'homme qui souffre & se changer en amour du mal: au lieu que l'ennui, le dégoût, la satiété de la vie, le desir de la mort varient, cessent souvent en lui dans les mêmes états qui les avoient produits, & se changent en goût, en plaisir, en avidité de vivre, en crainte de mourir. Ces sentiments ne doivent donc pas être pris pour des instincts de la nature par lesquels Dieu

nous appelle à déloger; mais pour des impatiences, des fantaisies, des caprices d'une ame inquiète & mécontente, sur lesquels, il ne seroit pas sage de se régler.

Enfin à ces sentimens passagers qu'excite le mal-être réel ou imaginaire, j'oppose la crainte constante de la mort qui paroît naturelle à l'homme, & qui lui défend de se tuer. Nous ne pouvons nous dissimuler cette crainte: elle nous fait malgré nous, si tôt que nous nous voyons en danger de périr. Nous l'éprouvons lors même que fatigués de la vie, nous aspirons à la quitter, & qu'armés de courage, nous allons au-devant de la mort. Elle naît de l'amour de nous-mêmes & du desir de notre conservation qu'il nous inspire. On peut la mettre au rang de nos instincts naturels. Elle est au moins un moyen que la nature emploie, pour fortifier en nous l'attachement à la vie, & nous porter à repousser de toutes nos forces la mort qui nous menace.

„ Ce qui tient l'homme si fort attaché „ à la vie, dit Plutarque (a), c'est la crainte de mourir. *Ulyssè* embrassé de tou-

(a) Plutarque à *Pacæus* sur le contentement de l'esprit. Traduction de M. L'Abbé Lambert.

„ tes ses forces un figuier sauvage, dans
 „ la crainte de tomber dans le gouffre de
 „ *Caribde*, qui étoit sous ce figuier; sa si-
 „ tuation ne pouvoit être qu'extrêmement
 „ gênante pour lui, mais d'un autre côté,
 „ il ne pouvoit voir sans frayeur l'abime
 „ qui étoit sous ses pas."

„ Il est vrai, dit Pison, (a) qu'il est
 „ mal d'avoir trop d'horreur de la disso-
 „ lution de la nature, comme d'avoir trop
 „ d'aversion pour la douleur. Mais tout
 „ le monde étant presque de même là-des-
 „ fus, c'est une preuve que la crainte de
 „ la mort est naturelle. Et même la fra-
 „ yeur excessive qu'en ont quelques gens,
 „ sert à marquer que puisqu'elle est gran-
 „ de en eux, il faut du moins qu'il y en
 „ ait quelque légère semence dans la na-
 „ ture. Je ne parle point ici de ce que
 „ quelques-uns craignent la mort, parce
 „ qu'ils s'imaginent qu'ils feront alors pri-
 „ vés des commodités de la vie, ou par-
 „ ce qu'ils appréhendent de mourir avec
 „ douleur, ou parce qu'ils se font d'autres
 „ appréhensions de ce qui peut arriver
 „ après

(a) Dans les entretiens de Cicéron sur les vrais biens & les vrais maux. Liv. V. pag. 347. 348. 349. cités plus haut.

» après la mort. Les enfans même, à
» qui rien de tout cela ne passe par l'es-
» prit, ont peur de la mort, lorsqu'en
» badinant on les menace de les jettent de
» haut-en-bas; & les bêtes, dit Pacuvius,

» *Les bêtes qui n'ont rien pour penser, pour
prévoir,*

» la terreur de la mort, les fait fré-
» mir. Y a-t-il même quelqu'un qui puis-
» se croire que le sage, quoique détermi-
» né à mourir, ne soit pas touché de se
» séparer des siens & d'abandonner la lu-
» mière? La force de la nature là-dessus
» se reconnoît encore, en ce qu'il y a des
» gens qui étant réduits à la mendicité, ne
» laissent pas de vouloir vivre, & en ce
» que des hommes cassés de vieillesse ont
» horreur des approches de la mort, &
» qu'au milieu des souffrances, ils pro-
» longent leur vie autant qu'ils peuvent,
» comme Philoctète, dont Accius dit: que
» pour prolonger la sienne au milieu de
» ses cruelles douleurs, & pouvant à pei-
» ne se soutenir,

» *D'un infaillible trait, & plus prompt
qu'un éclair,*
» *Il perçoit les oiseaux dans le vague de l'air,*
» *Et se couvroit le corps du tissu de leurs
plumes.*”

I

Comme Mr. Mérian a dit, & très bien dit tout ce qu'on peut dire de plus judicieux sur ce dernier instinct, dans son mémoire déjà cité; on me permettra d'en donner ici un extrait, & de mêler quelques réflexions à celles de cet illustre Académicien.

„ La crainte de la mort, dit-il, paroît naturelle à l'homme en vertu d'un instinct primitif qui le porte à veiller à sa conservation. Aussi les traces de son pouvoir sont-elles imprimées partout, & dans nos institutions publiques, & dans la vie privée, & la même où l'on s'étudie le plus à la pallier: les loix n'ont point de frein plus redoutable pour arrêter le crime: la vie presque entière de l'homme est employée, soit à lutter contre la mort, soit à se distraire de son idée, soit à se rassurer contre elle. La médecine, la philosophie, la religion, tant de remèdes que nous ne cessons d'opposer à cette crainte, en constatent la réalité. La mort nous paroît un mal par elle-même, & sans porter la vue plus loin. Les circonstances dont elle est accompagnée, sont toutes des objets pour lesquels la nature nous a inspiré l'aversion la plus forte, qui révoltent nos sens & notre imagination, qui pénètrent nos esprits de tristesse & de douleur. On ne sauroit

voir ni se représenter un homme à l'agonie, sans éprouver ce sentiment involontaire que l'on ne dépouille pas à moins de dépouiller l'humanité même."

„ De-là naissent des craintes proportionnées à la grandeur du mal que nous nous figurons confusément dans la mort, & augmentées par la fatale certitude où nous sommes que c'est un mal inévitable. Les maux qui roulent dans la sphère de la vie, auxquels nous nous flattions de nous soustraire, ou dont nous espérions de revenir, nous effraient bien moins que celui-ci, dont il n'y a nul moyen de se sauver, & sur lequel l'espérance ne darde plus ses rayons."

„ Si l'animal meurt en paix, il doit cette heureuse sécurité à son manque d'intelligence, comme nous devons nos craintes à la faculté de prévoir notre sort. Ce seroit bien pis si cette prévision alloit jusqu'à nous marquer le moment où nous devons finir. Notre unique ressource est d'imaginer cette fin dans un avenir vague, & de la reculer en idée à mesure que nous en approchons: ressource pitoyable, mais qui cependant assouplit nos inquiétudes & nous permet de goûter quelques plaisirs semés sur notre route."

„ Peut-être la mort n'est elle pas un mal; peut-être est-elle un bien: mais cela ne l'em-

pêche pas d'être un objet formidable pour nous. Nous la craignons parce que la nature nous l'ordonne, en attachant une sensation triste à son idée & en peignant de sombres couleurs les scènes qui l'environnent: nous la craignons déjà sans savoir, sans songer même ni en quoi elle consiste, ni à quoi elle conduit."

„ A la crainte naturelle de la mort se joignent ensuite des craintes réfléchies qui dépendent des principes religieux ou philosophiques dont on a été nourri dès son enfance, ou que l'on a choisis dans un âge plus mûr. Mais ne semble-t-il pas que la perspective de l'avenir qui succède à la mort doive produire, dans différens esprits, des impressions différentes assorties aux principes dont ils sont imbus? Malgré cette différence, & la contrariété même des dogmes, ou des hypothèses qui ont cours dans le monde, la crainte est encore l'effet ordinaire que cette perspective produit sur le gros des hommes: c'est ce que j'essaierai de prouver."

„ Toutes les opinions touchant notre destinée future peuvent être comprises sous deux chefs; ou la mort est la fin de l'homme; ou elle est le passage à une autre vie, à un nouvel ordre de choses: *aut finis aut transitus.* ”

„ La première de ces opinions, est-elle

proper à nous tranquilliser sur les suites de la mort & à nous délivrer de toute inquiétude? ”

„ Chacun doit ici se juger lui-même; il faura mieux que personne comment il est affecté par la pensée qu'après le trépas, c'en est fait pour toujours, & que toute son existence s'exhalera dans son dernier soupir. Si pourtant on recueilloit les suffrages, je me persuade que la plupart conviendroit que cette pensée les afflige. L'instinct qui fait frissonner l'homme à l'idée de la mort, le laisseroit-il tranquille à l'idée de sa destruction totale? On est accoutumé à sentir, à vivre, à être quelque chose. Au milieu des misères humaines on a gouté des plaisirs; on a connu les charmes de l'amour, de l'amitié, de la vertu; on a cultivé sa raison; on a orné son esprit. Ces plaisirs ont engendré la notion & le désir du bonheur; nos maux & nos vices mêmes nous ont fait concevoir la possibilité d'un état plus parfait & plus heureux.” Nous savons par expérience que tout ici bas est sujet au changement: nous désirons toujours l'amélioration de notre sort, & le désir enfante l'espérance. „ Ce n'est donc pas sans peine que l'on s'arrache, pour ainsi dire, à soi-même, & que l'on se dit: tu mourras tout entier, & il ne restera de toi qu'un peu de cendre & de poussière.”

66. Si l'idée de la destruction de notre Etre ou de notre personnalité nous répugne & nous attriste, on penseroit au premier abord que la persuasion de sa durée au-delà du tombeau dût nous causer la joie la plus vive; où, si elle n'est pas en état de vaincre notre répugnance pour l'instant fatal par où nous devons passer, qu'elle dût au moins adoucir l'amertume de ce passage, & consoler l'homme de la nécessité de mourir. Fort bien; mais prenons garde que pour rendre cette persuasion agréable ou consolante, il ne suffit point de nous croire immortels; il faut que nous ne perdions pas à l'être, & que l'immortalité soit pour nous un état de perfection & de bonheur. Or il n'y a aucun système, ni philosophique ni religieux, qui nous garantisse ce dernier point."

67. Dans toutes les religions, comme chez tous les philosophes théistes, l'immortalité des âmes est jointe à un état de punition, aussi bien que de récompense." Mais, parmi des Etres qui ont tous plus ou moins à se reprocher des fautes, des abus dignes de châtiment & dont les suites naturelles peuvent empirer leur sort dans la vie future, comme elles l'empirent ordinairement dans la vie présente, où sont ceux qui osent compter avec une pleine assurance, d'avoir en par-

tage, immédiatement après leur mort, la parfaite & immortelle félicité qu'ils désirent ? La crainte à cet égard, n'est-elle pas toujours à côté de l'espérance dans les âmes mêmes les plus justes ? Eh ! qui ne sent combien cette crainte doit augmenter en nous la frayeur de la mort, que nous inspire la nature ?

„ L'âme meurt avec le corps, ou elle lui survit : il n'y a point de milieu entre ces deux choses : mais ce milieu peut se trouver dans notre esprit : nous pouvons flotter dans l'incertitude. Une fameuse secte de l'antiquité, a regardé ce doute philosophique comme le parti le plus sage, & le plus propre à nous tranquilliser. On objecte que c'est chercher le calme au milieu d'une mer agitée, & bâtir l'édifice du bonheur sur le sable mouvant. Si le doute est désagréable en lui-même, il l'est bien plus encore lorsqu'il tombe sur des matières qui nous touchent de si près, & où nous sommes si fortement intéressés. En ne tenant à aucune doctrine fixe, on est en butte à toutes les impressions sinistres qui naissent des deux doctrines opposées. On a deux sortes de craintes au lieu d'une, avec peu ou point d'espérance, & sans savoir à quel expédient recourir. Car, d'une part la mortalité des âmes ne laisse rien à espérer : & de l'autre

quel espoir peut vous donner le système qui déclare les ames immortelles, tandis que la vérité vous est suspecte?"

"J'ai voulu prouver que la mort inspire aux hommes une crainte naturelle & des craintes réfléchies; qu'on la craint en elle-même, & qu'on la craint dans tous les systèmes & hors de tous les systèmes. Cependant cette crainte n'est pas au même degré chez tous les hommes, ni chez le même homme en tout temps. Elle peut être surmontée. Et qu'on ne croie point la chose impossible, par ce que nous avons dit que c'étoit une crainte naturelle, liée à l'instinct conservateur de l'homme. Ne savons-nous pas que les instincts les plus naturels, l'amour pour notre progéniture, celui qui unit les deux sexes, le sentiment de l'humanité, & jusqu'à l'amour propre, peuvent être étouffés, réprimés, vaincus? — Il n'est point de doute que le sentiment désagréable attaché à l'idée de la mort ne produise son effet, toutes les fois qu'il agit seul sur l'esprit, sans rencontrer d'obstacle, & sans se trouver en collision avec d'autres sentiments dont la force supérieure puisse l'obliger à céder. Mais toutes les fois que l'idée de la mort est combattue par l'idée d'un mal qui me paroît plus grand que la mort même, ou l'amour de la vie par le desir d'un bien qui

me paroît préférable à la vie; le sentiment le plus foible disparaît devant le plus fort. Lorsque les grandes passions absorbent les petites, ces dernières ne cessent point pour cela d'être naturelles, &, dans un sens, plus naturelles que les autres, parce qu'elles sont plus communes & plus dans le cours des choses”.

„ Mais quels sont ces motifs si puissants qui élèvent l'homme si fort au-dessus de lui-même, & le font triompher de la nature & de l'instinct”?

„ Je fais que le mépris de la mort a passé en mode chez plusieurs philosophes, & chez des sectes entières; rien ne flatte tant leur orgueil, & leurs fastueuses prétentions. Mais combien de fois la réalité n'a-t-elle pas honteusement démenti ces fausses apparences? Quand on leur voit étaler leurs superbes maximes, & se donner des secousses pour paroître ce qu'ils ne sont pas, il font souvenir de Sofie qui veut *se faire du cœur par raison*. Le vrai sage ne rougit pas d'être homme; & le vrai brave fait moins de bruit; il laisse aux poltrons à faire des traités sur le courage, & il se contente d'en avoir”.

„ La peur est un sentiment, une émotion, une passion qu'on ne surmonte que par un

sentiment plus fort, par une émotion plus vive, par une passion prépondérante. Il n'en est à la vérité aucune qui ne puisse atteindre à ce degré de hauteur : l'amour, l'amitié, la haine, l'ambition, la soif de se venger, la honte, l'amour de la vertu, pur ou intéressé, le zèle religieux, & le zèle fanatique, toutes les passions en un mot, peuvent s'exalter jusques-là. Les motifs les plus opposés entre eux nous font également braver la mort, pourvu qu'ils acquièrent cette chaleur vive & triomphante qui nous soumet à leur empire, & les rend maîtres de nos coeurs. La chose est aisée à comprendre. Quelque contraires que soient ces motifs, ils concourent en ceci, qu'ils peignent à l'imagination, ou un mal plus redoutable que la mort, ou un bien plus précieux que la vie".

Gloire, devoir, liberté, patrie, ces mots gravés en traits de feu dans les grandes ames, quels prodiges n'ont-ils pas opérés ? Quels beaux spectacles n'ont-ils pas donnés au monde ? C'est eux qui animèrent les Héros de tous les âges, les Miltiade, les Léonidas, les Pausanias, les Epaminondas, les Horaces, les Dèces, les Paul-Emile, les Scipions. C'est pour eux que les trois-cents Spartiates verserent leur sang dans le défilé

des Thermopyles, & les Suisses dans la terrible journée de S. Jâques, qui est au-dessus de celle des Thermopyles”.

„ L'espoir d'une meilleure vie & des récompenses qui y sont réservées aux gens de bien, & aux hommes courageux; cet espoir, dis-je, embrassé avec une foi ardente, a inspiré le même mépris de la mort, non seulement à des particuliers, mais à des nations entières, & aux nations les plus barbares. Tels nous sont représentés dans l'histoire les Thraces, les Gètes, les Germains, les Brétons, les Gaulois, les Arabes, tous ces Peuples instruits par Odin, par les Druides, par Mahomet”.

„ Mais comme nous l'avons dit, il n'est pas besoin de motifs aussi sublimes. Toutes les passions ont leur enthousiasme ou leur fureur, & dans des accès aussi violents, il n'est rien qu'on ne leur sacrifie. Lorsque plusieurs de ces passions, en vertu des rapports qui les lient, se réveillent mutuellement & vont ensemble au même but, l'on conçoit qu'elles doivent gagner beaucoup en énergie, & que de la concentration de tant de feux, il se formera un foyer plus ardent: tous ces ressorts débandés doivent nécessairement produire une explosion plus forte. Nous en avons l'exemple dans la féroce

intrépide de ces Peuples sauvages, que l'on voit défier la mort, & rire dans les tourments. Elle leur est inspirée par l'honneur, par la vengeance, par l'espoir d'un heureux avenir".

Ce pouvoir victorieux des passions exaltées s'étend sur tous les penchants & les instincts de la nature; il n'en est aucun dont il ne triomphe. C'est par ce pouvoir que Régulus alla chercher la mort à Carthage, & que des milliers de Martyrs la préférèrent à une vie qu'ils ne pouvoient conserver qu'au prix de leurs plus chères espérances. C'est par ce pouvoir qu'Origène se mutila pour mettre hors de danger une vertu dont il étoit plus jaloux que de la puissance d'engendrer, & que tant d'hommes se font aussi eunuques à son imitation, pour d'autres fins moins louables qui leur tiennent plus à cœur que la qualité d'homme. C'est par la force dominante d'une vanité excessive ou de l'amour outré d'une fausse gloire qu'on a vu dans les Indes, dans la Grèce & dans l'Italie, des Sétes de philosophes afficher de mépriser la douleur pour laquelle l'animal a naturellement tant d'aversion. C'est par la prépondérance d'une ambition ou d'une avarice immodérées que le Heros & l'Avaré souffrent la faim & la soif, s'exposent

à mille périls, & renoncent à une vie douce, tranquille, remplie de jouissances & de plaisirs, pour en mener une pénible, agitée, pleine de privations & de sacrifices, qui leur paroît plus propre à leur but. C'est enfin par l'extrême honte de leur déshonneur, & par l'espoir de l'ensevelir à jamais, selon leur vif désir, dans les plus profondes ténèbres, que des mères dénaturées font inhumainement périr le fruit de leurs foiblesse.

Tous ces exemples prouvent que l'on peut surmonter les instincts les plus forts de la nature, appuyés des jugements les plus réfléchis de la raison, & que l'amour de la vie & la crainte de la mort ne laissent pas d'être des sentimens essentiels à l'homme, lesquels sa raison l'oblige d'écouter & de suivre comme la voix même de son Créateur; quoiqu'une crainte supérieure à celle de mourir, ou un desir plus violent que celui de vivre, puisse armer & arme même quelquefois sa main, dans son délire, contre ses propres jours.

Or, ces instincts de la nature qui nous portent à nous aimer, à nous conserver, qui nous inspirent une secrète horreur de la mort, qui font que nous nous allarmons d'abord malgré nous à la vue des périls où nous nous trouvons, & ces jugemens de la raison

par lesquels elle approuve, elle fortifie en nous ces sentiments, elle nous conseille la fuite des dangers & le prompt usage de tout ce qui peut concourir à notre conservation, étant autant d'indications évidentes du soin que Dieu veut que nous prenions de nous, aussi long-temps qu'il nous en laisse les moyens, puisque c'est ordinairement par là qu'il nous découvre ses volontés ; j'en tire cette conséquence nécessaire, que le suicide, qui est une action directement opposée aux instincts de notre nature, aux vœux communs de l'humanité, & aux jugements réfléchis de la raison la plus saine, est une violation manifeste de la volonté divine, une usurpation sacrilège des droits suprêmes de notre Créateur, qui nous ayant donné la vie, a seul un empire absolu sur elle.



CHAPITRE IV.

Que, quoiqu'il paroisse que le suicide fut autrefois fort fréquent, il n'a jamais été ni aussi commun, ni aussi généralement autorisé qu'on le peut penser. Des causes qui l'ont fait pratiquer & regarder comme légitime & louable, par quelques Sectes de Philosophes & par quelques Peuples. Qu'il a été jugé par d'autres, une action lâche & criminelle. Qu'il exige bien moins de courage, qu'il n'en faut pour supporter les disgraces de la vie; & qu'il est un abus condamnable, plutôt qu'un emploi vertueux de la force, & digne de l'approbation divine.

Dès qu'il est prouvé que les hommes peuvent surmonter les penchants naturels les plus forts, on ne doit pas être surpris, qu'ils puissent se porter au suicide, quelque contraire qu'il soit à la nature: il est bien plus surprenant, que, sujets à tant de maux rigoureux, qu'environnés de tant de dangers imminents, qu'aussi corrompus, aussi irréligieux ou superstitieux, aussi pusillanimes qu'ils le sont & le furent toujours pour la plupart, le suicide n'ait pas été plus commun parmi eux. Il est à croire qu'il feroit devenu la res-

source du plus grand nombre des malheu-
reux, s'ils n'y eussent pas trouvé des ob-
stacles invincibles dans leur propre cœur.

Malgré ces obstacles, les hommes n'ont que trop fourni d'exemples de cet attentat sur soi-même. On ne peut nier que diverses sectes de philosophes & divers peuples ne l'aient approuvé, recommandé, pratiqué. On allègue en preuve, les *Indiens* avec les *Gymnosophistes* & les *Bramins* leurs philosophes ou leurs prêtres anciens & modernes; les sectateurs d'*Epicure* & de *Zénon*; les Disciples de *Fo*, à la *Chine*; la secte des philosophes *japonois* appellés *Sendosivistes*; une Loi des *Séens* qui ordonnoit aux vieillards deve-
nus inutiles à la patrie, de boire de la ciguë; l'ancienne République de *Marseille* dont le sénat ne permettoit pas qu'on sortît témoi-
rairement de la vie, mais en ouvroit une voie aisée à celui qui étoit jugé avoir des raisons légitimes de désirer la mort; les *Gaulois* entre lesquels il y en avoit, qui, dans la vive persuasion d'une autre vie, remettoient après leur mort à faire leurs affaires, prêtoient à leurs amis à certaine usure, à condition qu'ils ne les rembourse-
roient du capital que dans l'autre monde, & se jettoient dans le bûcher de leurs proches, pour leur marquer le desir qu'ils avoient de vivre avec eux; les *Loix Romaines* favorables

à

à ceux qui se tuoient par dégout de la vie, ou par la honte d'avoir des dettes auxquelles on ne pouvoit pas satisfaire, ou pour se délivrer de quelque maladie cruelle, ou même par vaine gloire, pendant qu'elles annulaient le testament de ceux qui s'étoient tués eux-mêmes pour échapper à l'infamie, & défendoient aux parents de les pleurer & d'en porter le deuil; les *Nations hyperboréennes* qui, au rapport de quelques historiens, se précipitoient du haut d'un rocher pour éviter une captivité honteuse, ou pour ne pas languir dans les infirmités de la vieillesse, & parce qu'elles croyoient que ceux qui se donnoient ainsi librement la mort avoient une place distinguée dans le *Valballa*; les *anciens Habitans* des *Îles Canaries* qui avoient aussi, dit-on, coutume à certaines fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de leurs Dieux, dans un temple élevé sur la cime d'une montagne, de se précipiter dans un gouffre, par un principe de religion, en dansant & en chantant, pour aller jouir de la félicité que leurs prêtres, leur promettoient en récompense d'une si belle mort.

Les causes qui ont fait pratiquer & autoriser le Suicide, sont faciles à découvrir. L'histoire & la connoissance de l'homme les rend assez sensibles. Chez les uns, c'étoit l'Athéisme: des hommes qui ne reconnois-

K

soient point de Dieu, & qui croyoient qu'il n'y avoit rien à craindre, ni rien à espérer après la mort, ne voyoient pas de meilleur parti à prendre pour eux, que celui de se tuer, lorsqu'ils ne pouvoient pas finir autrement leurs peines. Chez d'autres, c'étoit l'embarras de justifier la Providence dans la dispensation des maux de la vie, si l'on n'admettoit pas le droit de s'en délivrer, dès qu'elle devenoit à charge. Il paroît que cette raison avoit beaucoup de part au jugement de *Sénèque* en faveur du Suicide. A la fin du traité où il se propose de justifier la Providence du malheur qui souvent accable les gens de bien, il introduit Dieu parlant à l'homme & lui déclarant, qu'il lui a donné un moyen sûr de se délivrer de toutes les misères, & qu'il y a mille chemins pour quitter la vie & se mettre promptement en liberté. *Epicste* l'approuvoit & le recommandoit aussi par le même motif: „ Jupiter, dit-il, a voulu que ces choses ne fussent point des maux, ou du moins il en a donné le remede à ceux qui les jugent tels. Allez donc & ne vous plaignez point”. — Chez d'autres comme chez ceux-ci, c'étoit encore une méprise grossière sur ce qu'exigeoit du sage, la nature & la raison, ou sur le vrai caractère de l'héroïsme: éblouis par des apparences de force &

de courage, & par les circonstances éclatantes qui accompagoient quelquefois le Suicide, ils le confondirent avec les actions les plus héroïques. Chez d'autres c'étoit une espece de fanatisme, ou le désir brûlant de passer à une meilleure vie qu'ils se flattoint par là de mériter, comme le prouvent quelques-uns des exemples cités ci-dessus. Chez d'autres, c'étoit ou la pitié qui les empêchoit de blâmer des malheureux que leurs propres maux avoient armés contr'eux-mêmes, ou la politique qui vouloit entretenir le mépris de la mort dans le cœur de Peuples exposés à des guerres fréquentes. Tel semble avoir été le dessein d'*Odin*, ce fameux conquérant qui se soumit tant de nations du nord & s'en fit adorer comme un Dieu. Ayant fait assebler ses amis, lorsqu'il sentit approcher sa fin, il se fit neuf grandes blessures avec une lance, & dit qu'il alloit en *Scythie* prendre place avec les Dieux à un festin éternel, où il recevroit honorablement tous ceux qui mourroient les armes à la main. Chez d'autres, c'étoit peut-être une maladie produite par le climat dans certaines faisons, ainsi qu'on le croit des Anglois. Chez d'autres, c'étoit, ou un esprit d'orgueil & de vaine gloire, ou la honte, la crainte, la foiblesse, ou le désespoir: & chez tous une sorte de

K 2

trouble, d'égarement, de délire, comme on le verra ci-après.

Quoique ce soient là des causes très communes & très-agissantes, le Suicide n'a jamais été ni si fréquent, ni si généralement approuvé qu'on pourroit se l'imaginer. L'histoire de plusieurs Nations tant anciennes que modernes, en présente peu d'exemples. Toutes les Lois civiles de l'Europe, depuis qu'elle est devenue la partie la plus éclairée du monde, le réprouvent & le flétrissent. Le Christianisme en s'établissant, dissipa l'opinion qu'il est permis de se tuer soi-même & proscrivit cette coutume dénaturée, par-tout où il fut reçu. Dans le cours de 17 siecles, on ne trouve guère d'Auteurs entre les Chrétiens qui en aient pris la défense (a), en comparaison

(a) On met dans ce rang, St. Thomas, Montagne, du Verger de Hauranne; abbé de St. Cyran, cités par M. de Voltaire dans son commentaire sur le livre des délits & des peines: Jean Donne doyen de St. Paul à Londres, qui soutint l'innocence du Suicide dans un traité, lequel, malgré la défense qu'il en fit au lit de la mort, fût imprimé en 1648, & en 1664: M. Charles Pope Blount savant anglois, qui enseigna cette doctrine dans son livre intitulé, *les Oracles de la Raison*, & la mit lui-même en pratique: M. Gildon qui composa la préface du livre de Blount, où il chercha à justifier sa mort, mais qui se rétracta ensuite publique-

DU SUICIDE. CHAP. IV. 149

de la foule des grands-hommes qui l'ont frappée de crime.

On a beaucoup exagéré, par des assertions vagues, le nombre des Peuples chez lesquels le Suicide a été en vogue, & autorisé par la coutume & les loix. Plusieurs de ceux qu'on range dans cette classe nous sont très-peu connus : nous n'en avons que des relations incertaines, faites à la hâte, & sur lesquelles on ne peut pas faire grand fond.

Mais après tout, qu'est-ce que tous ces Peuples comparés avec la multitude des Nations, où l'on ne découvre qu'à-peine des traces de cet usage, & aucune marque de l'approbation publique à son égard ? Parmi

ment dans un livre contre les Déistes : Jean Robeck philosophe Suédois, esprit inquiet, qui de protestant se fit Jésuite, de Jésuite redevint protestant, & finit par se jeter dans le Veser près de Brême, où il se noya, à l'âge de 62 ou 64 ans ; après avoir laissé à son ami M. Funck professeur à l'Université de Rintel, entre divers manuscrits, une Dissertation sur le Suicide qu'il le prioit, dans une lettre remplie de trouble, de faire imprimer dès qu'il auroit appris sa mort ; ce que M. Funck exécuta en 1736 : enfin les Auteurs des *Lettres Persannes*, du *Conservateur*, & d'une brochure intitulée, la *Question Royale*, écrits dont on trouve une réfutation complète dans le 2. tom. de la *Religion vengée*, ou *réfutation des Auteurs impies* ; depuis la Lettre X. jusqu'à la Lettre XVIII. Edit. de Paris 1757.

K 3

ceux même où il fut le plus accrédité, combien n'y eût-il pas vraisemblablement de gens sensés, qui le désapprouvoient comme un crime & une lâcheté? On fait que les *Gymnosophistes* étoient divisés en deux sectes qui ne s'accordoient pas sur ce point. Ces fanatiques & les *Bramins* leurs successeurs; les disciples d'*Epicure*, de *Zénon*, & de *Fo*, les philosophes *Sendoiswistes*, n'étoient que des sectes, qui, toutes nombreuses qu'elles fussent, ne formoient que la plus petite partie des Nations au milieu desquelles ils vivoient, & dont ils ne possédoient par si généralement l'estime. Enfin quand on supposeroit que le Suicide, eût été universellement adopté comme une ressource légitime & louable; qu'est-ce que cela feroit? Une mauvaise coutume, une erreur devient-elle un droit, une vérité, pour avoir été universelle?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui & depuis plusieurs siecles, le meurtre volontaire de soi-même, est défendu par la religion & les loix des Peuples les plus sages, & que l'Antiquité a été au moins partagée sur cette question.

Sénèque en convient; „ Vous trouverez, dit-il, des sages qui nieront que l'on doive attenter à sa vie, & qui jugeront que c'est un crime de devenir son propre meurtrier”.

DU SUICIDE. CHAP. IV. 151

Selon eux: „ Il faut attendre le temps du délogement que la nature a déterminé”. (a) *Pytagore* défendoit d'abandonner le poste de la vie, sans le commandement de Dieu (b). Ses *Disciples* pensoient comme lui, que nos ames sont liées dans nos corps pour y souffrir, par l'ordre du Créateur, & que ceux qui détruisent cette union, sans ses ordres, en seroient punis (c). Dans la doctrine secrète des mystères sacrés, on enseignoit que la vie est une espèce de prison, dont on ne doit pas sortir, avant d'en avoir obtenu la permission du grand Juge. *Platon* qui rapporte cette doctrine paroît aussi l'avoir admise, quoiqu'il ne soit pas là-dessus toujours d'accord avec lui-même. Les Loix d'*Athènes* pour détourner du Suicide, punissoient le coupable, même après sa mort, en ordonnant que sa main fût coupée & brûlée séparément du reste du corps. A *Thèbes* le cadavre d'un homicide volontaire étoit brûlé avec infamie (d). „ *Platon* veut qu'on

(a) Seneq. Epist. LXX. pag. 313.

(b) Cicero, *de Senectute*, N. 20.

(c) Hist. de la Philosophie payenne. tom. II. pag. 189. édit. de la Haye 1724.

(d) Voyez Leland, Nouvelle Démonstration évangélique, tom. III. part. II. pag. 421. 422. traduite de l'Anglois, à Liege 1768.

» ensevelisse ceux qui se sont défait eux-
 » mêmes, dans des lieux écartés & solitai-
 » res. (a) Il y a des traits dans l'histoire
 » grecque qui prouveroient que l'on a été
 » extrêmement délicat sur cet article, &
 » que l'on punissoit quelquefois la simple in-
 » tention du Suicide, & même du Suicide
 » indirect, & de cette sorte de Suicide mê-
 » me qui d'ailleurs passoit pour être si hono-
 » rable & si glorieux." M. Mérian de qui je
 viens d'emprunter les paroles, rapporte à
 ce sujet, dans son mémoire, l'exemple de
 cet *Aristodème* dont parle *Hérodote* (b), qui
 ayant fait des prodiges de valeur, dans la
 bataille de *Platée*, pour effacer un opprobre
 dont il s'étoit couvert, & ayant été tué, fut
 privé des honneurs funèbres, parce que,
 disoit-on, étant sorti des rangs & s'étant
 jetté en furieux au milieu des ennemis, il
 paroissoit manifestement avoir cherché la
 mort.

M. de Burigny auteur de l'*Histoire de la Philosophie payenne*, dit : " Que c'étoit l'opinion commune du temps de *Socrate*, qu'il n'est pas permis de se tuer (c). Ce Philoso-

(a) *Plato de Legibus*. lib. IX.

(b) *Herodot. Hist.* lib. IX.

(c) Tom. II. pag. 189. Cet ouvrage a aussi paru sous le titre de *Théologie payenne*.

phe près de mourir entreprit de le prouver à ses Disciples: „ Les discours, leur disoit-il, qu'on nous tient tous les jours dans les Cérémonies & dans les Mysteres, que les Dieux nous ont mis dans cette vie comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans leur permission, peuvent être trop difficiles pour nous & passer notre portée. Mais rien n'est ni plus aisé à comprendre, ni mieux dit que ceci: *Que les Dieux ont soin des hommes, & que les hommes sont une des possessions des Dieux.* Cela ne vous paroît-il pas vrai? Très vrai, répondit Cébès.— Vous même donc, reprit Socrate, si un de vos esclaves se tuoit lui-même sans votre ordre, ne seriez-vous pas en colère contre lui, & ne le puniriez-vous pas rigoureusement si vous le pouviez? — Oui sans doute, dit Cébès. — Par la même raison, ajoute Socrate, il n'est pas juste de se tuer, & il faut attendre que Dieu nous envoie un ordre formel de sortir de la vie, comme celui qu'il m'envoie présentement. (a)» Il étoit condamné par les Judges d'Athènes à boire la ciguë, & il regardoit, avec raison, cette sentence, comme

(a) Oeuvres de Platon, traduct. de M. Dacier, tom. II. pag. 135. 136. à Amsterdam 1744.

un décret du Ciel qui lui ordonnoit de mourir.

Cicéron représente *Paul-Emile* dans les mêmes principes, par le discours qu'il lui fait tenir à son fils *Scipion*, dans lequel il dit: „ Vous donc, mon fils, & tous ceux qui ont de la religion, vous devez constamment retenir votre ame dans le corps où elle a son poste; & sans l'ordre, exprès de celui qui vous l'a donnée, ne point sortir de cette vie mortelle; parce qu'autrement, vous paroîtriez avoir voulu secouer l'emploi dont la volonté divine vous a chargé.” (a)

Virgile devoit aussi regarder l'homicide de soi-même comme un grand crime, puisqu'il peint souffrant dans les enfers, ceux qui le commettent:

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum.

*Infontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem, & duros perferre labores!
Fata obstant, tristique palus inamabilis unda
Alligat, & novies styx interfusa coërcet.* (b)

(a) Songe de *Scipion*, traduction de MM. Bouhier & d'Olivet inséré dans les *Tusculanes* tom. I. pag. 197.

(b) *Enéide* Liv. 6. v. 434. & suivants.

C'est-à-dire, selon la traduction de l'Abbé des Fontaines: „ Plus loin sont ceux, qui sans être coupables, vaincus par le chagrin, ont attenté à leurs jours, & dégoutés d'une lumière importune, ont chassé leur ame de leur corps. O qu'ils voudroient maintenant souffrir encore sur la terre la pauvreté, & effuyer les plus pénibles travaux! Mais les Destins s'y opposent. Le triste & odieux marais du Cocytus, & le Styx qui se replie neufs fois sur lui-même, les tiennent pour toujours emprisonnés sur ces bords.”

Le P. Catrou dans sa note sur ce passage de l'Enéide, fait dire à *Platon*: „ Que celui qui avance la fin de ses jours, est aussi condamnable qu'un Soldat qui quitte son rang, sans un ordre de son Général.”

Et pour ne pas trop multiplier ces citations, je finis par *Plutarque* qui, après avoir montré l'absurdité du Suicide, dans le système des *Stoïciens* ses plus zélés fauteurs (*a*), rapporte que *Brutus* avoit fait dans sa jeunesse, un discours philosophique, où il reprochoit & blâmoit fort son Oncle de s'être tué lui-même (*b*). Cependant *Brutus* à l'exemple de *Caton*, se donna dans la fuite

(*a*) Plutar. *de Comm. Notit. advers. Stoicos.*

(*b*) Plutar. *vie de Brutus* p. 1002. trad. d'Amiot.

la mort. Mais lequel vous paroît avoir le plus de poids, du sentiment réfléchi de *Brutus* innocent, tranquille, & hors du danger; ou de l'exemple de ce même *Brutus*, teint du sang de *César*, son bienfaiteur & son ami qu'il avoit massacré, enthousiasfe de la liberté qu'il alloit perdre, chagrin de se voir vaincu, sur le point de tomber entre les mains des vengeurs de *César*, déchiré peut-être de remords, & troublé par cette voix de reproche qu'il lui devoit sembler entendre sans cesse résonner à ses oreilles: *Tu quoque mi Brute!* C'est - à - dire: *Toi aussi, mon cher Brutus! au rang de mes assassins?*

Que si cet illustre *Romain* & *Caton* son oncle ne sont pas les seuls des sages de l'Antiquité, qui aient autorisé le Suicide par leur exemple ou par leurs préceptes; que si, outre tous les philosophes de la secte de *Zénon* qui l'approuvèrent & le recommandèrent, les *Platoniciens* eux-mêmes, qui sembloient le condamner, n'en ont pas toujours parlé, non plus que *Cicéron*, d'une manière assez uniforme & assez claire, pour qu'on puisse prouver autre chose, finon que sur ce point comme sur bien d'autres, il faut avoir plus d'égard aux raisons qu'aux autorités.

Ce qu'il y de sûr, c'est que tous ceux qui ne réprouvèrent pas le meurtre de soi-même, comme un crime, ne le regardèrent

pas non plus comme entièrement exempt de blâme, encore moins comme un effort de courage & de grandeur d'ame. Il en est au contraire, qui n'y ont vu qu'une extravagance de la vanité & de l'orgueil, qu'un effet du trouble & du dérangement de l'esprit, qu'un excès d'emportement & désespoir, qu'une marque évidente de foibleffe & de lâcheté d'une ame pusillanime, incapable de supporter l'infortune souvent plus terrible que la mort. Témoin cette maxime de la morale d'Aristote (a): *Mori autem fugiendæ paupertatis, aut amoris, aut molestiæ causâ, id vero non est animi virilis, sed potius viles & ignavi.* C'est-à-dire: *Mourir pour échapper à la pauvreté, à l'amour, ou au chagrin, ce n'est pas par l'action d'un esprit mûr; mais plutôt d'une ame vile & lâche.* Témoin le discours de *Critognat* aux *Gaulois* assiégés dans *Alise*, où il leur représente: " Que c'est " foibleffe & non pas fermeté, de ne pou- " voir supporter un moment la disette. Qu'il " se trouvera aisément plus de gens qui s'ex- " poseront à la mort, qu'il n'y en aura qui " souffrent patiemment la douleur. " (b)

(a) Lib. 3. c. 7.

(b) Jules César, guerre des Gaules Liv. 7. p. 315 & 316. nouvelle Edition, imprimée à Amst. 1763.

Témoin le philosophe *Plotin*, qui emploie le 9. livre de sa première Ennéade à prouver que l'on doit attendre l'ordre de Dieu pour sortir de ce monde; & qui fait cette remarque: que ceux qui s'ôtent la vie, le font par des motifs d'emportement, ou des raisons de chagrin, qu'il seroit plus sage de modérer (a). *Bayle* dit que *Porphyre* ayant formé le dessein de se tuer, *Plotin* le devina, fut le trouver tout - à - l'heure, & le détourna de cette pensée (b). Témoin encore les railleries piquantes de *Lucien* sur la mort volontaire de *Pérégrinus*, lequel se brûla publiquement aux Jeux Olympiques; sur les Brachmanes, & sur tous ceux qui se défont eux-mêmes, qu'il traite de fous & d'extravagans, rendus tels par la vanité & l'amour de la gloire, & qui dit du premier: qu'il devroit plutôt témoigner la force de son esprit, en attendant la mort en patience, sans sortir de la vie comme un fugitif (c). Temoin enfin cette sentence d'un ancien Poëte latin:

*Rebus in adversis facile est contemnere vitam:
Fortiter ille facit qui miser esse potest. (d)*

(a) Hist. de la Phil. payenne tom. 11. p. 191.

(b) Dict. de Bayle au mot Plotin, note H.

(c) Lucien mort de Pérégrinus. tom. 3. traduc. de M. d'Abancourt. (d) Martial.

que Madame Deshouillères, a si bien rendue par ces vers:

Qu'en grandeur de courage on ne se connoît guère,
Lorsqu'on élève au rang des hommes généreux,
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire,
A rendu les noms si fameux!
Qu'ont-ils fait de si grand? Ils sortoient de la vie,
Lorsque de disgraces suivie
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux:
Par une seule mort, ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

Ceux qui mettent le Suicide au-dessus de la constance n'y ont pas bien réfléchi. Il faut certainement plus de force & de courage pour vivre que pour mourir. La vie est toujours pénible; la mort volontaire ne l'est jamais. L'une est une activité continue qui fatigue, une succession non interrompue de travaux, de chagrins, & de douleurs qui accablent; un combat perpétuel avec soi-même, avec des besoins sans cesse renaissants, avec tout ce dont on est environné; qui lasse & qui rebute; elle demande beaucoup de patience & de fermeté, une résolution & des efforts soutenus: l'autre n'est qu'une souffrance d'un moment qui dépend d'un seul coup bien dirigé, qui ne demande qu'une action prompte &

facile. L'enfant le plus foible, peut se tuer aussi bien que l'homme le plus fort. Celui qui veut mourir, a mille chemins pour sortir de la vie, la mort est à sa disposition, & hors quelques cas rares, il peut choisir la route la plus courte & la plus douce; mais la vie ne dépend pas de nous, il n'est pas en notre pouvoir de la rendre telle que nous la voudrions, & nous n'avons d'autre moyen de la conserver que le travail, le soin, & la tempérance, moyen dont l'usage ne se fait jamais sans peine, coute souvent beaucoup à notre paresse & à nos passions, & suppose toujours un grand courage dans l'infortuné qui ne se lasse point de l'employer, malgré les terribles difficultés qu'il a pour lui.

Les adversités présentes sont des maux qu'on sent; & les maux qu'on sent, sont toujours plus difficiles à soutenir, que ceux qu'on ne sent pas. La mort est un mal de ce dernier genre: on ne la souffre ni avant qu'elle vienne, ni après qu'elle est venue; elle n'est rien alors: ce n'est qu'en se la donnant qu'on la sent & qu'elle fait souffrir; mais alors le mal qu'elle cause est de courte durée & sans remède. Faut-il un si grand courage pour braver une mort qui n'est rien encore, ou pour supporter un mal qu'on ne peut plus éviter & qui va finir? — On sur-

mon-

monte la crainte & l'horreur que l'un & l'autre inspirent? — Oui; mais n'a-t-on pas la même crainte & la même horreur des souffrances de la vie? Celles-ci étant réelles & actuelles, ne sont-elles pas aussi plus agissantes, que les douleurs inconnues d'une mort qu'on se prépare aussi douce que possible? — L'imagination les réalise & les rend présentes. — Mais l'imagination ne diminue-t-elle pas toujours beaucoup à l'esprit, le mal auquel on veut s'exposer? Il y a donc incomparablement moins de force & de courage à prendre le parti de se donner la mort, pour se délivrer des peines de la vie, qu'à se résoudre de porter jusqu'au dernier terme naturel de sa carrière, le peasant fardeau de ses disgraces.

Le caractère de l'homme sage, fort, & courageux, c'est de ne se laisser jamais abattre, de tenir bon contre tout. Le danger ne l'arrête point, quand son devoir l'appelle à l'affronter: il ne cede qu'à la nécessité, à laquelle il seroit inutile de faire résistance: les difficultés l'animent loin de le rebouter: il ne craint ni ne recherche la mort; toujours prêt à la recevoir, il se contente de l'attendre de pied-ferme. Ce ne sont que les lâches & les foibles qui se jettent dans ses bras comme dans leur dernier azyle. Il n'y a que le sentiment

L

de sa foibleſſe & une grande peur qui puient porter à s'oter la vie, des Etres que la nature a pris ſoin d'y attacher par tant de ſi puiffants liens qu'ils ne penſent qu'en frémiffant à la néceſſité de la perdre. Quand on fe ſent ſupérieur à la fortune, on ne cherche point un abri contre ſes coups dans une mort qui révolte; & tant qu'il y aura des hommes capables d'appréciere les actions humaines, ils trouveront *Régulus*, plus grand que *Caton*.

Vouloir qu'il foit plus fort, plus coura-geux de ſecouer le fardeau d'une vie malheu-reufe, que de fe résoudre à le porter pa-tiemment, par un esprit de ſoumission aux décrets du ciel, c'eſt blâmer Socrate, d'être reſté dans la prison, par reſpect pour les loix de ſon pays, en vertu desquelles il y étoit, malgré ſon innocence, & prétendre que, ſ'il en fût ſorti au mépris de ces loix, comme le lui conſeilloient ſes amis qui lui en fourniſſoient en même temps le moyen, il eût montré plus de courage & de force d'esprit, qu'en y reſtant volontairement, dans l'attente tranquille de la mort qu'on lui préparoit: c'eſt accuser de lâcheté tous les habitans de Calais, pour ne s'être pas tués, lorsqu'ils fe virent ſur le point de tomber ſous le pouvoir du furieux Edouard, que leur conſtanſe à fe défendre vigoureufement,

avoit irrité contr' eux; & pour avoir consenti que quelques bourgeois généreux achaient le salut de la ville, en se mettant eux-mêmes à la disposition du vainqueur. Si ce sont là des actes d'héroïsme, comment le Suicide, action contraire qui les eût empêchés, en seroit-il un?

Il faut pourtant avouer qu'il y a une certaine force à se donner la mort, en ce qu'on s'urmante par là, le plus puissant de nos penchants naturels. Mais c'est la force du chagrin & du désespoir, la force d'un cerveau échauffé ou d'un esprit frénétique qui n'est plus maître de lui-même, la force du trouble & de l'effroi qu'inspire la vue d'un mal qui paroît insupportable, & non, la force mâle & vertueuse de la raison, qui consiste à savoir se posséder, à modérer les mouvements de son ame, à les diriger aux fins de la nature, à les tenir soumis à ses loix. Le chagrin, le désespoir, l'agitation d'un esprit qui a perdu son empire, le trouble & l'effroi, sont autant de foiblesse incompatibles avec la véritable force. Celle-ci ne peut se trouver dans un sujet qui se détruit; parce que rien ne se détruit, que ce qui est fragile. Comme l'existence est le premier attribut d'un Etre, la force de se conserver, en est le second: plus cette force est grande, plus l'Etre qui la possède, est parfait.

L 2

Un corps dont toutes les parties seroient tellement unies & adhérentes, qu'il pourroit soutenir les chocs les plus roides, sans se briser, auroit dans son adhésion & dans sa solidité, une force conservatrice, qui en rehausseroit le prix. Le degré de la résistance & de la durée, est la mesure de la force dans les Etres purement matériels: dans les uns & dans les autres, la facilité à se désunir, à se séparer des parties qui les constituent, vient de leur imperfection & de leur foiblesse. On est donc plus fort & plus parfait, à mesure que l'on se conserve plus long-temps dans son intégrité physique, & que l'on résiste davantage aux coups du sort les plus rudes. L'impuissance de se détruire, est une perfection en Dieu: n'en seroit-elle pas aussi une dans l'homme courageux, qu'aucun mal ne peut tenter à abréger ses jours? Les Stoïciens ont dit, dans leur orgueil, que le sage qui supporte sans impatience & sans plainte, avec un courage & une constance qui ne se démentent point, les maux les plus cruels de la vie, est plus grand que Dieu, qui, dans le sein de sa suprême béatitude, n'a point de pareil effort à faire. Cette pensée seroit vraie, si ce n'étoit pas de Dieu que vient toute la force du sage: mais quelque fausse & orgueilleuse qu'elle soit, elle décèle du moins, dans ces Philosophes, un sentiment secret, qu'il y

a plus de force & de grandeur, à vivre en portant patiemment le poids des adversités humaines, qu'à mourir pour s'en décharger; & que ce dernier parti, tient plus de la lâcheté, que du courage.

Le courage est une force de l'ame qui l'élève au dessus des craintes vulgaires; qui, quand elle est jointe à la générosité, à l'amour du juste & du beau, la porte à des entreprises utiles, grandes, & hardies; la remplit de fermeté & de constance dans l'exécution; la fait résister aux obstacles, & la soutient dans les divers accidents de la vie, dans les dangers, la douleur, & l'adversité. Le courage n'est vraiment héroïque, que lorsqu'il montre ou suppose des vertus d'éclat, qui excitent l'étonnement & l'admiration. C'est l'utilité ou la sagesse qui le rend vertueux & louable. Et quelle utilité, quelle sagesse y a-t-il à se tuer soi-même? Peut-il être utile & sage de quitter la vie, avant le temps préparé dans l'ordre de la nature où tout est arrangé pour le mieux? Sortir de cet ordre parfait, s'arracher au cours naturel & ordinaire des choses, pour entrer dans un état inconnu qui peut être mille fois plus fâcheux que celui dont on se délivre; conçoit-on une plus grande folie? Ce n'est pas du moins un acte de vertu. La vertu consiste à faire un usage de nos forces ten-

L 3

dant à remplir les fins de notre nature, d'une manière conforme aux loix de l'ordre & aux obligations qui résultent de nos différents rapports avec les autres Etres. Or, est-ce diriger nos forces aux fins de notre nature que de les tourner contre nous-mêmes? Est-ce agir conformément aux loix de l'ordre & à ce qu'exigent nos différents rapports, que d'anticiper le terme de notre mort, sagelement réglé par l'Auteur de nos jours, & de disposer de nous, comme si nous n'étions, ni dans la dépendance de Dieu, ni dans aucune liaison avec nos semblables? C'est pourtant ainsi qu'agit le destructeur volontaire de soi-même. Il n'y a donc dans son action & dans la force qu'il y déploie, ni vertu, ni grandeur d'ame, ni héroïsme, ni courage; au contraire il n'y a que vice, que foiblesse, que pusillanimité, que délitre, que désespoir.

M. Mérian l'a si bien prouvé dans la 3^e. partie du mémoire académique dont j'ai donné ci-dessus de longs lambeaux, que je ne saurois m'empêcher de la transcrire ici presque toute entière. L'intérêt du sujet que je traite, & l'espérance de faire plaisir à mes Lecteurs, en leur procurant un bon morceau de philosophie morale, qui ne se trouve que dans un recueil difficile à acquérir pour le plus grand nombre, m'y engage.

Une addition fondée sur de tels motifs, ne porteroit-elle pas son excuse avec elle?

Toutes sortes de passions nous font surmonter la crainte de la mort, ou l'amour de la vie, lorsque dans leur conflit avec cet amour ou avec cette crainte, elles gagnent le dessus."

" Une peur plus forte que celle de mourir, fait infailliblement braver la mort; mais qu'est-ce qui portera l'homme à se la donner? La peur de vivre. Il y a dans la vie des maux extrêmes, qui la rendent insupportable, qui jettent dans le délire & dans le désespoir, & de là conduisent au Suicide."

" Le desir d'un bien que nous estimons plus que la vie, nous la fait risquer sans peine contre l'espoir de posséder ce bien; mais il faut quelque chose de plus pour nous la faire abandonner de nous-mêmes, & nous en ouvrir l'issu par nos propres mains. Il faut que ce bien, que nous poursuivons avec tant d'ardeur, nous paroisse placé hors du cercle de la vie, & que nous déesperions d'en obtenir la jouissance autrement que par la mort."

• Nous voyons ici l'amour & l'aversion produire les mêmes effets: & cela doit être, parce que ces deux choses ne vont jamais l'une sans l'autre. L'aversion pour

le mal que nous souffrons, nous fait désirer la mort; & le désir du bien que nous espérons, nous fait prendre la vie en aversion. Le désir est une peine, & par conséquent il peut être la source du désespoir. A quels actes désespérés ne voit-on pas se porter l'homme tourmenté par la faim, ou brûlé par la soif, lorsqu'il ne trouve pas de quoi se nourrir, ou de quoi se désaltérer? Il en est ainsi de tous les désirs, & de toutes les passions véhémentes; elles sont la faim & la soif de l'âme."

" Ce n'est donc que le sentiment du mal, porté jusqu'au désespoir, qui peut armer l'homme contre lui-même."

" Ainsi quand l'homme souffre, ce n'est pas le non-être, mais le mieux-être qui fait l'objet de ses vœux. Il en faut excepter deux cas, que l'on peut considérer comme n'en faisant qu'un, parce qu'ils naissent l'un de l'autre, & se trouvent constamment réunis. Le premier à lieu, lorsque nous ne voyons rien de mieux à attendre; le second, lorsque l'excès de la peine est au-dessus de ce que nous pouvons endurer. Dans le premier, la peine s'accroît outre mesure par la seule pensée qu'elle est sans remède. Dans le dernier, n'ayant pas assez de force pour souffrir, comment en aurions-nous pour espérer?

Et l'un & l'autre est précisément le désespoir."

Le Suicide ne prouve donc absolument rien par rapport à la fameuse question, s'il y a plus de biens ou de maux dans la vie. Il prouve seulement qu'il y a des situations désespérées, & que celui qui se tue étoit dans une pareille situation. Le désespoir naît toujours de l'excès de nos peines. Les douleurs corporelles, & les peines de l'esprit s'y terminent également, lorsqu'il n'y a plus moyen ni de nous en défaire ni de les endurer. Alors la mort nous paroît le seul chemin pour sortir de la situation cruelle où nous sommes. Or, toutes les fois que notre esprit ne voit qu'un parti à prendre, la liberté expire: nous nous jettons dans ce parti comme un corps abandonné à lui-même court au centre de sa gravitation. Au moment où un homme se tue, il a donc perdu l'usage de la liberté & de la raison: il est dans un vrai délire."

J'ai joint le délire au désespoir, parce qu'il n'y a point de désespoir sans délire, & que d'ailleurs toutes les douleurs & toutes les passions extrêmes, aboutissent au délire. Mais quoique cet état soit toujours le même, de quelque source qu'il prenne son origine, & qu'elles qu'en soient

L 5

les causes productrices, ces causes cependant opèrent de différentes façons, les unes brusquement, les autres par degrés, & par une marche plus ou moins lente."

" La première sorte de désespoir a lieu, lorsque l'ame ébranlée jusques dans son centre, par un coup imprévu & terrible, perd en un moment, avec l'usage de la raison, tout empire sur elle-même. Alors le projet est immédiatement suivi de l'exécution, & avant que l'on soit en état de se reconnoître. Ici la fureur est visible, & il n'y a pas plus moyen de s'y méprendre, qu'aux accès d'un homme qui a la fièvre chaude, & qui, s'il n'étoit retenu à force de bras, iroit se précipiter du haut d'une maison, ou se lancer à travers les eaux & les flammes."

" Les symptômes du désespoir sont beaucoup moins frappans & plus aisés à méconnoître dans un homme qui sourdement miné par de longues peines, n'arrive à ce dernier terme que par gradation. Une pensée triste s'empare de son ame ; il se livre à cette pensée, & bientôt il n'est plus le maître de l'écartier : tout ce qui y a le moindre rapport la lui retrace ; peu-à-peu elle se lie à tous les objets, & lui présente toute la nature sous un aspect lugubre. Enfin dégouté de tous les plaisirs, le cœur flétri, l'espérance éteinte, tous les points d'appui lui

manquent, toutes les sources de la vie se tarissent. Ses veilles se confondent avec ses rêves, & le sujet de sa mélancolie devient inseparable de l'idée & du désir de la mort."

„ Il n'est pas rare que dans ces affreuses extrémités un homme ait attenté à ses jours, sans savoir ce qu'il faisoit; & des personnes dont on a prévenu les desseins meurtriers avant qu'elles aient pu les exécuter, ou enachever l'exécution, ont avoué qu'elles ne conservoient qu'un souvenir obscur de tout ce qui s'étoit passé dans ces tristes moments. D'autres ont rapporté des choses qui marquoient un délire complet: celui-ci voyoit son ennemi levant le fer pour le frapper, & c'étoit lui-même qui se l'enfonçoit: celui-là entendoit les ombres plaintives de ses Ayeux, la voix d'un Ami tendre, où d'une Epouse chérie, qui l'appelloient au tombeau; & il se hâtoit de les suivre."

„ D'autres ont long-temps médité leur coup dans la solitude & dans le silence: ils prennent soin de cacher les noirs projets qu'ils roulent dans leur esprit, & le mal qui les consume, sous un dehors tranquille; & c'est ce qui donne quelquefois au Suicide le faux air d'un acte entrepris de sang-froid. Mais leur état est pire que ne

le feroit une frénésie décidée, & ce qui pourroit leur arriver de plus heureux, ce feroit de ressentir quelque violente secoufse, qui pût faire diversion à la pensée sinistre dont leur ame est remplie, & les distraire d'eux-mêmes. On ne fauroit assez recommander aux personnes dont l'humeur incline vers la mélancolie, de varier leurs occupations & jusqu'à leurs amusements, & de ne jamais tellement tendre leur esprit en un fens qu'il ne puisse se replier. Les biens de la vie font à la surface des objets, on ne gagne rien à les approfondir "

" Ce qui contribue beaucoup à déguiser ce mal sous l'apparence trompeuse du sang-froid, c'est que dans ses premières périodes, il a des intervalles lumineux. La raison fait encore des efforts pour le combattre, en opposant des pensées agréables aux pensées tristes, des motifs d'aimer la vie à ceux qui la font haïr. Mais lorsqu'une fois les derniers ont pris le dessus, & que la raison a perdu son équilibre, la contagion la gagne elle-même. La faculté que nous avons de réfléchir se change en un sophiste dangereux, devient l'avocat de la mélancolie, & le plus cruel de nos bourreaux. Alors elle exagère à l'homme les malheurs de la vie, & l'insipidité de ses plaisirs: c'est toujours la même chose, le retour des mêmes

événements; la vie la plus heureuse se réduit à une ennuyeuse uniformité; & dût-on entasser siecles sur siecles, on ne feroit que prolonger ses ennuis. Ensuite elle travaille à détruire ce grand argument contre le Suicide, que la nature a gravé dans nos cœurs la crainte de la mort. Peu-à-peu on parvient à se familiariser avec elle, à la dépouiller de toutes ses horreurs, à en chérir l'idée, & à la souhaiter: elle n'est plus à nos yeux qu'un lieu de refuge, un doux azyle, un port à l'abri des tempêtes, la paisible demeure du sommeil. L'idée de l'avenir vient-elle fusciter des scrupules? L'un se dit: il n'y a rien après la mort, & la mort elle-même n'est rien; un autre voit les cieux ouverts pour le recevoir; un troisième se rassure par la bonté infinie de l'Etre Suprême, le pere & l'ami de toutes ses créatures. Et tandis que le désespoir qui ferment dans leur sein, égare ainsi leurs pensées, l'on s'imagine qu'ils ont l'esprit libre."

» On me demandera peut-être si j'attribuerai au délire & au désespoir la mort de Cléombrote, jeune homme de la ville d'Ambacie, qui sans aucun sujet de chagrin s'élança, du haut d'une muraille, dans les flots de la mer, après avoir lu le livre de Platon sur l'immortalité des ames. Je demande à mon tour, ce qu'il faut penser de ces Mu-

ulmans de l'Abyssinie qui dans l'impatience de jouir des plaisirs célestes dans le Paradis de leur Prophète, se précipitoient sur la pointe des rochers, ou de leurs épées, où s'ensevelissoient dans les gouffres de l'océan. Ne voit-on pas que de part & d'autre c'est une espèce de désespoir amoureux, né d'une passion vénélemente pour les biens de l'autre vie? Ce désespoir est le même quelques puissent être ces biens, & que ce soit le Phédon ou l'Alcoran qui en ait excité le désir. C'étoit même chez les Abyssins un amour matériel & terrestre, qu'ils courroient rassasier dans les bras des Houris: ils ressemblent à cet Espagnol de la fontaine, qui *brûla sa maison pour embrasser sa Dame.*"

" Qu'importe la cause qui rend la vie insupportable aux hommes, les maux qui les désolent, ou les biens qui les attirent? Ne suffit-il pas que l'aversion pour ces maux, & le désir de ces biens, se terminent dans la même cause immédiate, dans le désespoir? Enfin le fanatisme n'est-il pas la plus furieuse de toutes les passions? Et y a-t-il un désespoir plus horrible que le désespoir fanatique?"

" C'est le fanatisme seul & non l'amour conjugal qui livre les femmes indiennes au bûcher où brûlent les corps de leurs maris. Une ancienne superstition fomentée par les

Bramins & les Faquires, les trouble au point de leur faire commettre cette pieuse extravagance. Et quant aux signes d'allégresse qu'elles font paroître dans des circonstances si peu faites pour en inspirer, un Ecrivain moderne soutient qu'ils sont l'effet d'un breuvage, dont la vapeur, en égarant la raison, produit des mouvements convulsifs, & cette sorte de grimace que l'on nommoit autrefois, *le rire Sardonien.*"

" Pour ce qui est de Cléombrote qui se tua après avoir lu Platon, je remarquerai, si l'on me permet cette digression, qu'il a mal profité de sa lecture, & du modèle sublime qu'il avoit sous les yeux. Socrate ne s'est point tué, & n'a pas dit qu'il falloit le faire; il regardoit au contraire le Suicide comme une action criminelle & comme attaatoire aux droits de la Divinité. Je l'ai déjà dit, je ne m'ingère point à décider, si l'homme, maître de sa vie, peut la garder ou la quitter à son gré, ou bien si en la quittant, il blesse les loix naturelles, & ses devoirs envers la Société. S'il est vrai d'ailleurs qu'au moment où il se tue, il ait perdu l'usage de la raison & de la liberté, cette question tombe d'elle-même."

" Je me persuade donc que ces causes (*celles du Suicide*) sous quelque forme qu'elles soient déguisées se résolvent toujours dans

le délire & dans le désespoir. Quand on a vécu familièrement avec les personnes qui ont fini par une mort volontaire ; quand on a été à portée d'étudier leur humeur & de suivre leurs démarches, on sait bien à quoi s'en tenir à leur égard, & l'on est rarement la dupe des dehors spécieux qui en imposent au vulgaire. Si les exemples les plus fréquens du Suicide décèlent tous le même motif, n'est-il pas à présumer que nous les retrouverions dans tous les cas où l'effet est le même, si nous pouvions les approfondir, si nous pouvions lire dans les cœurs, en développer les replis & pénétrer dans le secret des pensées ? Que donc ni les grands noms ni les grandes barbes ne nous fassent pas illusion. Le héros d'Utique se poignarde pour ne pas survivre à la liberté de Rome & à la sienne : un Esclave lâcédonien se brise la tête contre le mur, en s'écriant : *Je ne servirai pas.* N'est-ce pas ici la même action, le même motif, la même cause ? Il n'y a point de Suicide philosophique, parce qu'il n'y a point de désespoir philosophique. Un Philosophe peut se tuer, mais ce n'est pas en qualité de Philosophe. Laissez là les raisonnements dont il colore son attentat ; jamais raisonnement n'a produit un coup de poignard. Comptez qu'il y a dans son esprit quelque chose qui le pousse à ce meurtre.

que motif plus pressant, un aiguillon secret, une passion qui cherche des prétextes pour se justifier. Nous avons vu qu'une disposition mélancolique peut se former de longue main: or dans cet intervalle de temps, il est impossible que le Philosophe & tout homme qui réfléchit, ne rencontre & ne saisisse avec avidité des raisons quelconques qui favorisent son penchant. Dès lors, en vertu de la liaison qui s'établit entre ses idées & sa passion favorite, les idées réveillent cette passion: & la passion toutes les fois qu'elle se fait sentir reproduit ces idées. Ces dernières sont de simples combinaisons de rapports, qui n'ont point d'activité par elles-mêmes; & lorsqu'elles semblent s'animer, cela ne vient point de leur propre fond: c'est la passion qui les embrase & les brûle de son feu. Quand elle s'est emparée de l'ame, elle y exerce une autorité souveraine, & notre sublime entendement, & notre fière raison, & toutes nos facultés flétrissent sous son empire tyrannique. Elle seule est donc ici le principe, le motif, la cause agissante."

"Qu'un foi-disant Philosophe abrège ses jours par le fer, par le poison, ou de quelqu'autre maniere, cela ne prouve rien en faveur du Suicide philosophique, à moins que l'on ne s'imaginât que l'étude de la phi-

M

losophie, met l'homme au dessus de toute foiblesse & de tous les symptomes de la nature humaine. Mais les Philosophes ont ap. pris à rougir, & le temps n'est plus où ils osoient effrontément soutenir de pareilles inepties. On fait trop que c'est souvent tout le contraire: il faudroit volontairement fermer les yeux, pour ignorer à quels excès de fureur & de démence, la jaloufie, l'ambition, & des passions encore plus méprisables, peuvent entraîner ceux qui se disent les enfans de la sagesse."

" J'ai cependant ici à répondre à une objection très forte. N'a-t-on pas vu des familles entieres de Philosophes chez qui le Suicide avoit passé, non seulement en coutume, mais en dogme, & où par conséquent il semble qu'on se tuoit par principe? Telles étoient les Sectes des Brachmanes ou des Gymnosophistes, & la Secte Stoïcienne."

" On n'a appris à connoître les Brachmanes que depuis l'expédition d'Alexandre aux Indes, & les relations mêmes que nous tenons de cette source se contrarient en plusieurs points. Il semble que l'on ait confondu différentes classes de Philosophes. La différence qu'il nous importe le plus de remarquer est entre les Brachmanes habitans des villes, & les Brachmanes habitans des bois. Il s'agit ici des derniers."

„ Quand on compare ce que l'Antiquité nous a transmis sur leur sujet, on fera cette observation essentielle, que le Brachmanisme étoit un institut religieux, autant & plus que philosophique. Pline le Naturaliste le fait entendre: & c'est à quoi il paroît attribuer le genre de mort que les Brachmanes choissoient (a). Ils étoient philosophes & prêtres tout à la fois, & l'on croit que ces deux qualités passoient de père en fils. Quoi qu'il en soit, nous voyons en eux une société d'hommes séquestrés, séjournant sur les rochers, dans les forêts, dans les antres, sevrés des plaisirs & des commodités de la vie, exposés tout nuds où presque nuds, à l'inclémence du ciel & des saisons, passant leurs jours dans une discipline rigide, dans la contemplation & dans l'extase. C'étoit une vie ascétique, dont le noviciat duroit 37 ou 40 ans, & dont les austérités excédoient tout ce que le monachisme le plus extravagant a imaginé de plus absurde. Un de leurs exercices les plus familiers étoit de se tenir dans les sables ardents de leur contrée, sur un pied & quelquefois même chargés de fardeaux, à regarder fixement,

(a) Hist. nat. Lib. VI. cap. 22.

depuis le lever jusqu'au coucher du soleil,
cet Astre qui les brûloit.”

„ Qu'elle étoit la doctrine qu'on leur inculquoit durant leur long noviciat? On ne cessoit de les entretenir de la mort, & de la leur faire envisager comme le bien suprême. Cette vie, leur disoit-on, n'est que la conception de l'homme: la mort est sa vraie naissance, & pour le Philosophe elle est le passage dans la véritable vie, dans la vie bienheureuse. Soyez donc prêts en tout temps, à vous ouvrir ce passage, à délivrer votre esprit de la prison du corps, & à lui donner, en le purifiant dans les flammes, un libre effor dans le ciel. Les maladies & la douleur passoient chez-eux, pour un opprobre qui ne pouvoit être expié que par la combustion (a): & la dernière des infamies c'étoit de mourir de mort naturelle: on abhorroit ces sortes de cadavres, & l'on eût cru souiller l'élément sacré du feu, en lui donnant à consumer d'autres corps que des corps vivants. (3) Ainsi aux approches de la vieillesse, ou au premier ressentiment d'une maladie, & sur un simple soupçon qu'il

(a) Strabon. geogr. Lib. 15.

(b) Quinte-curt. Lib. 8. 9.

en étoit menacé, le Brachmane n'avoit rien de plus pressé que de se soustraire à une pareille ignominie, & de s'assurer, par une mort sanctifiée, la béatitude de la vie future. Or en tout ceci, il n'y a rien qui ne se concilie avec nos idées sur le Suicide: car n'est-ce pas là l'effet qui devoit résulter de l'éducation des Brachmanes, de leur genre de vie, de leurs préceptes, de l'esprit de leur Secte, & de la philosophie fanatique dont ils étoient imbus?"

„ Mégasthène dit que d'autres philosophes de la même nation, qui étoient sans doute les Brachmanes civilisés, condamnoient ce Suicide, & le taxoient de témérité. (a) Mais cet historien ajoute que leurs loix & leurs institutions ne les y obligeoient pas, en quoi apparemment il a confondu les deux Sectes des Brachmanes. Il soutient encore qu'ils ne mouroient pas tous dans les flammes, mais que chacun choissoit une mort conforme à son tempéramment, & qu'il n'y avoit que les tempéraments de feu qui expiraflent dans le feu. Quinte-Curce dit que les Brachmanes citoyens prenoient leurs confrères des bois pour des lâches qui ne se donnoient la mort que parce qu'ils n'a-

(a) *Apud Strabon. lib. cit.*

voient pas le courage de l'attendre: (a) Mais dans le vrai ce Suicide étoit un acte religieux, un saint devoir, appuyé de grandes promesses & de grandes menaces."

„ Lorsque le Gymnosophiste Calanus, se fut brûlé en cérémonie à la vue de toute l'armée macédonienne, on jugea de lui différemment: les uns l'admirerent; les autres le regarderent comme un maniaque; d'autres encore attribuèrent son action à un orgueil insensé. (b) En suivant l'histoire de Calanus, on voit d'abord que lorsqu'il quitta les Brachmanes, il fut traité par eux de prévaricateur, qui désertoit le service de la Divinité pour celui d'un homme mortel. (c) Corrompu depuis par le luxe & les délices de la cour d'Alexandre, il se plongea dans les débauches; & bientôt entièrement dégénéré, il devint le flatteur, le parasite, le bouffon du Prince. (d) A l'âge de 37 ans, il sentit la première atteinte d'un mal qui fut probablement la suite de son intempérance. Selon Diodore de Cicile, il ne se hâta pas trop de se brûler, & ne s'y résolut que lorsqu'il remarqua que le mal alloit, de jour

(a) Lib. Cit. (b) Diodor. Sicil. Bibl. Hist. lib. XVII. p. 573. éd. Rhodom.

(c) Arianus de exp. Alex. lib. VII.

(d) Strab. lib. cit.

en jour, en croissant. (a) Faut-il s'étonner si alors, il lui arriva une chose dont les exemples sont si peu rares? C'est qu'affoibli par la vieillesse, & averti de sa caducité, ses anciennes idées se réveillerent: les scrupules & les frayeurs religieuses reprit le dessus, le repentir le saisit, & le ramena aux loix, aux rites, & au fanatisme de sa secte. Enfin comme l'amour propre se mêle à tout, le sien étoit peut-être flatté, de pouvoir donner aux Grecs & aux Perses un spectacle aussi nouveau & aussi inusité."

„ Ce spectacle fut revu hors des Indes sous l'empire d'Auguste. Les Ambassadeurs du Roi Porus qui vinrent le complimenter dans l'Isle de Samos, lui aménèrent diverses curiosités de leur pays, des tigres, des serpents, un homme sans épaules, espèce d'Herme vivant, une perdrix plus grande qu'un vautour, une tortue de rivière, & un gynnosophe. Ce dernier se brûla gaiement à Athènes, en présence de toute la ville & de l'Empereur: il donna pour raison qu'ayant vécu heureux jusqu'alors, il vouloit prévenir les revers de la fortune. L'historien Dion fait plusieurs conjectures sur les

(a) *Diodor. Sicil. lib. cit.*

motifs de ce Suicide (a); mais je crois qu'il eût fallu les rassembler. Il allègue la vieillesse de cet homme, les usages de sa Patrie & de sa Secte, & il n'oublie pas la vaine gloire, parce que dit-il, c'étoit un philosophe. En effet quand on considère le théâtre, les spectateurs, le temps même qu'il choisit pour son exploit, on ne fauroit douter que l'orgueil & l'ambition n'y aient eu beaucoup de part. Il paroît même qu'il étoit venu tout exprès pour donner cette scène à l'Empereur (b): & pour ne la lui point faire manquer il fallut initier le Brachmane hors du temps prescrit; car il désiroit de subir cette cérémonie, avant de se livrer aux flammes."

Je n'ai pas besoin de parler ici de ce singe des Brachmanes connu sous le nom de Pérégrin, qui se réduisit en cendres aux fêtes Olympiques. Il n'y a qu'à lire sa fameuse catastrophe dans Lucien (c) qui fut témoin oculaire de cette tragi-comédie. On y verra un avanturier perdu de débauches, bourré par ses crimes, &

(a) *Dio, Caff. Rom. Hist.* lib. LIV. p. 603. Ed. H. Steph.

(b) Ἐπίθειζεν τοῦ Ἀυγούστου, καὶ τῶν Ἀρητῶν.
ibid.

(c) *Lucia. de morte Peregrini.* Cap. 30.

tourmenté par la soif de la renommée comme par une furie, qui après avoir erré en vagabond de contrée en contrée, de Secte en Secte, sans pouvoir s'illustrer au gré de ses désirs, achève à la fin, poussé à bout par les railleries insultantes de ses ennemis, & craignant s'il reculait d'être hué, ou même d'être lapidé par la Grèce assemblée, qui achève, dis-je, à demi forcé, une entreprise où il s'étoit ridiculement engagé quatre années auparavant."

„ Les Stoïciens avoient ceci de commun avec les Brachmanes qu'ils faisoient d'une méditation continue de la mort, le point capital de leur philosophie; selon eux le sage ne doit vivre que pour apprendre à mourir. On conçoit les effets de cette philosophie sépulcrale qui sans cesse offusquoit leur esprit, & noircissoit leur imagination. Aussi cet apprentissage, si vanté, de la mort, ne les instruisoit-il pas à la voir venir d'un œil ferme; mais à se la donner pour les sujets les plus minces & les plus frivoles. Sénèque raconte dans une de ses épîtres, que déjà dans sa jeunesse un catarrhe, ou une fluxion qui lui faisoit perdre de son ébonpoint, l'auroit déterminé à sortir de la vie, si l'amour d'un pere dont l'âge avancé réclamoit son assistance, ne l'eût retenu. (a) Il est

(a) Epist. 78.

vrai que Sénèque, malgré ses beaux propos sur la mort, trouve toujours de bonnes raisons pour vivre, tantôt son père, tantôt sa femme, tantôt ses amis; & il est bien crovable qu'il n'en eût jamais manqué, si on l'eût laissé faire. Toute sa philosophie n'étoit qu'une vaine parade, & le Stoïcisme étoit pour lui un vaste champ où son esprit pouvoit briller."

„ Si les Stoïciens ressembloient aux Brachmanes du côté de leurs méditations, ils surpassoient tous les autres Philosophes en arrogance & en orgueil: ils y étoient portés par l'esprit même de leur doctrine, où tout est tendu, bouffi, hors de la nature: chez les grands hommes mêmes qui sont sortis de leur école, on remarquera pour la plupart que leur grandeur tenoit du gigantesque. Mais les Stoïciens de profession avoient un étrange personnage à soutenir. Leur morale toujours sur des Echasses, & faite pour des Intelligences d'un ordre supérieur, produissoit un combat perpétuel entre l'homme & le philosophe. Delà tant de contradictions entre leurs différentes maximes: delà l'impossibilité d'accorder la pratique avec la théorie: delà ce contraste d'orgueil & de foiblesse, & tous les désordres qui s'ensuivent. Il ne leur restoit donc dans les occasions critiques, que de couper le nœud qu'ils ne pou-

voient résoudre: & il falloit bien que ces ballons remplis de vent & de fumée crevassent plutôt que de se désenfler."

„ On demande si le Suicide est un acte de courage; & cette question seroit intéressante, si elle ne dégénéroit en dispute de mots. Chacun peut définir le courage à son gré, & décider d'après sa définition; mais les définitions arbitraires ne prouvent rien, & ne terminent rien. Il faudroit pour bien développer ce sujet, pouvoir établir en quoi consiste le vrai courage, le circonscrire dans des limites précises, & le distinguer sans équivoque de tout ce qui n'est pas lui. Or chacun s'en forme une idée confuse à sa maniere, d'après des actions qui l'ont ébloui, & qui souvent n'ont jetté qu'un faux éclat."

„ On dit vulgairement que le courage est la force de l'esprit. L'illustre président de Montesquieu le définit, le sentiment de nos forces. Mais de quelles forces? Toute force se rapporte à un effet: il y a donc des forces de différente nature; il y en a même qui se contrarient, & ne sauvoient subsister ensemble. Celui qui se tue a sans doute la force de se tuer; mais il n'a point celle de supporter la vie. Quelque force, quelque courage que l'on suppose requis pour le Suicide, il semble que

l'on puisse toujours assigner une plus grande force, un degré de courage qui a manqué. Et par là le courage ou la force que l'on prétend appercevoir dans cette action, se réduit comparativement à de la foiblesse. Vous rompez le fil de vos jours pour sortir d'un état malheureux: vous êtes donc trop faible pour endurer cet état, & il vous falloit plus de courage pour oser vivre que pour oser mourir. Mais, dira-t-on, n'est-il point de ces cas où, pour parler avec le Poëte:

La vie est un opprobre, & la mort un devoir?

„ Je réponds qu'à considérer les choses en elles-mêmes, & selon les vrais principes de la Morale, la vie ne sauroit être un opprobre que pour le scélérat, ou pour le mal-honnête homme; & cet opprobre n'est point effacé par sa mort, quoiqu'elle soit un bien pour la société. Lorsque dans le désordre où l'ont plongé ses crimes, il attente sur lui-même, direz-vous qu'il a rempli un devoir, & qu'il s'est conduit en brave homme? Mais convenez au moins qu'il avoit un devoir plus sacré à remplir, & une action plus courageuse à faire: c'étoit de changer de mœurs, de réparer les maux qu'il a causés, de rentrer dans le

chemin de la vertu. Et cela exigeoit une vraie force d'esprit, au lieu que le Suicide n'exige que du désespoir."

" Selon les mêmes principes, il n'est pour l'homme de bien aucune situation où il doive rougir de vivre. Que tous les maux sortis de la boëte de Pandore viennent fondre sur lui: que son corps soit en proie aux douleurs, son ame contristée par la perte de sa fortune, de ses amis, de sa liberté: ajoutons y le dernier des malheurs pour un cœur honnête & sensible, celui où les plus grands courages ont échoué, & auquel, selon l'opinion du monde, on ne fauroit survivre sans opprobre & sans lâcheté; je veux dire que sa réputation soit injustement flétrie: je le plaindrai, je l'excuserai même, s'il prend un parti désespéré; mais je n'aurai garde de l'admirer par cet endroit. Je l'admirerois, au contraire, si sa constance pouvoit se soutenir parmi tant d'écueils. Et cela prouve qu'il y a un degré de courage dont les ames les plus héroïques sont à peine susceptibles. Car on avouera que celui qui ne succomberoit point dans ces cruelles épreuves, & qui oseroit mépriser les opinions, satisfait du témoignage de sa conscience, content d'être pur à ses propres yeux & aux yeux de la Divinité, on avouera, dis-je, qu'un tel homme, non seulement feroit plus courageux

qu'un destructeur de lui-même, mais qu'il auroit atteint le faîte de l'héroïsme."

„ Je demanderois donc à ceux qui me proposeroient cette difficulté: quelle est la règle de vos sentiments & de votre conduite, la rectitude morale, ou le jugement des hommes? Si c'est le dernier, votre réputation est tout votre bien, & après l'avoir perdue quoiqu'innocemment, votre seul salut est dans le désespoir: vous n'avez rien de mieux à faire qu'à mourir: si vous y survivez vous êtes inconséquent, & doublement foible, parce que vous n'osez ni suivre vos maximes, ni les abandonner. Si c'est le premier, votre courage confiste à vivre, quoiqu'il en puisse arriver. Et c'est le vrai courage, le courage absolu, indépendant de toutes les choses extérieures, & fondé en vous-même sur une base inébranlable: au lieu que dans le cas précédent le courage de vous tuer n'est qu'hypothétique, c'est-à-dire, qu'il n'est qu'une moindre foiblesse relativement aux fausses maximes dont vous partez. C'est précisément ainsi qu'un homme imbu de la chémère du point d'honneur, qui refuse le duel parce qu'il a peur de se battre, est un lâche; mais il est doublement courageux, si sans avoir cette peur, il le refuse par devoir & par principe."

„ Le courage parfait si je m'en fais une

notion juste, ce seroit d'osier également vivre & mourir, de tenir ferme contre les calamités de la vie, de voir la mort sans foi-blesse, lorsqu'elle arrive au terme marqué par la nature, & de s'y exposer sans crainte, toutes les fois que le devoir & le véritable honneur nous y appelle. Mais une disposition aussi constante & aussi inaltérable est peut-être au dessus de l'homme; au moins n'y auroit-il que les sentimens les plus élevés, la vertu la plus sublime, qui pussent la lui donner."

„ Si l'on ne voyoit commettre le Suicide qu'à des hommes de bien, ou à des hommes qui toute leur vie ont fait preuve de courage, on pourroit soutenir avec quelque vraisemblance que le Suicide est un acte de vertu & de valeur. Mais l'expérience nous montre que le scélérat & l'honnête homme, le poltron & le brave, les femmes & les héros, les personnes à sentimens & les ames basses en sont également capables. Que dis-je? les derniers exemples sont infiniment plus communs: & l'on n'a point de peine à en croire Sénèque, lorsqu'il dit (a), que

(a) *Quid mibi gladios & ignes ostendis, & turbam carnificum circa te frementium? Tolle istam pompam sub quales & stultos territas. Mors est, quam nuper servus meus, quam ancilla contempsit.* Epist. 23.

pour savoir se donner la mort, il n'est pas besoin d'être un Caton, que son valet & sa servante en ont fait autant, & que les plus vils des mortels ont trouvé cet abri aux maux qui les accabloient."

" Parcourez l'histoire des règnes tyranniques & principalement celle des empereurs de Rome, monstres plus féroces que les tigres & les lions, & que l'enfer sembloit avoir vomis pour désoler la terre. Figurez-vous un peuple d'esclaves gémissons sous le joug de ces despotes inhumains. — On ne sera pas surpris de voir des personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, prévenir par une mort volontaire les tortures & le dernier supplice, qui les menaçoit à chaque moment, & dont l'appréhension continue étoit plus affreuse que mille morts. Et remarquons bien que ce n'est pas dans les beaux siecles, dans les temps fertiles en héros & en grands hommes, mais dans les siecles les plus efféminés & les plus pervers, que le Suicide fut si fort en vogue parmi les Romains."

Sup. de l'empereur impénitent. S'il

Non est, quod judices, hoc fieri nisi a Catone non posse..... cum viliissimæ fortis homines ingenti impetu intutum evaserint. Epist. 70.

„ S'il s'agissoit ici de combattre par des autorités, j'en produirois de très respectables, des hommes illustres, de vaillants capitaines, vrais connoisseurs en fait de courage, Cléomène, Jules César, l'empereur Julien, qui ont regardé le Suicide comme une action lâche & peu digne d'un homme de cœur. Sénèque lui-même convient qu'elle est souvent l'effet de la mollesse: *Delicatus est nimis, qui perseverat mori.* Epist. 104.”

„ Il n'y eut jamais de peuples plus lâches que les Américains. Quand on voit leurs armées nombreuses mises en déroute par une poignée d'Européens, qu'ils eussent écrasés au premier choc, s'ils avoient eu une étincelle de courage, on a peine à contenir son mépris pour les anciens habitants du Pérou & du Mexique. Cependant ces mêmes hommes se détruisirent en foule par le poison, par une faim volontaire, par tous les instruments de la mort qui étoient à leur portée, & un grand nombre de ceux que le fer espagnol avoit épargnés, périrent par le Suicide.”

„ Souvent le délire & le désespoir sont le dernier période de la frayeur: on a vu les hommes les plus timides tourner contre leur propre sein ces mêmes armes dont ils n'ose- rent jamais se servir dans une occasion ho-

N

norabile. Qui ne connoît cette épigramme de Martial, où il demande si ce n'est pas une folie de se tuer de peur de mourir ? ”

*Hoc tem cum fugeret, se Fannius ipse peremis.
Hic rogo, non furor est, ne moriare, mori?*
Lib. II. épig. 80.

C'en est une sans doute; mais c'est proprement la peur de vivre dans la crainte de la mort, qui trouble l'esprit à ce point, & lui inspire cette fureur pusillanime. Or la peur qu'a-t-elle de commun avec le courage ? ”

„ Cependant ne le dissimulons pas: des hommes d'une vertu & d'une valeur reconnues, ont terminé leurs jours par une mort semblable. Mais étoit-il donc impossible que leur courage les abandonnât ? Les chênes les plus robustes plient sous les coups de la tempête: les esprits les plus fermes sont domptés par la cruauté du sort. Où est le courage assez parfait pour ne trouver dans la vie humaine aucun contre-poids qui puisse l'ébranler ? Ainsi par un défaut inseparable de notre nature, les ames les plus fortes ont leur côté foible, & se démontent comme les autres, lorsqu'elles sont frappées de ce côté-là. Et les hommes du caractère d'ailleurs le plus opposé peuvent également, quoique par des causes différentes, tomber

DU SUICIDE. CHAP. IV. 195

dans l'aliénation d'esprit, & dans le désespoir. Ne sont-ils pas, après tout, pétris du même limon, également sujets aux maux du corps & de l'ame, également tributaires de l'humanité ? ”

” Quand je verrai donc faire la même chose à un lâche & à un homme courageux, dirai-je que le lâche s'est tout d'un coup changé en héros ? ou bien dirai-je que le héros a foibli ? Le dernier me paroît beaucoup plus probable. Mais laissons là, si vous voulez, les mots de force & de foiblesse, de courage & de lâcheté : disons qu'il s'est fait dans l'un & dans l'autre un changement qui les a conduits tous deux à un état commun, au délire & au désespoir. ”

” Au fond ce que nous appellons fort & foible, roule entièrement sur une relation, & dépend des termes de comparaison que nous avons adoptés. Ce qui est force pour un certain homme, ou à de certains égards, feroit foiblesse pour un autre homme, ou à d'autres égards ; ainsi qu'une stature moyenne est grande par rapport à celle d'un Pygmée, & petite par rapport à celle d'un Géant. Quand un homme mou & timide ose se tuer, il a sans doute, en ce moment, une force qu'il ne s'étoit jamais fentie ; mais elle ne mérite ce nom que comparativement à l'état passé de cet homme, & au temps où il

N 2. *Quatre hommes*

ne l'avoit pas. Si vous cherchez d'où elle lui est venue, vous verrez que c'est de sa foiblesse même, ou du défaut d'une plus grande force; car n'est-il pas vrai que de deux partis entre lesquels il est réduit à choisir, il prend celui qui exige le moins de force, ou le parti le plus foible? Vous pouvez ici au nom de force, substituer celui de courage, quoique l'expression soit impropre; mais la conséquence sera la même: il a le courage de se tuer, parce qu'il manque d'un courage supérieur, de celui de supporter sa vie telle qu'elle est."

"Lorsqu'au contraire un homme courageux se porte aux mêmes extrémités, il est sûr qu'il a perdu de la force qui jusqu'alors l'avoit soutenu. Il sera encore courageux comparé avec d'autres hommes, ou en le supposant dans d'autres situations; mais il ne l'est plus relativement à lui-même ni à la situation où il se trouve; il cède au mal, & s'en laisse abattre. Et que feroit-ce qu'un courage produit par le découragement? On pourroit dire peut-être que l'homme timide acquiert une force qu'il n'avoit pas, tandis que l'homme courageux perd de celle qu'il avoit, de sorte qu'il ne lui reste qu'un degré inférieur de force; & que par là, ils se rencontrent dans le même état. Mais ces degrés ne sont pas susceptibles d'une estimation précise."

DU SUICIDE. CHAP. IV. 197

„ En général les ingrédients de la nature humaine sont si singulièrement amalgamés, qu'on ne sauroit les discerner avec exactitude, ni assigner des bornes à chacun en particulier. — Les qualités de l'esprit ne se décomposent pas comme les éléments des mixtes; elles s'entre-mêlent, se pénètrent, se combinent en différentes doses, dont nous n'apercevons que d'une manière très vague le plus ou le moins, lorsqu'il est fortement marqué; & du tout résulte ce phénomène confus que nous appellons l'homme. Qui m'expliquera par quelle métamorphose il passe d'une qualité à l'autre, d'un extrême à l'extrême opposé; par quel nœud imperceptible, les qualités les plus contraires s'unissent en lui, & semblent tantôt sortir les unes des autres, tantôt rentrer les unes dans les autres; comment la folie tient à la raison, la faiblesse à la force, la force à la faiblesse?

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?

„ A travers l'obscurité qui enveloppe notre Etre, on s'aperçoit seulement que nous avons tous reçu de la nature une portion de sensibilité, que chacun emploie à sa manière. Mais, quand, par des causes quelconques, elle est irritée à un certain degré, tous

les esprits de quelque trempe qu'ils soient & quelque différence que d'ailleurs il y ait entre eux, tendent vers un point commun, & vont se réunir dans la même situation. Ainsi le délire ou le désespoir du sage, du héros, du grand homme, est essentiellement la même chose que celui d'un stupide, d'une ame basse, d'un homme sans honneur, sans principes, & sans vertu: je dis qu'il est également délire & désespoir."

" Mais surquoi donc est fondée cette fameuse distinction entre un beau désespoir, & un désespoir ignoble, entre le Suicide lâche, & le Suicide glorieux, distinction qui a été si fort accréditée chez les anciens? Cette différence est toute entière dans les objets qui irritent la sensibilité, & qui étant de diverse nature, les uns grands & sublimes, d'autres plus ou moins méprisables & vils, teignent des mêmes couleurs, & les sentiments qu'ils font éclore dans l'ame, & les actions que ces sentiments font naître au dehors; ils semblent se répandre sur ces sentiments & sur ces actions, & les imprégner, pour ainsi dire, de leurs propriétés. C'est ainsi que la frénésie même, & les actes les plus furieux qu'elle fait commettre, se couvrent d'un vernis brillant, & sont ennoblis par leurs causes, par leurs motifs, par les circonstances qui les accompagnent."

„ En cherchant ici un exemple propre à faire mieux saisir ma pensée, je me rappelle l'effroyable histoire du Tribun Vulteïus & de sa cohorte, telle qu'elle est racontée dans Florus & dans la Pharsale de Lucain. Lorsque le vaisseau qu'ils montoient, fut arrêté au milieu de la flotte de Pompée, entre les bas-fonds & les écueils de la mer d'Illyrie, ces soldats après s'être vaillamment défendus, & avoir vendu cher leur vie, étant fatigués de tant de carnage, & sentant leurs forces épuisées, Vulteïus les exhorta à prévenir, par une mort de leur choix, la honte de tomber vivants aux mains de leurs ennemis. Chers Camarades, leur dit-il entr'autres choses, j'ai renoncé au jour: déjà la mort me presse de ses aiguillons & la fureur me domine. On ne sent combien il est heureux de mourir, que lorsqu'on touche à son heure fatale; & les Dieux le cachent aux hommes vulgaires pour leur faire porter le fardeau de la vie (a). Animés par ce discours du même esprit & de la même rage, ils finissent par s'entretuer tous sur le tillac.

(a) *Projeci vitam comites, totusque futuræ
Mortis agor stimulis: furor est. Agnoscere solis
Permissum est, quod jam tangit vicinia fati,
Viñurosque Dei celant, ut vivere durent,
Felix esse mori.* Luc. Phars. lib. VI.

Ce désespoir & ce Suicide ont sans doute un air de noblesse & de grandeur, que n'auroit point la mort d'une femme qui s'empoisonneroit ou s'étrangleroit à cause de l'infidélité de son galant. Mais cette noblesse, cette grandeur n'est ni dans le Suicide ni dans le désespoir: car si Vulteïus & sa troupe se fussent tués sans combattre & par lâcheté, la même action, au lieu de les couvrir de gloire, les eût couverts d'ignominie. Tout son éclat n'est donc qu'un éclat réfléchi du caractère de ces gens, de leurs actions passées, du péril où ils étoient engagés, des objets qui ont excité leur rage, & de l'importance que toutes ces choses ont acquise dans l'opinion des hommes. C'est cela qui non seulement excuse à nos yeux, mais qui embellit leur désespoir. Car encore une fois, il n'y a aucun mérite à se désespérer; il ne faut pour cela qu'être poussé à bout par un motif quelconque: & tous ces motifs, malgré leur diversité, lorsqu'ils produisent les mêmes effets, doivent avoir frappé les mêmes coups sur l'esprit, & y avoir fait des impressions également profondes. Pour une femme sensible la perte ou la conquête d'un amant est un objet aussi grave, & d'une aussi haute importance, que la perte d'une bataille pour un général d'armée, ou pour Alexandre la conquête de l'Univers."

„ Ici je crois appercevoir le vrai point de vue sous lequel il faut envisager le Suicide de Caton: & comme il n'en est point de plus fameux dans l'histoire, ni qui ait plus ébloui les philosophes mêmes, je pense ne pouvoir mieux finir que par quelques observations sur la mort de cet illustre Républicain. ”

„ Une vertu sévère, un esprit inflexible, un patriotisme rigide, une passion ardente pour la liberté, une haine implacable pour tout ce qui sentoit la domination, toutes ces qualités portées à l'excès, & jusqu'à l'enflure, par la morale stoïcienne, qui ressimoit dans toute sa vie, constituoient le caractère de Caton. Ce caractère, fait pour la République naissante, ou pour la République adulte, étoit entièrement déplacé dans le siecle où il parût: il contrastoit avec les mœurs qui avoient changé, & avec la face de l'Etat, livré aux factions & aux guerres civiles. La liberté romaine touchoit à son terme fatal; & le plus grand bonheur à espérer, c'étoit qu'elle expirât doucement & sans convulsions, sous l'empire d'un maître absolu. ”

„ Dans cette crise générale, que l'on se représente un homme tel que Caton, obstiné à défendre les loix & la constitution ancienne, luttant seul contre l'esprit du temps,

contre le cours des événements, & contre les arrêts du Ciel même. Le voilà dans une ville d'Afrique réduit aux plus tristes extrémités, & César victorieux s'approchant de cette ville, ce César qu'il regardoit comme l'ennemi de la patrie, dont le nom lui étoit odieux, dont la vue alloit mortifier son orgueil, & dont la clémence eût été pour lui le supplice le plus affreux (a). Si l'on combine ce caractère avec ces circonstances, on croira aisément que tant de coups rassemblés sur sa tête, & sur-tout ce dernier coup, devoit foudroyer la constance de Caton; & pour en être surpris il faudroit bien peu connoître le cœur humain, ou supposer que Caton ne fut pas un homme. Il devoit même entrer en un désespoir d'autant plus violent, qu'il avoit fait plus d'efforts pour résister jusques-là, & qu'il s'étoit roidi davantage contre la fortune."

„ Une preuve certaine que la constance de Caton étoit épuisée, c'est qu'avec un autre caractère & avec des passions plus modérées, ce Suicide lui auroit paru prématuré.

(a) Τοῦ τι θανάτου πολύ τὸν παρὰ τοῦ καισαρὸς
ελιόν

χαλιπάτηρον ἡγεῖτε εἶναιν. Dio. Caffi. lib.
XLIII. p. m. 264.

Il lui restoit des ressources: il pouvoit fuir après la bataille de Thapsus, comme il avoit fuir après celle de Pharsale, n'ayant été présent ni à l'une ni à l'autre: il pouvoit se sauver avec ses amis, soit pour se joindre au parti du jeune Pompée, soit pour faire des tentatives dans d'autres climats. De sorte qu'à tout prendre, si Caton a vécu pour sa patrie, on ne fauroit dire qu'il soit mort pour elle."

" Dans ses dernières heures il lut ce dialogue de Platon, où Socrate, attendant la ciguë, raionne sur l'immortalité des âmes, & entretient la sienne du doux espoir d'une nouvelle & meilleure existence. Si le désordre de son esprit lui eût permis de se comparer avec le Philosophe d'Athènes, cette comparaison devoit lui faire tomber le poignard des mains. Dans le courage tranquille de Socrate il auroit lu sa condamnation: peut-être y eût-il appris à mourir en sage, & à être grand-homme jusqu'au bout."

" Si ce grand exemple, qui paroiffoit le plus s'écarte de mes idées sur le Suicide, les confirme cependant, au lieu de les détruire, je crois qu'il feroit superflu d'étendre mon examen plus loin. Je n'ai donc rien à ajouter; & ce n'est pas la peine de voir mourir des hommes ordinaires, après avoir vu la mort de Caton."

La conclusion finale, naturelle, & sensible, de tout ce qu'on vient de lire, c'est, que le Suicide résultant d'un manque de vertu, de raison, & de force d'esprit; n'ayant rien d'héroïque, de grand, de louable en lui-même, & étant opposé à l'ordre général de la nature, à ses premiers instincts, aux vues sages de son Auteur, est une action nécessairement réprouvée d'un Dieu qui se plaint aux nobles & vertueux efforts de ses créatures raisonnables, qui a tout arrangé au mieux pour leur plus grand bonheur commun, & qui, en conséquence de ses bonnes intentions à leur égard, doit exiger d'elles, pour arriver à son but salutaire, une ferme confiance en sa sagesse & en sa bonté, une soumission respectueuse à toutes ses dispersions, un courage soutenu dans leurs épreuves, une constance tranquille à en attendre le terme, en un mot une attention soigneuse & prudente à rapporter invariablement l'usage de leurs forces, aux fins les plus probables & les plus fûres, pour lesquelles il paroît les leur avoir données.



CHAPITRE V.

Que les inconvénients qui résulteroient du droit de se tuer soi-même, prouvent que ce droit n'est point un privilège de la nature humaine; parce qu'il est contraire à la Société, pour laquelle l'homme a été fait, & au bien de laquelle Dieu s'intéresse.

Le Suicide, lâche ressource d'un esprit découragé, abattu, qui n'a plus la force de soutenir ses disgraces; le Suicide contraire à la nature, à la raison, aux vues & au droit suprême de Dieu, l'est encore évidemment aux intérêts de la Société humaine. Si la Doctrine, qu'il est permis à chacun de se donner la mort, venoit à s'établir, à être universellement adoptée dans le monde, quels désordres n'y produiroit-elle pas? On y abuseroit de cette doctrine comme on y abuse de tout. Dans le droit qu'on croiroit avoir de se tuer soi-même, on prétendroit trouver celui de tuer les autres. Si je suis autorisé à sacrifier ma vie, pour me délivrer des malheurs qui m'accablent, dirroit le méchant, pourquoi ne le serois-je pas aussi à sacrifier à mon bonheur, celle de mon prochain, qui doit m'être bien moins

chère que la mienne ? La Nature qui ne m'a pas mis dans le monde pour n'y faire que souffrir, n'y a pas mis non plus les autres pour me rendre malheureux. Le droit qu'elle me donne de quitter la vie, lorsqu'il n'y a pas d'autre remède à mes trop cruelles souffrances, comprend donc le droit d'ôter la leur à ceux de mes semblables, qui les causent ou les accroissent ces souffrances, soit volontairement par ambition & par méchanceté, soit même involontairement par une suite de leurs besoins & de leurs droits; lorsque je peux, par ce moyen, me procurer un meilleur sort, dont me prive leur existence trop fatale pour moi: par là, je ne fais que suivre les intentions de la nature. La première loi qu'elle m'impose, c'est de m'aimer; & si elle me prescrit aussi d'aimer mon frère, elle me permet, en cas de collision, de préférer mes intérêts aux siens, ma vie à sa vie, & conséquemment de le tuer, quand, pour mettre fin à la rigueur de mes maux, il faut nécessairement que l'un de nous deux meure. Voilà comme on raisonneroit, si l'on venoit à se persuader, que le Suicide est une chose permise à chacun. Voilà l'affreuse conséquence qu'on en tireroit, & la morale pernicieuse à la Société, qu'on fonderoit sur ce barbare principe.

Mais ce n'est pas le seul abus qu'on en ferait. Affranchis de la crainte d'offenser l'Auteur de leur être, en se détruisant, les hommes auroient un motif de moins à prendre en patience leurs disgraces, & à conserver une vie qui les expose si souvent à souffrir. Le meurtre de soi-même n'ayant plus rien de flétrissant à leurs yeux, n'étant plus regardé comme un crime, ni même comme une foiblesse, passant au contraire pour un effort de courage & de vertu, deviendroit très fréquent parmi des hommes généralement vains, trop sensibles au mal, sujets à beaucoup de disgraces sur la terre, & si enclins à se les exagérer. Dans le grand nombre de ceux qui se déferoient par leurs propres mains, combien ne s'en trouveroit-il pas, dont la mort auroit les suites les plus fâcheuses pour leurs parents, leurs amis, & la société? Combien de familles pauvres, que le meurtre volontaire de leurs chefs, plongeroit dans la désolation, dans la misère la plus profonde, & rendroit à charge au Public! Que de malheureux qui, désespérés par la perte imprévue de leurs soutiens, chercheroient dans leur propre destruction, le terme de leur infortune aggravée qu'ils ne pourroient plus supporter après ce coup terrible? Que de générations périrroient avant de naître! Que d'établissements utiles

tomberoient pour toujours avec leurs fondateurs ennuyés de vivre, & portés par quelque vif chagrin à se détruire? Si le Souverain dans ses revers, effrayé des nouvelles calamités qu'il voit venir fondre sur lui & sur ses peuples; si le Général près d'être honteusement battu, n'avoient pas la force de survivre, l'un aux fléaux dont ses sujets & lui sont menacés, l'autre à sa défaite, dans quel danger ne pourroient-ils pas mettre l'Armée & l'Etat, en abrégant leurs jours, dans ces circonstances critiques?

On n'en fauroit douter, la fréquence du Suicide qui deviendroit commun, si l'on se persuadoit qu'il est permis, seroit très préjudiciable à la Société, qu'il priveroit d'une infinité de sujets utiles, qu'il inonderoit de défordres & de maux. Les nombreux exemples qu'on auroit de personnes qui se seroient défaites elles-mêmes, rendroient souvent plus difficile à découvrir les meurtres exécutés par d'autres. Leurs vrais auteurs resteroient cachés & impunis, à la faveur des soupçons de Suicide, qui tomberoient sur les morts, pour peu qu'ils eussent fait paroître du penchant à la mélancolie, au chagrin, ou manifesté un caractère léger, violent, emporté. Satisfait de ces présomptions, faute de preuves

con-

contraires, la justice, qui n'aime pas de voir le crime qu'elle seroit forcée de punir, se relâcheroit dans la recherche des meurtriers, & la facilité qu'ils auroient d'échapper au châtiment, les enhardiroit à de nouveaux attentats sur la vie d'autrui.

La funeste liberté de sortir du monde, quand on voudroit, y accroftroit encore beaucoup, d'une autre manière, les inconvenients, les dangers & les maux qui n'y sont déjà que trop multipliés. Les plus honnêtes gens, s'y trouveroient continuellement exposés à des soupçons odieux, à des perquisitions désagréables & alarmantes, que leur attireroient leurs liaisons avec ceux qui se seroient donnés la mort (a). On peut même avancer que dans bien des

(a) En voici un exemple assez récent & dont les témoins sont encore en vie. Mr. Rosenzweig écuyer de Leipzig, venant de Hollande en 1755, rencontra un Hambourgeois qui se mit sur le chariot de poste avec lui. Cet homme abruti par le vin avoit une physionomie sombre & funeste. Des Voyageurs qui se trouvoient sur le même chariot & qui n'avoient rien moins que l'air d'assassins, lui inspirèrent de la défiance & de la crainte. S'étant imaginé que ces Gens vouloient le tuer, il résolut de ne point continuer son voyage avec eux, quoiqu'il eût déjà payé sa place. Le maître de Poste en avertit Mr. l'Ecuyer. Celui-ci parle au Hambourgeois & lui fait entendre qu'il n'avoit rien à crain-

O

cas, les innocents risqueroient plus que les coupables, d'être accusés & punis des meur-

dre, puisque les personnes qui lui faisoient peur changeoient de chariot & prenoient une autre route. Cette nouvelle le tranquillise: Je partirai donc, dit-il, à Mr. Rosenzweig, dès que vous m'assurez que je ne risque rien: je me confie en vous, & *je mets mon ame sur la vôtre*. Après cela il prend sa place vis-à-vis du siège où étoit Mr. l'Ecuyer avec un autre Voyageur. La nuit vient; tous les passagers s'endorment, excepté notre Hambourgeois qui toujours tourmenté de pensées noires & tragiques, se détermine à profiter de l'occasion pour se détruire. Il tire doucement un couteau à gaine que M. Rosenzweig portoit à son côté, & s'en coupe la gorge. Son corps tombe sur l'Ecuyer qui réveillé par le choc, entendant le râle d'un homme dont la respiration est empêchée, & se sentant tout mouillé, appelle le Postillon & demande de la lumière. On en apporte; & l'on voit un homme égorgé entre les mains de Mr. Rosenzweig que les yeux de tous les assistants accusent déjà de meurtre. Heureusement pour l'Ecuyer que le Hambourgeois vivoit encore & conservoit toute sa connoissance. On interroge le blessé qui rend témoignage à l'innocence, & s'accuse lui seul. Alors on tâche d'arrêter son sang: on lui bande la gorge: on se hâte d'arriver à la première station pour lui faire donner de nouveaux secours. C'étoit aux environs d'Osnabruck. Là pendant qu'un habile Chirurgien s'efforce de le sauver, la Justice du lieu, fait sa procédure. Et par les dépositions constantes du Hambourgeois, M. l'Ecuyer fut pleinement justifié, de même que tous ses autres compagnons de voyage. On se représente aisément dans quel risque & dans quels embarras, se feroient trouvés ces Voyageurs, sur-tout

tres qui se commettroient autour d'eux, & dont l'envie ou le fanatisme prendroient occasion de les charger pour les perdre. Ce qui est arrivé de nos jours aux *Calas* & aux *Sirven*, ne prouve que trop, combien on auroit lieu de craindre de pareilles suites du Suicide, devenu aussi commun qu'il le seroit bientôt, s'il étoit autorisé par la religion & les loix. L'idée de ce risque, la crainte d'éprouver des désagréments si fâcheux, des malheurs si terribles, empêsonneroient le plaisir d'habiter, de vivre ensemble avec les autres, même avec ses parents & ses amis ; & dès qu'on en verrroit quelqu'un en proie au chagrin, à la douleur, au lieu de le retenir auprès de soi, ou de rester auprès de lui pour le consoler & l'assister, on ne penseroit qu'à l'éloigner ou qu'à le fuir, pour n'être pas soupçonné de son meurtre, s'il devenoit l'effet de son désespoir. Plus l'état des malheureux seroit triste & désespéré, & plus on se croiroit obligé de les abandon-

Mr. Rosenzweig qui avoit toutes les circonstances contre lui, si l'homme de Hambourg fût mort tout-à-coup de sa blessure. Ce Suicide vit encore, & l'on dit qu'il n'a plus eu depuis la fantaisie de se tuer. C'est par égard pour lui & pour sa famille qu'on a supprimé ici son nom.

ner, afin que l'excès de leurs maux accrus par le manque de secours & de consolations, leur fit plutôt prendre la résolution de terminer une vie à charge à eux-mêmes & aux autres.

Ainsi le Suicide, s'il étoit permis, étoufferoit la pitié dans le cœur des hommes, les rendroit plus durs & plus inhumains; leur ouvriroit une nouvelle source de disgraces & de périls; agraveroit de la manière la plus cruelle, le sort des infortunés, qui ne pourroient pas se résoudre à se déchirer de leurs propres mains; répandroit avec le deuil, dans les familles, la misère & la déolation; priveroit la Société d'un grand nombre de sujets utiles, que la patience & le temps, auroient pu remettre en état de la servir; & y multiplieroit les malheureux, en y multipliant les assassins & les morts.

C'est pour prévenir ces inconvénients & ces maux, que les loix des Sociétés les plus sages, ont défendu le meurtre volontaire de soi-même, & prononcé des peines infamantes contre le cadavre & l'honneur du Suicide. C'étoit le seul moyen qui leur restoit pour empêcher cet excès de fureur, & retenir le bras des hommes trop mécontents de leur sort. Ceux qui méprisent le plus les biens de la terre & leur propre vie, ne sont pas toujours indifférents à leur réputation,

à ce qu'on pensera d'eux après leur mort, ni à l'honneur de leur postérité, de leurs proches, de leurs amis. Dans le temps qu'ils foulent aux pieds tous leurs autres intérêts, ils respectent souvent ceux-ci, & y trouvent des motifs à se conserver, supérieurs aux passions qui leur suggèrent le dessein de se détruire. Moins sensibles au malheur de vivre dans la misère & dans la souffrance, qu'à la honte de laisser après soi un souvenir flétris par l'infamie, & aussi déshonorant pour ceux avec qui ils ont des liaisons étroites, que pour eux-mêmes; plus jaloux de leur honneur commun, que de leurs autres avantages, ils préfèrent ordinairement les peines de la vie la plus dure, à une mort infame qui les en délivreroit; afin de vivre sans tache dans la mémoire des hommes. Si ce sentiment n'est pas également puissant chez tous, il l'est assez chez le plus grand nombre pour pouvoir s'en servir avec succès. La Société qui en a connu la généralité & l'empire, ne pouvoit pas mieux détourner ses membres du Suicide, qu'en arrêtant d'imprimer sur son auteur une flétrissure, propre à redoubler l'horreur naturelle des malheureux pour cette action destructrice, & à leur faire choisir de supporter leurs maux avec patience, plutôt que de mourir avec déshonneur.

O 3 .

Ce decret de la Société est d'autant plus sage, qu'il tient au but qu'elle s'est proposé en se formant. Les individus & les familles qui commencerent par leur union, chaque corps social, chercherent, par cette association, à diminuer les dangers & les maux de l'humanité, lesquels, dans l'état de dispersion & d'indépendance, s'augmentoient avec les besoins, à mesure que l'espèce humaine se multiplioit. La conservation & le plus grand bien-être possible de chacun & de tous, fut le principal objet de leur confédération. Mais cet objet ne pouvoit être obtenu, que par un concours général. Ils durent donc s'engager tous à ce concours nécessaire; & cet engagement qui fut leur première loi, emportoit celui de demeurer attachés au corps de la Société, de se conserver chacun autant pour elle que pour soi-même, & de ne disposer de sa vie qu'avec son consentement, pour sa défense ou son avantage.

L'obligation de s'abstenir du Suicide, ne fut peut-être pas d'abord expressément énoncée & formellement érigée en loi. L'espoir d'un sort plus heureux dont se flattent toujours les hommes, lorsqu'ils forment des associations volontaires, & qu'ils passent dans des états nouveaux que leurs besoins leur faisoient désirer, peut leur avoir fait

négliger une précaution qui devoit leur paraître inutile, dans un temps où ils s'unissoient pour mieux assurer leur conservation & leur bonheur, leurs biens & leur vie. Il suffissoit alors que cette obligation leur fût imposée par les penchants de la nature, tînt au grand but de leur société, & découlât de leur engagement général à y concourir, pour ne pouvoir ni l'ignorer ni se dispenser de l'observer, toute tacite qu'elle étoit. D'ailleurs ils purent la laisser sans expression, faute de connoître une manière de punir après leur mort, ceux qui l'auroient violée, & d'imaginer une sanction qui, jointe à la loi, pût les empêcher de la violer, en leur inspirant une crainte plus forte que celle de la douleur & de la mort: car il n'y avoit que la noble jalouſie de conserver son honneur, même quand on ne seroit plus, qui pouvoit fournir l'idée d'une telle sanction; & la jalouſie d'un honneur dont on fait qu'on ne jouira point dans le tombeau, est un sentiment trop délicat, pour le supposer généralement aux membres, encore grossiers & barbares, des premières sociétés humaines.

Il est à croire que tant que le Suicide fut rare, ces sociétés ne s'en inquiéterent pas beaucoup, & ne chercherent point à y remédier: le mal demeurant petit, ne devoit pas les allarmer & attirer sur lui une atten-

tion sérieuse. Mais lorsque les vices, en multipliant par leurs progrès les maux de la Société, eurent rendu le meurtre de soi-même trop fréquent; lorsque pour se décharger du soin d'une famille, se débarrasser d'un fardeau pénible, se tirer d'une mauvaise affaire, ou échapper à une punition méritée, une foule de personnes se donnoient la mort & répandoient par là le deuil, la désolation, & la misère parmi une multitude de Citoyens dont beaucoup tomboient à la charge du public, le mal & le danger devenus plus grands, plus sensibles, durent causer une allarme générale. On craignit que ces mauvais exemples ne s'accrussept avec la corruption des mœurs, & que leur funeste contagion, en se répandant de toutes côtés, ne remplît la Société de ses ravages. Alors on pensa sérieusement à y mettre ordre; le moyen s'en présenta dans l'amour jaloux de sa réputation qui se trouvoit déjà assez commun chez les peuples les plus cultivés. La loi contre le Suicide, sous peine d'infamie sur le cadavre & la mémoire du coupable, fut prononcée: & quoiqu'elle exposât l'honneur des innocents, aux atteintes de la flétrissure qu'éprouveroit le meurtrier de soi-même avec lequel ils seroient liés, l'intérêt particulier que chacun avoit à cette loi, dût l'y faire soumettre, comme

à un moyen nécessaire malgré ses inconvénients, pour en éviter d'incomparablement plus fâcheux, ou comme à un danger moins grand & moins probable que celui qu'il courroit sans ce frein. Les anciens Egyptiens, nous fournissent un exemple du parti sage, que les peuples civilisés ou leurs représentants à qui ils avoient remis l'autorité souveraine, furent tirer de l'opinion de l'honneur, lorsqu'elle fut établie: il y avoit parmi eux un Tribunal où l'on jugeoit les hommes après leur mort, afin que la crainte d'une pareille flétrissure, portât les vivants à la vertu.

Telle a été vraisemblablement la cause & l'origine des loix diffamatoires, qui ont été faites contre ceux qui se détruisent. C'est la fréquence du Suicide & les suites funestes qu'il eut pendant qu'il étoit impuni, qui les firent établir. Tout a sa raison dans le monde; & la raison la plus naturelle, la plus liée avec l'effet, est toujours la véritable. Les hommes ne s'imposent pas des peines sans nécessité. jaloux de leur liberté, toute loi qui la leur ôte entièrement à certains égards, & dont la violation les assujettit à une diffamation publique, leur a été arrachée par le besoin le plus pressant. Ce sont les extrémités du danger ou du mal, qui les font recou-

rir aux ressources ou aux remedes extrêmes. Il est donc à présumer, que l'impuinité rendit autrefois le Suicide fort commun & la source des plus grands maux, puisque les Sociétés les plus éclairées & les plus sages ont décrété de le défendre & de le flétrir. Et ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que ces Sociétés sont celles qui ont succédé aux Grecs & aux Romains, ceux des Peuples les mieux civilisés, chez lesquels la manie de se tuer soi-même fut le plus en vogue.

On ne sauroit contestez à chaque Société politique ou à ceux qu'elle a mis à sa tête & revêtus de ses pouvoirs pour la gouverner, le droit de faire de telles loix & d'infiger de telles peines aux violateurs. Ce droit résulte de celui que chaque particulier a naturellement sur lui-même, pour s'affranchir aux règles que lui prescrivent son amour propre & sa raison. Le droit que chacun a sur soi-même, il peut le transmettre aux autres; & c'est de là que vient celui de la Société ou de ses chefs, sur ses membres. Si cette transmission ne s'est pas faite d'une maniere expresse & formelle, elle s'est faite tacitement, par l'engagement fondamental de chacun à obéir au corps politique, à concourir au bien public que ce Corps doit protéger, & à s'abstenir de tout ce qu'il ju-

ge lui être contraire, dès qu'il le défend & menace de le punir.

„ Les loix, dit très bien l'illustre Auteur du Traité des Délits & des Peines, furent les conditions sous lesquelles les hommes auparavant indépendants & isolés se réunirent en Société. Las d'un état de guerre continue, & d'une liberté qui leur devenoit inutile par l'incertitude de la conserver, ils en sacrifièrent une partie, pour jouir du reste avec plus de sûreté. La somme de toutes ces portions de liberté forma la souveraineté de la nation qui fut mise en dépôt entre les mains du souverain, & confiée à son administration. Mais il ne suffissoit pas d'établir ce dépôt, il falloit le défendre des usurpations de chaque particulier qui s'efforce de retirer de la masse commune, non seulement sa propre portion, mais encore celle des autres: il falloit des motifs sensibles & suffisants pour empêcher le despotisme de chaque particulier, de replonger la Société dans son ancien cahos. Ces motifs furent des peines établies contre les infracteurs des loix. Je dis que ces motifs durent être sensibles, parce que l'expérience montre que la multitude n'adopte pas des maximes de conduite. Comme toutes les parties du monde physique, la Société a dans elle-même un principe de dissolution, dont l'action

ne peut être arrêtée dans ses effets que par des motifs qui frappent immédiatement les sens. L'éloquence & les vérités les plus sublimes ne peuvent mettre un frein aux passions excitées par les impressions fortes des objets sensibles. On ne peut les combattre que par des impressions de même espèce, qui soient continuellement présentes à l'esprit, & qui contrebalancent les passions particulières, ennemis du bien général. C'est donc la nécessité seule qui contraignit chaque homme à céder une portion de sa liberté.— L'assemblage de toutes ces portions de liberté, les plus petites que chacun ait pu céder, est le fondement du droit de punir de la Société " (α).

Ce droit s'étend, sans doute, à tout ce qui étoit ou pourroit être reconnu contraire au grand but de la Société, & par conséquent à défendre & à châtier le Suicide, soit qu'il fût déjà fréquent dans les familles avant qu'elles s'unissent en corps civil, soit qu'il eût été rare jusqu'alors, soit qu'on craignît qu'il ne devint trop ordinaire dans le nouvel état où l'on entroit, soit

(α) Traité des Délices & des Peines par M. le Marquis Beccaria Professeur à Milan, traduit de l'Italien par M. l'Abbé Morellet. Nouvelle édition, à Amsterdam chez van Harreveld 1771. pag. 8. 9. 10.

qu'étant encore inconnu on n'eût aucune crainte à ce sujet; car la défense & la punition d'une action aussi funeste que celle-là, dont la fréquence n'iroit pas à moins qu'à détruire la Société, ou à la remplir de ravages & de désolations, en faisant périr une multitude de ses membres & la privant de ses appuis, est essentiellement comprise dans le pacte fondamental qu'ont fait entr'eux les hommes, en s'unissant sous une Autorité Souveraine revêtue de leurs droits, pour mieux assurer leur conservation & leur félicité particulières & générales.

Cette conséquence n'est pas conforme au sentiment de M. le Marquis Beccaria, quoiqu'elle découle d'un principe qu'il admet avec la foule des Jurisconsultes. Sans approuver le Suicide, il prétend que c'est „ un délit qui semble ne pouvoir être soumis à une peine proprement dite, puisqu'elle ne pourroit tomber que sur un corps froid & sans vie, ou sur des innocents. Dans le premier cas, dit-il, elle ne fait aucune impression sur les vivants, comme ils n'en éprouveroient aucune en voyant battre une Statue; & dans le second, elle est injuste & tyrannique, parce qu'il ne peut y avoir de liberté politique là où les peines ne sont pas purement personnelles.

Selon ce Philosophe, c'est un crime devant Dieu, qui le punit après la mort, parce que lui seul peut punir ainsi. Mais ce n'est pas un crime devant les hommes, puisque la peine, au lieu de tomber sur le coupable, tombe sur son innocente famille. Si l'on m'oppose, ajoute-t-il, que cette peine peut cependant détourner l'homme le plus déterminé de se donner la mort, je réponds que celui qui renonce tranquillement à la douceur de vivre, qui hait assez son existence ici-bas pour braver l'idée d'une éternité malheureuse, ne sera pas arrêté par des considérations beaucoup moins fortes & beaucoup plus éloignées" (a).

Malgré le grand poids dont est pour moi le jugement de M. Beccaria, je ne saurois être ici de son avis; & je doute que le Lecteur judicieux se range à sa décision, s'il veut prendre la peine de peser les raisons suivantes.

1. Selon le principe du célèbre Professeur de Milan (b), *l'infamie prononcée par la loi contre le Suicide, est la même que celle qui résulte de la morale universelle.* L'action de se tuer soi-même volontairement, est si

(a) *Traité des Délits & des Peines* pages 141. & 147.

(b) *Ibid.* pag. 90.

contraire à la nature, si folle, si déshonorante dans l'opinion commune des hommes dont nous avons vu que la plupart l'ont toujours blâmée, que quand on né la flétriroit pas juridiquement, elle ne laisseroit pas d'être à leurs yeux honteuse & diffamante.

2. Personne n'ayant droit sur sa vie comme on l'a prouvé ci-dessus, & comme M. le Marquis Beccaria semble le reconnoître, puisqu'il avoue que le *Suicide est un crime devant Dieu qui le punit après la mort*, la loi qui le défend ne dépouille personne de sa liberté; elle ne fait que pourvoir à ce qu'on n'abuse pas de la liberté qu'elle laisse à chacun, en empêchant le mieux qu'elle peut, qu'on n'exerce sur soi-même un droit funeste qu'on n'a point.

3. Il seroit absurde de refuser à la Société, le droit de faire une loi qui loin d'ôter rien à personne, ne tend qu'à assurer à chacun, ce qu'il a de plus précieux, sa vie, ses jouissances, ses appuis.

4. Cette loi juste & sage, une fois faite, le Suicide devient un délit contr'elle, qu'elle a droit de punir, s'il peut être soumis à une peine physique ou morale, propre à en détourner.

5. Ce délit ne peut être soumis au supplice du corps, puisque son auteur n'est plus en vie: mais il peut l'être à l'infamie, com-

me le sont plusieurs autres délits, dans les cas où la loi ne peut les venger sur la personne même de ceux qui les ont commis.

6. Lorsque *l'infamie prononcée par une loi* qui émane d'une autorité légitime, *est la même que celle qui résulte de la morale universelle, ou au moins de la morale particulière & des systèmes particuliers de législation adoptés par une nation, & qui y règlent les opinions vulgaires*; cette infamie, selon ce principe même de M. Beccaria, est une peine proprement dite. Donc telle est aussi celle que les loix prononcent contre le Suicide, dans tous les Etats, & sur-tout dans les Etats Chrétiens.

7. Elle en a en effet tous les caractères. Une peine proprement dite, ne consiste pas dans le mal que l'on fait au corps, en l'affectant, le mutilant, ou le détruisant, mais dans la souffrance que l'on cause à l'esprit, par ce mal du corps qui n'est ici que le moyen de produire la peine, bien loin d'être la peine elle-même. Or le Suicide porte naturellement cette peine avec lui par les douleurs qu'il cause à ses auteurs: l'impuissance de la loi à cet égard, y est supplée par la nature; & le mal de la nature, accru par l'infamie qu'y ajoute la loi, rend la peine du coupable aussi vraie, qu'aucune de celles que les loix humaines infligent.

Je

Je dis aussi vraie, parce qu'on ne peut se tuer pendant qu'on est encore plein de force & de vigueur, sans éprouver des souffrances pareilles à celles que causent les supplices à mort ordinaires, si même elles ne sont pas plus grandes; car on est toujours bien plus doucement & plus promptement expédié par la main exercée d'un Bourreau, que par la sienne propre; & outre cela, parce que l'infamie qu'y ajoute la loi, agit sur l'esprit, avant de tomber sur le corps froid & sans vie du coupable, lequel n'ayant pu être indifférent à la tache qu'il savoit qu'on imprimeroit à sa mémoire, a senti la peine de son crime, de son vivant & avant de le commettre, par le chagrin qu'il a eu de penser au déshonneur dont il seroit suivi pour lui, dans l'opinion publique. Si l'impression de ce déshonneur n'a pas été suffisante pour le détourner de son mauvais dessein, elle n'en est pas moins une vraie peine; comme c'en est une bien proprement dite, que d'être passé par les verges, ou marqué d'un fer chaud, ou fouetté dans les carrefours & les places publiques d'une ville, ou mis au carcan, quoiqu'aucune de ces peines n'empêche pas toujours la récidive de ceux qui les ont souffertes. Il suffit qu'elles fassent respecter la loi au plus grand nombre, & qu'elles soient de nature à devoir corriger

P

& retenir tous les mal-intentionnés, qui conservent encore quelqu'usage de leur raison, quelque sensibilité, quelqu'honneur, pour être de vraies peines politiques.

De telles peines n'ont pas tant pour objet de faire souffrir le coupable, que de prévenir son crime où sa récidive, & d'intimider ceux qui pourroient être tentés de l'imiter. Il en est même qui, n'affectant point les corps des auteurs des délits, ne peuvent avoir que ce dernier but, & qui sont pourtant regardées comme de véritables peines. De ce nombre sont toutes les condamnations juridiques par contumace, qu'on exécute contre l'effigie & l'honneur des Délinquants, qui ont soustrait par la fuite leur personne aux mains de la justice. Mais si ces exécutions qui ne se font que sur une figure insensible & inanimée, ou sur un simple nom, sont néanmoins réputées de vraies peines infamantes, que l'autorité civile a droit d'infliger à des meurtriers, ou à des déserteurs absents, pourquoi n'auroit-elle pas le droit de flétrir le cadavre & la mémoire du Suicide, dont l'exemple n'est pas moins dangereux dans la Société, & pourquoi cette flétrissure ne seroit-elle pas aussi bien que les autres, une peine proprement dite? — Parce qu'une peine proprement dite, est une sensation douleureuse, excitée dans le

corps du coupable après son délit? — Cela ne me paroît pas exact. Une perception de l'ame qu'on ne voudroit point éprouver, une honte secrete, une affliction intérieure produite par l'impression d'une loi sur l'imagination de celui qui délibère de la violer, & une sensation utile faite sur le public par l'infamie que s'attire le violateur, n'ont-elles pas aussi tout ce qu'il faut pour constituer une peine proprement dite? Ces deux peines diffèrent, sans doute, en genre, & peut-être en intensité ou en durée; mais elles ne sauroient différer en réalité: le réel, n'étant susceptible ni de plus ni de moins, est nécessairement égal par-tout où il se trouve, & toujours le même de quelque nature qu'il soit. Au fonds, qu'importe quel nom on donne à la peine en question? Dès qu'elle est la seule qu'on puisse infliger dans le cas dont il s'agit; dès qu'elle a le rapport que toute peine doit avoir, avec le but de la loi qui se propose d'empêcher par la crainte, le plus qu'il est possible, les exemples du mal, nuisibles à la Société, on ne niera pas apparemment que l'Autorité Civile, ait le droit d'employer le seul moyen qu'elle a en main, pour prévenir la destruction de ceux dont elle a pris sous sa sauve-garde les biens & la vie, sur-tout, si l'on prétend avec M.

P 2

Beccaria, que ce moyen ne soit point une peine proprement dite.

8. Elle seroit sans doute inutile, si ne tombant que sur les froides dépouilles du mort, elle ne faisoit aucune impression sur les vivants. Mais qui peut assurer qu'elle soit toujours sans effet sur eux; & qu'elle n'en retient pas un grand nombre que leur infortune porteroit à se tuer, sans la crainte de souiller par là leur honneur? Tout concourt ici à faire présumer cet effet.

1. L'horreur que la nature nous inspire pour notre propre destruction, nous fait généralement désapprouver & regarder comme des insensés, ceux qui se détruisent volontairement eux-mêmes. 2. La loi qui défend cette action sous peine de flétrissure, non seulement réveille cette horreur naturelle, & la fortifie en excitant en nous celle qui nous est commune à tous pour l'infamie; mais encore elle accoutume les hommes à lier si étroitement dans leur esprit les idées de Suicide, de délit, & d'opprobre, que ces idées se présentent toujours ensemble à eux, & leur font insensiblement envisager le Suicide comme un crime & l'infamie comme une peine ou une suite nécessaire de ce crime; ce qui est le moyen le plus sûr d'en détourner, nulle loi pénale ne pouvant produire cet effet, qu'en formant l'entendement

de chacun à l'habitude d'une telle association d'idées. 3. L'opinion générale, entretenue par la religion & les loix, que le Suicide est un crime contre Dieu & contre la Société, & la considération du déshonneur que tout crime répand sur celui qui le commet, au jugement même du vulgaire; doit encore disposer les esprits à être frappés des exécutions diffamatoires qui se font contre les homicides volontaires d'eux-mêmes. Enfin le spectacle d'un cadavre que la justice fait traîner ignominieusement dans les rues, en signe de mépris & de punition, n'est-il pas de sa nature, propre à faire de fortes impressions sur les spectateurs? Chacun ne se sentiroit-il pas une répugnance naturelle pour un traitement semblable? Et croit-on que si l'on demandoit aux hommes des états plus ou moins civilisés du monde, s'ils voudroient qu'on les traitât ainsi après leur mort, qu'il y en eût beaucoup qui répondissent: *Cela m'est tout-à-fait indifférent?*

9. On riroit, sans doute, si l'on voyoit battre gravement une statue pour la punir: mais si cette statue représentoit un criminel dont la justice manifestât par là le crime & la honte; cette fustigation feroit-elle alors moins d'impression, que n'en fait l'effigie d'un homme attaché à une potence, ou déshonoré d'une autre manière pour quel-

qu'action punissable ? Quant à moi, je ne saurois penser qu'il y eût assez peu d'honneur parmi les hommes, pour qu'il s'en trouvât qui ne se souciaffsent du tout point, que leur statue ou leur portrait fût publiquement traité après leur mort d'une façon si infâme; & c'est à ceux qui me liront à juger par eux-mêmes si, en cela, je pense trop avantageusement de mes semblables.

10. L'infamie qu'imprime la loi sur le Suicide, est une peine purement personnelle qui n'est prononcée & exécutée que contre les coupables. Elle n'a donc rien d'injuste ni de contraire à la liberté politique. L'opinion seule & non la loi, la fait réjaillir sur la famille innocente du meurtrier, comme cela arrive de toutes les autres flétrissures publiques. Elles enveloppent également dans l'esprit du Public la parenté de ceux qui les ont méritées. L'opprobre d'un homme puni pour avoir trahi l'Etat ou commis quelqu'autre malversation, n'est-il pas toujours une tache sur ses enfants ? Sans doute l'inconvénient est fâcheux; mais il est inévitable, à moins de n'abolir toute loi pénale, de ne supprimer tout acte de justice contre les infracteurs, & de ne changer la façon de penser de tous les membres d'une Société: ce qui ne se peut guère & seroit même, s'il étoit possible, un plus grand mal que

l'inconvénient qu'on voudroit éviter. Tant que les hommes auront besoin de loix réprimantes, tant qu'ils attacheront les idées de crime & de honte, aux actions contraires à ces loix, & à leur punition; ils regarderont les prévaricateurs comme également diffamés, soit par les actions, soit par leur châtiment; & le déshonneur du coupable s'étendra dans leur esprit, jusques sur ses parents qui ne pourront eux-mêmes s'empêcher d'être honteux de lui appartenir. En vain donc oppose-t-on contre la flétrissure du Suicide, qu'elle tombe sur des innocents. Je répondrai encore avec M. Mérian, qu'outre qu'elle ne leur imprime aucune tache réelle, cette raison prouveroit trop; puisqu'il s'en ensuivroit qu'il ne faudroit jamais flétrir les plus grands crimes, de peur de déshonorer les parents & la postérité du criminel. Mais un particulier, une famille ne sont rien quand il s'agit de la Société.

Enfin ce que M. le Marquis ajoute à la fin du passage rapporté ci-dessus: Que *celui qui renonce tranquillement à la douceur de vivre, qui hait assez son existence ici bas pour braver l'idée d'une éternité malheureuse, ne sera pas arrêté par des considérations beaucoup moins fortes & beaucoup plus éloignées*, n'est fondé ni sur la nature & l'état présent des hommes, ni sur la différente manière dont ils envisa-

gent les mêmes choses & en sont affectés, ni enfin sur une expérience générale & constante.

La nature & l'état présent de l'homme l'exposant à une infinité d'impressions successives, qui le distraient sans cesse & l'empêchent de s'occuper longtemps des objets mêmes dont il a été le plus affecté; d'où il arrive souvent que les idées & les réflexions utiles que ces objets excitent dans son esprit, sont bientôt surmontées par ses passions & demeurent sans effet, il a besoin de divers moyens qui les réveillent de temps en temps vivement en lui: & c'est ce que font les petites peines dont il se voit menacé, lorsqu'elles lui en rappellent de plus grandes & de plus effrayantes, auxquelles il fait qu'il s'exposeroit en faisant telle ou telle action qui lui est défendue. Alors les considérations foibles & éloignées qui lui viennent dans l'esprit à l'idée de ces petites peines, le conduisant à la considération plus forte & plus frappante des peines de l'éternité, par les rapports & la liaison qu'elles ont les unes avec les autres, forment dans son entendement une suite de motifs, dont la gradation & l'ensemble augmentent à ses yeux la force particulière de chacun, & les rendent propres à faire sur lui, des impressions vives & profondes, qu'aucun de ces

motifs ne pourroit produire seul. Dans le moral comme dans le physique, ce sont les plus petites causes qui préparent par leur concours l'effet des plus grandes. Celles-ci, ou n'existeroient point, ou seroient inefficaces, sans celles-là qui les composent ou en déterminent l'action. Les hommes n'auroient point d'idée des peines d'une autre vie, s'ils n'en connoissoient aucune dans la vie présente. Mais les peines de la vie présente qu'ils voient attachées à certaines actions, leur rappelleroient-elles les peines éloignées de la vie future, dont la religion les menace pour ces mêmes actions; leur en seroient-elles concevoir la possibilité & la grandeur; les leur mettroient-elles pour ainsi dire sous les yeux dans un point de vue, rapproché & presque sensible, sans disposer la plupart d'entr'eux à y réfléchir, à les craindre, à détester & à fuir les crimes qui les exposeroient également au terrible danger de les subir les unes & les autres? Convenons du moins que l'effet est trop naturel, pour ne devoir pas être présumé. Voilà comment les considérations foibles & éloignées agissent sur les hommes, leur deviennent utiles & nécessaires.

On est aussi fondé à l'inférer de leur différente maniere d'envisager les mêmes choses & d'en être affectés. Chacun d'eux a sa

façon particulière de voir & de sentir. Qui ne fait combien la différence du tempérament, de l'éducation, du caractère, en met dans les impressions qu'ils reçoivent des objets? Ce qui touche profondément les uns, ne fait qu'effleurer les autres: ce qui est un frein pour celui-ci, est un aiguillon pour celui-là. Combien de fois une petite considération n'a-t-elle pas suffi pour nous tirer de l'équilibre où nous laissoient flotter les considérations les plus fortes? Ceux qui ont beaucoup de religion n'ont besoin que de ses motifs pour se déterminer conformément à ses loix & à celles de la Société: mais ceux qui ajoutent peu de foi aux promesses & aux menaces de la religion, ou qui vivent dans une distraction continue de ses motifs, en ont besoin de plus sensibles dont ils ne peuvent pas douter, tels que sont les châtiments publics décernés par les loix civiles. Et il n'est pas rare que les plus faibles & les plus éloignés de ces derniers motifs, soient plus efficaces, que ceux de la religion, quoique plus grands & plus redoutables de leur nature. Il est donc d'une bonne & sage législation de varier, de multiplier les moyens pour détourner les hommes du mal, autant que cela est possible sans trop gêner leur liberté naturelle, & de joindre aux peines de l'éternité qui ne les effraient pas tous assez, des

peines temporelles qui les saisissent par leurs endroits les plus sensibles.

Une expérience générale & constante confirme plus qu'elle ne contredit le succès de ces petits moyens politiques. Si les grands supplices qu'infligent les loix humaines à leurs violateurs, frappent, intimident les hommes, & en empêchent souvent un grand nombre de les violer; souvent aussi, ils ne sont pas, pour cet effet, les moyens les plus efficaces. L'honneur ou la crainte de l'infamie, les respects humains, des considérations moins graves en retiennent dans le devoir une foule, qui n'y seroient pas retenus par l'idée des tourments les plus affreux, toujours plus propres à révolter qu'à dompter les ames fières. C'est à la conviction de cette vérité, que nous devons l'excellent livre de M. Beccaria sur les délits & les peines.

S'il falloit que l'Autorité Civile n'opposât au crime que des peines plus effrayantes que celles dont la conscience & la religion de tous les hommes menacent les coupables dans une autre vie, la Société devroit anéantir toutes ses loix pénales, & laisser tous les crimes impunis; n'en pouvant infliger aucune qui approche par sa rigueur de celles de l'Enfer; & l'expérience nous montrant d'ail-

leurs, que la considération même des unes & des autres de ces peines, n'a pas la force de détourner tous les hommes des crimes auxquels elles sont attachées, puisqu'on en voit chaque jour qui les bravent toutes également, comme des maux éloignés & incertains qu'ils craignent moins que la violence qu'ils feroient obligés de faire à leurs passions pour les éviter, & qui s'y exposent tranquillement, soit qu'ils espèrent d'échapper aux unes en trompant par leurs précautions la vigilance de la justice humaine, soit que leur incrédulité leur fasse révoquer en doute les autres, ou qu'ils se flattent de les expier par la repentance avant de mourir.

C'est donc une mauvaise manière de raisonner que de conclure de l'inefficacité d'une peine, d'une considération, d'un motif dans un petit nombre de cas & sur certaines personnes, à leur inefficacité générale & constante dans tous les autres cas semblables & sur tous les ordres d'hommes; & de tirer de quelques exemples où les plus grandes peines ont été bravées, une raison de supprimer comme toujours inutiles, des peines beaucoup moindres, que la diversité de circonstances, d'esprits, de caractères qu'il y a parmi les humains, peuvent rendre nécessaires & suffisantes pour la plupart d'entr'-

eux. Tel est pourtant le raisonnement sur lequel est fondée l'objection que je réfute: elle tombe donc avec son principe.

Il résulte de tout cela, non seulement que la Société a droit de flétrir le Suicide, mais aussi qu'elle agit avec sagesse, en le faisant. Car pour parler encore ici avec M. Mérian, comme cet acte désespéré prend souvent son origine dans l'orgueil & dans la vaine gloire, la flétrissure publique, peut être à cet égard un excellent préservatif.

Je confirmerai ce droit de la Société par deux suffrages respectables. L'un est celui de l'immortel Montesquieu: *Il est clair, dit-il, que les loix civiles de quelques pays peuvent avoir eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même (a).* Ce grand homme n'avoit pas toujours pensé de même: mais les jugements réfléchis de l'âge mûr, ne sont-ils pas d'un plus grand poids que les jugements précipités de la jeunesse?

L'autre suffrage est celui du célèbre Hutcheson. „ Les hommes, dit-il, sont obligés de consulter l'intérêt général, préférablement à celui des particuliers; & en tant qu'ils forment un système, ils paroissent

(a) *Esprit des Loix.* Liv. XIV. ch. XII. Part. II. pag. 236. Edition in 4to.

être en droit d'exiger que chaque individu agisse pour le bien général, & s'abstienne de tout ce qui peut lui nuire. — Comme chaque individu est une partie de ce système; & que le bonheur & la durée de celui-ci dépendent de celui de ses parties; comme chacun peut se rendre utile aux autres dans la Société, soit par ses conseils, soit par son exemple, lorsque ses dispositions sont telles qu'elles doivent être; comme la nature nous a créés pour le service les uns des autres, & non pas simplement pour nous-mêmes, chacun est obligé de rester dans la vie aussi longtemps qu'il peut être utile à ses semblables, ne fût-ce que par sa patience & sa résignation à la volonté de Dieu, à moins que le bien public n'exige qu'il l'expose aux dangers. La Société humaine a droit d'employer la force pour empêcher le Suicide, auquel certaines gens se portent par chagrin, par mélancolie & par désespoir; & ces droits qui appartiennent à tout le monde, chacun a droit de les faire valoir par les moyens qu'il juge à propos d'employer. L'humanité seule donne droit à tout homme d'interposer son autorité dans pareil cas. Si on lâchoit la bride à ces sortes de passions; si les hommes étoient une fois persuadés que le Suicide est le moyen le plus propre pour se délivrer des maux de la vie, & se sou-

straire aux chagrins que nous causent les contre-temps & les revers de fortune, quantité de gens, dans l'excès du désespoir & par une fausse bravoure, renonceroient à une vie qu'ils auroient pu rendre agréable pour eux & utile à la Société. Celle-ci est donc en droit de s'opposer à de pareilles résolutions" (a).

Mais la Société ne peut avoir le droit de défendre & de punir le Suicide, sans que chacun de ses membres ne soit tenu de lui obéir & de se soumettre en cas de désobéissance à la peine portée par la loi. „ Si la république, ou toute autre personne morale (j'emprunte ici la pensée d'un Juif, homme de bien & de génie, que l'Allemagne met au rang de ses bons philosophes & de ses meilleurs écrivains) a droit de punir, même de mort, celui qui l'offense, supposé qu'une peine plus légère fût insuffisante, le coupable doit dans la rigueur de la justice être obligé de souffrir cette punition. Sans cela, le droit de punir seroit illusoire, ce ne seroit plus qu'un mot vuide de sens" (b)

(a) Système de Phil. morale de Hutcheson traduit de l'Anglois par M. E***. Tom. II. pag. 171. 172. 173.

(b) M. Moses Mendels-Sohn dans son Phédon, traduit de l'Allemand par M. Junker, à Paris 1772. pag. 275. 276.

Cette obligation évidente pour ceux qui ont souscrit le contrat Social par lequel elle est imposée, a aussi lieu pour leurs enfants & les étrangers, qui vivent sous les auspices de l'autorité civile, établie en vertu de ce contrat, quoiqu'ils ne s'y soient pas expressément soumis.

Car 1. comme le dit fort bien M. Hutcheson: „ Un Etat a droit de se défendre contre toutes les entreprises injustes de ceux qui ont atteint l'âge de maturité, & de punir les agresseurs, soit qu'ils soient ses sujets ou non. Cela est si vrai, que tous les Etats dans ces sortes d'occasions, traitent les mineurs comme leurs sujets”.

2. „ Les peres, en s'unissant avec d'autres en un corps politique, le font dans la vue qu'eux & leur postérité jouissent des avantages qui y sont attachés; ce qui, dans tout Etat passablement bien constitué, est un *negotium utile gestum*, ou une chose extrêmement avantageuse pour eux. Et comme durant leur minorité ils ont joui de ces avantages, ils sont naturellement obligés de souscrire aux conditions qu'on a eu droit de leur imposer, en considération de la part qu'ils y ont. Or, il ne fauroit y avoir de conditions plus raisonnables que celles ci, qu'ils continueront de maintenir cette association à laquelle ils ont tant d'obligations,

tions, qu'ils ne l'abandonnent point dans le danger ni dans telle autre occasion que ce puisse être, sans l'aveu exprès ou tacite du gouvernement, qui est sur-tout en droit de les retenir jusqu'à ce qu'ils l'aient dédommagé de ce qu'il a fait pour eux. Il n'y auroit aucune sûreté pour ces sortes d'associations, s'il étoit permis à tous ceux qui ont atteint l'âge de maturité de s'en séparer quand ils le voudroient, & sans être tenus à aucun dédommagement".

3. Il ajoute: „ Que ceux qui héritent de quelque bien, entr'autres d'un fonds de terre de leurs ancêtres, sont tenus de s'acquitter de ces obligations, vu que ceux-ci peuvent l'avoir assujetti à l'autorité civile, de manière que personne n'ait droit de le posséder, à moins qu'elle ne s'y soumette elle-même, & ne devienne un membre de ce corps politique. Quelle sûreté y auroit-il pour un Etat, si ceux qui ne font point corps avec lui pouvoient y posséder des terres, puisqu'ils pourroient y introduire des troupes ennemis, des criminels & des malfaiteurs. Ceux donc qui veulent hériter de ces terres, doivent se soumettre au gouvernement civil que leurs ancêtres ont établi"(a).

(a) Système de Phil. moral. Tom. II. pag. 367. 368.
& 369.

S'ils s'y refusent, s'ils violent les loix, s'ils troubulent l'ordre public, le gouvernement a donc droit de les en punir, soit par des châtiments corporels, soit par la confiscation de leurs biens.

Développons & fortifions ces raisons: l'importance de la matière le demande. Je commence par les enfants & je dis: Que l'engagement qu'ont pris leurs pères pour les mettre avec eux en sûreté, les lie également & les soumet aux mêmes loix de la Société qui les protège. La nature, en donnant aux parents le droit de gouverner leurs mineurs, de les élever, de gérer leurs affaires, de pourvoir à leurs besoins, de faire en leur faveur les arrangements nécessaires pour les garantir des dangers & procurer leur bien, aussi longtemps qu'ils en sont eux-mêmes incapables, leur donne aussi celui de les assujettir à ces arrangements sages & salutaires. Comment l'humanité obligeroit-elle chacun de ses individus à courir au secours de son semblable, si elle n'obligoit pas en même temps l'homme en péril ou dans le besoin, à rechercher son avantage, à conserver sa vie, à profiter des secours qu'on lui fournit pour améliorer son sort, & à seconder les efforts qu'on fait pour le sauver?

Supposons un riche avare, enfeveli tout

vivant sous des ruines au sein impénétrable d'un vaste édifice. L'héritier naturel de ses richesses, pauvre encore, mais généreux, informé du malheur de son parent, & persuadé qu'il ratifiera lui-même après sa délivrance, la disposition qu'il aura faite de ses biens pour son salut, en engage une partie considérable, tant pour acheter le droit de démolir ce qui reste de cet édifice & d'en transporter ailleurs les décombres, que pour assurer à une multitude d'ouvriers qu'il a rassemblés, une grande récompense de leurs peines, s'ils veulent travailler promptement à tirer son parent du danger. Ces ouvriers y consentent, quittent toutes leurs autres occupations, & parviennent, à force de travail, à le délivrer. Tout cela s'est fait sans le consentement & à l'insu de celui-ci : en est-il pourtant moins obligé d'y souscrire & de remplir l'engagement qui a été pris pour lui conserver la vie ? Ceux qui l'ont sauvé n'auroient-ils rien à prétendre de lui ? En trompant leur attente, ne leur feroit-il pas un tort, qu'il n'a point droit de leur faire ? ne manqueroit-il point à ce qu'il se doit à lui-même, & ne violeroit-il pas également les vœux de la nature, les loix de l'équité, les devoirs de la plus juste reconnoissance ? Rien n'est plus évident que l'affirmative à tous ces égards.

Q 2

Le cas des mineurs est le même quant au fond. Quoique leurs dangers ne fussent pas aussi grands dans l'état d'anarchie ou de dispersion, ils l'eussent été assez pour devoir être très-redevables à leurs parents, d'une association qui non seulement les en a mis à couvert, mais encore leur a procuré mille avantages, dont on ne peut jouir que dans l'état de Société. A combien de maux leur enfance n'y eût-elle pas été exposée? Leurs pères, privés du secours des autres & de celui des arts, obligés de pourvoir eux-mêmes à tout, n'eussent pu leur donner toute l'attention & tous les soins qu'exigeoient leur foiblesse & leurs besoins naturels. Pendant que ceux-ci se seroient occupés à chercher au loin, une nourriture nécessaire & souvent difficile à trouver dans l'état d'anarchie & de dispersion, ceux-là abandonnés à la merci des bêtes féroces, des vagabonds, des voisins ennemis, & à mille autres accidents funestes, auroient risqué d'en devenir la proie. Leur éducation eût été entièrement négligée. Les talents dont nous a doués la nature, ces talents précieux qui nous font d'une si grande ressource, & auxquels nous devons tant de commodités & de plaisirs, leur seroient restés pour la plupart inconnus & inutiles: ils auroient vécu dans la misère, l'ignorance, la barbarie. Et quel état en

comparaison de celui qu'ils trouvent dans la Société! Ici, tout veille sur eux, le gouvernement, leurs parents, leurs voisins, leurs amis, leurs concitoyens; tout concourt à leur conservation & à leur bonheur. L'ordre public les préserve d'une foule de périls & de maux; assure leur naissance, leurs droits, leur état, & les environne de moyens pour subsister, pour s'instruire, pour se rendre heureux & capables d'entretenir un jour une famille. Ils ont part, comme tous les autres membres de la Société, aux biens sans nombre dont elle est la source; & plusieurs de ses meilleures institutions se rapportent à leur plus grande utilité.

Tous ces avantages ne les dédommagent-ils pas suffisamment de la liberté qu'ils ont perdue & de la sujettion où on les a mis? Est-ce un état de vraie liberté, que celui d'une indépendance qui prive de tant d'avantages, qui multiplie les dangers de l'humanité, qui rend plus difficile de pourvoir à ses premiers besoins & de remédier à ses maux, qui remplit l'ame d'incertitudes & de craintes, qui force à se tenir isolé, à fuir ses semblables, ou qui met continuellement en butte à leurs passions? Falloit-il que les parents, pour conserver aux mineurs une liberté si fausse & si funeste, les abandonnassent dès leur naissance dans cet état; ou qu'ils se pri-

Q 3

vassent eux-mêmes, en y demeurant avec leur famille, des avantages que leur offroit la Société, ou qu'en comprenant leurs enfans pendant leur minorité, dans le pacte Social par lequel ils s'unissoient pour l'utilité commune, ils leur laissoient le droit d'en violer les conditions, de le rompre dès qu'ils seroient majeurs, & de renverser au préjudice des autres membres du corps politique & de la postérité, un établissement qui leur auroit été si profitable à eux-mêmes? La nature & la raison s'opposoient également à ces trois partis. Elles ne permettent aux pères, ni d'abandonner leurs enfans mineurs, ni de renoncer à ce qui leur est très avantageux aux uns & aux autres, ni de faire dépendre le bien public, des caprices d'une jeunesse légère, sujette à méconnoître ses vrais intérêts & à se livrer aveuglément à la licence la plus pernicieuse. Les pères ont donc suivi les vœux communs de l'humanité, de la prudence, & de la raison, en assujettissant avec eux à l'ordre civil, leurs enfans que la Société n'auroit point admis à jouir de ses avantages, sans ce juste assujettissement, n'étant pas obligée de nourrir dans son sein, de protéger, d'élever des individus indépendants d'elle, qui pourroient être un jour assez ingrats pour la quitter avant de l'avoir dédommagée, & pour devenir mê-

me ses ennemis. Son droit sur eux, est donc très-légitime, indépendamment de leur propre consentement; puisqu'il est fondé sur celui que la nature a donné à leurs pères, sur ce qu'ils se doivent à eux-mêmes & à leur postérité dont ils n'ont pas droit de sacrifier les intérêts, & sur la reconnaissance que la Société a eu lieu de présumer & d'attendre de leur part.

Ce qui est fait pour notre plus grand bien, n'a pas besoin de notre consentement pour nous engager à en remplir les conditions justes & nécessaires; l'amour de nous-mêmes & notre propre raison contre lesquels il ne nous est pas permis d'agir, nous y engagent indispensablement. Les avantages que retirent de la Société, les hommes élevés dans son sein, sont si nombreux & si grands, qu'on ne peut jamais assez faire pour l'en dédommager. On ne s'acquitte point envers elle; on lui reste toujours redevable, parce que les obligations qu'on lui a, s'augmentent sans cesse à mesure que vivant au milieu d'elle, on s'efforce de lui rendre ce qu'on en a reçu. Enfin une longue jouissance de bienfaits, accordés par la tendresse dans l'espérance qu'on en maintiendroit la source établie pour la postérité comme pour la génération présente, est un lien d'autant plus fort & sacré pour les cœurs bien faits,

Q 4

que la reconnaissance est à leurs yeux, le devoir le plus saint & le plus inviolable.

C'est sur ces fondements que tous les Etats du monde, regardent les enfants de leurs sujets, comme étant dans la même relation politique & dans les mêmes obligations que leurs pères; bien qu'ils ne les reconnoissent pas encore capables de contracter aucun engagement exprès ni tacite. Et leurs droits à cet égard, ne sauroient être mieux établis.

Quant aux étrangers, en entrant dans un état politique, ils se soumettent tacitement à ses loix, & sont dès lors dans le cas d'en devoir porter la peine, s'ils viennent à les violer. Aussi, lorsque cela a lieu, on les traite par-tout comme des rebelles & des coupables. Et ils ne peuvent pas s'en plaindre. L'Etat au sein duquel ils se trouvent, les prend d'abord sous sa protection: pendant le séjour qu'ils y font, ils participent aux bénéfices du gouvernement & de la police; ils doivent donc être assujettis à s'y conformer, & à en éprouver la punition, comme tous les sujets, quand il leur arrive d'y manquer. Chaque Société est maîtresse chez elle: elle peut faire dans toute l'étendue de sa domination, tels règlements qu'elle juge à propos pour le maintien de l'ordre & le bien général. Les étrangers sont aussi maîtres d'y venir, ou de n'y pas venir; mais dès qu'ils

ont mis le pied sur son territoire, elle a droit d'exiger d'eux qu'ils s'y conduisent avec sagesse, & qu'ils n'y donnent pas l'exemple dangereux du mépris de son autorité & de ses loix. C'est une précaution que la sûreté publique ne permet pas de négliger. Si cette condition leur déplait, on leur laisse la liberté qu'on n'accorde pas toujours aux naturels mêmes, de se retirer ailleurs; pourvu toutefois qu'ils sortent du pays d'une manière légitime, par les voies autorisées & ouvertes, & non furtivement, par des chemins inusités & défendus: car alors, on seroit en droit de les poursuivre & de les arrêter, comme suspects de quelque trahison, ou de quelque mauvais coup, jusqu'à ce qu'on eût assez éclairci les motifs secrets de leur évasion.

Mais n'est-ce pas de cette manière que le Suicide sort de la Société? Quand même la voie qu'il prend, ne seroit pas interdite par l'autorité civile, peut-il tromper l'opinion & l'attente de ceux qui, présumant bien de lui, lui ont ouvert un asyle sûr & agréable au milieu d'eux, l'ont traité comme l'enfant de la patrie & admis à la participation de leurs communs avantages; peut-il les quitter d'une manière si dangereuse pour leur corps par le mauvais exemple qu'elle fournit à ses membres inquiets & mélancoliques,

Q 5

sans les autoriser à le traiter, après sa défection, comme un sujet ingrat, infidele, également indigne des honneurs de la sépulture & de paroître sur la liste des bons citoyens, parmi lesquels on avoit écrit son nom? Combien plus donc la Société a-t-elle ce droit tant sur les étrangers qu'elle a reçus dans son sein, que sur ses sujets naturels, mineurs & adultes; lorsqu'ayant défendu le meurtre volontaire de soi-même, ils le commettent au mépris de ses loix, malgré la soumission qu'ils lui devoient, soit en vertu des liens & des obligations de leur naissance, soit par leur propre engagement exprès ou tacite?

„ Il suffit d'être homme pour avoir des droits sur l'homme. L'humanité est un nœud fait pour lier invisiblement le citoyen de Paris à celui de Pékin. C'est un pacte qui engage également tous les membres de la grande famille, dont les différents peuples du monde ne sont que les individus épars. Ce pacte est la sauve-garde de notre race; il met chacun de nous en droit de réclamer la justice, la pitié, les bienfaits de tout Etre sensible, de quelque pays, de quelque religion, de quelque condition qu'il soit".

„ Il n'est pas permis à l'homme qui vit en Société d'être indifférent sur les maux qui la touchent. Quiconque n'est pas profondé-

ment indigné de l'injustice & du crime, est un mauvais citoyen qui méconnoît ses propres intérêts. Quiconque permet le mal qu'il pourroit empêcher, se rend complice du crime. Quiconque abandonne la cause de ses associés est un lâche & un traître".

" La Société pour sa propre sûreté peut justement écarter ceux qui mettent obstacle à ses vues, & punir ceux qui troublient sa félicité. Si tout homme attaqué par un ennemi, a le droit de se défendre, la Société jouit sans doute du même droit".

" La Société a des droits légitimes sur ses membres par les avantages qu'elle leur procure: chaque citoyen fait avec elle un pacte tacite qui, pour n'être pas rédigé par écrit ou clairement énoncé, n'en est pas moins réel. Pour exercer des droits sur ses membres, la Société leur doit la justice, la protection, des loix qui assûrent leur personne, leur liberté, leurs biens: elle s'engage à les garantir de toute injustice ou violence, à les défendre contre leurs passions réciproques, à les mettre à portée de travailler sans obstacle à leur bien-être propre sans préjudice de celui des autres; à placer chacun sous la sauve-garde de tous, pour le faire jouir en paix des choses qu'il possède ou qu'il a justement acquises par son labeur, ses talents, son industrie."

„ Voilà les conditions sous lesquelles toute association raisonnable s'est formée ; voilà sur quoi l'autorité de la Société peut légitimement se fonder. Chaque citoyen, pour son propre bonheur, s'oblige à s'y soumettre, & à dépendre de ceux qu'elle a rendus les dépositaires de ses droits & les interprètes de ses volontés.”

„ D'après ces conditions, chaque citoyen acquiert des droits sur la Société qui, pour sa conservation propre, est obligée d'être fidèle à ses engagements. En vue de ces avantages le citoyen, de son côté, s'engage à être juste; à subordonner ses intérêts personnels à ceux de la Société; à soumettre ses volontés à la sienne; à la défendre de toutes ses forces; à lui sacrifier la portion de ses biens nécessaires à la conservation & à la prospérité de tous; à la servir de ses talens, de ses lumières, de ses facultés; à ne point troubler ses associés dans leurs possessions; à les y maintenir de tout son pouvoir; à coopérer selon ses forces à la prospérité générale dont la sienne dépend.” Il doit donc se conserver lui-même pour elle, autant qu'il le peut, & s'abstenir de donner aux autres l'exemple de ce qui tendroit à sa destruction, de ce qu'elle défend.

„ Les volontés de la Société s'expriment

par les loix. La loi est une règle que la Société prescrit aux citoyens, en vue de la conservation & du bien-être de tous."

Les loix pénales sont celles qui punissent le citoyen, quand il a violé la loi. En refusant d'obéir à des loix justes, il rompt ses engagements avec la Société; conséquemment il la dégage des siens; il devient l'ennemi de ses associés, ils ont le droit de le punir, ou de le priver des honneurs & du bien-être auxquels il n'a droit de prétendre, qu'autant qu'il est fidèle au pacte social".

„ Se plaindre où s'irriter des malheurs attachés à la vie sociale, c'est se révolter contre la nécessité des choses"; c'est exiger la perfection & le souverain bonheur, de causes naturellement imparfaites & indigentes. Il est nécessaire qu'il y ait des dissensions, des procès, des injustices, des maux, parmi des Etres fautifs, sujets à l'erreur, dont les intérêts divers se trouvent souvent en conflit, qui ne sont pas tous prudents, discrets, raisonnables, & qui ont des passions opposées, des vues qui se croisent, des talents qui se nuisent, des desseins qui se renversent. Les loix les plus sages & les plus puissantes ne sauroient remédier à tout; & accorder des contraires. La justice même la plus active & la plus

incorruptible, n'est pas à l'abri des surprises; incapable de tout voir, de tout approfondir elle-même, elle est souvent obligée de s'en rapporter à des apparences qui lui en imposent, ou à des dépositions qui la trompent. Il est nécessaire au milieu d'un corps dont tous les membres n'ont pas la même force, la même capacité, les mêmes moyens, la même activité, la même prudence; que ceux qui en ont le plus culbutent ceux qui en ont moins, & s'élèvent au dessus d'eux. Les habiles, les diligents, les sages y doivent naturellement profiter de leur habileté, de leur diligence, de leur sagesse; tandis que les ineptes, les paresseux, les vicieux y souffrent de leur impéritie, de leur paresse, de leurs vices. Et quand cela arrive, quand les circonstances, les fautes, les folies des uns tournent au profit des autres qui en savent tirer parti, ce n'est pas à la Société que les perdants doivent s'en prendre; c'est au cours naturel des choses, c'est à eux-mêmes. Enfin il est nécessaire que quand l'Etat est injustement attaqué par des voisins ennemis, il arme ses sujets pour défendre la cause commune, il augmente les impôts pour fournir aux dépenses indispensables de la guerre; & que, si elle est malheureuse, les parents de ceux qui y périssent, les sujets qu'elle ruine, tous les membres de l'Etat

auquel elle est funeste, se ressentent long-temps de ses désastres.

Par la réunion des volontés & des forces d'une multitude d'individus, par le concours de tous au bien général, on peut diminuer beaucoup les dangers & les maux de l'humanité: mais ne cherchons point de bonheur parfait dans les Sociétés les mieux constituées d'un monde, où toutes les causes physiques & morales sont continuellement en combat. Il n'en est aucune qui mette à l'abri de tout mal & qui n'ait des membres malheureux. On en trouve par-tout sur la terre où il y a des hommes. Le nombre en est incomparablement moins grand, parmi ceux qui vivent en Société: leur union leur procure des secours mutuels plus prompts & plus abondans; augmente leurs moyens, leurs consolations, leurs agréments, & fait servir les besoins des uns, d'aliment à l'industrie qui pourvoit aux besoins des autres. Cela ne doit-il pas suffire pour nous attacher au corps politique qui nous a reçus bénignement dans son sein? Garantissons-nous le plus que nous pouvons de la corruption & des maux qui y règnent, & souffrons en avec patience les effets que nous n'avons pas pu éviter. Ne nous fâchons pas, ne nous étonnons pas même d'en ressentir les atteintes. Vouloir jouir des avantages de l'as-

ciation, sans en éprouver les inconvénients, c'est vouloir l'impossible. " Etre surpris de " voir tant de vices inonder la Société & de " s'en trouver incommodé, c'est être émer- " veillé de marcher moins à l'aise dans une " rue fréquentée, que lorsqu'on se promè- " ne dans les champs. Plus une Société est " nombreuse, plus les passions discordantes " & multipliées produisent de fermentations. " Si les grandes villes sont les plus corrom- " pues, ce sont aussi celles où l'on trouve " le plus de talents, de ressources, & de " vertus. Plus une machine est compliquée, " plus ses mouvements sont faciles à déran- " ger. Le frottement multiplié rend son " jeu plus pénible, que celui d'une machine " plus simple. Quelque force qu'on ait, il " est bien difficile de n'être pas entraîné, " quand on se place dans la foule".

Mais ces inconvénients & ces maux sont-ils comparables à ceux qui naissent de la dispersion & de l'anarchie? Ne sont-ils pas bien réparés & bien rachetés, par les avantages dont les Sociétés politiques environnent les individus qui les composent?

Considérons l'homme naturel, isolé, pri-
vé, dès son enfance, par quelque désastre,
du couple qui lui avoit donné la vie & qui
prenoit soin de lui. Nud, sans armes &
sans autre secours que son imbécillité, il
erre

erre comme au gré du hazard: pouvant à peine atteindre aux fruits du moindre arbre, il broute l'herbe des campagnes: exposé sans défense à toute la fureur des bêtes farouches qu'il rencontre, il veut fuir & ses pieds mal-assurés ou qu'arrête la frayeur, lui sont inutiles: il fait retentir les montagnes & les vallées de ses plaintes lugubres, & semble reprocher à la nature le peu de soin qu'elle prend de lui: il réclame en vain les forces de celle qui l'allaita; les rochers se contentent de répéter ses cris sans pouvoir soulager ses douleurs (a): tout lui fait peur & rien ne le rassure: l'ennui le poursuit, la crainte ne l'abandonne pas dans son affreuse solitude; il soupire après son semblable; il le cherche, & ne trouve que des animaux qui le fuient ou qui l'effraient: il se cache; il n'ose sortir de sa retraite que lorsque la faim & la soif le pressent; il se hâte de les aller appaiser dans le premier champ & au premier bourbier qui s'offrent à sa vue: mais les aliments empoisonnés qu'il y prend, lui donnent enfin la mort.

(a) Voyez Principes Philosophiques pour servir d'introduction à la connoissance de l'Esprit & du Cœur humains. chap. LXVII. & LXX.

Peut-être les sauvages qui vivent dispersés par troupes, dans l'indépendance & dans l'anarchie sont-ils plus heureux? Considérons les ces peuples ignorants & grossiers, connoissant à peine les choses les plus nécessaires à la vie, & plus éloignés des lumières de l'homme, que de la stupidité des bêtes. Nous verrons que les besoins les accablent, les désirs les agitent, l'imagination les tourmente, sans les réveiller de la léthargie dans laquelle la paresse les tient ensevelis. Nous verrons, ici, le Cannibale se nourrir de la graisse de ses prisonniers; là, les peres manger leurs enfants; ailleurs, les enfans dévorer leurs pères. Les uns égorgent leurs épouses sur le moindre soupçon; les autres oublient en leur faveur, un crime qu'ils ne pardonnent jamais à leurs amants. Nous verrons ces troupes barbares divisées, ennemis, occupées à s'entre-détruire, toujours en guerre & jamais paisibles; environnées de dangers; obligées de se défendre, tantôt les unes contre les autres, & tantôt contre les animaux féroces qui peuplent avec elles leurs forêts & leurs contrées. Nous verrons des hommes vieillis avant le temps, plus affolés que durcis par les injures de l'air, mutilés par les blessures, estropiés par les chutes, épuisés par la faim ou surchargés

d'une nourriture souvent mauvaise (a): les arts ignorés parmi eux: les terres incultes, couvertes de bois & de marais qui rendent l'air froid & mal-sain: un sol fécond qui ne produit que des herbes inutiles ou pernicieuses à ses habitants; qui renferme des matériaux en abondance, pour les besoins & les commodités de la vie, qu'on ne connaît point, ou dont on ne peut faire usage, faute d'industrie, d'instruments & d'ouvriers pour les mettre en œuvre; & qui n'offre pour tous édifices, pour toutes habitations que des cavernes obscures, ou des huttes chétives incapables de garantir contre les mauvais temps & de résister aux tempêtes. Nous verrons enfin la mauvaise foi, la défiance, la crainte, l'envie, la jalousie, l'ambition, la haine, la vengeance, la fureur, la superstition, la rapine, le brigandage, le meurtre, la cruauté, tous les vices, enfants de l'ignorance & de l'oisiveté régner, parmi ces peuples indisciplinés; toutes les passions

(a) Voyez les pages 56. 57. 58. 134. & 135. du Discours de M. Jean de Castillon Professeur de Philosophie & de Mathématiques à Utrecht, sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Pour servir de réponse au Discours que M. Rousseau, citoyen de Genève, a publié sur le même sujet. Imprimé à Amsterdam, chez J. F. Jolly. 1756.

jusqu'aux plus brutales y exercer leur emprise. Quel spectacle! Quel fort affreux!

Que celui des hommes qui vivent unis sous une autorité légitime, est différent! Qu'il doit paroître heureux, malgré ses imperfections & ses disgraces, comparé avec le sort des infortunés dont on vient de croyonner le tableau!

Ils trouvent dans la Société une foule de moyens pour subvenir à leurs besoins naturels, tant du corps que de l'esprit: des paysans qui, par la culture des terres & le soin des troupeaux, rendent au-tour d'eux les vivres abondants & d'un prix modique; des ouvriers & des artisans qui leur font toutes les choses nécessaires à la vie, à ses commodités, à ses agréments, qu'ils seroient incapables de se faire à eux-mêmes; des directeurs éclairés qui les guident dans le chemin de la vertu & du bonheur; des guerriers qui les défendent contre leurs ennemis du dehors; des magistrats & des loix qui les protégent contre leurs ennemis du dedans; des juges qui décident leurs différents avec impartialité & justice; des gardes qui veillent à leur sûreté pendant la nuit; des médecins qui soulagent leurs maux corporels & rétablissent souvent leur santé, contre leur propre attente; des citoyens prêts à courir à leur secours au moindre danger; des amis en-

fin, dont le commerce est pour eux une source de consolations, de charmes, de délices.

La Société leur fournit des ressources & des facilités nombreuses, qu'ils ne trouveroient pas hors d'elle, pour exercer, développer, perfectionner leurs talents, pour s'avancer dans la carrière de la fortune & de la gloire, ou pour améliorer leur sort, se garantir des accidents qu'ils ont à craindre, & se procurer les choses essentielles qui leur manquent. De doux asyles y sont ouverts aux orphelins, aux vieillards, aux malades pauvres, où ils reçoivent des mains secourables de la charité, les soins & les soulages- ments dont ils ont besoin. Les biens & les plaisirs de tout genre, les bons exemples, les grands modèles, les encouragements au travail & à la vertu s'y présentent de toutes parts. Ceux qui ont bien mérité de la patrie y obtiennent des récompenses profitables, des distinctions flatueuses dont le bénéfice & l'éclat se répand sur leur postérité. On y participe en mille manières à la bien-veillance & aux succès de ses semblables. Chaque citoyen y travaille pour les autres citoyens, en travaillant pour lui même : chaque génération y prépare des avantages pour les générations suivantes. La politesse & l'urbanité y adoucissent les caractères & les

R 3

mœurs: la police & les loix y brident les passions trop fougueuses, y enchaînent les méchants, & les obligent de se cacher. On y jouit de toute la tranquillité, de toutes les douceurs, de toute la sûreté, dont il est possible de jouir sur la terre. La demeure de l'homme de bien, des gens d'honneur, des familles honnêtes, y est respectée comme un asyle inviolable & sacré. Les voyages y sont devenus plus aisés & moins dangereux, la terre plus fertile, l'air plus pur & plus sain, les saisons plus tempérées, les espèces plus communes. Le commerce y amène, y fait affluer & circuler par des canaux innombrables, les productions & les richesses des autres climats. Les arts & les sciences y nourrissent une infinité d'hommes, qui sans cela mourroient de faim & de misère. Je ne finirois pas, si je voulois détailler tous les avantages de la Société civile. Les agréments s'y trouvent semés par-tout, sous les pas & les regards de ceux qui vivent au milieu d'elle: des villes peuplées & opulentes; des campagnes cultivées, couvertes de charmantes habitations, de nombreux troupeaux, de riches moissons, d'arbres, de fleurs, & de fruits de toutes les sortes, y ont pris la place des marais désagréables, des tristes déserts qu'on y voyoit autrefois, & offrent le spectacle le plus ravissant. Rien

ne manqueroit à la satisfaction des hommes en Société, s'ils favoient se contenter du possible, se soumettre à l'ordre & aux inconvénients naturels des choses: il ne tient qu'à eux d'y mener une vie douce & heureuse (a).

Si elle augmente leurs relations & leurs devoirs, elle augmente aussi leurs connoissances, leurs vertus, leurs satisfactions. Ces relations & ces devoirs deviennent autant de doux liens qui les attachent les uns aux autres & les unissent en un corps, dont toutes les parties conspirantes à un même but, se font réciproquement utiles, se rendent des services mutuels, se favorisent, se soutiennent. Par les liaisons qu'ils ont entr'eux, ils entrent en commerce: par ce commerce, chacun apprend à connoître les autres & à se connoître soi-même, connaissance aussi agréable qu'importante; ils se communiquent leurs idées, leurs découvertes, leurs vues, leurs sentiments, leurs besoins particuliers qui leur donnent occasion d'exercer leur commisération & leur bienfaisance, dont les actes font des plaisirs pour tous les cœurs;

(a) Voyez encore ici les pages 218. 220. 227. 245. 246. 252. & tout l'excellent Discours de M. Jean de Castillon, cité ci-dessus, où la Société est parfaitement justifiée des inégalités & des maux qu'on lui reproche.

ils s'inspirent de l'émulation ; ils se forment à la prudence. Les expériences, les mauvais succès, les fautes des uns instruisent les autres ; ils en tirent des lumières sur leurs vrais intérêts, des leçons de sagesse, des règles de conduite, des motifs à la pratique de tous leurs devoirs ; & l'acquit de chaque devoir est une satisfaction pour l'homme, même pour l'homme corrompu & méchant.

Si la Société fait naître de nouveaux besoins, excite les passions, multiplie les peines, elle multiplie aussi les biens & les plaisirs. Sans besoins, nous serions sans désirs & sans craintes, nous n'éprouverions de sentiments ni agréables ni désagréables, nous vivrions dans l'indolence & le repos : mais serions-nous heureux ? à quoi nous serviraient nos facultés, nos talents ? Ce sont les besoins qui nous aiguillonnent, qui nous font sortir de cet état stérile & fade de langueur & d'apathie, qui exercent notre sensibilité & notre intelligence ; & il n'y a pas de besoins sans peines. S'ils excitent les passions, c'est par l'activité des passions que la raison se perfectionne, que nos forces se développent & s'accroissent, que nos connaissances s'étendent, que nos vertus mêmes se produisent. Sans passions, nous serions stupides & inactifs, comme sans besoins.

Elles peuvent être plus funestes qu'utiles, je l'avoue; mais bridées par de bonnes loix, dirigées par un sage gouvernement, épurées par les principes d'une religion sainte, elles deviennent une source féconde des plus grands biens. Nous leur devons nos progrès dans les sciences, dans les arts, & dans la vertu; progrès qui sont toujours proportionnels à l'activité des passions, comme l'activité des passions est, à son tour, proportionnelle à la multiplicité des besoins pressants qui les excitent. En les augmentant ces besoins, la Société nous devient donc extrêmement avantageuse; pourvu que nous sachions conserver notre empire sur tous ceux qui ne nous sont pas essentiels, ou auxquels nos circonstances ne nous permettent pas de subvenir.

Si dans la Société les hommes se font obstacle & se nuisent, à divers égards, les uns aux autres; ils s'aident & se favorisent beaucoup, à bien d'autres égards. Il est des choses nécessaires à leur sûreté & à leur bien-être, dont aucun d'eux ne viendroit jamais à bout, en agissant seul ou séparément; mais qui s'exécutent avec facilité & promptitude, par les travaux réunis & les contributions pécuniaires d'un grand nombre. Telles sont la construction solide de leurs maisons, la destruction des bêtes féroces, la chasse des

R 5

troupes de voleurs ou d'ennemis, le défrichement des forêts, le desséchement des marais & des lacs, les digues à élever contre le débordement des eaux, les canaux à creuser pour en détourner le cours, ou en faciliter l'écoulement, &c.

Si dans les gouvernements civils, le Souverain a droit de vie & de mort sur ceux qui commettent quelque crime ; de nous imposer des tributs, & de nous obliger à des services périlleux pour la défense & les besoins de l'Etat, ces pouvoirs & les abus qu'on en peut faire, sont bien moins à craindre que les dangers où l'on seroit à tout moment, dans la dispersion & l'anarchie, de devenir la proie du ressentiment & des passions effrénées de chaque homme qui, pour la plus légère offense, ou sous le moindre prétexte, s'arrogeroit le droit de nous enlever nos provisions & nos biens, de nous forcer à le servir, & de nous tuer (a).

Enfin si, d'un côté, la Société ôte à l'homme sa liberté naturelle, elle la lui rend & l'accroît d'un autre côté. La liberté

(a) Voyez, Système de philosophie morale de Hutcheson Tom. I. pag. 481. & suivantes, & Tom. II. pag. 356, 357, 358.

naturelle laisse à la volonté toute son inconstance. La liberté civile la fixe, & oblige l'homme à vouloir toujours ce qu'il a voulu une fois. C'est par un acte de liberté naturelle, que les hommes se sont unis & assujettis à certaines loix. C'est dans la continuation de cette volonté que consiste la liberté civile qui, à tout autre égard laisse dans son entier la liberté naturelle" (a). D'ailleurs on peut faire bien plus de choses dans l'état social, que dans l'état naturel: l'esprit y a plus de lumières, la volonté plus d'objets, la liberté plus de moyens: le concours des autres, les forces réunies de tous, y augmentent le pouvoir particulier de chacun; & plus on a de pouvoir, plus on est libre. "Les partisans de la vie sauvage, nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouir; tandis que (selon eux) la plupart des nations civilisées sont dans les fers. Mais des sauvages peuvent-ils jouir d'une vraie liberté? Des Etres privés d'expériences & *presque* de raison, qui ne connoissent aucun motifs pour contenir leurs passions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des Etres vraiment libres?

(a) Discours sur l'origine des inégalités &c. par M. J. de Castillon pag. 172.

Un sauvage n'exerce qu'une affreuse licence, aussi funeste pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en son pouvoir. La liberté entre les mains d'un Etre sans culture & sans vertu, est une arme tranchante entre les mains d'un enfant". La Société nous empêche par ses loix d'en trop abuser, & nous apprend, par la culture & la force qu'y reçoit notre raison, à nous en servir sagement. On ne doit pas mettre sur son compte les abus qu'en font ses membres, non plus que leurs désordres & leurs vices: elle les désaprouve, & fait, en joignant l'autorité de la religion à celle des loix, tout ce qu'elle peut pour les prévenir. Quoiqu'elle n'y parvienne pas entièrement, elle nous en épargne assez des plus funestes, pour lui avoir, à cet égard comme à tant d'autres, les plus grandes obligations.

Des avantages qui compensent avec tant de surabondance, les désagréments & les maux auxquels on est exposé dans la Société; des avantages, qui s'y trouvent par-tout plus ou moins, & qui y croissent à mesure que l'esprit humain se développe & s'éclaire, ne doivent-ils pas intéresser à sa conservation, tout homme raisonnable & sage? ne méritent-ils pas à chaque corps politique, l'attachement, la reconnoissance,

le dévouement de tous ceux qui, nés & élé-
vés dans son sein, ont participé le plus qu'il
étoit possible à ces avantages? Laissent-ils
aux sujets malheureux que l'Etat ne peut
empêcher de l'être, & qui le feroient bien
plus encore, sans lui, aucun prétexte légi-
time de lui nuire, ou de l'abandonner sans
son aveu, quand il n'est à leur égard ni ty-
ran ni injuste? & le Suicide, par lequel,
malgré les bienfaits de la Société, on la pri-
ve des services qu'on lui devoit, on viole
ses loix, on rompt tous ses engagements &
ses liens avec elle, on y ouvre la porte à
un déluge d'abus & de maux, on sappe ses
fondements, on travaille à sa ruine, en in-
vitant à se détruire tous ses membres mécon-
tents, tous les infortunés & les pauvres,
dont le nombre y est nécessairement consi-
dérable & dont elle a le plus grand besoin;
n'est-il pas une ingratitudo, une perfidie con-
tr'elle, un crime même contre l'humanité
qui lui doit tous les progrès, tout le bon-
heur dont elle est capable sur la terre?

Qu'on juge maintenant de quel œil Dieu
peut voir ceux qui se défont volontairement
eux-mêmes. Peut-il les approuver? peut-
il leur donner le droit d'être coupables en-
vers leur patrie, envers leurs bienfaiteurs,
envers tout le genre-humain? Quel blasphème!
Dieu est juste & saint, il aime essen-

tiellement l'ordre & la vertu: il n'aprouve, il ne veut donc pas qu'on soit ingrat, infidele; qu'on manque à ses obligations les plus sacrées; qu'on méprise une autorité légitime & nécessaire; qu'on trompe les justes désirs & les espérances légitimes de ses concitoyens, de ses proches, de ses amis; qu'on fasse une action telle que le meurtre volontaire de soi-même, aussi furieuse que dénaturée, aussi funeste que lâche, dont l'exemple contagieux en devenant fréquent, rempliroit le monde de désordres, de crimes, de malheurs, dévasteroit la terre d'hommes, feroit descendre avant leur naissance de nombreuses générations dans le tombeau, & encourageroit les scélérats aux plus grands forfaits, en leur indiquant une ressource assurée pour se soustraire aux supplices, dont l'horreur seule peut enchaîner leur audace.

Dieu nous a faits pour la Société: c'est ce que prouvent notre foiblesse naturelle, nos besoins mutuels qui nous rendent dépendants, incapables de nous passer les uns des autres; notre perfectibilité, nos talents qui ne peuvent s'exercer & se déployer que dans la vie sociale; la faculté dont nous sommes doués d'exprimer nos pensées & nos sentiments par le langage, faculté qui nous est si avantageuse pour l'accroissement de nos lumières, pour notre perfection & notre bon-

heur, mais qui nous seroit inutile si nous ne devions pas vivre ensemble, & nous communiquer réciproquement ce que nous pensons & sentons, nos découvertes & nos secours. C'est ce que prouvent aussi les diversités, les inégalités que la nature met entre les tempéraments, les forces, les talents des hommes; le penchant d'un sexe pour l'autre, celui des pères pour leurs enfants; la commisération & l'amour que chacun éprouve naturellement pour ses semblables; le plaisir que nous trouvons dès notre plus tendre enfance à éprouver leurs caresses, à les voir, à les fréquenter, & dans l'âge de raison à en être aimés & estimés, à les aimer & leur faire du bien; l'ennui & l'horreur que nous inspire la solitude; le désir du bonheur qui nous est commun à tous & qui ne peut être nulle part mieux satisfait que dans un état de Société. C'est ce que prouvent encore, par analogie, & par induction de la sagesse de Dieu & de l'harmonie de ses vues, dans les choses qui ont des rapports sensibles à un même but, ces quadrupèdes, ces amphibiies, ces oiseaux, ces insectes qui se cherchent, s'assemblent, s'avertissent, s'entraident, se suivent avec un ordre qui marque visiblement une certaine subordination entr'eux. Dieu qui a mis un penchant social dans ces animaux, l'auroit-il refusé à

l'homme, pendant qu'il lui prodiguoit toutes les autres facultés & qualités sociales? Non, cela ne se peut supposer; & les faits viennent ici à l'appui des plus fortes conjectures. Les plus sauvages des hommes, les habitants de la nouvelle Hollande, vivent par troupes: la sociabilité du genre-humain est marquée dans tous les âges par l'union des familles, par l'établissement des républiques & des empires: l'histoire nous montre presque par-tout & dans tous les temps, les hommes attroupés & unis par quelque sorte d'association. Leurs besoins naturels, leur multiplication, la culture de leur esprit, leur mieux - être l'exigeoient. Sans une Société passagère entre le père & la mère, l'homme ne fauroit être engendré. Sans une Société plus durable entre la mère & l'enfant, l'homme ne peut être élevé. Sans une Société permanente entre les divers individus, l'homme ne peut être perfectionné. Quels soins plus grands la nature pouvoit-elle prendre pour préparer notre sociabilité? Quels moyens plus sûrs pouvoit-elle employer pour rapprocher les hommes, & leur faire connoître que Dieu les appelle à vivre en Société (a)? C'est ce que prouve enfin

la

(a) La Sociabilité de l'homme est très bien établie, dans

la Révélation : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui. Et l'Eternel Dieu fit une femme, l'amenà vers Adam, les bénit, & leur dit : Croissez, multipliez, remplissez la terre, & l'assujettissez (a).* *Tu aimeras ton prochain comme toi même (b).* *Tu établiras des juges & des prévôts dans toutes tes villes, pour juger le peuple de toutes tes tribus selon la justice (c).* *Quoique nous soyons plusieurs, nous sommes un seul corps, & chacun de nous est à l'égard des autres, ce que les membres sont entre eux.* *Aimez vous les uns les autres cordialement comme des frères, & n'ayez tous ensemble, qu'un même esprit (d).* *Que toute personne soit soumise aux Puissances supérieures : car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu, & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre (e).* *Soyez donc soumis à tout ordre humain ; puisque telle est la volonté de Dieu (f).*

Mais nous ayant fait d'une nature sociable

dans la 2. partie du Discours de Mr. de Castillon, cité plus haut. Aussi en a-t-on profité ici.

(a) Gen. ch. I. vers. 18. & 22.

(b) Levit. ch. XIX. vers. 18.

(c) Deut. ch. XVI. vers. 13.

(d) Röm. ch. XII. vers. 5-16. 1 Cor. ch. XII.

(e) Rom. ch. XIII. vers. 1. 2.

(f) 1 Pierre ch. II. vers. 13-15.

S

& perfectible, ayant préparé notre sociabilité de la manière la plus marquée, aimant l'ordre moral autant que l'ordre physique, voulant l'avantage, la conservation, l'accroissement, l'amélioration des espèces vivantes qu'il a créées, & la Société favorisant la multiplication, les développements, les progrès de l'espèce humaine, nous étant avantageuse, nécessaire même pour mieux exercer nos facultés & nos talents, pour déployer notre perfectibilité, pour étendre de plus en plus la sphère de nos idées, de nos capacités, de nos vertus, de nos biens, de nos plaisirs, Dieu s'intéresse donc infiniment à elle : il veut donc que les hommes qu'il invite à la former, répondent à ses sages & salutaires vues, s'abstiennent de lui nuire, concourent chacun de tout son pouvoir à sa conservation & à son bonheur, en respectent l'autorité & les loix, en resserrent & cherissent les sacrés liens. Le Suicide qui les brise ces liens, qui est nuisible en tant de manières à la Société, qui l'attaque & l'ébranle dans ses premiers fondements, qui la ravage & la détruit en détail, n'est donc point un droit que Dieu accorde, ni une action qu'il approuve. Ce ne peut donc être au-contreire qu'une usurpation sacrilège qu'il condamne ; qu'une opposition insensée à ses desseins avantageux,

qui lui déplait souverainement; qu'une révolte contre la Société & contre lui-même, qui lui est odieuse; qu'un crime, en un mot, punissable dans cette vie & dans l'autre.

Il se présente ici, une difficulté qu'il faut résoudre, avant de finir ce chapitre.

Les hommes formés en corps de Société politique, ont remis aux dépositaires de leurs droits, celui, non seulement de les punir de mort, lorsqu'ils se rendroient coupables de quelque délit, digne de cette punition; mais encore d'exiger qu'ils exposent leur vie à des périls certains, & qu'ils la sacrifient volontairement pour le salut ou le bien de la patrie. Chaque homme se croit même en droit de l'exposer pour son avantage particulier ou pour celui d'autrui. La Révélation a confirmé ce droit: elle ordonne dans certains cas, la mort des coupables: elle autorise ces guerres justes, où, comme dans les plus injustes, on n'achète souvent la tranquillité & la paix, que par des torrents de sang: elle loue ces vrais héros, ces fidèles martyrs, qui, pour les intérêts de la Société ou de la religion, ont eu le courage de sacrifier leur vie & de braver la mort (a).

(a) Visez entr'autres endroits de l'Ecriture, le chap. XI. de l'Epître de St. Paul aux Hébreux.

Jesu-Christ, qui nous a laissé lui-même l'exemple de ce généreux sacrifice, en a fait l'éloge, lorsqu'il a dit: Que *le bon berger met sa vie pour ses brebis* (a). Qu'il n'y a point de plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis. Il faut donc, que l'homme ait naturellement le droit de disposer de sa vie, & qu'il puisse se l'ôter quand il le juge à propos; sans quoi, il ne pourroit ni transmettre ce droit à ses chefs, ni la sacrifier légitimement, dans aucun cas, pour les autres.

Cette objection, toute spacieuse qu'elle est, tombe d'elle-même, si je prouve que le droit de disposer de sa vie en faveur d'autrui, dans le besoin & la nécessité, est fondé précisément sur les raisons opposées à celles qui nous défendent de nous donner une mort inutile & lâche, & découle nécessairement de l'obligation naturelle où nous sommes, de faire tout ce qu'exige notre conservation & notre bonheur, aussi bien que la conservation & le bonheur des autres. Car le droit qui se trouve entre des contraires, est toujours du côté opposé à celui où il n'est pas. Ainsi la mort qu'il ne m'est pas permis de me donner, quand je puis conserver & rendre utile ma vie, parce que j'a-

(a) Jean ch. X. vers. 12. & 15. & ch. XV. vers. 13.

girois contre les vœux de la nature, parce que je nuirois aux autres & à moi-même, parce que je me soustrairois aux devoirs que Dieu m'impose dans le poste où il m'a placé, je dois l'affronter & la chercher, dans un danger inévitable & pressant, parce que c'est l'unique moyen qui me reste, soit pour m'en tirer, pour sauver ma vie ou mon ame, soit pour délivrer mes semblables, empêcher leur ruine, & procurer leur salut, leur liberté, leur bien-être. En mourant ainsi, j'agis en héros; je meurs en brave, noblement, vertueusement, & utilement pour mes semblables & pour moi-même; je reste dans l'harmonie de la nature; je me livre à ses plus beaux penchants; je remplis les vues de Dieu qui m'appelle, par les circonstances où je suis, à cet utile & généreux sacrifice; je satisfais aux plus grandes obligations de l'humanité; & j'ai tout lieu de croire, qu'en perdant ainsi la vie, je la recouvrerai immortelle & heureuse, dans un autre monde. Se peut-il donc un droit mieux fondé? Et peut-on dire la même chose de celui du Suicide?

Mais les raisons qui fondent le premier, ont-elles lieu dans tous les cas qu'allègue l'objection que je réfute? C'est ce qu'il faut présentement voir.

Et d'abord on n'en fauroit douter, quant

S 3

à l'état primitif & naturel de l'homme: ce droit y est évident. Chacun étant exposé sur la terre , aux attaques meurtrières des animaux & de ses semblables , la nature, en l'y plaçant, a dû lui donner le droit de se défendre contre les uns & les autres , & de les tuer dans la nécessité pour se sauver lui-même: c'étoit , après la fuite qui n'est pas toujours praticable & sûre, le seul moyen qu'il avoit de garantir sa vie. Mais l'exercice même de ce droit le met en danger de la perdre & d'ôter la sienne à son agresseur ? N'importe: il peut être plus fort ou plus adroit que lui; il a l'espérance de se conserver en le tuant: cette espérance l'autorise à se défendre, au risque de tuer, ou d'être tué. Quelque parti qu'il prenne sa vie est également en danger. Et entre deux dangers de périr, la nature allarmée, irritée, & puissante, fait courir à celui auquel il y a plus de probabilité qu'on échappe , ou dans lequel, probabilités égales des deux côtés , on peut déployer toutes ses forces , disputer la victoire à son ennemi, la lui faire acheter cher , lui donner une bonne opinion de soi, l'intimider par le souvenir du danger qu'il aura lui-même couru, & le rendre moins prompt dans la suite , à attaquer les autres.

Ce droit naturel qu'a chaque homme d'ex-

poser sa vie & celle de son agresseur, soit pour se défendre & se conserver lui-même, soit pour défendre & conserver les siens; est le vrai fondement du droit qu'exerce la Société sur la vie de ses membres. Elle le tient de chacun d'eux & comme eux de la nature. C'est exactement le même droit exercé d'une autre manière, par le corps ou une partie du corps à qui les particuliers l'ont remis & dû remettre, pour leur sûreté commune.

Lorsque les hommes, fatigués d'être toujours en crainte, toujours en combat & en péril dans l'état d'indépendance, dont les risques augmentoient sans cesse avec la multiplication du genre-humain, s'unirent en Société; pour sortir de cette fâcheuse situation, il fallut qu'ils revêtissent de leurs pouvoirs les chefs qu'ils s'étoient choisis, & qu'ils se soumissent, sous peine de mort, à l'autorité & aux loix nécessaires qu'ils établissoient pour maintenir l'ordre & la tranquillité parmi-eux. Autrement cette autorité & ces loix eussent été sans force; & la Société qui les rapprochoit, les mêloit, les confondoit & les endormoit entre les mains les uns des autres dans la sécurité de la foi publique, n'eut servi qu'à accroître infiniment leurs dangers, qu'à les mettre, pour ainsi dire, à la discrétion des perfides & des mé-

S 4

chants. En donnant à leurs chefs le pouvoir de les punir de mort, s'ils devenoient assez coupables pour le mériter selon la loi, ils ont donc suivi le droit de la nature & de la raison : 1. parce que, par là, ils ont extrêmement diminué leurs allarmes, leurs dangers, & pourvu de la meilleure manière à leur sûreté. 2. Parce qu'aucun ne voulant être ni meurtrier ni rebelle, le droit qu'ils donnoient de faire mourir ceux qui le seroient, étoit moins le droit de les tuer eux-mêmes, que de les préserver d'être tués. 3. Parce qu'il ne leur eût servi de rien, de ne vouloir pas se soumettre à cette peine, puisqu'indépendamment de leur soumission, les autres auroient eu droit de la leur faire subir, lorsqu'ils l'eussent méritée de leur part. Enfin parce que l'usage de ce droit accordé, dépendant de la propre volonté des concédants, ou d'un petit nombre d'actions qu'ils peuvent faire ou ne pas faire, qu'il leur est même facile d'éviter, il ne tient qu'à eux de rendre presque nul, le danger où il met leur vie : de sorte que bien loin de l'exposer plus par là, qu'elle ne le seroit sans cette concession, ils l'exposent infiniment moins, ils la mettent dans la plus grande sûreté possible ; avantage, que la nature & la raison ne leur permettent pas de négliger. Ainsi, quoique personne n'ait le droit

de se tuer volontairement, chacun à celui de consentir qu'on le mette à mort, quand il trouble essentiellement l'ordre social.

Le droit que l'homme a donné à ses chefs politiques, de l'obliger à exposer sa vie dans des périls certains & de la sacrifier pour le bien public, a aussi le même fondement. La Société qui ne peut subsister, sans le pouvoir de faire mourir les malfaiteurs & les rebelles qui la troublent au-dedans, ne le peut non plus, sans celui de forcer une partie de ses membres à la défendre contre ses ennemis du dehors, & à courir pour elle les hasards des combats.

Tous les hommes ne peuvent pas vivre sous un même gouvernement & une même autorité. Ils forment divers corps politiques dont chacun a ses intérêts & ses droits à part. Ces corps, indépendants les uns des autres, ont réciproquement les mêmes droits que la nature donne à chaque homme hors de la Société. Quand l'un d'eux attaque injustement son voisin, celui-ci, s'il ne veut pas devenir la proie de son ennemi, & encourager par sa lâcheté, tous les autres Etats qui l'entourent à lui faire une guerre continue, à l'opprimer & le ravager tour à tour, doit s'empêcher de repousser la force par la force. Mais comme toute la nation ne peut pas prendre les armes; comme il est

S 5

de l'intérêt public que les champs soient cultivés, les arts exercés, la justice administrée, l'ordre maintenu dans l'intérieur de l'Etat, il est nécessaire que la partie des citoyens la plus vigoureuse, la plus propre à se battre, prenne la défense de la Patrie & s'expose à la mort, à laquelle chacun de ceux qui composent le corps social en danger, feroit obligé de s'exposer dans l'état de nature, s'il se voyoit attaqué. C'est dans l'un & dans l'autre cas exactement le même droit, qui naît de celui que nous avons tous naturellement de nous défendre, & d'employer toutes nos forces pour notre conservation. Or, de ce que Dieu nous donne le droit d'exposer notre vie pour la conserver, & de la sacrifier même, lorsque ce sacrifice est nécessaire, au plus grand bien de la Société pour laquelle il nous a faits; s'ensuit-il, qu'il nous donne aussi celui de mourir volontairement sans nécessité pour nous ni pour les autres; & de priver, par là, l'Etat d'un membre dont l'existence lui est toujours utile à quelque égard, quand il ne feroit, comme je l'ai déjà dit, qu'y offrir l'exemple édifiant du courage, de la résignation, de la patience, de la crainte de Dieu, & du respect pour les loix.

Enfin le droit de hasarder sa vie pour la délivrance & le bien des autres, est fondé

sur le goût du beau moral, que nous tenons de la nature, & par lequel elle nous appelle évidemment aux bonnes œuvres. Comme il est des objets qui par eux-mêmes, sont agréables à voir & enchantent la vue, tandis que d'autres choquent & fatiguent les yeux, il est aussi des actions qui par elles-mêmes plaisent à nos esprits & nous arrachent notre approbation, tandis que d'autres nous répugnent & nous font horreur. Cette disposition naturelle de nos ames, ce sens moral prouve que nous sommes faits pour les choses belles de leur nature, ainsi que pour les utiles; & que tout ce qui porte ce caractère de beauté & d'utilité, est une loi divine qui nous en ordonne la pratique, comme tout ce qui porte un caractère de turpitude & de mal, dont l'idée excite notre blâme & notre mépris, est un ordre divin de nous en abstenir.

D'ailleurs la raison & la révélation nous disent que la vie ne nous a pas été donnée pour nous seuls, ou seulement pour la conserver & travailler à la rendre heureuse: mais aussi pour les autres; mais aussi pour y remplir nos devoirs envers eux, pour y pratiquer toutes les vertus, toutes les bonnes œuvres dont nous sommes capables, pour y exercer & y déployer la générosité de nos cœurs & la magnanimité de nos

ames, pour y mériter, en un mot, par des efforts, des sentiments, des actions louables, les récompenses immortelles de la vie future. Ainsi, tout ce qui est beau, grand, noble, vertueux, magnanime, utile à l'humanité, à la Société, est préférable pour nous à notre vie présente: non seulement nous avons le droit de le faire au prix de nos jours, c'est encore un de nos principaux devoirs, puisque notre nature nous y porte elle-même, & en est honorée. Tel est, sans contredit, ce devouement au bien public, qui fait qu'on affronte tous les hasards, qu'on se sacrifie pour lui. Tel est le transport généreux d'un homme qui voyant son bienfaiteur, ou son ami en péril, vole à son secours, & s'y expose courageusement lui-même pour l'en tirer. Telle est l'action de ces ouvriers utiles & intrépides, qui pour arrêter les progrès d'un incendie horrible, & sauver ceux que le feu va dévorer, oubliant tout, excepté les cris de ces malheureux qui retentissent au fond de leur cœur; s'élançant à travers les flammes, & les éteignent avec leurs sueurs & leur sang: de telles actions, de telles morts ont quelque chose de si touchant & de si beau, que nous ne pouvons leur refuser notre admiration, & qu'on ne sauroit douter que Dieu ne les approuve & ne les couronne de gloire dans l'autre vie.

Mais le Suicide fruit abortif d'une raison troublée, du dégout de soi-même, de l'ennui, du découragement, de l'impatience, du remords, de la crainte, de la rage, du désespoir, qu'a-t-il de beau, de vertueux, de louable? Qu'est-il en lui-même & dans ses effets, pour pouvoir croire que Dieu le permet & l'approuve? Nous l'avons vu plus haut; c'est une foiblesse, une lâcheté: une action insensée, souvent des plus funestes aux autres; témoin les malheurs de la famille Calas! une mort qui ne peut jamais être utile ni à son auteur ni à la patrie, & qui n'est propre à exciter en nous que du mépris ou de la pitié.

Autant donc que le droit de mourir pour le salut de nos semblables, est fondé sur les sentiments intimes de notre nature & les besoins de la Société; autant le droit de se tuer soi-même, pour s'affranchir de toute souffrance & de tout devoir est-il démenti par les principes les plus certains de l'humanité, de la raison, & du bon sens.



C H A P I T R E VI.

Où l'on combat ceux des Philosophes qui ont fait les apologies les plus éblouissantes du meurtre volontaire de soi-même.

On a prouvé dans le chapitre précédent, par des raisonnements & par des faits, que le Suicide est également contraire à la Nature Humaine & à la Société : qu'il en viole les vœux les plus saints & les droits les plus sacrés : qu'il en attaque les fondements, en expose les intérêts, en accroît les malheurs, en prépare la ruine. Comment se peut-il donc, que des Philosophes qui affectionnent tant de zèle pour le bien de la Société & de l'humanité en général, prennent à tâche, presque dans tous leurs écrits, de soutenir la fausse & funeste maxime, qu'il est permis à l'homme de se tuer, quand il trouve la vie trop dure, & qu'il lui préfère la mort ?

Il est vrai que les plus sages d'entr'eux modifient beaucoup cette liberté, en la restreignant au seul cas, où, accablé de maux insupportables & en apparence sans remède, on est non seulement inutile au mon-

de, mais encore à charge à soi-même & aux autres.

J'avouerai, sans peine, que le droit qu'ils attribuent à l'homme dans ce dernier cas, a infiniment moins d'inconvénients, que dans le système de ceux qui l'étendent à tous les cas, où l'on est dégouté, fatigué de la vie, & où la mort semble un bien désirable pour soi.

Cependant, on peut dire que les uns ne sont pas mieux fondés que les autres, dans leur opinion sur le Suicide, lequel, comme on se flatte de l'avoir déjà montré par bien des preuves, ne peut jamais être légitime. Ils se servent, à peu près, des mêmes arguments, pour en établir le droit prétendu; de sorte que, c'est les réfuter tous, que de renverser leurs communes raisons. Quoique nous les ayons prévenues par des principes, dont la probabilité seule suffiroit pour les anéantir, il importe d'y répondre plus directement & d'en rendre la foiblesse plus sensible; afin de ne laisser aucun doute sur ce point essentiel, aux amis de la vérité & du devoir qui lisent pour les chercher & les connoître. Les Auteurs des *Lettres Persanes*, du *Système de la Nature*, & de la *Nouvelle Héloïse*, nous paroissant être ceux qui ont écrit de la manière la plus séduisante & la plus forte en faveur du Suicide, nous al-

lons tâcher de découvrir l'erreur de leurs principes, & le faux de leurs raisonnements; en nous attachant plus, néanmoins, à ceux de M. *Rousseau* qu'aux autres, parce qu'ils nous semblent les plus spécieux soit par le fond, soit par le coloris.

§. I.

Réfutation de la fameuse apologie du Suicide, qui se trouve dans la LXXIV^e. des Lettres Persannes.

Usbek à son Ami Ibben.

A Smirne.

„ Les loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes: on les fait mourir une seconde fois, pour ainsi dire: ils sont traînés indignement par les rues: on les note d'infamie: on confisque leurs biens ”.

J'ai justifié plus haut cette procédure. J'y renvoie le Lecteur; & je n'ajoute ici qu'un seul mot: c'est qu'en effet, ces Loix sont si furieuses, qu'elles ne s'exécutent que quand elles ne peuvent causer aucune douleur; & qu'elles ne font mourir, pour ainsi dire une seconde fois, que ceux qui ont voulu eux-mêmes absolument mourir.

„ Il me paroît, Ibben, que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de dou-

“ douleur, de misère, de mépris, pourquoi veut-on m’empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d’un remède qui est en mes mains”?

Ce remède est en vos mains, puisque vous le trouvez dans vos propres forces. Mais la nature de qui vous tenez vos forces & tous vos moyens, Usbek, vous les fournit-elle, pour les employer à détruire, ou à conserver son ouvrage? Vous devez sentir que la vraisemblance est toute en faveur de ce dernier but; & vous en serez convaincu, si vous lisez ce livre avec attention, ou seulement le chapitre III. qu’il contient sur les instincts de la nature. On ne vous empêche pas de mettre fin à vos peines; on ne fait que vous interdire un moyen qui, au lieu de vous en délivrer, peut vous en causer d’infiniment plus grandes, n’étant pas bien sûr, qu’il n’y ait plus rien à souffrir après la mort, quand on viole en mourant l’ordre de la nature & qu’on sort de son premier cours. On ne veut vous empêcher de faire précisément que ce que vous ne voulez pas: car vous voulez bien terminer vos maux; mais vous ne voulez pas, sans doute, risquer de les aggraver de la manière la plus horrible? C’est la pitié, c’est l’amour qu’on a pour vous, qui porte à vous faire cette violence; on fait que le Suicide est toujours l’effet d’un délire

T

de la raison, d'un dérangement d'esprit, d'un transport aveugle de désespoir & de frénésie. Vous fait-on quelque tort en tâchant de vous en préserver ? en vous fournissant des motifs qui vous engagent à maintenir votre empire sur vous-même, à ne point vous laisser surmonter, égarer par la passion, le chagrin, ou la douleur ? en cherchant à lier vos mains imprudentes, & à vous garantir du danger où elles pourroient vous plonger dans leur égarement ? Des loix qui tendent à ce but, qui ont pour objet de prévenir ces travers, ces abus funestes ; de conserver à la Société ses membres, aux époux leurs épouses & aux épouses leurs époux, aux enfants leurs pères & aux pères les appuis de leur vieillesse : de telles loix, dis-je, ne seroient-elles pas justes ? Et ceux qui gardent des personnes en démence, des malades frénétiques, leur feroient-ils une injustice, en leur ôtant la liberté & les empêchant de se jeter par la fenêtre ?

„ Pourquoi veut-on que je travaille pour „ une Société, dont je consens de n'être „ plus ; que je tienne malgré moi une con- „ vention qui s'est faite sans moi ?

Parce que la Société a travaillé & travaille sans cesse pour vous, autant que vous pouvez le prétendre ; parce qu'à votre tour, vous lui devez vos services, votre exemple, vos

vertus; parce qu'il n'est pas juste que vous vous séparez de ceux avec qui la nature & la reconnoissance vous lient; de ceux qui vous ont associé à eux pour votre propre bien comme pour le leur; parce qu'ensfin, en jouissant jusqu'à présent des avantages de leur Société, vous avez acquiescé à la convention qu'ils avoient faite sans vous, & qu'ayant une fois consenti à être de leur corps, vous n'êtes plus maître de le quitter quand vous le voulez, à son préjudice ou sans son consentement. Si vous n'avez pas assez de délicatesse pour sentir la force de ces motifs, mourez; mais ne vous plaignez point qu'on vous traite comme un infidele & un ingrat, comme une ame lâche, sans énergie, sans sentiment: & craignez que la nature déshonorée par votre lâcheté, ne se venge, après votre mort, de l'outrage que vous lui aurez fait.

„ La Société est fondée sur un avantage mutuel, mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ”?

La justice, la gratitude, l'honneur. N'avez-vous pas eu votre part de ses avantages? N'a-t-elle rien souffert pour vous? N'est-ce pas pour vous conserver vos biens, la liberté, & la vie, que plusieurs de ses membres généreux ont perdu les leurs dans les veilles, les travaux, les dangers, les combats? Vous

T 2

avoit-elle promis de vous affranchir des maux de la nature & de ceux de votre imagination, de votre imprudence, de vos passions, de vos vices? N'a-t-elle pas fait tout ce qui dépendoit d'elle, pour vous en préserver par des institutions salutaires, qui vous en épargnent un grand nombre & qui vous fournissent les moyens d'acquérir les lumières, la sagesse, l'habileté nécessaires pour vous mettre en état d'en éviter beaucoup d'autres? Ceux qu'elle vous occasionne, ne sont-ils pas des inconvénients qui naissent de la constitution des choses humaines qu'il lui est impossible de changer, ou du mépris qu'ont pour ses loix des sujets vicieux & rebelles? Pouvez-vous prétexter pour la quitter, les suites fâcheuses d'une dépravation & d'une désobéissance dont vous vous croyez-vous-même en droit de donner le funeste exemple?

„ La vie m'a été donnée comme une faveur, je puis donc la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus: la cause cesse; l'effet doit donc cesser aussi”.

Si la vie est une faveur que vous ait faite l'Auteur infiniment puissant & sage de tout ce qu'il y a de bon dans l'Univers, elle ne peut jamais cesser de l'être que par votre faute: ce qui est un bien de la part d'un Etre qui ne peut faire que

du bien, demeure toujours un bien. Corrigez donc le mal que vos préjugés & vos vices y mêlent; mais gardez le bien, jusqu'à ce que Dieu qui vous l'a donné, le reprenne pour vous en donner un meilleur. Tant que la cause continue de son côté; l'effet doit aussi continuer du vôtre. Ce n'est point à l'enfant ignorant & paresseux à sortir de l'école où on l'a mis pour son bien, lorsqu'il s'y ennuie & qu'elle lui devient insupportable; c'est au maître à le congédier, quand la leçon est finie ou que son père l'appelle. La nature fera le même office à votre égard, lorsque la vie ne sera plus une faveur pour vous, ou qu'il vous sera plus avantageux de mourir que de vivre.

„ Le Prince veut-il que je sois son sujet,
 „ quand je ne retire point les avantages de
 „ la sujetion? Mes concitoyens peuvent-ils
 „ demander ce partage inique de leur utilité
 „ & de mon désespoir.

Le Prince ne peut pas vous priver de tous les avantages de la sujetion, pendant que vous demeurez son sujet; vous en avez joui & vous en jouissez toujours plus ou moins: mais il ne peut pas non plus vous accorder tout ce que vous prétendriez de lui, n'ayant ni un pouvoir infini ni un trésor inépuisable de grâces. S'il en fait plus à d'autres qu'à vous, c'est peut-être qu'ils les méritent

T 3

plus, qu'ils sont plus capables de les faire servir au bien public, où que, talents & mérites égaux, ils ont le même droit que vous à une préférence qu'il ne peut point donner à tous. Ce que vous n'obtenez pas de la Société, il est probable que quelqu'un de vos Ancêtres l'a obtenu, & que quelqu'un de votre Postérité l'obtiendra encore. Vos concitoyens n'ont point fait, entre vous & eux, de partage inique des biens & des maux de la Société; ce partage tel qu'il est, s'est fait de lui-même: ou plutôt, c'est le cours naturel, la nécessité des choses, c'est le sort, qui l'a fait. Les lots des avantages & des dé'avantages qui devoient résulter de leur association, ne pouvant pas être égaux, il a fallu, pour ainsi dire, les mettre ensemble dans une même roue de fortune, & laisser décider au sort le lot de chacun. Est-ce leur faute, si celui qui vous est échu, n'est pas des meilleurs? Ils se sont tous soumis au lot qui leur tomberoit, & en s'y soumettant, ils ont tous couru les mêmes risques que vous. Vous auriez voulu apparemment qu'ils les gardassent pour eux ces risques, & que choisissant pour vous le meilleur lot, ils vous eussent excepté de la loi du sort? Mais vous devoient-ils ce partage déraisonnable de leur désespoir & de votre utilité?

„ Dieu, différent de tous les bienfaiteurs,
 „ veut-il me condamner à recevoir des grâ-
 „ ces qui m'accablent ? ” ?

Ce ne sont pas les grâces de Dieu qui accablent, elles sont toutes conformes à la nature, aux besoins, & proportionnées aux forces essentielles des Êtres qui les reçoivent, sans quoi elles les détruiroient. Mais ce qui accable, ce sont les passions & les vices dont on est esclave, les chagrins, les remords, & les maux corporels qu'on s'attire soi-même par ses imprudences & ses dérèglements. Dieu veut qu'on les souffre ces maux, qu'on en soit accablé dans cette vie, quand on les a recherchés follement; parce que rien n'est plus propre à corriger, ramener, détourner pour jamais des travers & des excès dont ils sont les fruits naturels & nécessaires, & afin d'en épargner aux hommes dans l'autre vie, de plus terribles encore que les mêmes causes leur produiroient, s'ils les y apportoient avec eux. Car le vice, le désordre, le mal moral est de nature à ne pouvoir rendre qu'infiniment malheureux dans le Ciel même, des Êtres intelligents dont le bonheur est inséparable de la vertu. C'est pour nous porter, par le vif sentiment de leurs cruels effets, à les détruire ces causes funestes, à les extirper entièrement de nos cœurs, & à y fixer à leur

T 4

place les salutaires principes de toutes les vertus, que Dieu nous continue la grace de vivre & de souffrir; qu'il veut que nous la recevions avec soumission & reconnoissance, que nous la conservions précieusement, que nous la rapportions aux heureuses fins pour lesquelles il nous l'accorde. Peut-on se plaindre d'une volonté de sa part, si sage & si avantageuse? Le moyen de nous guérir & de nous sauver est dur; le remède qu'il emploie est amer, j'en conviens: mais il est nécessaire, & peut-être le seul qui puisse vaincre par son efficacité nos penchants au mal. On loue la tendresse d'un père qui, fourd aux cris de son enfant, le force, pour lui conserver la vie, à prendre des drogues dégoutantes dont il ne peut supporter l'odeur ni la vue; & l'on trouveroit mauvais que Dieu veuille exiger des hommes malheureux, qu'ils se soumettent à ses décrets & qu'ils vivent pour profiter de leurs malheurs, aussi longtemps qu'il le juge lui-même à propos? Le moyen qu'il leur en fournit, en leur continuant la grace de vivre, peut-il cesser d'être un bienfait parce qu'il leur est désagréable & fâcheux?

Des bienfaiteurs qui n'auroient aucun droit sur la personne, la vie, les actions, la destinée des objets de leur bienfaisance, ne pourroient pas, sans doute, les con-

damner à recevoir des grâces qu'ils ne vou-
droient point: mais on ne sauroit contester
ce droit à Dieu qui, tout différent des au-
tres Etres, joint le titre de créateur & de
maître suprême des hommes, à celui de leur
bienfaiteur.

D'ailleurs ses grâces envers nous, se rap-
portant plus à notre bonheur éternel, qu'à
notre bonheur temporel qui n'est que mo-
mentané, peuvent, quelques grandes qu'el-
les soient, nous paroître onéreuses, acca-
blantes, pendant qu'elles nous exercent &
nous préparent pour la félicité de la vie fu-
ture avec laquelle nous n'apercevons pas
leurs rapports. Il faut attendre pour juger
de leur bénignité & de leur importance,
qu'elles aient déployé tous leurs effets, &
que nous en voyions mieux les suites dans
l'économie avenir. Nous sommes à cet égard
comme des enfants qui, ne sentant pas l'u-
tilité qu'ils retireront un jour de tant de soins
que prennent d'eux leurs parents, de tant
de dépenses qu'ils font pour leur éducation,
de tant d'exercices pénibles, d'études rebu-
tantes, de travaux fatigants, de règles gé-
nantes & difficiles qu'ils leur prescrivent;
murmurent de leurs bienfaits, les regardent
comme un poids qui les accable, & ne leur
en savent gré, que lorsque, dans un âge
plus avancé, ils en recueillent les fruits in-

T 5

attendus. La même chose arrivera aux hommes ; ce qui leur semble maintenant un mal, ils le trouveront un grand bien dans l'état futur, s'ils en ont su profiter. Ce ne sera qu'alors, qu'ils connoîtront tout le prix de la vie présente & l'avantage de ses adversités.

„ Je suis obligé de suivre les loix, quand „ je vis sous les loix; mais quand je n'y vis „ plus, peuvent-elles me lier encore”?

Dans quelque endroit de la terre que vous viviez, si vous n'y êtes pas sous les loix d'une Société politique, vous y êtes sous celles de la nature & de l'humanité qui vous défendent également le Suicide, comme une action destructive de votre espèce, laquelle périrait entièrement si tous ses individus suivraient votre exemple. Or, ce qui seroit un crime contre la nature & l'humanité pour tous les individus s'ils le faisoient, ne peut être permis à aucun. Quand vous vivez sous les loix de la Société, vous êtes lié par ces loix; & le délit que vous commettez alors contr'elles, elles ont droit de le poursuivre, ou contre votre personne si elle peut être faisie, ou contre ce qui reste de vous dans le pays où elles exercent leur empire si vous vous vous êtes soustrait à leurs poursuites. Lorsque vous les avez violées en vous tuant, elles peuvent donc exercer leur vengeance

sur vos dépouilles, sur votre honneur & vos biens qui sont à leur disposition. Elles vous lient, quand vous ne vivez plus sous elles, comme elles lient des débiteurs & des prévaricateurs qui se sont subitement esquivés, sans avoir pu emporter avec eux tous leurs fonds ou leurs effets. Le droit qu'elles ont de confisquer les propriétés de ces fugitifs iniques, peut-il leur être contesté sur ce que vous laissez en leur pouvoir ?

Les autres arguments de l'Auteur, se trouvent suffisamment réfutés dans tout le cours de cet ouvrage, & en particulier dans les chapitres Ier. & IIIe. Je peux donc me borner ici à transcrire le reste de cette fameuse Lettre, & à l'accompagner d'un extrait de l'excellente réponse qu'y a faite un habile homme, célèbre par une multitude de bons écrits (a).

„ Mais, dira-t-on, continue *M. de Montesquieu*, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps, & vous l'en séparez. Vous vous opposez donc à ses deffins, & vous lui résistez ”.

„ Que veut dire cela ? Trouble-je l'ordre

(a) M. Formey, dans ses mélanges philosophiques Tom. I. pag. 211 & 212.

„ de la Providence , lorsque je change les
 „ modifications de la matière , & que je rends
 „ quarrée une boule que les premières loix
 „ du mouvement , c'est-à-dire , les loix de
 „ la Création & de la Conservation avoient
 „ fait ronde ? Non , sans doute , je ne fais
 „ qu'user du droit , qui m'a été donné , &
 „ en ce sens je puis troubler à ma fantaisie
 „ toute la Nature , sans qu'on puisse dire
 „ que je m'oppose à la Providence ”.

„ Lorsque mon Ame sera séparée de mon
 „ corps , y aura-t-il moins d'ordre & moins
 „ d'arrangement dans l'Univers ? Croyez-
 „ vous que cette nouvelle combinaison soit
 „ moins parfaite , & moins dépendante des
 „ loix générales ? Que les Ouvrages de Dieu
 „ soient moins grands , ou plutôt moins im-
 „ menses ” ?

„ Croyez-vous que mon corps devenu un
 „ épi de blé , un ver , un gazon , soit chan-
 „ gé en un ouvrage de la nature moins di-
 „ gne d'elle , & que mon Ame dégagée de
 „ tout ce qu'elle avoit de terrestre soit de-
 „ venue moins sublime ” ?

„ Toutes ces idées , mon cher Ibben ,
 „ n'ont d'autre source que notre orgueil ;
 „ nous ne sentons point notre petiteffé ,
 „ & malgré qu'on en ait , nous voulons
 „ être comptés dans l'univers , y figurer ,
 „ & y être un objet important. Nous nous

„ imaginons que l'anéantissement d'un Etre aussi parfait que nous, dégraderoit toute la nature; & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde, que dis-je, tous les hommes ensemble, cent millions de terres, comme la nôtre, ne sont qu'un atome subtil & délié que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connaissances”.

Voici comme M. Formey a su renverser en peu de mots, tout ce pompeux étalage de raisons captieuses.

„ Le raisonnement de cet habile Auteur, oserois-je le dire, (c'est lui qui parle) est tout-à-fait puérile. D'abord il compare le changement des modifications de la matière avec la dissolution de notre individu, comme si de bonne foi arrondir un quarré, ou quarrer une boule, étoient des actions pareilles à celle de tuer un homme, ou de se tuer soi-même. Ensuite il suppose très-peu philosophiquement, qu'il y a du petit & du grand aux yeux de Dieu, & sous prétexte que l'homme tient fort peu de place dans la nature, il en infère qu'il peut disposer de soi-même à son gré. Quelle conséquence! L'Ame humaine animât-elle un corps égal ou inférieur à celui d'un Ciron, en seroit-elle moins une portion de l'Univers, mise en sa place par la même main qui a allumé

le Soleil, & renfermé la mer dans son lit? Son prix dépend-il du volume de la matière qui l'environne, & l'arrangement de la Nature n'est-il pas altéré par la destruction d'un Nain, comme par celle d'un Géant? Ajoutons que ces fausses idées de la petitesse de l'homme concluent au meurtre des autres, comme à celui de nous-mêmes; car *qu'impor-
te qu'il y ait un homme de plus ou de moins dans
le monde?*

§. II.

Réfutation du morceau apologétique du Suicide qui se trouve dans le livre intitulé, Système de la Nature.

L'auteur de ce livre abominable, rempli de faux principes, de définitions arbitraires, d'hipothèses ridicules, d'absurdités, de contradictions, de mots vagues, indéterminés, employés tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, d'ambiguités captieuses & sophistiques, d'exposés infideles des sentiments reçus parmi les philosophes théistes & les théologiens, dont il confond les systèmes, attribuant à tous les opinions absurdes & presque généralement rejetées de quelques-uns, substituant souvent ses propres imaginations à leurs principes pour en tirer des conséquences contraires aux leurs, & où les vé-

rités les plus frappantes se trouvent artificieusement liées avec des faussetés difficiles à sentir, pour mieux séduire cette foule de Lecteurs peu exercés dans l'art de démêler un sophisme d'un bon argument, ou qui ne connoissant ni les opinions philosophiques & théologiques que l'on combat, ni les raisons sur lesquelles elles se fondent, ne sauroient juger si ces opinions sont fidélement rapportées & ces raisons victorieusement combattues; l'Auteur, dis-je, de ce livre monstrueux est un Athée décidé, qui a essayé d'établir la légitimité du Suicide sur ses principes d'Athéisme, sans pouvoir y réussir. Je dis sans pouvoir y réussir; non seulement parce que ces principes sont faux, mais encore parce que la conséquence qu'il en tire, que la mort met fin pour jamais à toute peine, & qu'il est de la sagesse d'y recourir, quand la vie devient insupportable, n'en résulte pas certainement & nécessairement.

1. Que ses principes soient faux, c'est ce qu'ont démontré MM. de Castillon, Berger, & Holland dans les excellentes réfutations qu'ils en ont faites. J'y renvoie ceux qui auront besoin de les lire pour se persuader que l'univers est l'ouvrage d'une Intelligence suprême, & qui ne sentiront pas d'eux mêmes qu'il est infiniment plus extravagant d'en attribuer l'existence, l'arrangement,

la conservation à une nécessité aveugle qui agit sans choix, sans raison, sans ordre, sans dessein, qu'il ne le seroit de soutenir que la maison qu'ils habitent, la pendule, qu'ils ont dans leur chambre, ou la montre qu'ils portent dans leur gousset sont des effets d'une telle cause, & non des productions d'ouvriers intelligents qui les ont faites pour les usages auxquels elles servent. S'il est impossible à l'homme qui n'a pas perdu le sens commun de croire qu'un ouvrage de méchanique tel qu'un moulin, une pendule, une montre existe par une suite nécessaire des mouvements essentiels ou acquis de ses parties, par lesquels elles se sont fortuitement arrangées & combinées dans l'ordre où on les voit, & pour la fin qu'elles remplissent, sans l'intervention d'aucun Etre intelligent qui ait été en elles ou hors d'elles; comment pourroit-on se persuader que l'immense Univers dont le méchanisme est infiniment plus compliqué & plus merveilleux que celui d'aucun ouvrage quelconque de l'art, puisse être le résultat d'une cause privée de toute intelligence, de toute vue, de toute volonté, de toute habileté, de toute sagesse, & qui n'est qu'une force irrésistible & aveugle. Cette absurdité est si palpable qu'elle démontre seule l'existence d'un Dieu créateur. Mais quand l'exi-

l'existence de cet être vraiment nécessaire, ne seroit que probable, cette probabilité suffiroit pour devoir empêcher le sage de se détruire, puisque nous avons prouvé dans tout ce Livre, par les lumières de la raison & les indications mêmes de la nature, que dans la supposition qu'il y ait un Dieu auteur de notre Etre comme celui de toutes choses, il ne nous donne pas le droit de nous ôter la vie quand nous nous déplaïsons dans les états où il nous a mis, mais qu'il veut au contraire que nous la gardions, jusqu'à ce qu'il nous la reprenne lui-même par des moyens naturels indépendants de nous, comme l'ont été ceux dont il s'est servi pour nous la donner.

II. Voyons maintenant si dans les principes même de l'Auteur du Système de la nature, la conséquence qu'il en tire, que la mort met fin pour jamais à toute peine, en sorte qu'il est de la sagesse d'y recourir quand la vie devient insupportable, est une conséquence certaine & nécessaire. Il la déduit de 4 raisons. 1. De ce que n'y ayant point de Dieu (comme il le suppose sur des preuves insuffisantes & fausses) l'homme n'a aucun compte à lui rendre, n'a rien à espérer, ni rien à craindre, & que n'étant lui-même qu'une matière organisée d'une certaine manière, son Etre actuel qui le rend

capable de souffrance périt pour toujours par la mort qui détruit son organisation.

Mais sans dire ici ce qu'ont si bien montré les excellents Auteurs qui ont réfuté cet Athée: Qu'il est très douteux qu'il n'y ait en nous que matière, qu'il y ait même de la matière proprement dite dans l'Univers, & combien il est absurde d'attribuer à quelque organisation que ce soit l'intelligence, la pensée, le jugement, la volonté, le sentiment, qui sont des facultés dans lesquelles nous ne découvrons pas même une ombre d'analogie ou de rapport avec les propriétés essentielles, ou dérivées de la matière, & qui doivent par conséquent avoir en nous un principe, un sujet tout différent d'elle, puisqu'il est bien certain que nous sommes doués de toutes ces facultés; quelle assurance nous donnera-t-on que l'organe intérieur, pensant, raisonnant, voulant, sentant son existence individuelle & ses états propres, organe reconnu dans l'homme par l'Auteur du *Système de la nature*, qui ne prétend pas que toutes les parties du corps humain aient la conscience du moi, ni la faculté de penser, de raisonner, de juger, de vouloir que nous avons tous, & qui ne regarde ces parties corporelles que comme des moyens de rendre active cette faculté de l'organe intérieur; quelle assurance, dis-je, nous donnera-t-on,

que cet organe, quel qu'il soit, spirituel ou matériel, est entièrement détruit par la mort ? Rien ne s'anéantissant dans la nature, quand les liens qui le retiennent dans le corps où elle l'a mis sont rompus, ne se peut-il pas qu'attiré par quelque force cachée, il passe, comme un trait de feu ou de lumière, (car nous ne savons pas de quoi il est composé) dans quelqu'autre région, ou demeure dans celle de la terre, & entre tel qu'il est, avec sa sensibilité physique & sa conscience de lui-même, dans quelque corps inconnu où attaché, malgré lui, par une attraction puissante, son sort devienne mille fois plus fâcheux, qu'il ne l'étoit dans le corps qu'il aura quitté contre l'ordre la nature ? Oui, sans doute, cela se peut selon tous les systèmes d'Athéisme comme selon tous les systèmes de Philosophie & de Religion (a): Personne n'a des preuves du contraire. Notre organe intellectuel & sensitif est un phénomène de la nature inexplicable. Dès qu'on n'admet point de Dieu, il est impossible de savoir ce que cet organe devient après la dissolution du corps, s'il meurt ou s'il continue de vivre,

(a) Voyez là dessus l'Essai Analytique de l'ame ch. V & XXIV; Et la Palingénésie philosophique Tom. II. Parties XIV-XXII. de M. Charles Bonnet célèbre Philosophe de Genève.

s'il cesse de sentir, de penser, de souffrir, d'agir, ou s'il conserve ces propriétés & les exerce. L'une ou l'autre de ces alternatives est nécessairement son sort; mais la dernière n'ayant pas moins de probabilités pour elle, que la première, si même elle n'en a pas davantage, on ne sauroit décider par les principes de l'Auteur que je combats, laquelle des deux a lieu. La Philosophie éclairée par une Révélation divine peut seule nous donner des lumières sûres la dessus; hors d'elle nous ne trouvons à ce sujet qu'incertitudes & que ténèbres. Mais puisque dans le système de l'Athéïsme il est si douteux, si incertain que notre organe de la pensée & du sentiment périsse à la mort avec le corps qu'il anime; puisqu'il est si possible & si probable qu'il subsiste toujours avec toutes ses propriétés, au sein d'une nature où rien ne s'anéantit & où les essences des choses ne font que changer de modifications & de rapports; puisqu'enfin cet organe est plus ou moins heureux ou malheureux, selon que lui & les autres Êtres qui l'environnent se tiennent plus ou moins dans l'ordre commun de la nature, n'est-ce pas se jouer des hommes que de leur promettre l'affranchissement de toute peine s'ils veulent se donner la mort? Et le Suicide qui fait sortir de l'ordre commun de la nature, n'est-il pas toujours l'action la

plus dangereuse & la plus imprudente, soit qu'on admette un Dieu, soit qu'on ne l'admette point?

Il est vrai que pour consoler ceux qui veulent se tuer, on leur dit qu'ils ne font que céder à la *nécessité* dont ils sont *les foibles jouets*, que toutes leurs actions sont indispensables & dépendantes d'une cause qui les meut à leur insu, malgré eux, & qui leur fait accomplir à chaque instant quelqu'un de ses décrets; de sorte que si la même force qui oblige tous les Etres intelligents à cherir leur existence rend celle d'un homme si pénible & si cruelle qu'il la trouve odieuse & insupportable, il sort de son espèce, l'ordre est détruit pour lui, & en se privant de la vie, il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'existe plus; qu'enfin cette nature a travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre le fer qui doit trancher ses jours.

C'est au sujet de la liberté que l'on voit combien l'Auteur abuse des termes, & prête aux autres de fausses idées. Jamais personne que je sache n'a prétendu que la liberté de l'homme consistât dans l'indépendance de ses sens, des objets extérieurs, de ses idées, de tout motif, de toute la nature; c'est pourtant là l'idée qu'il suppose qu'on se fait de la

liberté de l'ame, & le fantôme qu'il combat. Il semble même qu'il n'en ait pas voulu nier d'autre ou qu'il soit tombé en contradiction avec lui même. Car outre qu'il reconnoît que notre cerveau se donne des modifications à lui-même; que non seulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais qu'il a encore le pouvoir de se modifier lui-même, & de considérer les changements ou les mouvements qui se passent en lui ou ses propres opérations; que le jugement est la faculté qu'a le cerveau de comparer entr'elles les modifications ou les idées qu'il reçoit ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même, afin d'en découvrir les rapports ou les effets; que la volonté est une modification de notre cerveau par laquelle il est disposé à l'action, que les idées intérieures qui font naître cette disposition de notre cerveau s'appellent motifs, parce que ce sont les ressorts ou mobiles qui le déterminent à l'action; qu'ainsi les actions volontaires sont des mouvements du corps déterminés par les modifications du cerveau, sans dire si c'est également par les modifications qu'il se donne à lui-même & par celles qu'il reçoit du dehors, ou seulement par les dernières, distinction nécessaire s'il vouloit combattre la vraie liberté; qu'enfin la faculté d'apercevoir ou d'être modifié tant par les objets extérieurs que par lui-même, dont notre organe intérieur jouit, se désigne quelquefois sous

le nom d'entendement (a), ce qui est attribuer ce me semble bien clairement à l'homme la liberté, en même temps qu'on la lui dispute: outre cela, dis-je, après avoir fait tous ses efforts pour montrer qu'il n'est pas libre, on vient nous dire *qu'on ne prétend point comparer l'homme à un corps simplement mu par une cause impulsive (b)*, & l'on avoue que la multiplicité & la diversité des causes qui agissent sur nous souvent à notre inscu, font qu'il nous est impossible, ou du moins très difficile de remonter aux vrais principes de nos propres actions & encore moins des actions des autres (c). Comment donc ose-t-on décliner si affirmativement que nous ne sommes pas libres, & que notre ame n'a pas une activité propre qu'elle exerce avec jugement & avec choix, en conséquence des motifs qui s'offrent à elle, ou des perceptions, des idées qu'elle a des choses, & des réflexions qu'elle fait sur ces idées? N'avons-nous pas un sentiment secret, intime, profond de cette activité? & ce sentiment ne nous prouve-t-il pas assez que nous sommes libres? La liberté est le pouvoir d'agir ou de faire

(a) Tom. I. ch. 8. pag. 113. 114. 115. 116.

(b) Ibid. ch. II. pag. 208.

(c) Ibid. ch. II. p. 210.

ce que l'on veut. Or j'en appelle à la conscience de tous les hommes, ne sentent-ils pas qu'ils ont ce pouvoir ? Ne l'exercent-ils pas chaque jour ? N'agissent-ils pas ordinairement dans mille occasions comme s'ils étoient bien sûrs de l'avoir ? Notre Auteur lui-même, malgré son système de la nécessité, ne le suppose-t-il pas en l'homme lorsqu'il l'exhorté à la vertu ? Cette liberté est sans doute dépendante des motifs intérieurs & des causes extérieures, elle est limitée ; mais, pour cela, elle n'en est pas moins réelle dans un grand nombre de cas. Le prisonnier qui ne cesse de vouloir son élargissement, n'a pas, j'en conviens, la liberté de sortir de sa prison : mais ne peut-il pas, s'il le veut, s'abstenir de manger & se laisser mourir de faim ? Il est donc libre à cet égard comme à bien d'autres pareils : l'homme n'est donc pas en tout *un foible jouet entre les mains d'une nécessité physique* ; & ce principe détestable qui excuseroit les plus horribles crimes, (car *la Nature avoit travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre le fer* dont Ravaillac se servit pour assassiner Henri IV, comme elle a travaillé à former celui dont on nous conseille de *trancher nos jours* dans le malheur) ce principe, dis-je, détestable, n'est pas assez certain pour devoir engager un homme qui n'est pas fou, à faire une

action dont il ne connoit pas les suites, & par laquelle il décideroit irrévocablement de sa destinée éternelle.

Après tout qu'est-ce que cette nécessité dont on prétend que nous sommes les jouets ? *Le mot de nécessité*, dit très bien M. Rousseau dans son *Emile* (a), *ne signifie rien*. En effet, si l'on n'entend pas, par là, une Cause éternelle & intelligente, qui existe nécessairement par elle-même, telle qu'est Dieu, ce mot de nécessité n'a aucun sens. Appliqué à la nature, c'est-à-dire, à l'ensemble des Etres qui composent l'univers, Dieu excepté, il ne peut désigner que les loix physiques établies entre ces Etres. Ces loix ne sont que les résultats des rapports de ces Etres; & ces Etres de même que leurs rapports ne sont point constants, ils se détruisent, & font successivement place à d'autres de la même espèce, sans être les mêmes individuellement: leur contingence a été démontrée par tous les Philosophes théistes, & l'Auteur du *Système de la nature* est forcé de la reconnoître. La nécessité qui a établi les loix qui résultent d'eux, ne réside donc point en eux, ni par conséquent dans la nature qui n'est que leur assemblage. Où sera-

(a) Tom. III. dans la confession du Prêtre Savoyard.

t-elle donc, s'il n'y a point de Dieu ? D'où viendroient-ils donc, dans ce cas, ces Etres contingents ? Qui auroit établi leurs rapports & leurs loix ? Il est évident qu'ils seroient alors des effets sans cause, & que le mot de nécessité n'auroit point de sens. Afin qu'il en ait un, il faut supposer un Etre nécessairement existant, auteur de tous les autres & de leurs rapports. C'est son existence seule qui est nécessaire ; il n'y a point d'autre nécessité absolue & proprement dite. Mais l'Etre nécessaire en établissant entre les autres Etres des loix nécessaires pour certaines fins qu'il a voulu leur faire remplir, a accommodé ces loix à la nature de ces Etres & à leurs fins diverses ; de sorte que, non seulement elles n'ont qu'une nécessité hypothétique, mais encore elles sont si bien assorties à la liberté des Etres intelligents, qu'elles la leur laissent toute entière à certains égards, tandis qu'elles les entraînent nécessairement à d'autres. J'en appelle encore ici au sentiment intérieur de chacun. „ On a beau „ me disputer cela, dit Mr. Rousseau, je „ le sens, & ce sentiment qui me parle est „ plus fort que la raison qui le combat. „ Sans doute je ne suis pas libre de ne pas „ vouloir mon propre bien, je ne suis pas „ libre de vouloir mon mal ; mais ma li-

„ berté consiste en cela même, que je ne
 „ puis vouloir que ce qui m'est convena-
 „ ble, ou que j'estime tel, sans que rien
 „ d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-
 „ il que je ne suis pas mon maître, parce
 „ que je ne suis pas le maître d'être un au-
 „ tre que moi" (a)? On voit par là que le
 principe de l'Auteur du livre sur le Système
 de la nature, est faux, de même que la consé-
 quence qu'il en tire. C'est bien une néces-
 sité que celui qui se tue, meure; mais ce
 n'en est pas une de se tuer. C'est peut-être
 aussi une nécessité de se tuer, quand on est
 fou ou frénétique à un certain point; mais
 ce n'en est pas une, du moins toujours, de
 devenir fou ou frénétique à ce point. La
 raison pourroit prévenir bien des écarts &
 des malheurs que l'on regarde comme des
 suites nécessaires de causes naturelles: hor-
 mis quelques individus qui naissent imbéciles
 ou fous, ou qui le deviennent par une ma-
 ladie ou quelqu'autre accident indépendant
 d'eux, nous sommes tous des Etres raison-
 nables; c'est à nous donc à nous servir de
 notre raison & à faire en sorte de nous la con-
 server. Celui qui ne fait pas usage de la sien-
 ne, ou qui l'a perdue par sa faute, & qui se

(a) Emile, Tom. III.

tue en conséquence d'un dérangement d'esprit qu'il eût pu éviter, s'il l'avoit voulu, ne cède donc point, à proprement parler, à la nécessité; il enfreint les loix de son Créateur, & agit contre la nécessité morale qu'il lui imposa en lui donnant la raison.

La seconde raison sur laquelle cet Auteur fonde la légitimité du Suicide, est tirée de ce que *si nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagements ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques du côté de la nature ou de son Auteur.* *La volonté de l'homme, ajoute-t-il, n'eut aucune part à sa naissance, c'est communément contre son gré qu'il est forcé de finir.* Et voila précisément pourquoi, il ne lui est pas permis de quitter la vie, sans l'ordre de la nature ou de son auteur de qui il l'a tient. S'il n'a pas dépendu de lui de ne la point recevoir, il ne doit pas dépendre de lui de la restituer; il doit attendre qu'elle lui soit reprise.

Il est très vrai que *l'homme ne peut aimer son Etre qu'à condition d'être heureux*, & que *si la nature entière lui refusoit le bonheur, il auroit droit de renoncer à l'existence & de s'anéantir, s'il le pouvoit.* Mais où est l'homme à qui *la nature entière refuse le bonheur?* Ce n'est que pour nous le procurer que Dieu nous a créés & que la nature

travaille: mais ce bonheur dépend de certaines qualités physiques & morales qui ne pouvoient pas nous être imprimées, & que nous devons acquérir avant de le pouvoir posséder. C'est pour nous y préparer que nous sommes sur la terre. Attendons que le temps de notre probation soit fini: rapportons le de notre mieux à la grande fin pour laquelle il nous est donné: & quand celui de la jouissance sera venu, quand la nature nous aura fait passer dans un nouvel ordre de choses, si nous ne nous y trouvons pas heureux, alors nous pourrons nous plaindre de *la nature ou de son auteur*. On ne doit pas juger de son bonheur ni de son malheur sur quelques parties agréables ou fâcheuses de son existence, mais sur la somme totale des plaisirs & des peines qu'on aura eu en partage pendant tout le cours de sa durée. Or, pour des Etres immortels, que seront 20, 30, 80 ans malheureux, auprès de la félicité éternelle qui leur est réservée & qu'il ne tient qu'à eux de s'affurer? Un point imperceptible que le bonheur de l'éternité absorbera, comme la mer absorbe une goutte de pluie. Faut-il donc tant se récrier sur les maux passagers de cette courte vie?

Sa troisième raison rentre dans celles que nous avons déjà réfutées. Elle est prise de la réciprocité des conditions du pacte social, dont

il prétend que la Société dégage ses membres en ne leur tenant pas les siennes. Je renvoie à ce que j'ai dit là-dessus, & pour le confirmer, je me contenterai de rapporter ici ce que Mr. de Castillon docteur en Droit & en Philosophie, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin a répondu à l'Auteur dans le livre profond, cité plus haut, qu'il a écrit contre le Système de la nature.

„ Le citoyen qui actuellement trouve son
 „ existence pénible, a retiré de la Société
 „ l'avantage d'avoir été protégé, défendu,
 „ & rendu heureux par le passé, & sur-tout
 „ pendant l'enfance, temps auquel tout ci-
 „ toyen est incapable de rendre service à sa
 „ patrie. En récompense la Société exige
 „ que ses membres se conservent pour son
 „ service, même lorsqu'elle, *ou ceux qui la*
 „ *représentent* & qui n'ont aucun droit de la
 „ priver des siens, *les traitent avec dureté*,
 „ *avec injustice*, & leur rendent leur existence pé-
 „ nible.

„ D'ailleurs est-ce la faute de la Société,
 „ si l'indigence & la honte viennent menacer un
 „ de ses membres *au milieu d'un monde dédaï-*
 „ *gneux & endurci*? Si des amis perfides lui
 „ tournent le dos dans l'adversité? Si une femme
 „ infidèle outrage son cœur? Si des enfants in-
 „ grats & rebelles affligen sa vieillesse? Si lui-

„ même ; il a été assez imprudent pour mettre *son bonheur exclusif dans quelque objet qu'il lui soit impossible de se procurer* ? Si par une suite de sa propre conduite, *le chagrin, les remords, la mélancolie, le désespoir* ont *défiguré pour lui le spectacle de l'univers* ? Pourquoi donc prive-t-il la Société à laquelle il doit sa naissance, son éducation, & tant de jours heureux, des avantages mutuels qu'elle a droit d'attendre ? Parce qu'un homme se croit malheureux, que même il l'est, s'ensuit-il qu'il ne peut plus travailler au bonheur de la Société ? *L'homme qui, se trouvant inutile & sans ressources dans la ville où le sort l'a fait naître, iroit dans son chagrin se plonger dans la solitude*, feroit beaucoup mieux s'il cherchoit à se rendre utile & à se procurer des ressources, deux choses qui ne manquent jamais à ceux qui les cherchent sérieusement. Cependant il n'est pas aussi blâmable que celui qui se tue par désespoir. Ce dernier *s'isole* pour toujours, & le premier pour un temps ; il peut revenir à la ville, sa patrie peut le trouver dans le besoin".

La quatrième & dernière raison, alléguée en faveur du Suicide, par l'Auteur du Système de la nature, se réduit à ce que *les hommes ne réglement, selon lui, leurs jugements que sur*

leur propre façon de sentir; en sorte qu'ils appellent *foiblesse ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs causes*, & qu'ils ne condamnent dans les autres que ce qu'ils s'imaginent qu'ils ne feroient ou ne feroient pas eux-mêmes, s'ils étoient exactement à leur place. Comme si, de ce que nous pourrions faire dans les circonstances précises de nos semblables ce que nous blâmons en eux, il s'ensuivoit qu'il n'y eut rien de blâmable en soi ou de sa nature; comme s'il n'y avoit pas en nous d'autre règle de nos jugements que nos façons particulières de voir les choses & d'en être affectés; comme si la raison qui nous est commune à tous, n'étoit pas une règle universelle qui nous fasse juger faînement dans les cas généraux, de nos actions & de celles des autres, indépendamment de nos gouts & de nos passions propres; comme s'il étoit bien décidé que nous n'ayons pas ce *sens moral* dont les *Hutcheson*, les *Hume*, les *Robinet*, ont presque démontré l'existence en nous, & que nous ne puissions pas discerner aussi sûrement dans les mœurs le beau & le laid, le juste & l'injuste, l'honnête & le déshonnête, la vertu & le vice, que nous discernons dans le physique le bon & le mauvais, le fort & le faible, le grand & le petit, le blanc & le noir, ou qu'il n'y eût

éût rien de réel, rien de métaphysiquement vrai dans les jugements communs que nous portons sur les unes & les autres de ces différentes qualités, mais que tout y fût arbitraire & de pure convention. Il est visible que l'auteur veut tout confondre dans la morale, qu'il n'admet aucune distinction naturelle & nécessaire entre le bien & le mal moral, entre la reconnoissance & l'ingratitudo, la fidélité & la perfidie, & qu'à ses yeux un honnête homme n'est pas plus estimable qu'un fripon, ni un bienfaiteur généreux plus qu'un assassin barbare. Voila la sublime philosophie qu'il nous enseigne, & l'utile lumière qu'il nous présente pour dissiper nos ténèbres! Il n'est pas douteux que tous ceux qui gouteront ses abominables principes, se tueront dès que la vie leur sera trop à charge; mais il n'y aura pas si grand mal pour la Société. Ils dissoudront désespérément leurs corps, mais s'anéantiront-ils? détruiront-ils leur principe sentant & pensant? c'est ce qu'on peut les défier de faire. Amélioreront-ils leur sort, en rompant les liens de la vie? c'est ce qui est très incertain, très peu vraisemblable, & qu'on peut très fort révoquer en doute. Ils seront donc des fous, & de grands fous? Oui, certainement; mais la terre sera délivrée d'eux, comme le souhaita l'auteur de cet horrible système. La So-

X

ciété, dit-il, n'en seroit-elle pas plus heureuse, si l'on pouvoit parvenir à persuader aux méchants d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes & que les loix à leur défaut sont forcées de détruire? ces méchants ne seroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les supplices qui leur sont destinés. Sans doute qu'ils seroient plus heureux, puisqu'ils mourroient d'une mort plus douce, mais cette ressource en détruisant le seul frein qui peut les retenir, ne seroit-elle pas propre à augmenter le nombre des malfaiteurs? n'encourageroit-elle pas leur méchanceté, leur scélérateſſe? & la Société en deviendroit-elle plus heureuse? Enfin si les méchants se garantiffoient par là des plus cruels supplices de cette vie, s'ötant un moyen qui sert souvent à leur conversion, ils s'exposeroient d'avantage aux tourments plus affreux encore de la vie avenir supposé qu'il y en ait une. C'est ce que l'auteur avoue lorsqu'il dit: *Pour que le Suicide fût puni dans l'autre vie & se repentit de sa démarche précipitée, il faudroit qu'il se survécût à lui-même.* Or, il n'a pas démontré qu'on ne se survit point à la mort: donc il y a un grand danger à se tuer; donc en conseillant le Suicide, il ne donne aux hommes qu'un conseil funeste, qu'il seroit téméraire & insensé de suivre.

§. III.

Refutation des raisons les plus spécieuses employées dans la Nouvelle Héloïse, pour établir le droit de se tuer soi-même.

M. Rousseau dans la XXI^e Lettre du troisième volume de *la Nouvelle Héloïse*, réduit la question *si le Suicide est légitime*, à cette proposition fondamentale: „Chercher son bien & fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature. Quand notre vie est un mal pour nous & n'est un bien pour personne, il est donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine je pense que c'est celle-là, & si l'on venoit à bout de la renverser, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime”.

J'accorde le principe, & je nie la conséquence. Le principe est en effet incontestable, si par *autrui*, on n'entend pas seulement quelqu'un de ses semblables, mais aussi la Divinité. Car, quoique Dieu ne puisse pas être offensé à la manière des hommes; il l'est d'une façon qui lui est particulière, quand ses créatures intelligentes & libres osent empêter sur ses droits, enfreindre sa volonté, s'opposer à ses vues, faire malgré lui, ce qui répugne à la nature, à la raison, à la con-

science, ce qui les déshonore ou qu'il leur défend, & détruire en elles l'union de l'ame & du corps qu'il a lui même formée. Cette conduite est offensante pour Dieu, non en ce qu'elle le fasse souffrir ou qu'elle lui nuise, mais entant qu'elle viole l'ordre dont il est le protecteur & la source; mais entant qu'elle dégrade & dissout dans l'homme, l'œuvre de ses mains dont il est jaloux & dont il a seul le droit de disposer; mais entant qu'elle est une ingratitude envers lui, un mépris de ses bienfaits, une rébellion contre les loix de sa Providence, une usurpation de son autorité divine sur ses créatures.

Après avoir donc posé ce principe: „Que „, le droit de la nature, c'est de chercher „, son bien & de fuir son mal en ce qui n'of- „, fense point autrui”; au lieu d'en conclure d'abord, comme fait Mr. R.: „Que „, quand notre vie est un mal pour nous, & „, n'est un bien pour personne, il est permis „, de s'en délivrer”; il auroit fallu pour argumenter selon les règles & raisonner juste, montrer qu'il est des cas où le Suicide n'of- fense Dieu en nulle manière, & où la vie de quelqu'un (qui ne peut jamais être un bien pour Dieu dont la félicité est indépendante de ses Créatures) n'en est non plus un pour personne. Car, comme nous l'avons déjà prouvé, si le Suicide est tou-

jours funeste pour quelqu'un, pour soi-même, ou pour autrui, toujours un exemple dangereux pour la Société, toujours une anticipation sur les droits sacrés de l'Etre Suprême; il s'ensuit du principe même, posé ci-dessus, qu'il n'est jamais permis de s'arracher la vie, & que le Suicide qui étouffe la voix de la nature, & en outrage l'Auteur, ne peut être dans aucun cas, un droit de la nature.

„ Que disent là-dessus nos Sophistes?
 „ Premièrement ils regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous, par ce qu'elle nous a été donnée; mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous".

On veut *que la vie soit à nous*, & que nous en puissions disposer à notre gré, la garder ou nous en défaire comme de notre propre bien, *parce que Dieu nous l'a donnée*: mais, outre que le don que Dieu nous en a fait, n'est point un don absolu qui la tire de sa dépendance, & nous en rende entièrement les maîtres; c'est *précisément parce que Dieu nous l'a donnée*, que nous la devons soigneusement conserver. Quelqu'elle soit, elle doit être un bien pour nous, puisque nous la tenons du meilleur des Êtres, d'un Père tout-bon, tout-puissant & tout-sage: mais estime-t-on la

vie un bien, quand mécontent d'elle, on se porte à la détruire? N'est-ce pas montrer au contraire qu'on la regarde comme un mal insupportable dont on veut se délivrer? N'est-ce pas reprocher à Dieu de n'avoir pas su ou voulu la rendre telle qu'elle auroit dû être constamment, afin qu'elle fût un don digne de lui, dont on pût lui savoir gré? N'est-ce pas lui dire en quelque sorte: Seigneur, vous m'avez fait un mauvais présent: il m'est si onéreux, si amer que je le déteste, & ne saurois le garder plus long-tems. Je vous le rends: reprenez-le; je n'en veux plus. Fauteurs du Suicide! ne trouvez-vous rien là d'injurieux à la sagesse & à la bonté de Dieu?

„ Dieu ne leur a t-il pas donné deux bras?
 „ Cependant quand ils craignent la gangrène,
 „ ne ils s'en font couper un, & tous les deux
 „ s'il le faut. La parité est exacte pour qui
 „ croit l'immortalité de l'ame; car si je sacrifie
 „ mon bras à la conservation d'une chose plus
 „ précieuse qui est mon corps, je sacrifie mon
 „ corps à la conservation d'une chose plus
 „ précieuse qui est mon bien-être". Dire
 qu'on peut tuer le corps pour conserver le
 bien-être de l'ame, comme on peut retrancher
 un membre attaqué de la gangrène, pour pré-
 venir la corruption totale du corps, c'est
 trouver de la parité où il n'y en a point. On

DU SUICIDE. CHAP. VI. 327

n'a nulle raison de douter que Dieu n'aprouve l'amputation d'un bras ou de quelqu'autre membre putride qui met la vie en danger; au lieu que s'il n'est pas évident, on a du moins de fortes raisons de croire qu'il ne permet dans aucun cas le meurtre de soi-même: & le seul risque de lui déplaire ne suffit-il pas pour rendre cet attentat imprudent & condamnable? Par le retranchement de la partie gangrenée, on est sûr d'arrêter ~~cela n'est~~ la communication du mal, & d'empêcher le ~~pas sur~~ corps de périr: mais est-on également sûr de ~~mauv~~ procurer par la destruction du corps le sou~~l'opération~~ lagement & le bien-être de l'ame? non; ce ~~n'en est~~ n'est point en se détruisant, qu'on peut fai~~par moins~~ re son bonheur; c'est en vivant en homme ~~nécessaire~~ de bien; c'est en supportant avec patience, ~~ou l'homme~~ résignation & courage les peines de la vie. ~~qui se tue~~ Dans quelque état que nous soyons, la vie est ~~n'est pas~~ un bien relativement aux avantages qu'on en peut retirer pour la félicité future de ~~la nécessité~~ son ame. Tant que nous vivons nous pouvons accroître, perfectionner nos vertus: ~~indispensable~~ c'est même dans les situations les plus fâcheuses, dans les plus grands maux, qu'on a ~~done d'ap~~ occasion de pratiquer les plus difficiles & les ~~apointées~~ plus sublimes vertus, celles qui supposent en ~~parité~~ l'homme le plus de piété, de force d'esprit, d'empire sur lui-même; & la mesure de nos vertus, fera celle de notre bonheur éternel, qui en doit être la récompense.

X 4

Tant s'en faut donc qu'en se donnant la mort, on fasse le bien de son ame, qu'au contraire on lui fait par là le plus grand tort, puisque, non seulement on abrège une vie dont elle pouvoit profiter pour son salut, mais qu'encore on l'expose à l'éternel remords d'avoir déplu à Dieu, & perdu pour jamais les immortelles récompenses des vertus auxquelles elle auroit pu se former, dans l'état pénible, d'où on l'a imprudemment tirée.

Ainsi il n'y a point de parité entre la nécessité de couper un membre qu'un mal incurable rend inutile & funeste pour tout le corps, & celle de s'arracher une vie dont les malheurs, même bornés dans leur durée, peuvent devenir éternellement avantageux pour l'ame. La nécessité dans le premier cas, est réelle & pressante ; elle est nulle & imaginaire dans le second. Ces deux cas étant absolument différents, on ne peut pas conclure, que ce qui est permis & de devoir dans l'un, le soit également dans l'autre. Tout au contraire, de ce que, pour conserver la vie du corps, on est obligé de souffrir le cruel retranchement & la dure perte de ses parties même les plus chères, parce que Dieu & la raison veulent que l'on sacrifie le moins au plus; il s'ensuit qu'on doit aussi, par le même motif, se soumettre

aux désagréments & aux maux les plus fâcheux, plutôt que de s'y soustraire en se privant d'une vie dont la conservation, dans l'état même le plus triste, est un moyen précieux d'assurer & d'accroître notre éternelle félicité.

On dit: „ Que tous les dons du Ciel sont „ naturellement des biens pour nous; mais „ qu'étant sujets à changer de nature, Dieu „ y ajouta la raison pour nous apprendre à „ les discerner: & que si cette règle ne nous „ autorisoit pas à choisir les uns & à rejeter „ les autres, on ne fauroit de quel usage „ ge elle pourroit être parmi les hommes ”. Cela est vrai; ce discernement est le grand office de la raison. Mais la raison juge-t-elle, qu'une vie que l'on tient d'un Dieu paternel & tendre, puisse, tant qu'il lui plait de nous la laisser, être un mal proprement dit, un mal qui ne tende pas à un plus grand bien, un mal auquel la mort soit préférable, & dont ou doive se délivrer soi-même? Si votre raison le juge ainsi avec celle des Caton, des Brutus, des Cassius, & de tous ceux qui se sont tués volontairement, ou qui ont approuvé le Suicide, la mienne en décide tout autrement avec celle des Pythagore, des Socrate, des Platon, & de la plupart des hommes de tous les temps & de tous les lieux, parmi lesquels on en trouve

X 5

peu, qui se soient défait eux mêmes de sens froid, en comparaison de la multitude de ceux, qui se sont crûs obligés de garder fidellement le dépôt d'une vie infortunée, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le reprendre. Or, à quel de ces deux jugements opposés de la raison humaine doit-on s'en rapporter? N'est-ce pas à celui qui ne le cède point à l'autre par le poids, & qui l'emporte infinitement sur lui par le nombre des suffrages?

D'ailleurs l'office de la raison s'étend-il aux choses qui sont hors de sa sphère? Peut-elle juger sûrement de ce dont elle ne connaît pas toute la série des causes & des effets? Ne faudroit-il pas savoir toutes les suites naturelles des choses, toutes les fins de la vie présente, tous ses rapports avec la vie avenir & avec le plan universel de Dieu, pour pouvoir décider sans témérité, quand il est plus convenable, plus avantageux de mourir que de vivre? Et dans l'ignorance où nous sommes là-dessus, n'est-il pas plus sûr, plus conforme à la raison, d'attendre notre mort de la nature ou de son sage Auteur qui, voulant notre bien & le connoissant mieux que nous, faura mettre, par des causes efficaces, sans notre ministère, un terme à notre vie, dès qu'elle sera inutile à ses vues, à notre bonheur, & à celui des autres?

„ Cette objection si peu solide, ils la re-

DU SUICIDE. CHAP. VI. 331

tournent de mille manières. Ils regardent
 l'homme vivant sur la terre comme un sol-
 dat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a
 placé dans ce monde, pourquoi en fors-
 tu sans ton congé ? Mais toi-même, il t'a
 placé dans ta ville, pourquoi en fors-tu
 sans ton congé ? Le congé n'est-il pas dans
 le mal-être ? En quelque lieu qu'il me pla-
 ce, soit dans un corps, soit sur la terre,
 c'est pour y rester autant que j'y suis bien,
 & pour en sortir dès que j'y suis mal.
 Voilà la voix de la nature & la voix de
 Dieu". C'est donc à dire, qu'il n'y a
 point de différence pour l'homme, point de
 différence dans les vues de Dieu à son égard,
 entre mourir & changer ici bas de demeure :
 que déloger de ce monde ou y voyager, c'est
 tout égal par rapport au grand but pour le-
 quel il y est : que Dieu ne l'y a mis que pour
 fuir le mal-être qui s'y trouve plus ou moins
 par-tout, & pour y chercher un bien-être
 qu'il n'y trouve nulle part tel qu'il ne peut
 s'empêcher de le désirer. En vérité, si c'é-
 toit là tout le but de Dieu en nous plaçant
 dans ce triste séjour, il faudroit avouer
 qu'on ne fauroit trop se presser de mourir
 pour s'en arracher : mais où est l'homme
 sensé qui puisse lui supposer des vues si
 étroites, si petites, & digérer l'étrange phi-
 losophie qui fait de la mort un plaisir.

losophie qui raisonne comme s'il n'en pouvoit point avoir d'autres ?

L'objet principal pour lequel Dieu nous a placé dans ce monde, n'exige point que nous y demeurions dans un endroit particulier, plutôt que dans un autre. Par-tout & dans tous les états nous pouvons le remplir ; par-tout & dans tous les états nous en trouvons assez d'occasions & de moyens : l'adversité comme la prospérité, les plus grands maux comme les plus grands biens, peuvent également y servir. On peut même dire que toutes les circonstances où la Providence nous met, y sont pour chacun les mieux assorties. Mais cet objet important, ne pouvant être rempli que dans ce monde, il y faut nécessairement rester pour l'exécuter. On n'en doit point sortir, sous prétexte qu'on n'y est pas à son aise, avant d'avoir fini sa tâche, dont Dieu seul, qui l'a réglée, déterminée, connoît la mesure & le terme. Il faura nous en retirer quand il en sera temps, par des causes naturelles comme celles qu'il a employées pour nous y faire entrer. Demeurons y jusqu'à ce que nous recevions ainsi notre rappel : & si nous n'y sommes pas bien, tâchons de nous y mettre mieux, changeons y au besoin de situation & de place, cherchons y un asyle plus sûr & plus commode, ne négligeons aucun moyen honnête

pour y adoucir & améliorer notre sort; cela nous est permis. Le mal-être est une raison de s'y arranger, mais il n'en est pas une d'en sortir avant l'ordre du maître. Telle est vraiment la voix de la nature & la voix de Dieu.

„ Il faut attendre l'ordre, j'en conviens;
„ mais quand je meurs naturellement Dieu
„ ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me
„ l'ôte: c'est en me la rendant insupporta-
„ ble qu'il m'ordonne de la quitter. Dans
„ le premier cas, je résiste de toute ma for-
„ ce, dans le second j'ai le mérite d'obéir".

Quand je meurs naturellement, dites-vous, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte. Oui, il vous l'ôte: mais ne veut-il pas que vous consentiez à la perdre? que vous vous soumettiez de bon gré à la volonté qu'il a de vous la reprendre? Et si vous le faites, si l'acquiescement que vous donnez à la mort inévitable que Dieu vous envoie, est aussi libre que celui que vous donneriez à une mort qu'il vous demanderoit sans vous y contraindre; dès lors, n'est-ce pas autant vous qui quittez la vie, que Dieu qui vous l'ôte? Une telle mort n'a-t-elle pas tout le mérite de l'obéissance, du sacrifice le plus volontaire?

*Ce n'est point en vous rendant la vie insup-
portable qu'il vous ordonne de la quitter.* Le congé n'est point dans le mal-être; car ce

mal-être est de lui-même mortel, où il ne l'est pas: s'il est mortel, c'est à lui de vous tuer & non à vous; Dieu en vous montrant qu'il l'a destiné à être l'instrument de votre mort, vous défend d'en employer d'autre. Si ce mal-être n'est pas mortel, si la vie peut subsister avec lui, il n'est pas moins apparent que Dieu, qui vous laisse encore le moyen de vivre, veut que vous viviez, qu'il ne l'est qu'en vous rendant la vie amère par des souffrances, il vous invite à vous l'ôter. Le congé qu'on suppose dans le mal-être, est donc très incertain; & dans le doute si Dieu le donne, peut-on le prendre soi-même sans crime?

L'on convient qu'il faut attendre un ordre de Dieu bien positif & bien clair pour mourir; mais on prétend que Dieu le donne, en rendant la vie insupportable. Je réponds, qu'une telle manière de l'intimer cet ordre, est trop équivoque & trop abusive pour être employée par un Etre aussi sage que Dieu qui, sur un point si important, doit manifester sa volonté avec tant d'évidence qu'on ne puisse pas s'y tromper; comme il le fait toujours, quand les maux qu'il dispense, sont par eux-mêmes mortels: alors il est bien sûr qu'il veut que nous mourions. Mais quand ces maux ne sont pas mortels, quand ils ne tuent point par eux-mêmes,

à quoi les peut-on prendre sûrement pour un ordre ou une permission de mourir? — A ce qu'ils ont d'insupportable, de propre à dégoûter de la vie? — Oui, s'ils ne pouvoient avoir d'autre fin dans les vues de Dieu, que de nous disposer à recevoir, ou à nous donner la mort; oui, si les hommes n'en éprouvoient jamais de tels, que lorsqu'ils sont appellés à déloger de ce monde; oui, si Dieu n'avoit pas établi dans la nature des causes assez efficaces, pour nous en retirer sans notre ministère, au moment précis où il convient que nous en sortions; oui enfin, si nous n'étions pas si sujets à nous exagérer nos propres dangers, nos propres maux, & à nous tromper sur leur destination. Mais comme il arrive souvent aux hommes de se croire par délicatesse ou par humeur plus malheureux qu'ils ne le font en effet; comme l'expérience nous apprend que la plupart d'entr'eux quitteroient trop tôt la vie, si, dès que leurs maux leur paroissent insupportables, ils les prenoient pour un ordre positif de sortir du monde; comme Dieu n'a pas besoin de notre concours pour nous en tirer, quand il en est temps; comme notre vie, depuis la naissance, est ordinairement remplie de cruelles douleurs qui ne paroissent pas destinées à nous tuer, puisqu'elles passent &

reviennent sans nous détruire, & qu'à tout prendre, elles n'empêchent pas, que nous ne vivions longtemps assez heureusement; comme enfin il est à présumer, que dans les maux qui nous assaillent, dès le commencement de notre existence, un Dieu tout bon & tout sage, a d'autres vues, que celles de nous faire haïr la vie qu'il nous donne & de nous porter à la terminer: il nous faudroit un ordre ou un congé plus exprès & plus précis de sa part, que ne le font ces maux, même les plus insupportables, pour nous autoriser à nous en délivrer par la mort. Un moyen aussi équivoque & aussi abusif que celui-là, ne sauroit être une manière de nous congédier digne de Dieu. Supposer qu'il l'emploie, & s'en prévaloir pour sortir de l'état où il nous a mis, c'est ne penser pas assez avantageusement de son infinie sagesse; c'est s'aveugler sur les véritables fins qu'il se propose dans nos maux, lui en prêter qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait, prendre pour les plus certaines, celles qui sont les plus douteuses, & s'exposer à lui déplaire, en agissant contre ses vues, dans le temps même, qu'on se flatte de les remplir.

„ Concevez-vous qu'il y ait des gens
 „ assez injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence,
 „ comme si l'on veuloit se soustraire à ses

„ ses loix ? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps ? Est-il quelque lieu dans l'univers où quelque Etre existant ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus semblable à la sienne ? ”

Si mourir sans l'ordre exprès de Dieu, quoique l'on convienne qu'il faut l'avoir pour être en droit de rompre des liens qu'il a lui-même formés ; si mécontent de ses dispensations, des suites de la constitution des choses & des loix que Dieu a établies dans la nature pour d'excellentes fins, on ose détruire en soi son œuvre pour s'affranchir de maux qui sont plus notre ouvrage que le sien, & qu'il ne permet que par l'intérêt même qu'il prend à notre bonheur auquel il veut les faire servir : si, dis-je, ce n'est pas s'opposer aux vues de Dieu, se rebeller contre sa Providence, qu'on nous apprenne ce que c'est qu'une rébellion.

On a beau dire qu'on ne veut pas se soustraire à ses loix ; que c'est pour les exécuter qu'on cesse de vivre. Est-ce les exécuter que de sortir sans sa permission de l'ordre naturel où il nous a mis, que d'abréger la carrière qu'il nous a prescrite, que de secouer l'en-

X

ploi de la vie dont il lui a plu de nous charger ? Est-ce les exécuter, que de se mettre dans l'impossibilité de remplir toute l'étendue de notre vocation sur la terre & d'atteindre le but pour lequel il nous y a placés ?

J'avoue qu'après la mort on n'est pas moins sous la puissance de l'Etre Infini que pendant la vie. Mais on n'y est pas de la même manière; on n'y est pas comme on a lieu de croire que Dieu veut que nous y soyons, tant qu'il ne nous retire pas lui-même du monde; on n'y est pas enfin comme il faut y être pour fournir jusqu'à son dernier terme la carrière de la vie présente ? Et quand on l'abandonne cette carrière, avant d'en avoir atteint le but & mérité le prix, peut-on dire qu'on sort de la vie avec une *substance plus épurée, plus une, plus semblable à celle de Dieu* ? Quelque sagement qu'on ait vécu dans ce monde, n'en sortiroit on pas encore plus sage & plus parfait, si l'on s'y maintenoit le plus qu'il seroit possible, & qu'on le quittât naturellement après y avoir fini sa tâche, rempli sa destination, & acquis toutes les lumières, les qualités, les vertus, que l'expérience d'une longue vie met en état d'y acquérir ? Convenez M. R. que vos bons principes sont ici bien mal appliqués. J'aurois peine à vous en pardonner l'abus, si vous ne le rachetiez pas par ce

beau trait: *La Justice & la Bonté de Dieu font mon espoir, & si je croyois que la mort peut me soustraire à sa puissance, je ne voudrois plus mourir.* Croyez donc qu'elle vous y soustrairoit de la manière que je viens de dire, & vivez!

„ C'est un des Sophismes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuoit, dit Socrate à Cébès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit possible, pour t'avoir injustement privé de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on est mort? On lui appartient, sans doute toujours, même quand on déserte le poste où l'on étoit placé par lui, ou quand on meurt avant le terme de la nature. Mais alors on lui appartient comme un serviteur appartient à son maître, quand il abandonne l'ouvrage qu'il lui a prescrit, pour en aller faire ailleurs un autre, qu'il ne lui a point commandé. Ce maître ne peut-il pas justement l'en punir? Et les droits de Dieu sur l'homme qui déserte son poste, qui trompe ses vues seroient-ils moins grands, que ceux d'un bon maître sur son serviteur rebelle?

„ Si tu charges ton Esclave d'un vêtement qui le gêne dans le service qu'il te doit, le puniras tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire son service?" Certe

tainement; & j'aurai raison de le punir. Ce n'est pas à sa fantaisie qu'il doit me servir; c'est à la mienne. Peut-il savoir mieux que moi, ce qui me plait? Ne puis-je pas avoir, en le chargeant d'un habit lourd & embarrassant, un autre but que le service actuel qu'il peut me rendre? Ne puis-je pas me proposer par là de l'éprouver; de l'accoutumer à une pénible bienséance, à la propreté, à la fatigue; d'exercer ses forces & son adresse; de le rendre plus robuste & plus propre à exécuter lestement des choses laborieuses & difficiles? Je fais à son égard ce que faisoient d'anciens Peuples pour préparer la Jeunesse aux fatigues de la guerre, & pour en faire des soldats capables d'en soutenir les plus rudes travaux. Je suis donc en droit de le punir de s'opposer à mes vues, & d'insulter par là à mon jugement, à ma sagesse. Mais ce que mon esclave ne doit pas faire par rapport au vêtement incommode dont je l'ai chargé, l'homme le peut-il par rapport au corps dont Dieu l'a revêtu? Dieu n'a-t-il pas de bonnes raisons dans tout ce qu'il fait? Et le prétexte de le mieux servir selon notre idée nous autorise-t-il à rompre les entraves qu'il nous a mises, à secouer le fardeau dont il nous a chargés pour des fins, qui ne peuvent être que sages?

„ La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie; comme si notre Etre en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien”. *La grande erreur* n'est pas comme on l'avance ici *de donner trop d'importance à la vie*; mais bien de ne lui en pas donner assez. Elle est plus nécessaire, qu'on ne le pense, à notre parfait bonheur dans l'autre monde. S'il nous eût été peu utile de vivre ici bas, si sans nous faire passer dans cette vallée de misère & de souffrance, Dieu eût pu nous rendre aussi heureux qu'il se le propose, est-il à croire qu'il nous y auroit placés? Et si c'est notre propre bien ou le bien universel, qui l'a porté à nous y mettre, comme on n'en doit pas douter, est-ce donner trop d'importance à la vie, que d'y rester, malgré ses plus grandes peines, jusqu'à ce que Dieu nous en fasse sortir par les mêmes loix de la nature qu'il nous y a fait entrer?

Notre vie, dites-vous, *n'est rien aux yeux de notre vie*. Quoi, notre vie a des yeux! *N'est rien aux yeux de Dieu*. Quoi, Dieu mépriseroit son propre ouvrage, il compteroit pour rien une vie sans laquelle nous ne saurions jouir de ses bienfaits, ni sentir l'existence qu'il nous a donnée, ni parvenir peut-être jamais à aucun genre de félicité, comme l'ont présumé de grands hommes, tant

Y 3

parmi les Théologiens, que parmi les Philosophes ! Vous ne lui auriez point d'obligation de la vôtre, dont tous vos amis, tous les honnêtes gens, lui rendent grâces ! *Elle ne doit rien être aux yeux de la Raison, elle ne doit rien être aux nôtres.* Quoi, votre raison n'estime ni votre propre vie, ni celle de vos semblables, vous ne faites cas de l'une ni de l'autre ! Non, ce ne peut être vous qui parlez ainsi ; cela ne vous ressemble point.

„ Quand nous laissons notre corps, nous „ ne faisons que poser un vêtement incom- „ mode. Est-ce la peine d'en faire un si „ grand bruit ? Sans doute, puisque ce vê- „ tement plus utile qu'incommode, est enco- „ re nécessaire pour remplir la tâche dont on „ est chargé. L'acteur doit-il quitter l'habit „ du personnage qu'il joue, avant que son rôle „ soit fini ?

Eh ! que dirai-je de ce jeu de mots un peu calomnieux ? „ Milord, ces déclamateurs „ ne sont point de bonne foi. Absurdes „ & cruels dans leurs raisonnements, ils ag- „ gravent le prétendu crime, comme si l'on „ s'ôtoit l'existence, & le punissent comme „ si l'on existoit toujours ”. Je dirai qu'on pourroit ici vous soupçonner vous même de mauvaise foi, si l'on étoit moins charitable à votre égard ; car jamais aucun de ceux qui

ont fait un crime du Suicide, n'a cru qu'on s'ôtât entièrement l'existence en se tuant, & qu'on pût en être puni quand on n'existoit plus. C'est une absurdité trop grossière pour entrer dans la tête de l'homme, à moins qu'il ne fût en démence. Si la Justice flétrit quelquefois ce crime, c'est pour en détourner les vivants, plutôt que pour en punir les morts.

L'argument de Socrate rapporté ci dessus, n'est pas le seul spécioux qu'on ait jamais employé contre le Suicide. M. R. avoue lui même que la question s'il est permis ou non, n'est traitée que très légèrement & comme en passant dans le Phédon. Il ne faut donc pas s'attendre d'y trouver les plus forts arguments pour la négative, comme si la matière y étoit épuisée. Celui que Socrate y emploie, n'est pourtant pas aussi foible, qu'on veut l'insinuer. Cet argument fit tant d'impression sur Libanius, ce fameux Rhéteur d'Antioche, au jugement duquel l'Empereur Julien soumettoit ses actions & ses ouvrages, qu'il l'empêcha de se tuer lorsqu'il apprit la mort de cet Empereur qui lui offroit de grands avantages à sa cour. La raison qu'on donne de son insuffisance, tirée de ce que ce fut après avoir lu *par deux fois*, l'ouvrage immortel où il se trouve, que Caton s'arracha la vie, ne prouve pas plus la

foiblesse de cet argument, que la forte impression qu'il avoit fait sur lui, & les grands efforts qu'il eut besoin de faire pour la surmonter. Cette dernière induction, est même beaucoup plus vraisemblable, que l'autre: car la manière violente dont Caton demanda son épée, & le grand coup de poing qu'il donna à un de ses esclaves, montre, qu'il se tua moins en Philosophe, qu'en forcené, plein de rage & de fureur. Un pareil emportement ne marque certainement point un homme tranquille, convaincu de la légitimité du Suicide, qui sent la foiblesse de l'argument de Socrate, & qui se tue sans faire violence à sa raison. Je ne fais ce qu'en penseront mes Lecteurs: mais pour moi, j'y vois avec beaucoup d'autres, la preuve d'un effet tout contraire à celui qu'on suppose; & je ne puis m'empêcher de dire avec l'ingénieux Mr. de Fontenelle: *Voila un vilain coup de poing, qui gâte bien cette mort philosophique!*

Mais pour sentir la solidité & la force de l'argument de Socrate, voyons, la manière dont M. Moses Mendels-Sohn l'a présenté dans son Phédon.

„ Je regarde, fait-il dire à Socrate, comme un principe incontestable, que le Suicide est absolument défendu dans toutes les circonstances possibles. Nous savons

„ qu'il y a des hommes pour qui la vie
 „ est un fardeau onéreux. On peut trou-
 „ ver étrange que la sainteté des mœurs
 „ exige de ces malheureux de ne pas s'af-
 „ franchir des misères de la vie, par une
 „ mort volontaire, mais de l'attendre d'u-
 „ ne main bienfaisante; cependant rien n'est
 „ plus conforme aux vues de l'Etre suprême.
 „ Car qu'il soit l'Arbitre souverain
 „ de notre destinée, que nous soyons im-
 „ médiatement sous sa puissance, & que sa
 „ providence s'étende à tous nos besoins,
 „ c'est ce qu'il n'est pas, je crois, néces-
 „ faire de prouver. Un esclave qui est à
 „ un bon maître, mérite d'être puni, s'il
 „ s'oppose à ses desseins; & si cet esclave
 „ nourrit dans son sein la moindre étin-
 „ celle de probité, il doit voler au devant
 „ des désirs de son maître, s'il est convain-
 „ cu, sur-tout, que son propre bien-être
 „ en dépend. Quand l'Architecte incrémenté
 „ forma la merveilleuse machine du corps
 „ humain pour y renfermer un Etre rai-
 „ sonnable, avoit-il de bonnes ou de mau-
 „ vaïses intentions? Réponds moi, Cébès?"
 „ On ne peut, sans doute, lui en prê-
 „ ter que de bonnes."
 „ Autrement ne faudroit-il pas qu'il re-
 „ nonçât à sa propre essence, la bonté in-

„ finie, s'il pouvoit attacher de mauvaises intentions aux actes de sa volonté ? „ Et qu'est-ce qu'un Dieu qui peut renoncer à son essence, si non une pure chimer ? Ce même Dieu qui a formé le corps, l'a aussi doué des forces qui le soutiennent, le conservent & le garantissent d'une destruction prématuée. As. „ signerons-nous aussi à ces forces conservatrices des vues sages ?”

„ Hé, comment croire le contraire ?” „ C'est donc un devoir sacré pour les créatures, de laisser parvenir à leur maturité les vues du Créateur ; de ne pas les arrêter dans leur cours d'une manière violente, mais de chercher plutôt à y former toutes nos actions.”

„ Voilà pourquoi, mon cher Cébès, j'ai dit que la Philosophie étoit la musique la plus excellente, puisqu'elle nous apprend à diriger nos pensées & nos actions de manière qu'elles s'accordent, autant qu'il est possible, avec les desseins du souverain Etre. Si la musique est la science de mettre de l'harmonie entre le foible & le fort, le rude & le doux, le gracieux & le désagréable, il ne peut y avoir de musique plus merveilleuse que la Philosophie, elle qui ne nous enseigne pas seulement à éta-

„ blir une harmonie admirable entre nos
 „ pensées & nos actions, mais encore entre
 „ les actions du fini & les vues de l'infini,
 „ entre les pensées de l'habitant de la terre
 „ & les idées sublimes de celui qui remplit
 „ ce vaste Univers. O Cébès ! & le mortel
 „ oseroit détruire d'une main téméraire cet-
 „ te ravissante harmonie ?

„ Il mériteroit l'exécration des Dieux &
 „ des hommes, mon cher Socrate !”

„ Ne m'avoueras-tu pas encore, mon
 „ Ami, que les forces de la nature sont les
 „ ministres de la Divinité, & qu'elles ne
 „ font qu'exécuter ses ordres ?”

„ Sans doute !”

„ Elles sont donc des pronostics bien plus
 „ sûrs de la volonté & des desseins de la Di-
 „ vinité, que les entrailles des victimes.
 „ Car le but où tendent les forces créées par
 „ l'Éternel, est incontestablement un décret
 „ divin. N'en convenez-vous pas ?”

„ Qui le peut nier ?”

„ Nous sommes donc obligés de régler nos
 „ actions sur ces interprètes non équivo-
 „ ques de la volonté de Dieu : & nous n'a-
 „ vons aucun droit d'opposer la force aux
 „ forces conservatrices de la nature, ni de
 „ troubler les ministres de la suprême fa-
 „ gesse, dans l'exercice de leurs fonctions.
 „ Ce devoir subsiste jusqu'à ce que Dieu,

„ par ces mêmes interprètes, nous envoie „ un ordre exprès de quitter la vie, tel que „ celui que j'ai reçu de la part des Magi- „ strats d'Athènes.”

„ Rien n'est mieux prouvé, dit Cébès.” Je ne doute point que tout Lecteur sensé ne le trouve, comme lui. (a)

„ Ces mêmes Sophistes demandent si ja- „ mais la vie peut être un mal ? En consi- „ dérant cette foule d'erreurs, de tourments, „ & de vices dont elle est remplie, on se- „ roit bien plus tenté de demander si jamais „ elle fut un bien ?” Les erreurs, les tour- „ ments, les vices sont sans doute des maux „ qui rendent la vie fâcheuse ; mais la vie étant „ destinée & propre à nous procurer un bon- „ heur infini, ne fauroit jamais être un mal „ par elle-même. Si elle peut en devenir un, „ ce n'est que par accident & par la faute des „ hommes : & alors même, on peut encore „ tant qu'elle dure se la rendre un très-grand „ bien en tâchant d'en réparer les abus, & d'en „ faire le meilleur usage possible. Soutenir que „ la vie est un mal, parce qu'on en abuse, ou

(a) Ce morceau m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'il me paroît une démonstration morale de l'illégitimité du Suicide, & qu'il me montre la conformité de mes principes fondamentaux sur cette matière, avec ceux de cet excellent Philosophe.

qu'on ne profite pas de ses accidents, pour se former à la sagesse, qui est la grande fin pour laquelle ils arrivent, c'est nier qu'il y ait aucun bien pour l'homme dans le monde, parce qu'il n'y a rien qu'il ne convertisse, ou ne puisse convertir en mal, par l'abus. Ce que nous appellons mal ne l'est qu'autant qu'il fait souffrir sans procurer un avantage plus considérable. Quoique le travail coupe bien des peines & des efforts; quoiqu'il occasionne bien des maux, personne n'a jamais dit que le travail fût un mal: au contraire on s'accorde à le regarder comme un bien, parce qu'il préserve des supplices de l'ennui, des vices enfants de l'oisiveté; parce qu'il exerce, développe les talents, & procure le nécessaire & l'agréable. La vie n'est donc point un mal, si ce qu'elle a de plus fâcheux, peut servir à nous faire pratiquer des vertus qui accroîtront notre félicité dans l'autre monde.

„ Le crime assiège sans cesse l'homme le plus vertueux, chaque instant qu'il vit,
„ il est prêt à devenir la proie du méchant
„ ou méchant lui même.” Si ce danger dans lequel nous sommes tous étoit une bonne raison de se détruire pour s'en tirer, tous les hommes devroient se tuer dès leur jeunesse; puisque dès-lors les tentations au crime les assiègent de toutes parts & qu'ils peu-

vent devenir la proie des méchants ou méchants eux-mêmes. C'est pourtant ce que notre Auteur ne prétend point qu'on fasse. Nous vivons dans ce monde pour nous y former à la sagesse & à la vertu: mais comment le pourrions-nous si nous n'y courrions aucun risque de nous laisser séduire & corrompre? Si nous n'y avions aucune résistance à faire, aucun combat à livrer, aucune précaution à prendre? Il suffit pour devoir y rester, malgré ses tentations & ses dangers, que nous y ayons des moyens suffisants pour éviter le crime; & ces moyens nous manquent-ils? Les méchants n'y sont pas sans frein: ils peuvent rarement abuser trop de leur puissance contre nous: & jamais ils ne peuvent nous forcer à devenir coupables. „ Qu'appelle-t-on crimes? ” dit très bien M. Formey contre la même objection (a). „ L'ame n'est-elle pas inviolable & à „ l'abri de tous les efforts des tyrans? Je „ déifie qu'on allègue un seul cas, où l'hom- „ me soit réduit à opter entre le crime & la „ mort. Qu'on exerce sur le corps les plus „ grandes indignités, qu'on se serve de la „ main du fils pour enfoncer le poignard „ dans le sein du père, qu'on invente mille

(a) Dissertation sur le Suicide insérée dans le Tom. I. de ses Mélanges philosophiques.

„ horreurs, l'ame du haut de son domicile
„ sent les maux du corps, voit avec regret
„ l'usage qu'on fait de ses organes, mais el-
„ le n'y participe point par son aveu, qui
„ pourroit seul la rendre criminelle.”

On n'a donc pas besoin de se tuer pour prévenir bien des crimes, on n'a qu'à leur refuser son consentement, qui dépend toujours de nous, pour en être exempt. Ceux qu'on n'éviteroit qu'en se donnant la mort, ne rendroient pas moins coupables devant Dieu, que si on s'étoit exposé à les effectuer en se conservant la vie. Si la terre nous met toujours en danger de souffrir & de pécher, elle est aussi probablement le seul lieu où nous pouvons apprendre à discerner le bien du mal, à préférer l'un à l'autre, à contracter de la répugnance & de l'horreur pour celu-ci, du goût & de l'amour pour celui-là, & acquérir des perceptions sensibles, des qualités, des vertus qui nous feront infiniment utiles dans les autres ordres de choses où Dieu nous fera successivement passer pendant l'éternité. Les maux y sont compensés par les biens, & les occasions de nous corrompre par celles de nous sanctifier.

„ S'il vous falloit des autorités & des
„ faits, je vous citerois des oracles, des ré-
„ ponses de fages, des actes de vertu récom-
„ pensés par la mort.” Je ne vois pas trop

le rapport de ceci avec la question. Cela ne peut regarder le Suicide ; car il est absurde de dire que la mort récompense la mort : le Suicide dont il s'agit ici n'étant qu'une mort, ne peut donc être récompensé par la mort. Il n'y a que la vertu qui porte sa récompense avec elle-même par les heureuses suites qu'elle a pour celui qui la pratique. Quand le Suicide seroit un acte de vertu, il ne pourroit donc être sa propre récompense à lui-même que par ses suites : mais M. R. connoît-il des oracles, des réponses de sages, des autorités, des faits, qui prouvent que les suites du Suicide, soient heureuses pour son auteur ? S'il en eût su, eût-il manqué de les citer ? N'eût-il pas fait part aux autres d'une si grande découverte ? La mort est, sans doute, dans certains cas la récompense de la vertu ; mais ce n'est jamais que quand elle est envoyée par l'Etre infini, qui a réglé les moyens & les temps les plus convenables des choses. C'est ainsi que la mort de Josias Roi de Juda fut une récompense pour lui, comme l'Histoire sainte nous l'apprend dans le Ch. 22. du II. Livre des Rois.

„ Laifsons tout cela, Milord ; c'est à vous „ que je parle, & je vous demande qu'elle „ est ici bas la principale occupation du „ sage, si ce n'est de se concentrer, pour „ ainsi dire, au fond de son ame, & de „ s'ef-

„ s'efforcer d'être mort durant sa vie ? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous éléver aux sublimes contemplations ; & si nos passions & nos erreurs font nos infortunes , avec quelle ardeur devons-nous soupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres ?” Le reste de ce paragraphe est une bonne censure de *ces hommes sensuels* qui font leur Dieu de ce monde ; mais cela est étranger à notre question.

La principale occupation du sage n'est pas de se concentrer , pour ainsi dire , au fond de son ame , & de s'efforcer d'être mort durant sa vie , comme on le prétend ; mais bien de sortir hors de soi pour s'occuper des autres , de travailler à leur bonheur , comme au sien propre , & de se conserver pour eux comme pour lui-même. Sa vie doit être plus active que contemplative , plus communicative que cachée , plus publique que privée. Ce n'est pas à le détacher des objets terrestres que doit s'appliquer sa raison ; mais à régler ses passions , à modérer ses attachemens pour les choses passagères de ce monde , & à le faire soupirer après un meilleur état sans le laisser

Z

murmurer de celui ci. Sa vie ne doit point être une mort, mais une préparation continue à la mort. C'est en s'efforçant de bien vivre qu'il doit apprendre à bien mourir. La vraie étude de la sagesse se termine toute à ce but. *Mori tota vita discendum est, & præcipuum ex vita officiis est.* Ne peut bien vivre, dit Charon dans son vieux langage, qui ne regarde à la mort. Bref la science de mourir, c'est la science de liberté, de ne rien craindre, de bien, doucement, & paisiblement vivre: sans elle il n'y a nul plaisir à vivre, non plus que de jouir d'une chose que l'on craint toujours de perdre. Premièrement & surtout il faut s'efforcer que nos vices meurent avant nous. Secondement se tenir tout prêt. O la belle chose que de pouvoir achever sa vie avant sa mort, tellement qu'il n'y ait plus rien à faire qu'à mourir: qu'on n'ait plus besoin de rien, ni du temps, ni de soi-même, mais tout saoul & content qu'on s'en aille disant tout doux: *Vixi, & quem dedit cursum fortuna peregi.*

Est-ce là ce que peut dire le Suicide? Est-ce ainsi qu'il apprend à vivre & à mourir? Et son action est-elle digne d'un sage?

„ Mais qu'en général, ce soit si l'on veut „ un bien pour l'homme de ramper triste-

„ ment fur la terre: j'y consens: je ne pré-
 „ tends pas que tout le genre humain doive
 „ s'immoler d'un commun accord, ni faire
 „ un vaste tombeau du monde. Il est, il est
 „ des infortunés trop privilégiés pour suivre
 „ la route commune, & pour qui le déses-
 „ poir & les amères douleurs sont le pas-
 „ port de la nature. C'est à ceux-là qu'il
 „ seroit aussi insensé de croire que leur vie
 „ est un bien, qu'il l'étoit au sophiste Pos-
 „ fidonius tourmenté de la goutte de nier
 „ qu'elle fût un mal." On voit que tout
 ceci suppose la légitimité du Suicide, qu'on
 n'a pas encore prouvée. Nous avons détruit
 les raisons sur lesquelles on l'appuie & pré-
 venu par-là toutes celles qui en sont des con-
 séquences. La mort fut-elle donc un bien; il
 faudroit pour pouvoir se la donner sans
 crime, que Dieu en eût accordé le droit.
 Eh! où sont ces infortunés qui ont claire-
 ment reçu ce privilége? Qu'ont-ils fait pour
 croire qu'ils l'ont mieux mérité, que les au-
 tres? A quoi connoissent-ils avec certitude
 que Dieu le leur a donné? Est-ce au *désespoir*
 qui les a faisis? mais le désespoir est un ex-
 cès de chagrin que Dieu réprouve; il ne peut
 donc pas être le signe d'une de ses faveurs.
 Est-ce aux *amères douleurs* qu'ils souffrent?
 mais les enfants qui font les dents en éprou-
 vent des plus cruelles, sans que Dieu veille!

Z z

toujours s'en servir pour les faire mourir ? Comment leur dit-il à eux que c'est là le but des leurs ? Si l'on n'a pas de meilleurs titres sur ~~sa~~ vie, convenons qu'il est bien témoinaire d'en disposer & d'en sortir par une autre voie, que par *la route commune*.

Ceux qui conviennent qu'il ne faut pas, *que le genre humain s'immole d'un commun accord, & fasse un vaste tombeau*, ne doivent pas soutenir qu'il soit permis d'en fournir l'exemple, ni en inspirer la pensée. Conseiller le Suicide aux malheureux, c'est travailler, pour le soulagement de quelques particuliers, à la destruction de la Société. Elle périrait si tous ceux qui sont mécontents de leur sort, croyoient cette ressource légitime. Je fais qu'il n'est pas à craindre que la folie de se tuer devienne jamais une maladie épidémique ; Dieu y a pourvu par l'amour puissant de la vie qu'il a mis dans le cœur des hommes : mais cela n'empêche pas, qu'enseigner ou faire ce qui détruiroit la Société, s'il étoit généralement pratiqué, ne soit agir comme si l'on vouloit concourir à sa ruine. D'autant plus que, quelque fort que soit en nous le désir naturel de vivre, ce penchant pouvant être vaincu, par des motifs contraires qui égarent la raison, dont les illusions sont toujours plus fortes que les sentimens de la nature, comme le prou-

vent tant d'exemples de souffrances & de morts volontaires horribles; c'est aller contre les intentions de Dieu, & chercher à rendre inutiles les précautions de sa sagesse pour attacher les hommes à la vie, que de leur présenter avec un art séducteur des motifs illusoires, dont ils peuvent facilement abuser pour l'abandonner dans les fréquents dégouts qu'ils ont pour elle. Les effets que produisirent du temps de Platon, les discours du philosophe Hégésias qu'on surnomma *l'Orateur de la mort*, parce qu'il peignoit avec des couleurs si vives les misères de la vie & les avantages de la mort, que ceux qui l'entendoient prenoient sur le champ la résolution de se détruire eux mêmes, ce qui engagea Ptolomée Philadelphe, à y mettre promptement ordre pour ne pas laisser dépeupler ses Etats; ces effets, dis-je, ne font que trop voir le danger que courroit le genre humain, malgré le soin que Dieu a pris pour nous retenir à la vie, s'il étoit permis de se tuer, & d'en persuader le droit aux hommes. Dieu qui veut la conservation & la propagation de notre espèce ne peut donc approuver dans aucun cas, ni le Suicide déstructeur, ni le zèle dénaturé de ceux qui le conseillent dans les mouvements d'une fausse humanité. Ayant préparé pour tous les hommes des moyens naturels de for-

tir du monde, quand ils n'y peuvent réellement plus tenir, il n'est point *d'infortuné* qui soit en droit de s'écartier de la *route commune*, & pour qui le désespoir, & les amères douleurs, soient le passeport de la nature. S'ils ne doivent pas affeéter l'insensibilité stoïque du sophiste Posidonius, qui nioit que les tourmens de la goutte fussent des maux, ils doivent, & peuvent supporter les leurs par Religion, avec la même patience dont ce Philosophe Stoïcien, supportoit les siens par vanité.

„ Tant qu'il nous est bon de vivre nous „ le désirons fortement, & il n'y a que le „ sentiment des maux extrêmes qui puisse „ vaincre en nous ce désir: car nous avons „ tous reçu de la nature une très-grande „ horreur de la mort, & cet horreur dé- „ guise à nos yeux les misères de la condi- „ tion humaine. On supporte long-temps „ une vie pénible & douloureuse avant de „ se résoudre à la quitter; mais quand une „ fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'hor- „ reur de mourir, alors la vie est évi- „ demment un grand mal, & l'on ne peut „ s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoiqu'on „ ne puisse exactement assigner le point où „ elle cesse d'être un bien, on fait très-cer- „ tainement au moins qu'elle est un mal „ longtemps avant de nous le paroître, &

„ chez tout homme sensé le droit d'y ré-
 „ noncer en précède toujours de beaucoup
 „ la tentation.”

Je renvoie d'abord ici le Lecteur au Chapitre III. du présent ouvrage où l'on a montré que ce puissant attachement pour la vie, que cette *très-grande horreur de la mort* que nous avons tous reçus de la nature, comme le reconnoît M. R., prouve qu'elle nous appelle à nous conserver malgré l'excès de nos peines, & que c'est une voie par laquelle Dieu nous défend de nous détruire sous quelque prétexte que ce soit. On y verra aussi que le sentiment des maux extrêmes peut vaincre l'amour naturel de la vie, & l'envie de vivre l'emporter sur l'horreur de mourir : mais que la raison nous a été donnée pour suppléer à la faiblesse de la nature; que c'est à nous à en faire usage dans le besoin, étant destinée à modérer & à diriger nos sentiments naturels à leur vrai but; & que l'exemple des Stoïciens, qui mettoient leur étude & leur gloire à être impas-sibles dans les plus affreux tourments, ne permet pas de révoquer en doute l'empire absolu que la raison peut prendre sur la nature, ou plutôt l'empire vainqueur de la nature sur elle-même; car la raison fait autant partie de la nature humaine, que la sensibilité. Le grand point est de régler l'une par

Z 4

l'autre, de les mettre ainsi en harmonie, de les y tenir sans cesse; & tant qu'elles y seront on peut être sûr qu'on ne se tuera point. La nature avertira la raison de ce qu'elle doit faire fuir ou poursuivre, de ce à quoi elle doit attacher ou chercher à remédier, s'il est possible; & la raison tempérera les sentiments les plus vifs de la nature par ses consolations, ses espérances, ses lumières. Elle apprendra à l'homme souffrant que ce n'est pas l'existence ou la vie qui est un mal, mais sa maniere ou son état présent qui est accidentel & passager: que ce n'est pas de l'existence, de la vie que la nature est dégoûtée, ennuyée, accablée, mais du mal-être qui lui est étranger; que l'existence, la vie est toujours un bien puisque sans elle on ne seroit susceptible daucun bien, & qu'en supposant même qu'on ne détruise pas tout son Etre en se donnant la mort, non seulement on le prive par là des biens de la terre dont il n'est pas totalement destitué, mais on ne peut encore le priver des biens de l'état futur en l'y faisant passer brusquement, par un chemin que n'a pas préparé la nature, & avant que l'ordre naturel des choses les ait amenés pour lui; qu'ainsi se tuer pour se délivrer de ses maux c'est se méprendre sur les vœux de la nature, qui veut bien qu'on tâche d'améliorer

son fort, de mettre fin à ses souffrances, mais non pas qu'on se détruise & qu'on imite le jardinier qui, pour se débarrasser d'une branche superflue qui l'incommode dans son travail, arrache l'arbre au lieu de l'émonder ; qu'enfin, s'il n'est pas possible d'éloigner le mal qui fait souffrir, il faut se soumettre à la nécessité & le supporter avec patience jusqu'à ce qu'il finisse de lui-même, étant bien plus sage & bien plus grand de lui disputer la vie & de le vaincre par sa force, que de la lui céder en succombant à ses efforts par sa faiblesse. Si, selon M. R. même l'homme sensé n'est tenté de s'arracher la vie que longtemps après en avoir reçu le droit par ses maux, on est donc d'autant plus sensé qu'on résiste plus à cette tentation & aux maux qui peuvent l'inspirer.

Cette résistance n'est point impossible quelque difficile qu'elle paroisse. L'illustre Président de l'Académie de Berlin, M. de Maupertuis, en a reconnu la possibilité & la réalité dans l'exemple que les Stoïciens s'efforcerent d'en donner au monde. „ En lisant les écrits de ces Philosophes, dit ce grand homme, on seroit tenté de croire que ce qu'ils proposent est impossible : cet empire sur les opérations de notre ame, cette insensibilité aux peines du corps, cet équi-

libre entre la vie & la mort, ne paroissent que de belles chimères. Cependant si nous examinons la manière dont ils ont vécu, nous croirons qu'ils y étoient parvenus, ou qu'ils n'en étoient pas éloignés : & si nous réfléchissons sur la nature de l'homme, nous le croirons capable de tout, pourvu qu'on lui propose d'assez grands motifs ; capable de braver la douleur, capable de braver la mort ; & nous en trouverons de toutes parts des exemples" (a). Tel est celui de ce Mucius Scevola qui après avoir manqué Porsenna Roi des Toscans, qu'il avoit voulu tuer pour en délivrer Rome dont il faisoit le siège, porta sa main sur un brasier ardent & la laissa brûler en présence de Porsenna, le regardant fièrement & disant : *Vois combien méprisent le corps, ceux qui aspirent à une grande gloire* (b). Au lieu donc de mettre le poignard dans la main des malheureux, & de les exciter à se le plonger dans le sein, qu'on les remplisse de l'idée d'un bonheur & d'un malheur éternels, qui attendent les hommes dans une autre vie, dont l'un sera le prix de leur soumission aux décrets de Dieu, de leur patience, de leur courage à souffrir les

(a) Essai de Philosophie morale.

(b) Tite Live Liv. 2. Ch. 12.

maux de cette vie , de leur fidélité à tous leurs devoirs , de leurs vertus ; & l'autre celui de leur rébellion aux loix de la Providence , celui de leurs murmures , de leur attentats , de leurs crimes : qu'on leur présente tous les grands motifs de résignation & de constance , d'espérance & de consolation que fournissent la raison & la religion ; qu'on les encourage à prier Dieu , à se confier en Dieu , & on les verra supérieurs à leurs souffrances , attendre avec tranquillité des mains de la nature , la seule mort qui pourra les en affranchir à jamais.

„ Ce n'est pas tout : après avoir nié que „ la vie puisse être un mal pour nous ôter „ le droit de nous en défaire ; ils disent en „ suite qu'elle est un mal , pour nous repro- „ cher de ne la pouvoir endurer. Selon eux „ c'est une lâcheté de se soustraire à ses dou- „ leurs & à ses peines , & il n'y a jamais „ que des poltrons qui se donnent la „ mort.”

Quand on nie que la vie puisse être un mal , & qu'on reproche ensuite de ne la pouvoir endu-
rer , on ne se contredit point : c'est une ma-
nière de raisonner , par laquelle on suppo-
se ce qui est en question , pour tourner les
principes de son adversaire contre lui- mê-
me.

On ne dit pas que ce soit toujours une fa-

cheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines ; on soutient seulement que jamais on ne se porte à cet excès par un courage bien entendu. Ceux qui donnerent à Rome l'empire du monde, n'étoient pas, j'en conviens, une troupe de poltrons ; mais furent-ils des hommes exempts de passion & de foiblesse ? Et tout ce qu'ils firent de courageux fut-il digne d'imitation & de louange ? Qu'on examine le morceau de notre Auteur à leur sujet, dans l'endroit de sa Lettre auquel ceci se rapporte, & l'on verra que ce n'est qu'une brillante déclamation qu'on pourroit retourner ainsi.

O Rome conquérante du monde ! Quelle troupe de grands hommes t'en donna l'empire ! Tu t'attendois, sans doute, que les siecles futurs mettroient au rang des héros & des sages qui t'illustrèrent, les Numa Pompilius, les Tullus Hostilius, les trois Horaces, les Régulus, les Cincinnatus, les Postumius, les Paul Emile, les Scipions, les Camille, les Antonins, les Marc-Aurele &c. Que Brutus, Cassius, Caton d'Utique combattant pour toi soient dans le nombre, c'est un honneur qui leur fut dû tant qu'ils vécurent pour te défendre & maintenir ta liberté. Mais Brutus, mais Cassius t'abandonnant à tes tyrans, & se tuant de désespoir pour ne pas survivre à une défaite peut-être

plus sensible à leur orgueil envieux, qu'à leur amour pour la Patrie, & *toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée*, superbe & illustre *Caton*, *toi dont l'image auguste & sacrée animoit les Romains d'un saint zèle*, & *faisoit frémir les tyrans*, tes *fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour*, dans des écrits destinés à l'instruction des hommes, *de vils Rbêteurs* sous le nom de Philosophes, *prouveroient que tu fus un sage, un héros, pour avoir applani*, par ta mort volontaire, au crime heureux, la route de la tyrannie à laquelle ta présence eût pu mettre obstacle, & privé ta Patrie de tes conseils dans ses désastres, & de l'exemple de ta *vertu dans les fers*. *Force & grandeur des Ecrits-vains modernes, que vous êtes sublimes, & qu'ils sont intrépides la plume à la main!* Mais aitez moi, braves & vaillans Apôtres du Suicide, qui paroissez tout disposés à vous sauver si courageusement du monde dès qu'il vous sera trop pénible d'y vivre, puisqu'il vous en couteroit si peu de perdre la vie, pourquoi ne l'allez-vous pas exposer généreusement pour le service de la République ou pour le bien de l'humanité ? *Pourquoi quand un tison brûlant vient à tomber sur votre éloquente main la retirez vous si vite ? Quoi ! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu !* Vous qui trouvez tant de courage & d'héroïsme à

se donner à soi-même le coup terrible de la mort ? *Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter le tison ?* D'accord ; mais direz-vous aussi, que rien ne vous oblige à supporter une vie que vous pouvez, dans quelque état que vous soyez, rendre utile à vous-même & aux autres ? Tant que vous avez des moyens & des raisons pour vivre, feroit-il moins insensé de vous percer le sein ou de vous casser la tête, que de vous brûler volontairement la main sans nécessité ? *La génération d'un fétu a-t-elle couté plus à la Providence que celle d'un homme ? L'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage ?* & la conservation de tout notre corps ne doit-elle pas l'intéresser d'avantage, ne doit-elle pas entrer plus essentiellement dans son plan, que celle d'un de nos membres ? *Viens, habile Tiffot, viens m'aider à repousser la mort qui semble prête à me saisir, viens déployer ton art pour ranimer mes forces épuisées par le travail & la douleur, viens calmer mes souffrances, ou si tu ne le peux, fais moi vivre du moins en dépit d'elles, afin que j'offre à mes semblables l'exemple touchant de la vertu souffrante, & le spectacle attendrissant du malheur, si nécessaires pour entretenir la pitié dans le cœur des humains, pour leur-fournir de pressantes occasions de l'exercer, pour leur apprendre **

souffrir leurs propres maux. Et toi, respectable Parisot, coupe moi cette jambe qui me ferait périr; je te verrai faire sans sourciller, & me laisserai traiter de lâche par le brave, qui, faute d'osé soutenir la même opération, & d'avoir la force d'endurer les douleurs qui le tourmentent, se tue de désespoir ou de foiblette.

• Vous accordez, M. R., qu'il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter; moi, je vous accorde à mon tour, qu'il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & que c'est souvent un très grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Mais j'ai prouvé qu'il est nécessaire d'endurer ses maux quand on ne les peut éviter qu'en perdant la vie, & qu'alors on ne sauroit s'en délivrer par une prompte mort, sans mal faire: vous devez donc convenir que le meurtre de soi-même n'est pas légitime.

„ Celui qui ne fait pas se délivrer d'une „ vie dououreuse par une prompte mort „ ressemble à celui qui aime mieux laisser „ envenimer une plaie que de la livrer au „ fer salutaire d'un Chirurgien.” Pardonnez moi; la ressemblance n'est rien moins qu'exacte; le cas est tout différent, & on l'a fait voir dans le 3^{me} Article de cette réfutation

où la même comparaison se trouve sous une autre forme.

„ J'avoue qu'il est des devoirs envers „ autrui , qui ne permettent pas à tout „ homme de disposer de lui-même , mais en „ revanche combien en est-il qui l'ordon- „ nent ? Qu'un Magistrat à qui tient le sa- „ lut de la patrie , qu'un père de famille „ qui doit la subsistance à ses enfants , „ qu'un débiteur insolvable qui ruineroit „ ses créanciers , se dévouent à leur de- „ voir , quoiqu'il arrive ; que mille autres „ relations civiles & domestiques forcent „ un honnête homme infortuné de suppor- „ ter le malheur de vivre , pour éviter le „ malheur plus grand d'être injuste , est-il „ permis , pour cela , dans des cas tous dif- „ férents , de conserver aux dépens d'une „ foule de misérables une vie qui n'est uti- „ le qu'à celui qui n'ose mourir ? Tue-moi , „ mon enfant , dit le Sauvage décrépit à „ son fils qui le porte & fléchit sous le „ poids ; les ennemis sont là ; va combattre „ avec tes frères , va sauver tes enfants , & „ n'expose pas ton père à tomber vif entre „ les mains de ceux dont il mangea les pa- „ rents . Quand la faim , les maux , la mi- „ sere , ennemis domestiques pires que les „ Sauvages , permettroient à un malheu- „ reux

„ reux estropié de consommer dans son lit
 „ le pain d'une famille qui peut à peine en
 „ gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien ,
 „ celui que le Ciel réduit à vivre seul sur la
 „ terre , celui dont la malheureuse existen-
 „ ce ne peut produire aucun bien , pour-
 „ quoi n'auroit-il pas au moins le droit de
 „ quitter un séjour où ses plaintes sont im-
 „ portunes & ses maux sans utilité.”

S'il est des devoirs & des relations qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même , il en est aussi qui ordonnent d'exposer & de sacrifier sa vie pour le salut d'autrui. Mais il n'en est aucun dans aucun cas qui permette à personne de se tuer quand on s'ennuie de vivre & qu'on se croit inutile au monde. L'homme n'a pas plus de droit de disposer ainsi de lui-même que n'en a le Commandant d'une place de l'abandonner à l'ennemi , pour éviter les horreurs d'un long & fâcheux siège , pendant qu'il peut encore la défendre & la conserver. Comme il est du devoir de ce Commandant de braver les périls , de supporter les travaux les plus pénibles , & toutes les souffrances qui peuvent être supportées , plutôt que de perdre la place qui lui a été confiée & dont il est responsable ; de même chacun est obligé de garder malgré ses peines & ses tourments , jusqu'au terme que Dieu a fixé , & que doit amener

Aa

la nature, une vie qui est toujours plus utile qu'onéreuse à soi même & aux autres. La nature, la raison, & la religion en nous donnant le droit de nous sacrifier pour l'utilité commune, nous ont refusé celui d'abréger nos jours quand nous les trouvons trop mauvais, & ce refus est très sage. Les occasions de disposer de notre vie en l'exposant à des dangers certains pour en sauver les autres, sont rares & indépendantes de nous, nous n'en pouvons que peu ou point abuser, elles portent toujours nécessité de mourir pour nous ou pour plusieurs autres de nos semblables, & dans une telle nécessité, il est convenable que les moins utiles se sacrifient pour la conservation de ceux qui le sont plus, & le plus petit nombre pour le plus grand. Nous devions donc avoir dans ces occasions là le droit de disposer de notre vie. Mais nous ne devions pas l'avoir dans les occasions où elle nous est à charge à nous-mêmes, & où il n'y a nulle nécessité de mourir; attendu que le malheur étant semé de toutes parts sur la terre, qu'ayant tous un malheureux penchant à aigrir par notre imagination & notre orgueil les maux qui nous tombent en partage, ces occasions dépendroient trop de nous, de notre humeur, de notre impatience, & de nos caprices, pourroient devenir trop communes, & rendroient trop arbitrai-

re, trop abusif, trop funeste l'usage du droit qu'on auroit de se donner la mort. Prétexter pour se l'arroger ce droit, l'inutilité de la vie & de son état, c'est l'appuyer sur une fausse raison; car on a déjà vu dans le chapitre II, qu'il n'est point de maux dans le monde qui n'aient quelque grande utilité, & qui ne portent leur dédommagement avec eux par les fruits salutaires qu'on en peut recueillir: ils sont tous dans leurs usages, & dans leurs fins, des biens relatifs. Est-il quelqu'un, excepté peut-être quelque sauvage égaré dans les bois, *qui ne tienne absolument à rien, que le Ciel réduise à vivre absolument seul sur la terre, dont la malheureuse existence ne puisse produire aucun bien, & qui vive dans un séjour où ses plaintes soient importunes à tous & ses maux sans utilité?* Le malheureux estropié qui consomme dans son lit le pain d'une famille, est pour cette famille une occasion pressante de manifester les plus beaux sentiments de la nature humaine, de redoubler ses travaux, d'employer pour soulager les souffrances qu'elle partage, toutes les ressources de l'industrie & du talent dont l'exercice est toujours si avantageux au bien public, & de relever la beauté de l'univers, en y donnant l'exemple admirable d'une amitié compatissante, d'une constance merveilleuse, d'une vertu magnanime, capable des

Aa 2

efforts les plus généreux en faveur d'autrui. Si de telles épreuves, si de telles occasions manquoient aux hommes, on ne verroit parmi eux que des vertus médiocres, que des actes faciles de générosité. L'humanité, la compassion, la bienfaisance, faute d'être excitées par des objets assez touchants, & les talents faute d'être aiguillonnés par des besoins extraordinaires, languiroient dans une activité foible; par là le bien général seroit diminué, & le monde, privé de ce qu'on y voit de plus beau, perdroit beaucoup de sa perfection.

Pesez ces considérations, rassemblez toutes ces raisons, & vous trouverez qu'elles reviennent à la plus étroite des obligations, qui est de rester dans l'ordre de la nature, & d'en respecter constamment les loix, ce qu'aucun homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi, si l'on pouvoit disposer de sa vie, si elle n'étoit pas le plus grand bien de la terre, seroit-il de notre devoir pour la conserver d'employer des remèdes dégouillants, & de retrancher douloureusement un membre du corps, qui l'a met en danger? S'il est pénible d'être malade, qu'est-ce à dire? Les drogues font-elles plaisir à prendre? & les opérations de la chirurgie font-elles agréables à soutenir? On s'y résout cependant pour peu qu'on ait lieu d'espérer qu'elles pro-

current la guérison, ou qu'elles éloignent le danger de mourir. *Combien de gens malgré l'extrême aversion qu'ils ont pour les remèdes, les préféreroient à la mort, s'ils les croient un moyen sûr de l'éloigner? Preuve que la nature répugne encore plus à la destruction, qu'au déplaisir & à la souffrance. Qu'on me montre donc comment il peut être permis de se tuer pour terminer ses maux, quoiqu'il ne le soit pas de se laisser mourir pour s'épargner les désagrémens, les douleurs & les peines ordinaires, dont la vie dès son commencement, est remplie; & comment on est aussi peu coupable de se servir du pistolet, du poignard, ou du poison pour guérir ses chagrins, que d'user de quinquina pour la fièvre, ou d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être: mais le mal que fait le meurtre de soi-même est pire que celui qu'il guérit, n'y en ayant pas de plus grand ici bas, que la perte anticipée d'une vie, qui doit nous préparer à une heureuse immortalité; au lieu que souffrir pour la conserver cette vie qui est le bien le plus précieux de la terre, c'est se soumettre sagelement à un moindre mal passager, pour en éviter un des pires. Si nous regardons aux moyens, la nature réprouve l'un & recommande l'autre, en nous inspirant l'amour de nous mêmes, qui doit nous porter*

Aa 3

à ne rien négliger pour nous conserver, & à nous abstenir de tout ce qui tend à nous détruire. *Si nous regardons à la répugnance naturelle*, nous en avons encore plus pour la mort, que pour la douleur, comme l'expérience générale le prouve. *Si nous regardons à la volonté du maître*, il n'est point de mal, il est vrai, qu'il ne nous *ait envoyé*: tous viennent en un sens de *sa main*, puisqu'ils naissent de la constitution des choses qu'il a créées, & qu'il ne les empêche pas; mais s'il veut que nous combattions les uns pour garantir notre vie du danger où ils la mettent, est-il à présumer qu'il veuille que nous prenions des autres, occasion de nous l'ôter cette vie, qui est le premier & le plus précieux don que nous ayons reçu de sa bonté.

Il est bien sûr que tout *ce qui est, est comme Dieu l'a voulu*, que rien ne pourroit être changé s'il ne le vouloit, & qu'il nous permet de changer l'état des choses, même nos propres états que nous pouvons améliorer sans détruire notre nature. Mais la permission évidente d'un changement conforme par lui-même & par ses moyens à la constitution & à l'ordre naturel des choses, n'emporte pas celle des changements & des moyens contraires à cette même constitution & à ce même ordre naturel des choses.

Bien loin de là, on a tout lieu de croire que les mêmes raisons qui font que Dieu accorde la première de ces deux permissions, l'empêchent d'accorder la seconde, & qu'on agiroit contre sa volonté en changeant la vie qu'il nous a donnée, contre une mort que lui-même ne nous envoie pas, ou en nous servant de la mort pour faire cesser un état de souffrance, qu'il ne nous a permis clairement de terminer, que par des moyens compatibles avec la vie. De ce donc que Dieu nous permet de changer l'état des choses & même nos propres états, que nous pouvons améliorer par des modifications & des moyens qui sont dans l'ordre universel de la nature, il ne s'ensuit pas qu'il nous permette de nous donner la mort. *Non, mortels, votre vocation est plus grande & plus noble.* Dieu ne vous a point animés, afin que vous éteigniez le feu qui vous vivifie; il n'a point lié votre ame à votre corps afin que vous les sépariez; il ne vous a point mis sur la terre, afin que vous y restiez ou que vous en sortiez à votre gré. Mais se proposant un but plus digne de vous & de lui, il vous a faits & placés dans ce monde pour vous rendre capables d'en occuper un meilleur; *il vous a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, la raison pour le choisir. Il vous a constitués seuls juges de*

Aa 4

vos propres actions, en vous imposant pour règle de vos jugements & de votre conduite, les loix de la nature & les lumières de la raison, & en se réservant de vous faire rendre compte un jour de votre soin ou de votre négligence à vous y conformer. Il a écrit dans vos cœurs : *faites ce qui vous est salutaire, & n'est nuisible à personne* ; soumettez-vous à mes dispensations, croyez que je veux votre bien, & que je le connois mieux que vous ; confiez vous en moi ; espérez, & vivez pour remplir toute votre destination sur la terre.

„ Faut-il ne rien faire en ce monde de „ peur d'enfreindre ses loix, & quoique nous „ fassions pouvons-nous jamais les enfrein- „ dre ? „ Je fais qu'en un sens, quoique l'on fasse on ne peut *jamais enfreindre* les loix de Dieu, & que tout ce qui arrive dans l'univers s'y exécute physiquement par quelqu'une de ces loix ; mais on ne sauroit nier qu'on ne les puisse violer moralement, & que cela n'ait lieu toutes les fois que nous suivons un penchant qui doit céder à un autre, ou que nous ne faisons pas de nos pouvoirs l'usage pour lequel Dieu nous les a donné. Je ne viole donc point ses loix quand je change pour mon bien l'état des choses que je puis changer à mon avantage, sans porter atteinte aux droits d'autrui, & sans

nuire à aucun autre intérêt plus grand, parce qu'en gravant dans mon cœur le désir de mon bien-être, Dieu m'a prescrit de le chercher selon mon pouvoir, tant que le droit de personne, le bien général, mon plus grand bien particulier, ni la nature ne s'y opposent point. Mais je les violerois ces loix si je changeois l'état des choses qui ne peut être changé qu'au préjudice des autres ou au mien propre, & si je me délivrois par la mort des maux que je ne puis guérir autrement, parce qu'alors j'abuserois de mon pouvoir dont Dieu veut que je me serve pour ma conservation, pour mon bien le plus essentiel & pour celui de mes semblables, comme il me le montre par les instincts naturels qu'il a mis en moi. Il est vrai qu'un de ces instincts, c'est la répugnance à la douleur, la fuite du mal; mais cet instinct est subordonné dans la nature à l'amour de notre conservation, & dans les jugements de la raison à l'utilité commune. C'est ce que prouve l'exemple même du sauvage décrépit qui dit à son fils qui le porte & fléchit sous le poids: „ Tue-moi, mon enfant; sauve-toi; les ennemis sont là, va combattre avec tes frères, va sauver tes enfants, & n'expose pas ton père à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens.” Son cas est un de

Aa 5

ceux où la raison, où la loi naturelle veut qu'on se sacrifie pour les autres, & qu'entre deux maux dont l'un ou l'autre est infaillible on choisisse le moindre. La mort de ce vieux sauvage est inévitable & prochaine, en tenant auprès de lui son fils qui veut faire des efforts inutiles pour le sauver, il exposeroit sa vie & celle de ses enfants. Arrivé au terme de sa carrière, il doit se résoudre à périr, pour conserver ceux qui peuvent encore prolonger la leur, & être plus utile que lui au monde. Dans cette extrémité, il n'agit pas contre les instincts de la nature, ni contre la raison, en demandant d'être tué par une main qu'il chérit & qui lui épargnera les cruautés que lui feroient éprouver des mains ennemis; il les suit au contraire puisqu'il ne fait que choisir son genre de mort, & que préférer un moindre mal à un plus grand. Mais cet exemple ne doit point servir de règle, à ceux qui n'étant pas sauvages, & n'ayant pas mangé les parents de leurs ennemis, n'en ont point à craindre de si cruels traitements. Il ne les autorise point à l'imiter. C'est un cas particulier qui peut faire exception à nos principes, mais qui ne fauroit les détruire. Dans tout autre le sauvage même céde plutôt au désir de vivre, qu'à la crainte de beaucoup souffrir. L'attachement pour la vie est l'instinct le

R. A.

plus fort de la nature. Tous les animaux cherchent leur bien-être, tous fuient la souffrance, aucun excepté un petit nombre parmi les hommes qui seuls peuvent abuser de leurs facultés, & résister aux penchants qu'ils ont reçus de leur auteur, aucun dis-je, quelques hommes exceptés, ne se détruit lui-même, pour se soustraire à ses maux. Mettez un animal souffrant les p'us violentes douleurs sur le bord d'un précipice, s'il voit le danger & que la tête ne lui tourne point, loin d'être tenté de s'y jettter, il fera effort pour le fuir, avec une espece d'horreur. Que conclure de-là? Si ce n'est qu'entre nos penchans naturels, l'amour de notre conservation l'emporte sur l'aversion du mal-être, comme cela convenoit en des créatures placées dans un monde semé de peines, & que celui qui se tue pour s'en délivrer fait un abus de son pouvoir évidemment contraire aux loix de son Créateur. *Je ne résiste donc point à l'ordre de Dieu, en m'opiniâtrant à vivre, lors même que je sens qu'il me seroit bon de mourir;* car tout nous dit, qu'en nous rendant la mort désirable, au lieu de nous prescrire de la chercher, Dieu veut nous disposer à l'attendre patiemment de lui, comme une grace, & à la recevoir avec joie comme un grand bien.

Toutes ces raisons sont si fortes, que

M. R. qui n'a pas manqué de les sentir, & de se les opposer à lui-même, semble moins avoir voulu prouver la légitimité du Suicide, que la réduire en problème. Voici la manière éloquente & forte dont il la combat, sous le nom de Milord Edouard, dans la lettre suivante, qui sert de réponse à celle de St. Preux que je réfute.

„ Jeune homme, dit-il, un aveugle transport t'égare..... Que peux-tu faire?
 „ A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà?
 „ Quels services peux-je espérer de toi? Une
 „ douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es
 „ rien; & si je ne regardois à ce que tu peux
 „ être, tel que tu es, je ne vois rien dans
 „ le monde au-dessous de toi.”

„ Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste; & je ne t'aimois pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content? Un misérable & perpétuel sophisme, qui dans l'égarement de ta raison marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever si je n'avois pitié de ton délire.”

„ Pour renverser tout cela d'un mot, je
„ ne veux te demander qu'une seule chose.
„ Toi qui crois Dieu existant, l'ame immor-
„ telle, & la liberté de l'homme, tu ne pen-
„ ses pas, sans doute, qu'un Etre intelli-
„ gant reçoive un corps & soit placé sur la
„ terre au hazard; seulement pour vivre,
„ souffrir, & mourir? Il y a bien peut-être
„ à la vie humaine, un but, une fin, un
„ objet moral? Je te prie de me répondre
„ clairement sur ce point: après nous re-
„ prendrons pied à pied ta lettre, & tu rou-
„ giras de l'avoir écrite.....”

„ Il est donc permis, selon toi, de ces-
„ fer de vivre? La preuve en est singulière;
„ c'est que tu as envie de mourir. Voilà
„ certes un argument fort commode pour
„ les scélérats: ils doivent t'être bien obli-
„ gés des armes que tu leur fournis; il n'y
„ aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par
„ la tentation de les commettre, & dès que
„ la violence de la passion l'emportera sur
„ l'horreur du crime, dans le désir de mal
„ faire ils en trouveront aussi le droit.”

„ Il t'est donc permis de cesser de vivre?
„ Je voudrois bien savoir si tu as commen-
„ cé? Quoi! fus-tu placé sur la terre pour
„ n'y rien faire? Le Ciel ne t'imposa-t-il
„ point avec la vie une tâche pour la rem-
„ plir? Si tu as fait ta journée avant le soir,

„ repose-toi le reste du jour tu le peux;
 „ mais voyons ton ouvrage: quelle réponds-tu
 „ se tiens-tu prête au grand juge qui te demandera compte de ton temps? parles,
 „ que lui diras-tu?.... Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir as-
 „ sez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.”

„ Tu comptes les maux de l'humanité.
 „ Tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie est un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident?
 „ Tu l'as dis toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active & morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, & un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.”

„ Tu t'ennies de vivre, & tu dis, la
 „ vie est un mal. Tôt ou tard tu seras con-
 „ solé, & tu diras, la vie est un bien. Tu
 „ diras plus vrai sans mieux raisonner: car
 „ rien n'aura changé que toi. Change donc
 „ dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la
 „ mauvaise disposition de ton ame qu'est tout
 „ le mal, corrige tes affections dérégées,
 „ & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas
 „ la peine de la ranger.”

„ Tu souffres, me dis-tu, dépend-il de
 „ moi de ne pas souffrir? D'abord, c'est
 „ changer l'état de la question; car il ne s'a-
 „ git pas de savoir si tu souffres, mais si c'est
 „ un mal pour toi de vivre. Passons. Tu
 „ souffres, tu dois chercher à ne plus souf-
 „ frir. Voyons s'il est besoin de mourir
 „ pour cela.”

„ Qu'est-ce qui rend un mal quelconque
 „ intolérable? C'est sa durée. Les opéra-
 „ tions de la Chirurgie, sont communément
 „ beaucoup plus cruelles que les souffrances
 „ qu'elles guérissent; mais la douleur du
 „ mal est permanente, celle de l'opération
 „ passagère, & l'on préfère celle-ci. Qu'est-
 „ il donc besoin d'opération pour des dou-
 „ leurs qu'éteint leur propre durée, qui seu-
 „ le les rendroit insupportables? Est-il rai-
 „ sonnable d'appliquer d'aussi violents r-
 „ medes, aux maux qui s'effacent d'eux-mê-

„ mes ? Pour qui fait cas de la constance &
 „ n'estime les ans que le peu qu'ils valent,
 „ de deux moyens de se délivrer des mêmes
 „ souffrances, lequel doit être préféré de la
 „ mort ou du temps ? Attends & tu seras
 „ guéri. Que demandes-tu davantage ?”

„ Ah, c'est ce qui redouble mes peines
 „ de songer qu'elles finiront ! Vain sophis-
 „ me de la douleur ! Bon mot sans raison,
 „ sans justesse, & peut-être sans bonne foi.
 „ Quel absurde motif de désespoir que l'es-
 „ poir de terminer sa misère ! Même en sup-
 „ posant ce bizarre sentiment, qui n'aime-
 „ roit mieux aigrir un moment la douleur
 „ présente par l'assurance de la voir finir,
 „ comme on sacrifie une plaie pour la faire
 „ cicatriser ? Et quand la douleur auroit un
 „ charme qui nous feroit aimer à souffrir,
 „ s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas
 „ faire à l'instant même tout ce qu'on craint
 „ de l'avenir ?”

„ Pensez-y bien, jeune homme ; que
 „ sont dix, vingt, trente ans pour un Etre
 „ immortel ? La peine & le plaisir passent
 „ comme un ombre ; la vie s'écoule en un
 „ instant ; elle n'est rien par elle-même,
 „ son prix dépend de son emploi. Le bien
 „ seul qu'on a fait demeure, & c'est par
 „ lui qu'elle est quelque chose.”

„ Ne dis donc plus que c'est un mal pour
 „ toi

„ toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul
 „ que ce soit un bien, & que si c'est un mal
 „ d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour
 „ vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il
 „ t'est permis de mourir; car autant vau-
 „ droit dire, qu'il t'est permis de n'être pas
 „ homme, qu'il t'est permis de te révolter
 „ contre l'auteur de ton Etre, & de trom-
 „ per ta destination. Mais en ajoutant que
 „ ta mort ne fait de mal à personne, son-
 „ ges-tu que c'est à ton ami que tu l'oses
 „ dire?"

„ Ta mort ne fait de mal à personne?
 „ J'entends! mourir à nos dépens ne t'im-
 „ porte gueres, tu comptes pour rien nos
 „ regrets. Je ne te parle plus des droits de
 „ l'amitié que tu méprises, n'en est-il point
 „ de plus chers encore qui t'obligent à te
 „ conserver? S'il est une personne au mon-
 „ de qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas
 „ te suivre, & à qui ton bonheur manquait
 „ pour être heureuse, penses-tu ne lui rien
 „ devoir?..... Ne crains-tu point que ta
 „ perte n'en entraîne une autre encore plus
 „ cruelle, en ôtant au monde & à la vertu
 „ leur plus digne ornement?"

„ Tu parles des devoirs du Magistrat &
 „ du Père de famille, & parce qu'ils ne te
 „ font pas imposés, tu te crois affranchi de
 „ tout. Et la Société à qui tu dois ta con-

Bb

„ servation, tes talents, tes lumières; la Pa-
„ trie à qui tu appartiens, les malheureux
„ qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien?
„ O l'exact dénombrement que tu fais! parmi
„ les devoirs que tu comptes, tu n'oublies
„ que ceux d'homme & de citoyen. Où est
„ ce vertueux patriote qui refuse de vendre
„ son sang à un Prince étranger, parce qu'il
„ ne doit le verser que pour son pays, &
„ qui veut maintenant le répandre en déses-
„ peré contre l'expresse défense des Loix?
„ Les Loix, les Loix, jeune homme! Le
„ sage les méprise-t-il? Socrate innocent,
„ par respect pour elles, ne voulut pas sortir
„ de prison. Tu ne balances point à les vio-
„ ler pour sortir injustement de la vie, &
„ tu demandes, quel mal fais-je?
„ Tu veux t'autoriser par des exemples.
„ Tu m'oses nommer des Romains! Toi,
„ des Romains! Il t'appartient bien d'osier
„ prononcer ces noms illustres! Que
„ tes exemples sont mal choisis, & que tu
„ juges bassement des Romains, si tu pen-
„ fes qu'ils se crussent en droit de s'ô-
„ ter la vie aussitôt qu'elle étoit à char-
„ ge. Regarde les beaux temps de la Répu-
„ blique, & cherche si tu y verras un seul
„ citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids
„ de ses devoirs, même après les plus cruel-
„ les infortunes. Régulus retournant à Car-

„ thage, prévient-il par sa mort les tourments
 „ qui l'attendoient ? Que n'eût pas donné
 „ Posthumius pour que cette ressource lui
 „ fût permise aux fourches caudines ? Quel
 „ effort de courage le Sénat même n'admirait-il
 „ pas dans le consul Varron pour avoir
 „ pu survivre à sa défaite ? Par quelle rai-
 „ son tant de Généraux se laisserent-ils vo-
 „ lontairement livrer aux ennemis, eux à
 „ qui l'ignominie étoit cruelle, & à qui il
 „ en coutoit si peu de mourir ? C'est qu'ils
 „ devoient à la Patrie leur sang, leur vie,
 „ leur dernier soupir, & que la honte, ni
 „ les revers, ne les pouvoient détourner de
 „ ce devoir sacré.”

„ Mais toi, qui es-tu ? Qu'as-tu fait ?
 „ Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta
 „ foibleesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ?
 „ & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta pa-
 „ trie, en es-tu moins soumis à ses loix ? Il
 „ te fied bien d'osfer parler de mourir tandis
 „ que tu dois l'usage de ta vie à tes sembla-
 „ bles ! Apprends qu'une mort telle que tu
 „ la médites est honteuse & furtive. C'est
 „ un vol fait au genre humain. Avant de
 „ le quitter rends-lui ce qu'il a fait pour toi.
 „ Mais je ne tiens à rien ? Je suis inutile au
 „ monde ? Philosophe d'un jour ! Ignores-tu
 „ que tu ne saurois faire un pas sur la terre
 „ sans y trouver quelque devoir à remplir ;

B b,2

» & que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?"
 » Ecoute moi, jeune insensé; tu m'esc
 » cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te
 » reste au fonds du cœur le moindre sen-
 » timent de vertu, viens, que je t'appren-
 » ne à aimer la vie. Chaque fois que tu
 » seras tenté d'en sortir, dis en toi-même:
 » Que je fasse encore une bonne action
 » avant que de mourir. Puis, va chercher
 » quelque indigent à secourir, quelque in-
 » fortuné à consoler, quelque opprimé à
 » défendre. Rapproche de moi les malheu-
 » reux que mon abord intimide; ne crains
 » d'abuser ni de ma bourse ni de mon cré-
 » dit: prends; épouse mes biens; fais-moi
 » riche. Si cette considération te retient
 » aujourd'hui, elle te retiendra encore de-
 » main, après demain, toute la vie. Si
 » elle ne te retient pas, meurs, tu n'es
 » qu'un méchant."

Voilà comme, M. R. se réfute lui-même & les puissantes raisons qu'il oppose au Suicide. Qu'on les réunisse avec les Réflexions que j'ai déjà faites ci-dessus, qu'on les pèse, & qu'on juge ensuite, s'il peut être permis à l'homme de se détruire. Je pourrois montrer plus en détail que tout ce que notre illustre Ecrivain a dit en faveur du meurtre volontaire n'est, comme

il l'avoue lui-même, qu'un *miserable sophisme*; qu'il y a plus de déclamation que de raisonnement, plus d'éloquence que de solidité dans la Lettre de St. Preux où il en prend la défense; qu'il y traite ce sujet plus en orateur livré au feu de son imagination, & entraîné par le désir de bien dire, qu'en Philosophe qui ne consulte que la raison & la nature, qui ne cherche que la vérité, le devoir, & le vrai bien des hommes; en un mot qu'il entraîne à son opinion, moins par la force de ses raisons, que par le charme de son style: mais c'est ce que le Lecteur intelligent sentira assez de lui-même, sans qu'il soit besoin de lui prêter pour cela un secours étranger. Je me bornerai donc pour terminer cette réfutation de son apologie du Suicide, à combattre les deux derniers arguments employés dans la même Lettre pour en établir le droit, & à faire voir qu'il est plutôt défendu, qu'autorisé par les préceptes & les exemples contenus dans la Révélation.



C H A P I T R E VII.

Où l'on continue à réfuter M. Rousseau, en prouvant que les préceptes & les exemples contenus dans la Révélation, sont contraires au droit de se tuer qu'il attribue à l'homme, bien loin de lui être favorables.

Nous voici parvenus aux deux derniers moyens dont se sert l'ingénieux Auteur de la *nouvelle Héloïse*, pour justifier le Suicide. L'Écriture sainte est la source où il les a puisés. Voyons si l'avantage qu'il croit en avoir tiré en faveur de sa thèse est bien réel. En montrant qu'elle lui est défavorable & que les moyens qu'il en tire sont nuls, non seulement on fournira à ceux qui regardent la Révélation comme une règle divine de foi & de conduite, la preuve la plus forte de l'ilégitimité du Suicide, & le motif le plus puissant pour leur faire porter jusqu'à son terme naturel le poids de la vie; mais encore on augmentera pour ceux qui seront dans le doute sur la divinité de cette Révélation, les probabilités déjà si grandes par les raisons exposées ci-dessus, du risque qu'il y a à se tuer soi-même.

Ces deux moyens ou arguments sont pris

DU SUICIDE. CHAP. VII. 391

du prétendu silence de l'Ecriture sainte par rapport à ce genre de meutre, & de l'exemple de Samson qu'on suppose avoir été l'auteur de sa mort.

„ Où verra-t-on dans la Bible entiere,
 „ dit M. R., une loi contre le Suicide, ou
 „ même une simple improbation, & n'est-
 „ il pas bien étrange que dans les exemples
 „ de gens qui se sont donnés la mort, on
 „ n'y trouve pas un seul mot de blâme con-
 „ tre aucun de ces exemples ? Il y a plus ;
 „ celui de Samson est autorisé par un pro-
 „ dige qui le venge de ses ennemis. Ce mi-
 „ racle se seroit-il fait pour justifier un cri-
 „ me, & cet homme qui perdit sa force
 „ pour s'être laissé séduire par une femme,
 „ l'eut-il recouvrée pour commettre un
 „ forfait authentique, comme si Dieu lui-
 „ même eût voulu tromper les hommes."

I. Après avoir avancé, qu'il n'y a pas dans la Bible entière une seule loi contre le Suicide, M. R., cite celle-ci du Décalogue; *Tu ne tueras point.* Il semble d'abord que c'est se contredire; le meurtre de soi-même ne paroissant pas moins compris, que tout autre meutre, dans cette défense expresse & générale de ne pas tuer: cependant notre Auteur prétend qu'il n'y est pas plus défendu de se donner la mort, qu'il ne l'est de la donner à des *malfaiteurs & à des ennemis*;

B b 4 .

„ que si ce commandement devoit être pris „ à la lettre il ne faudroit tuer ni les uns „ ni les autres ; & que Moïse qui fit tant „ mourir de gens , auroit entendu fort mal „ son propre précepte . ” Il ajoute que s'il y a quelques exceptions , la première est certainement en faveur de la mort volontaire , parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice , les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel . Ce que nous avons dit précédemment découvre ici une erreur évidente . La mort volontaire n'est pas exempte de violence , puisque c'est la plus grande violence qu'on puisse faire à la nature que de l'armer contre elle-même . Elle n'est pas non plus exempte d'injustice , puisqu'elle détruit l'ouvrage de Dieu sans son ordre , & qu'elle prive la Société (à laquelle , de l'aveu de M. R. , *chacun doit sa conservation , ses talens , ses lumières*) des services qu'on eût pu lui rendre , ou des bons effets qu'eût produit au milieu d'elle le spectacle touchant & nécessaire des maux de l'humanité héroïquement soutenus .

Il y a , sans doute , des exceptions à cette loi , *tu ne tueras point* , qui autoriserent la conduite de Moïse envers les coupables qu'il détruisit : mais ces exceptions sont-elles arbitraires , ou fondées sur l'ordre & la né-

cessité des choses? Est-ce à l'homme qui reçoit la loi, ou à Dieu qui la donne, à les faire? Je m'assure que l'on conviendra qu'elles ne peuvent être arbitraires, ni dépendre du bon plaisir particulier de chaque homme; car alors la loi deviendroit inutile, chacun ayant le droit de la restreindre à sa fantaisie. Il n'appartient donc qu'à la sagesse du législateur de les faire ces exceptions. D'où naît cette conséquence, que toutes celles qu'il n'a pas faites expressément, ou que l'ordre & la nécessité des choses n'exige point, sont contraires à l'esprit de sa loi, sont des transgressions de sa loi.

Appliquons présentement ce principe à la question dont il s'agit. Le meurtre en général est défendu dans le Décalogue. Le meurtre, c'est l'action d'ôter sans aucun droit, la vie à quelqu'un: le Suicide, c'est l'action de se l'ôter à soi-même. Or l'homme n'a pas plus de droit sur sa propre vie, que sur celle d'autrui. Le droit qu'il a sur celle d'autrui n'a lieu, que quand son semblable veut lui ôter la sienne, il a alors ce droit parce que la nature lui ordonne de conserver sa vie. Il ne peut donc pas avoir celui de se détruire puisque ce droit seroit en contradiction avec l'ordre le plus évident & le plus sensible de la nature. D'un autre côté Dieu seul est l'auteur & le maître de la

vie de tous les hommes : il n'appartient qu'à lui d'en disposer & de revêtir quelqu'un de ce droit, soit par rapport à soi-même, soit par rapport à autrui. Tout cela a été prouvé. Donc il ne faut pas une permission naturelle ou positive, moins évidente de la part de Dieu pour pouvoir se détruire, que pour pouvoir détruire sans crime son semblable. L'on convient que Dieu nous a donné évidemment cette dernière permission dans certains cas, par la nature & par la révélation. Il est au moins douteux que la première nous soit donnée par la nature, & l'on avoue que la révélation ne la donne point. Donc celui qui se tue le fait, sans y être autorisé par une permission claire de Dieu ; donc se donner la mort sans une telle permission, est un meurtre & une violation formelle de la loi qui défend le meurtre, comme ce seroit l'un & l'autre de donner la mort à autrui, sans en avoir reçu clairement le droit du créateur des hommes.

Ainsi s'il est permis de faire mourir des malfaiteurs, & dans une défense légitime de soi-même, d'ôter la vie à un ennemi pour conserver la sienne, c'est que ce sont là autant d'exceptions certaines & non équivoques, que Dieu lui-même a faites à cette loi, *tu ne tueras point*. Elles se trouvent bien marquées dans plusieurs endroits de la Bi-

ble (a), quoiqu'elles fussent écrites dans le cœur de tous les hommes. Mais il ne s'y en trouve aucune en faveur du meurtre volontaire, dont la permission auroit pourtant dû y être exprimée d'une manière plus claire & plus positive que celle de tuer des ennemis & des brigands; parce que l'intérêt que nous avons au bien de la Société, le désir de notre propre conservation, & l'amour de préférence pour nous-mêmes que Dieu a gravés au dedans de nous, nous indiquoient assez le droit qu'il nous donne de mettre à mort des méchants qui menacent notre vie, & dont les mains déjà teintes du sang de leurs frères, sont toujours prêtes à le répandre de nouveau; sans qu'il fût absolument besoin de le confirmer ce droit naturel par la Révélation. Au lieu que s'il eût voulu permettre, qu'on se tuât soi-même dans certains cas, il eût été nécessaire qu'il les exceptât ces cas, de la règle générale, & qu'il les marquât bien précisément dans la Révélation; parce que la nature, ni la raison ne nous découvrent pas assez évidemment cette permission divine, non plus que les cas qu'elle peut regarder, pour être jamais fondé à s'en pré-

(a) Exode. ch. 21. vers. 12, & suivans. ch. 22. vers. 2. Lévit. ch. 24. vers. 17. 20. 21. Nomb. ch. 35. vers. 30. 31. Deut. 19. vers. 4. 5. 6.

valoir. Dieu ne les ayant donc pas faites ces dernières exceptions, il faut conclure du silence de la Bible à ce sujet, que le Suicide manifestement compris dans la loi qui nous défend en général de tuer, reste dans tous les cas, au rang des meurtres criminels & défendus.

Observons encore que toutes les restrictions que Dieu a mises à cette loi étoient nécessaires pour le bien public & particulier, & sont fondées sur l'ordre de la Société, la justice, & le droit de la nature. L'ordre & le bien de la Société vouloient qu'on punît de mort le scélérat qui la trouble & la dévaste par ses forfaits, afin de frapper de terreur les hommes portés au mal, & de mettre un frein à leurs passions qui leur feroient tout oser, sans la crainte de cette punition. La justice vouloit que le sang de celui qui répand le sang humain sans nécessité, fût répandu. La loi de la nature vouloit qu'on pût s'armer contre un homme qui vient nous attaquer sans raison, & lui arracher une vie qu'on ne pourroit lui laisser qu'au péril de la nôtre. Le droit le plus naturel de chacun, c'est dans un risque égal de préférer sa conservation à celle d'autrui. Voilà pourquoi Dieu a excepté ces cas de la loi du meurtre. Mais il n'en a point excepté le Suicide, parce qu'au lieu d'en exiger la

DU SUICIDE. CHAP. VII. 397

permission, l'ordre & le bien de la Société, la justice & la nature, les fins présentes & les fins futures de l'homme vouloient qu'il fût interdit à tous sans exception, dans quelque circonstance que ce soit, comme je crois l'avoir suffisamment montré dans cet ouvrage.

Si Dieu ne nous a fait dans la Bible aucune défense particulière à cet égard; si nous n'y trouvons aucun commandement exprès de garder notre vie, & d'en prendre soin pour la prolonger autant qu'il nous est possible, c'est que nous sommes naturellement portés d'une manière si puissante à nous conserver, qu'il n'étoit pas plus nécessaire de nous en donner un ordre formel, que de nous commander de nous aimer nous-mêmes, ou nous défendre de haïr nos propres enfants. Il suffissoit donc de nous interdire le meurtre en général, pour devoir nous détourner du Suicide, puisqu'il est encore plus contraire à la nature, plus révoltant de se détruire soi-même, que de détruire quelqu'un de ses semblables. Et comme le meurtre d'autrui est plus ou moins criminel selon les relations plus ou moins étroites, que l'on a avec lui, en sorte, qu'on est plus coupable de tuer un ami, un bienfaiteur, un père, un mari, une épouse, un enfant, que de tuer un étranger; il résulte de-là, qu'il y a

encore plus de crime à se tuer soi-même, qu'il n'y en auroit à tuer celui de nos prochains avec qui nous soutenons les relations les plus intimes, puisque personne ne nous touche plus que nous-mêmes, & qu'en nous détruisant nous violerions la loi la plus forte de la nature, qui est sans contredit, dans tous les Etres animés, le penchant pour la vie & l'amour de soi (*a*).

D'ailleurs il paroît d'un côté, par le sens clair & littéral du VI. Commandement, & de l'autre par la raison, dont le législateur se sert dans la Genèse ch. IX. vers. 6. pour l'appuyer, que le meurtre de soi-même y est évidemment défendu. Le sens clair & littéral de ce commandement, c'est de défendre le meurtre; cela n'est pas douteux. Mais nous ôter la vie à nous-mêmes, est-ce moins un meurtre, que de l'ôter à un autre? La raison sur laquelle le législateur appuie cette défense, c'est que l'homme *a été créé à l'image de Dieu*. Or s'il ne m'est pas permis de répandre le sang d'un de mes semblables, *parce que Dieu l'a fait à son image*, je ne puis pas non plus légitimement répandre le mien, *parce que je suis aussi homme, créé à l'image de Dieu* (*b*). En fondant la défense de tuer

(a) Voyez Sherlock sur la mort.

(b) Théologie de M. Stackouët, tom. III, sur le VI. commandement.

sur cette raison commune, Dieu a donc montré d'une manière sensible, qu'il vouloit nous détourner également par là, du meurtre d'autrui, & du meurtre volontaire de soi.

Mais, quand même le Suicide ne feroit pas compris dans le commandement de la loi divine qui défend le meurtre, il n'en feroit pas moins une action interdite par tout l'esprit de la Révélation, par quantité de passages & d'exemples qui s'y trouvent, & qui montrent sensiblement que Dieu a voulu nous détourner de cette action inhumaine & désespérée. L'esprit que la révélation tend à nous inspirer, est un esprit de résignation à la volonté de Dieu & aux dispersions de sa Providence; un esprit d'humilité, de patience, de constance dans tous nos maux, & de confiance en la bonté de l'Etre Suprême. Elle nous représente sur la terre comme dans un lieu d'épreuve, où *nous naissions pour être travaillés comme les étincelles pour voler en haut*, & où nous devons nous former pour un état meilleur, qui fera le prix des vertus que nous aurons acquises & exercées avec persévérence. Voyez les passages que nous avons rapportés à ce sujet vers la fin de notre second chapitre. J'en ajouterai ici quelques autres qui ne laisseront aucun doute à ceux qui admettent la révélation, sur l'incompatibilité de son esprit avec le Suici-

de & les causes qui le produisent, le mécontentement de son sort, le chagrin excessif, le désespoir.

Quoique tous ces maux soient tombés sur nous, dit l'ancienne Eglise, nous ne vous oubliions point (Seigneur), & nous n'avons point violé votre alliance. Notre cœur ne s'est point détourné de vous, & nos pieds ne se sont point égarés de vos sentiers (a). Mon ame, dit David, pourquoi t'abbats-tu? pourquoi fremis-tu au dedans de moi? Attends-toi à Dieu (b). Malheur à celui qui débat contre celui qui l'a formé! Que le pot débatte contre les autres pots de terre: mais l'argile dira-t-elle à celui qui la formée, que fais-tu? ton ouvrage n'annonce point une main babilé (c). Je porterai l'indignation de l'Eternel, parce que j'ai péché contre lui (d). L'ef- froi que conçoit un homme lui tend un piege, mais celui qui s'affure en l'Eternel aura une haute re- traite (e). Possédez vos ames par la patience (f). Ne sois pas surmonté par le mal (g). Ne murmurez point. Que celui qui croit être ferme, prenne garde qu'il ne tombe. Vous n'avez eu que des épreuves humaines. Dieu est fidèle:

(a) Ps. XLIV. 17-20. (b) Ps. XLII. 5.

(c) Esraïe XLV. 9. (d) Michée VII. 9.

(e) Prov. XXIX. 25. (f) Luc. XXI. 19.

(g) Rom. XII. 21.

Il ne souffrira pas que vous soyiez éprouvés au-delà de vos forces: mais en permettant votre épreuve, il vous donnera la force de la soutenir, & vous en fera sortir avec avantage (a). Que nul ne soit troublé par les afflictions, puisque vous savez vous-mêmes que nous sommes destinés à cela (b). Mais que ceux qui souffrent par la volonté de Dieu, lui recommandent leur ame, comme au fidèle créateur, en persévérant à bien faire (c). Si en faisant le bien vous êtes pourtant affligés, & que vous le souffriez avec patience, voilà ce qui est agréable à Dieu (d). Le laboureur attend le fruit précieux de la terre, usant de patience, jusqu'à ce qu'il reçoive la pluie de la première & dernière saison. Vous donc aussi, attendez patiemment, & affermissez vos cœurs (e).

Je demande à présent à tout homme sensible, si ces passages ne valent pas un ordre exprès & positif, de porter jusqu'à son dernier terme naturel le fardeau de la vie, quelqu'en soient l'état & le poids; & s'ils ne sont pas une défense indirecte, aussi claire que si elle étoit exprimée en termes for-

(a) 1. Cor. X. 10. 11. 12. 13.

(b) 1. Thes. III. 3.

(c) 1. Pierre IV. 19.

(d) 1. Pierre II. 20.

(e) Jacq. V. 7. 8.

mels, de nous détruire pour nous délivrer de nos maux ? Si le Suicide eût été une ressource permise, Jesus-Christ ne l'auroit-il pas indiquée à ses Apôtres, lorsqu'il leur prédit les terribles souffrances auxquelles ils seroient exposés à cause de lui ? Il leur conseille de fuir les persécutions : *Quand on vous persécutera dans un lieu, leur dit-il, fuyez dans un autre.* Mais leur a-t-il jamais dit : *Quand vous serez sur le point de tomber entre les mains de vos cruels ennemis, & de subir les tourments affreux que vous préparera leur rage, pour vous en garantir & vous procurer une mort plus douce, tuez vous ?* Non, il se contente de les exhorter à la résignation & à la constance.

Il y a plus : la révélation ajoute à ses préceptes, des exemples propres à nous faire supporter les plus grands maux, & à éloigner de notre esprit la pensée de nous détruire pour nous en affranchir. Je n'en citerai que deux. Ce sont ceux de Job & de Jesus-Christ, dont les épreuves ont été les plus cruelles qu'on puisse imaginer. Chacun fait l'histoire de Job. Parmi ceux qui se sont donnés la mort, en connoît-on quelqu'un dont le sort ait été aussi affreux que le sien ? Cependant se crût-il en droit de se tuer, quoique la vie lui fut devenue insupportable, odieuse ? Non, il la déteste,

il la maudit ; mais il n'a garde d'en trancher le cours. Que dis-je ? Lorsque sa femme lui conseille cet expédient, lorsqu'elle lui dit : *Bénis Dieu & meurs*, il rejette ce conseil avec horreur, & lui répond : *Tu parles comme une femme insensée*. *Quoi ! nous recevrons de Dieu les biens, & nous n'en recevrons pas les maux* (a) ? La révélation ne se contente pas de rapporter ce bel exemple de résignation & de patience : elle nous le montre encore récompensé par le Seigneur : elle le loue & le propose à notre imitation avec celui de tous les autres saints dont elle nous a tracé la vie & les vertus. *Prenez pour exemple de patience dans vos afflictions*, nous dit-elle, *les Prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur*. *Vous voyez que nous estimons bienheureux ceux qui ont souffert avec patience* : vous avez appris quelle a été celle de Job, & vous avez vu comment le Seigneur a terminé ses maux ; car le Seigneur est plein de compassion & de miséricorde (b). Enfin, pour nous faire d'autant mieux connoître notre devoir lorsque nous sommes malheureux, & nous animer à le remplir, par un exemple encore plus parfait de constance, couronnée de félicité & de gloire, l'Écriture Sainte nous présente celui

(a) Job. ch. II. 9. 10. (b) Jacq. V. 10. 11.

de Jésus-Christ, qui, quoiqu'il prévit les cruautés inouïes que les Juifs lui feroient souffrir, loin de chercher à s'y soustraire par la mort, les attendit avec fermeté, s'y soumit avec une résignation profonde, & les soutint avec le courage le plus magnanime. *Poursuivons constamment, dit St. Paul, la course qui nous est proposée, ayant toujours devant les yeux Jésus, l'auteur & le consommateur de la foi, lequel, en vue de la joie qui lui étoit préparée, & méprisant l'ignominie, a souffert la croix, & s'est assis à la droite du trône de Dieu. Considérez donc soigneusement celui qui a souffert une si grande contradiction, de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne succombiez point en perdant courage (a).*

II. Quant à la mort de Samson il y a lieu d'être surpris, qu'on l'allègue comme un exemple de Suicide que Dieu a autorisé par un miracle. Cette mort n'est point un Suicide, puisqu'elle fut miraculeuse, & l'effet de la seule toute-puissance de Dieu. Samson ayant perdu sa force surnaturelle, il n'étoit plus en son pouvoir d'employer pour se tuer, le moyen qui lui donna la mort. Ce ne fut donc pas lui-même qui s'ôta la vie; ce fut

(a) Heb. XII. 1. 2. 3.

Dieu qui le fit mourir, comme il le désiroit, en renversant miraculeusement sur lui & sur les Philistins assemblés, l'édifice qui les écrasa sous ses ruines. Lui accorder la force furnaturelle qu'il demandoit pour opérer cet événement tragique, c'étoit lui donner son congé & lui envoyer la mort. Samson ne fit proprement que la désirer, la réclamer, & la recevoir. Or le désir de la mort n'est point un meurtre de soi même, & n'a rien de criminel quand il est modéré & soumis à la volonté divine. Enfin il ne faut pas oublier ici, que Samson étoit une personne publique, un homme extraordinaire que Dieu avoit suscité en faveur des Israélites, pour châtier les nations voisines qui les opprimoient injustement. Ce n'est pas en qualité de particulier, & animé d'un esprit de vengeance pour les maux personnels qu'on lui a faits, qu'il veut mourir avec ses ennemis, ne pouvant les détruire qu'en périsant lui-même; son dessein eût été mauvais, sa prière eût été impie, & Dieu ne l'eût point exaucée: mais dès qu'on le considere comme chef de peuple, comme juge & défenseur d'Israël, on ne doit plus voir dans le vœu qu'il forme, & dans ce qu'il fait pour le remplir, que le souhait & l'action d'un grand homme, qu'un effort de vertu & d'héroïsme. C'est un guerrier in-

Cc 3.

trépide qui aime mieux périr, que de manquer l'occasion de porter un coup funeste à l'ennemi: c'est un magistrat qui se sacrifie, un Citoyen généreux, qui se dévoue à la mort, pour délivrer sa patrie des ravages dont elle est menacée, & du fléau qui la désole. Ce qui nous défend d'attenter sur notre vie, je veux dire le bon usage que nous en pouvons toujours faire pour notre salut, & l'obligation où nous sommes de la conserver pour la rendre utile à notre famille, à l'état, à l'église; ces mêmes raisons doivent engager chacun, & surtout un homme établi sur un peuple pour le gouverner & le défendre, à la sacrifier généreusement, & à courir au devant de la mort, dès qu'il peut par là, procurer un grand bien à la Société, soit civile, soit religieuse, dont il est le chef ou le membre. C'étoit le cas de Samson: les Philistins, en lui crevant les yeux & le chargeant de fers, l'avoient mis hors d'état de s'opposer à leur injustes entreprises, & de garantir les Israélites dont ils étoient les mortels ennemis, de leurs cruelles oppressions. Pour les empêcher de leur nuire, par la crainte du Dieu d'Israël, toujours prêt à déployer sa puissance en faveur de son peuple contre ses oppresseurs, il souhaite d'en faire périr d'une manière miraculeuse, un grand nombre avec tous leurs principaux.

DU SUICIDE. CHAP. VII. 407

L'occasion s'en présente; mais il n'en peut profiter, sans périr lui-même avec eux. L'intérêt de sa nation l'emporte dans son cœur sur l'amour de sa propre vie, & sur l'horreur d'une mort, reçue avec un fracas terrible, au milieu d'une assemblée nombreuse, écrasée comme lui, sous les ruines d'un grand édifice. Résolu de délivrer Israël de ses cruels ennemis, aux dépens de ses propres jours; il embrasse les deux pilliers de cet édifice, entre lesquels on l'avoit mis en spectacle, il les tire de toutes ses forces l'un vers l'autre; il implore le secours du Ciel qui l'exauce, parce que sa prière étoit juste: *Que je meure, dit-il, avec les Philistins!* & s'immolant ainsi généreusement lui-même pour ses frères, que Dieu l'avoit appellé à défendre, il périt avec leurs tyrans, sous le temple écroulé sur eux. Telle fut la mort de Samson. Si c'est là être meurtrier des autres, & homicide de soi-même, il en faut dire autant de tous ces héros, dont nous admirons le courage & la générosité, qui se sont sacrifiés pour le service de leur patrie, & pour la ruine de ses ennemis.

La mort de ce défenseur d'Israël n'étant donc pas un Suicide, comme on le suppose sans fondement, étant au contraire un sacrifice vertueux & louable de sa vie, elle ne devoit point être blâmée dans l'Écriture Sainte.

Cc 4

te. Si l'on y trouve des exemples du meurtre de soi-même qui n'y soient pas expressément censurés, cela ne prouve point que Dieu permet ce crime, non plus que les exemples d'autres meurtres, ou d'autres actions criminelles que s'y trouvent rapportés sans être suivis d'aucune improbation, ne prouvent que Dieu les autorise. Un historien dont l'office est de raconter simplement les choses, comme elles se font passées, ne doit pas s'arrêter à moraliser sur les faits qu'il rapporte; & son silence à cet égard ne peut être regardé comme une marque certaine, qu'il donne son approbation à tous ces faits. On croiroit lui faire tort, si l'on en tiroit cette odieuse conséquence, & l'on ne craint pas d'outrager les Auteurs Sacrés en la tirant de leur silence dans les mêmes cas. L'histoire Sainte est soumise aux mêmes règles, & au même ordre, que l'histoire profane. Dans l'une ni dans l'autre, on ne doit pas interrompre le fil de la narration, pour y mêler des réflexions qui feroient perdre la liaison des événements, & en brouilleroient le tableau. Ce n'est pas dans les livres historiques qu'il faut chercher un cours de morale; c'est assez par rapport à cet objet qu'on y trouve le récit des actions & des mœurs des hommes de chaque siècle, & qu'on y puisse apprendre à connoître le cas

DU SUICIDE. CHAP. VII. 409

raetere général de l'humanité, les causes de ses retardements & de ses progrès, de ses prospérités & de ses disgraces, de ses vertus & de ses vices, afin que les générations futures en profitent pour leur bonheur. Les préceptes plus exprès de Morale appartiennent aux livres destinés à l'enseigner. On les trouve tous clairement énoncés & détaillés dans ceux de la Bible, qui nous ont été donnés à cette fin. Qu'on les étudie soigneusement; qu'on tâche d'en bien saisir l'esprit, & l'on se mettra en état de juger sûrement de ce qu'il y a de louable ou de blâmable, de ce que Dieu peut approuver ou improuver dans les actions que les Auteurs sacrés rapportent, sans les accompagner de louange ni de blâme; & l'on ne s'autorisera jamais de ce silence pour se croire permises des choses qui ne le sont point. C'est sur les principes lumineux & sûrs de cette morale divine, puisés dans la loi de Moïse & de Jesus-Christ, que les Chrétiens ont toujours regardé le Suicide comme un meurtre illégitime & criminel. Ils n'ont point appris cette doctrine *des philosophes payens*: mais du Docteur céleste, envoyé de Dieu, pour être la lumière du monde; ils ne suivent point en cela *l'autorité de Platon*, comme l'avance M. R., mais celle de l'Evangile qui est leur unique règle. Une preuve certaine qu'il n'y a

Cc 5

rien dans l'Ecriture sainte, qui favorise le Suicide, & qu'au contraire l'esprit de sa morale le réprouve; c'est qu'on ne voit ni du côté des Juifs, ni du côté des Chrétiens, ni dans l'histoire sacrée, ni dans l'histoire ecclésiastique des premiers siecles, aucun exemple approuvé de gens pieux, qui se soient donnés la mort, pour se délivrer de leurs infortunes. Ceux qui se sont défait, parmi eux, n'ont jamais passé pour des modeles de piété, ou été loués en cela par des personnes vraiment sages & religieuses. Ils ne se feroient certainement pas détruits, s'ils eussent eu plus de Religion & de vertu.

Comment, en effet, de vrais Chrétiens pourroient-ils se porter à une pareille extrémité? L'esprit du Christianisme dont ils sont animés, est un esprit d'humilité, de résignation & de patience qui soumet à tout, & fait tenir dans les plus grands maux, à l'exemple de Jesu-Christ, ce généreux langage: *Mon Père, faites s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi! mais s'il ne peut passer, sans que je le boive, que votre volonté s'accomplisse, & non pas la mienne.*

Des Payens abandonnés à leurs lumières naturelles, qui n'entrevoient qu'à travers le voile de mille préjugés, le plan de la Providence divine, qui ne découvroient qu'avec incertitude, les vues sages, que Dieu peut

se proposer dans notre assujettissement aux maux de cette vie, & les usages salutaires, qu'ils peuvent avoir dans le système de l'univers, tant pour notre bonheur particulier, que pour le bien général; des Payens qui n'avoient que des exemples ridicules d'une constance supérieure, où la vanité, l'ostentation, & la folie, se jouant de la raison & de la nature, formoient des spectacles plus propres à rebuter le sage, qu'à l'animer à soutenir patiemment d'extrêmes souffrances; des Payens, dis-je, pouvoient, je le conçois, se faire un devoir de prudence & de sagesse de s'affranchir de leurs disgraces par la mort, quand ils ne voyoient pas d'autre moyen de s'en délivrer, ni aucune utilité à les supporter plus longtemps. Cet acte ne supposoit pas toujours en eux un défaut de Religion & de piété, ni même un excès de sensibilité, d'orgueil, de désespoir, ou de foiblesse; leur vertu même pouvoit les y porter, comme on prétend que s'y portent encore, par un esprit de Religion, les habitants de l'Inde, parmi les Bramins, les Siamois, les Péguans; c'est un effet de l'erreur & de la superstition qui n'est pas à imiter. Mais des hommes éclairés de la lumière de l'Evangile; des Chrétiens qui doivent avoir de plus justes idées de la vertu; des Chrétiens qui ne doivent pas ignorer que tout ce

que Dieu fait & permet, tend au plus grand bien de ses créatures, qui savent que toutes les souffrances du temps présent, ne sont point à comparer avec la gloire qu'ils en retireront dans la vie avenir, si, humblement soumis à la volonté de Dieu, ils les supportent avec patience (a), & qui ont devant les yeux en Jesus-Christ le plus bel exemple de constance, que le monde ait jamais vu, comme le reconnoît M. R. (b); des Chrétiens enfin vraiment animés de l'esprit du Christianisme & remplis des sentiments de pieté, d'humilité, de résignation, de confiance en Dieu qu'il est propre à inspirer, ne sauroient se livrer à la pensée de terminer eux-mêmes leurs peines, en s'arrachant la vie, & moins encore se faire un mérite de l'exécuter. Ceux donc qui se portent à ce criminel excès, ne le font que faute de Religion & de foi; que par un violent accès de noire mélancolie, ou par l'effet de quelque autre dérangement de l'esprit & du corps, qui leur ôte l'usage de leur raison & de leur liberté. On doit donc les regarder comme autant de fous ou de frénétiques. Aussi le fait-on: ils passent pour tels chez la plupart de ceux qui apprennent la manière dont ils

(a) Rom. VII. vers. 18. (b) Emile tom. 3.

ont fini. O la belle mort que celle qui laisse dans l'esprit des autres une idée si désavantageuse de celui qui l'a choisie, en même temps qu'elle l'expose à d'éternels remords ! A qui peut-elle plaire qu'à des insensés !

CONCLUSION.

Avoir prouvé que la vie des hommes appartient à Dieu seul qui les a créés & qui est aussi l'Auteur de toute la nature ; qu'aucun d'eux ne peut pas plus disposer de la sienne que de celle d'autrui, sans un droit clair & exprès donné par le Créateur ; & que ce droit sur nous-mêmes, loin de nous être accordé, nous est clairement refusé par toutes les voies dont Dieu se sert pour nous faire connoître sa volonté : telles que les maux les plus insupportables de la vie, dont nous avons montré les fins & les utilités ; nos instincts naturels qui tendent tous à notre conservation ; la nature du Suicide qui n'a rien en soi de vertueux & de louable, rien de propre à persuader que Dieu l'autorise ; les besoins & les intérêts de la Société humaine, qui exigent qu'il soit interdit & défendu par la Religion & par les loix civiles ; enfin la Révélation qui le réprouve, par l'es-

prit de résignation & de patience qu'elle veut nous inspirer, par les préceptes généraux de morale qu'elle nous donne, & par des exemples de la constance la plus difficile & la plus soutenue, dont elle nous propose l'imitation: avoir, dis-je, prouvé tout cela, c'est, sans doute, avoir ôté à ceux qui admettent un Dieu créateur & maître de toutes choses, tout prétexte légitime de se détruire, & mis l'illégitimité, le crime du Suicide, dans une évidence suffisante pour en devoir détourner tout homme raisonnable & sage.

J'aurois donc pu m'en tenir là, & me dispenser d'établir la folie & le danger du meurtre volontaire de soi, dans les principes mêmes de l'Athéisme. Mais considérant qu'un faux esprit philosophique, qui, depuis quelque temps, s'est répandu de tous côtés dans l'Europe éclairée, y multiplie beaucoup les Athées, & persuadé que l'irréligion & l'athéisme est une des principales causes de ce dégoût de la vie, qui porte à se l'arracher; l'amour des hommes & le désir de rendre mon livre d'une utilité plus générale, m'ont fait un devoir d'exposer les risques du Suicide dans ce système même, en découvrant l'incertitude & la foiblesse des principes de l'athéisme sur lesquels on fonde le prétendu droit de se

tuer. Et quand ces principes ne seroient pas démontrés faux par divers Philosophes du premier ordre, il suffiroit qu'on les eût ébranlés & rendus douteux, pour que l'imprudence de cette action destructive, fût évidente & dût faire horreur à tout homme qui n'a pas entièrement perdu le bon sens & la raison.

Ainsi, ô hommes! quels que soient vos principes, religieux ou irréligieux, soit que vous croyiez un Dieu existant ou que vous ne le croyez point, si vous ne voulez pas agir en imprudents & en téméraires, & vous exposer à des maux plus affreux que ceux que vous souffrez avec tant de dépit, défendez-vous d'abréger votre vie. Il est contre la sagesse, il est insensé de faire une action dont on ne connoît du tout point les suites, & qui peut en avoir d'infiniment plus cruelles que ne le sont les peines dont on cherche à se délivrer par cette action.

S'il y a un Dieu, il se propose certainement le plus grand bonheur général & particulier de ses créatures; il a choisi certainement le plan & les meilleurs moyens possibles, pour les y conduire; il faut certainement que les maux auxquels, elles sont assujetties soient indispensables & nécessaires dans ce plan excellent, puisque sans cela il ne pourroit pas les permettre: on se rendroit donc

plus-malheureux qu'on ne l'est, en sortant de ce plan, par une mort anticipée qui ne feroit pas l'effet des causes naturelles & ordinaires, que Dieu a établies pour nous faire passer dans un meilleur état, à mesure que la sage combinaison des choses de l'univers y produit l'ordre le plus convenable, & y ouvre la place la plus avantageuse pour chacun.

S'il n'y avoit point de Dieu, (& quelle supposition! elle est aussi absurde que si l'on disoit: *Qu'un Animal n'a point de père, un livre ou un édifice point d'auteur intelligent, ou que des Etres dont chacun a sa cause dans celui qui le précède, n'ont point ensemble de cause commune, & existent nécessairement ou par eux-mêmes;* proposition qui reviendroit à celle-ci: *L'ensemble d'une infinité de causes successives & produites les unes par les autres, n'a nul principe d'existence hors de lui, ni ne s'est produit lui-même, & forme un tout infini qui s'accroît sans cesse, quoiqu'il soit supposé éternellement infini: un brassier ardent, n'est qu'un composé de glace ou de neige.* Hommes sensés: j'en atteste votre raison & vos consciences, pouvez-vous digérer de pareilles absurdités?) Si, dis-je, il n'y avoit point de Dieu, comme nous ne pouvons avoir nulle certitude de sa non-existence, & qu'au contraire nous avons au moins les plus fortes probabilités qu'il en est

DU SUICIDE. CHAP. VII. 417

est un qui existe, il feroit, dans ce cas même, également imprudent de sortir du cours le plus naturel des choses : attendu que, par-là, on feroit aveuglément, & contre toute vraisemblance de s'en bien trouver, une action décisive pour son propre sort ; & qu'il y auroit toujours à présumer que la même nature, qui, dans son cours le plus régulier, n'a pu nous épargner les maux cruels que nous souffrons, doit en causer de bien plus terribles encore, dans l'ordre interverti où l'on entre irrégulièrement & au hasard, en mourant contre son cours ordinaire.

Tremblez, tremblez donc à cette idée, vous qui, dans les noirs accès de votre chagrin & de votre mélancolie, vous livrez à la pensée de vous défaire. Plus vous êtes mécontents de votre sort, & plus vous devez craindre de l'empirer. Si vous avez tant de peine à le supporter tel qu'il est, comment le soutiendriez-vous lorsqu'il feroit devenu plus mauvais & que vous ne pourriez plus le changer ni mourir ? Que votre horreur même pour la souffrance, vous armé contre un dessein que vous ne pouvez exécuter sans risquer d'aggraver vos tourments ! Ce risque éminent est très probable, on vous l'a assez montré dans cet ouvrage ; & vous n'avez pour tout garant du contraire que vos impuissants & aveugles désirs. Quelle

Dd

témérité! quelle extravagance que de se donner la mort, quand, au lieu d'être sûr de passer par ce moyen à une meilleure vie ou de s'anéantir, il y a toute apparence qu'on se rendra plus malheureux!

Mais comment s'arracher à ce danger? comment le fuir? Ce n'est pas volontiers qu'on se tue, quoiqu'on le fasse volontairement. Le Suicide est toujours l'effet d'une passion subite, irritée par le chagrin ou la douleur & portée jusqu'au désespoir; ou d'une maladie du corps & de l'esprit, qui peut avoir également sa source dans le vice du tempérament & du climat, comme dans celui de la conduite.

J'avoue que la chose n'est pas aussi facile qu'elle le feroit, si l'homme pouvoit connoître à fond tout ce qui se passe en lui ou en son semblable; s'il pouvoit suivre la génération & la filiation de ses sensations & de ses idées, de ses goûts & de ses penchants depuis les plus secrets jusqu'aux plus manifestes, appercevoir toutes les impressions & les déterminations particulières qu'il reçoit des choses, en bien démêler toutes les nuances & toutes les causes, découvrir, en un mot, toutes les dispositions physiques & morales qui constituent son caractère personnel. Alors on pourroit peut-être venir à bout de le changer intérieurement au point de lui

rendre faciles à supporter les états corporels ou extérieurs qui le peinent le plus. Mais nous sommes bien loin d'avoir cette profonde connaissance de nous-mêmes & des autres. Malgré cela, je ne crois pas impossible de produire sur nous un tel changement, si nous voulons déployer, pour cet effet, toutes nos forces.

Il ne faut pas attendre à en faire usage que le chagrin, la mélancolie, ou le désespoir se soient entièrement emparés de l'ame. Quand on se trouve dans ce cas, on ne peut plus rien sur soi-même. Ceux dont on est entouré sont les seuls qui puissent, s'ils ont de la prudence & de l'adresse, détourner le coup funeste qu'on médite, & corriger la disposition vicieuse du corps & de l'esprit qui fait désirer la mort. Les médi-caments, les distractions, le changement d'air, l'exercice, les voyages, sont presque toujours des moyens efficaces pour guérir de tels malades, pourvu que ces moyens soient employés à temps.

Pour se préserver des tristes états qui conduisent au Suicide, il faut travailler de bonne heure sur soi-même; se rendre maître de ses passions; s'accoutumer à l'ordre, à la modération, à la patience, aux privations; se fortifier contre les adverfités; s'endurcir à la douleur; se plier comme il convient

Dd 2.

aux choses qu'on ne sauroit empêcher ou changer; s'abstenir des excès & des vices, de tout ce qui peut altérer la santé, déranger la constitution, allumer ou épaissir trop le sang, aigrir l'humeur, vicier le caractère, corrompre les penchants & les mœurs: il faut apprendre à envisager tout du meilleur côté, à se consoler de tout, à se faire un fonds de gaîté & de contentement qui soit à l'épreuve de toutes les catastrophes; & se précautionner contre cette causticité de l'esprit qui se plait à peindre tout en laid, contre cette misanthropie qui fait haïr les autres & soi-même, contre ces inconstances, ces bisarreries, ces caprices, sources de tant de dégouts, de déplaisirs, d'inquiétudes qui empoisonnent les plus douces journées. Le bonheur de la vie dépend de tous ces soins; pour être heureux il faut les prendre dès sa jeunesse.

On ne devient pas tout à coup mélancolique, hypocondre, désespéré, frénétique. Ce sont des états auxquels la trempe de l'esprit & du corps peut incliner, disposer; mais elle n'y entraîne pas d'abord nécessairement: c'est peu-à-peu qu'on y arrive: c'est en fortifiant insensiblement & à la longue, par l'habitude, cette foible & vicieuse disposition naturelle, qu'on la rend si active & si puissante. Or l'habitude étant

le fruit de la réitération & du temps, pouvoit être prévenue, empêchée, &l'on n'aurroit pas dû la laisser former.

Il y a dans chacun une force d'irritation & d'appétence que la nature nous a donnée pour la faire servir à notre bonheur. C'est à nous à savoir la ménager, l'employer à propos & dans une mesure proportionnée au rapport ou à l'opposition, que l'expérience & la raison nous découvrent dans les choses avec notre bien-être. Nous en abusons, nous la tournons à notre malheur, toutes les fois que nous l'employons cette force, toute entière ou en trop grande quantité, à nous procurer ou à repousser, à aimer ou à haïr quelque objet particulier que nous regardons comme un bien ou comme un mal; parce que la possession d'aucun bien, ni l'absence d'aucun mal particulier quelconque, ne peut suffire pour nous rendre heureux. Nous ne pouvons l'être autant que nous en sommes capables dans ce monde, que par une surabondance de biens sur les maux. Mais les biens & les maux dépendent beaucoup de nous. Notre imagination les accroît ou les diminue. La plupart ne serroient rien sans elle. Les idées que nous nous en formons en font toute la réalité. Elles sont aussi la source des goûts & des aversions que nous prenons pour eux. Les

Dd 3

uns ne nous deviennent des besoins, les autres ne nous causent de l'inquiétude & de la douleur que par nos vices, que les premiers favorisent & les derniers choquent; & nos vices ne sont que de mauvais penchants habituels, que nous donnent nos fausses idées ou nos faux jugements: de sorte que si nous voulions travailler à changer nos idées & nos jugements, ce qui nous est très possible, nous perdrions avec les goûts ou les aversions qui en naissent en nous pour ce que nous regardons faussement comme des biens ou comme des maux, les désirs & les craintes, les chagrins & les peines qu'ils nous causent.

Alors nous nous bornerions à désirer & à rechercher, à détester & à fuir les biens & les maux naturels, dont la réalité ne dépend point de nos idées, mais seulement de notre constitution & de celle des choses, & qui sont par conséquent les seuls que nous devons aimer ou haïr. Mais ceux-ci se compensent presque toujours les uns les autres, dans les cas même les plus fâcheux, pour quiconque fait les envisager sous leurs vrais points de vue, & tirer parti de toutes leurs utilités. La raison nous apprend à nous passer des uns quand l'acquisition nous en est impossible, & à supporter courageusement les autres quand ils sont inévitables ou incu-

rables. Cette raison est un présent que Dieu nous a fait, afin que nous en profitions pour juger de ce qui nous convient ou ne nous convient pas, pour régler nos affections & notre conduite par rapport à ce qui nous affecte. Si nous n'en faisons pas cet usage; si au lieu de nous en servir pour changer nos fausses idées & nos mauvais goûts, pour redresser nos jugements, & corriger nos vices, nous ne nous en servons que pour les fortifier & les dépraver davantage, que pour rabaisser à nos yeux le nombre & le prix de nos biens, que pour affirmer & nous exagérer nos maux, que pour diminuer nos satisfactions & accroître nos mécontentements; si, au-lieu de l'employer à distribuer & à diriger nos forces sur tout ce qui intéresse notre bonheur, nous la faisons servir à les concentrer toutes dans quelque bien ou dans quelque mal particulier, sans nous en réserver pour les autres qu'il nous importe également d'acquérir ou de repousser, nous abusons à la fois de notre raison & de nos forces actives, nous les détournons d'une partie principale de leurs fins, nous nous les rendons défavantageuses contre les intentions de la nature; & si la maladie, le chagrin, le désespoir qui sont souvent les effets de cet abus, viennent à porter au Suicide, cette action toute frénétique & involontaire

Dd 4

qu'elle est, n'est pas moins criminelle que si on l'avoit faite avec tout le sang froid de la réflexion & toute la liberté de l'esprit. Car un Etre tel que l'homme est comptable de tout le mal qui arrive par une suite nécessaire de quelque faute qu'il devoit & pouvoit éviter: il peut croire, qu'au cas qu'il y ait dans l'univers une justice éternelle, elle ne manquera point de le lui imputer & de l'en punir.

Ceux dont le Suicide est le fruit d'une mauvaise disposition produite par le vice du tempérament & du climat, sont souvent aussi-peu excusables. Le tempérament le plus sensible, le plus fougueux, le plus enclin à la mélancolie & au dépit, peut être dompté & même changé. Plusieurs de nos réflexions précédentes & les autorités dont nous les avons appuyées le prouvent suffisamment. Ajoutons y néanmoins le témoignage de M. Locke: " C'est une erreur, dit-il, de s'imaginer que les hommes ne sauroient changer leurs inclinations, jusqu'à trouver du plaisir dans des actions pour lesquelles ils ont du dégoût & de l'indifférence, s'ils veulent bien faire tout ce qui est en leur pouvoir. En certains cas un juste examen de la chose produira ce changement, & dans la plupart, la pratique, l'application, & la coutume feront le

même effet. — L'expérience nous rend souvent agréable ce que nous regardions de loin avec aversion, & nous fait aimer, par la répétition des mêmes actes, ce qui peut-être nous avoit déplu au premier essai. Les habitudes sont de puissants charmes, & attachent un si grand plaisir à ce que nous nous accoutumons de faire, que nous ne saurions nous en abstenir, ou du moins omettre sans inquiétude, ces actions qu'une pratique habituelle nous a rendues propres & familières. — Quoique cela soit de la dernière évidence, & que chacun soit convaincu par sa propre conscience, qu'il en peut venir là, c'est néanmoins un devoir que les hommes négligent si fort dans la conduite qu'ils tiennent par rapport au bonheur, qu'on regardera peut-être comme un paradoxe, si je dis, que les hommes peuvent faire que des choses ou des actions leur soient plus ou moins agréables, & par là remédier à cette disposition d'esprit, à laquelle on peut justement attribuer une grande partie de leurs égarements. La mode & les opinions communément reçues ayant une fois établi de fausses idées dans le monde, & l'éducation & la coutume ayant formé de mauvaises habitudes, on perd enfin l'idée du juste prix des choses, & le goût des hommes se corrompt entièrement. Il faudroit donc prendre la peine de

D d 5

rectifier & de contracter des habitudes opposées qui pussent changer nos plaisirs & nous faire aimer ce qui est nécessaire, ou qui peut contribuer à notre félicité. Chacun doit avouer qu' "c'est là ce qu'il peut faire; & quand un jour, ayant perdu le bonheur il se verra en proie à la misère, il confessera qu'il a eu tort de le négliger, & se condamnera lui-même pour cela. Je demande à chacun en particulier, s'il ne lui est pas souvent arrivé de se reconnoître coupable à cet égard?" (a). Ceux qui voudront voir ce sujet approfondi, n'ont qu'à lire un mémoire couronné par l'Académie de Berlin (b).

Mais rien ne prouve mieux que les exemples la possibilité de changer le tempérament

(a) Essai philosophique concernant l'entendement humain. Traduction Françoise. Liv. II. ch. xxi. pag. 331. 332.

(b) Sur cette question: *Peut-on détruire dans l'homme les penchants qui viennent de la Nature, ou en faire naître qu'elle n'ait pas produit? Et quels sont les moyens de fortifier les penchants lorsqu'ils sont bons ou de les affoiblir lorsqu'ils sont mauvais; supposé qu'ils soient invincibles.* Par M. Cochius prédicateur de la Cour à Potsdam. Et traduit en François par M. Réclam pasteur de l'Eglise françoise à Berlin, imprimé à Amsterdam chez J. H. Schneider. 1769. Il y a aussi sur le même sujet un Discours de M. Toussaints, imprimé à Berlin chez Haude & Spener. 1768.

& les inclinations naturelles. Je les oppose à cette maxime d'Horace:

Naturam expellas furca, tamen usque recurret,

que la Fontaine a rendue ainsi: *Cela va, la (la Nature) par la porte, elle reviendra par la fenêtre.* Cela n'est vrai que de ce qui fait le fond du naturel de chacun, & ne veut dire autre chose, sinon que quelques modifications qu'on donne au naturel, ce fond perse toujours, ces modifications se ressentent plus ou moins de la trempe du sujet qui les a reçues; que l'homme naturellement vif & léger, lorsqu'il est devenu posé & grave, & l'homme naturellement froid & lent, lorsqu'il a pris du feu & de l'activité, tiennent encore l'un & l'autre de leur caractère original, en sorte que les actions du premier sont toujours plus vives & plus promptes que celles du second. Mais cela ne signifie point que la nature soit indomptable, qu'elle revienne sans cesse avec la même force, quand on a fait tout ce qu'on pouvoit pour la réprimer & la changer. Dans ce sens, cette maxime est fausse & démentie par une infinité d'exemples. Parmi la foule de ceux que je pourrois produire, je choisirai celui de Socrate. Ce vrai sage qui fut un modèle de modération, de douceur, & de tem-

pérance, ayant été taxé par un Physionomiste de brutal, d'impudique, & d'ivrogne, ses Disciples indignés d'une accusation qu'ils regardoient comme une calomnie atroce, auroient maltraité ce Satyrique impudent, si Socrate ne les en eût empêchés, en avouant qu'il avoit eu du penchant pour ces vices, mais qu'il s'en étoit corrigé par la raison.

La raison, ô que ne feroit-elle pas des hommes s'ils vouloient la consulter, l'écouter, être dociles à ses conseils & les suivre avec persévérance! Elle les rendroit maîtres d'eux-mêmes & assez forts pour dompter les penchants les plus rebelles de la nature. Ils résistent, toutes les fois qu'ils le veulent, à ses instincts les plus puissants. Le mal-être, la peine, la fatigue, le danger, la mort, rien ne leur coute dès qu'il s'agit d'acquerir une vaine fumée de gloire: la passion leur fait braver, souffrir, vaincre tout: ils peuvent se détruire; & ils ne pourroient pas se corriger, se changer? Tout le monde convient que le naturel peut se corrompre, que de doux, de complaisant, de bon, il peut devenir aigre, fâcheux, méchant; & l'on ne conviendroit pas qu'il peut aussi s'améliorer? que de roide, de douillet, de craintif, de sauvage, de difficile, de mélancolique, de vicieux, on puisse devenir flexible, en-

durant, hardi, sociable, de bonne humeur, accommodant, vertueux?

C'est méconnoître ses facultés & ses forces que de se croire incapable de maîtriser ses sens, de surmonter ses aversions & ses craintes, de modérer ses désirs, de redresser ses goûts, de résister au mal, de s'endurcir à la peine, à la souffrance, & de dominer sur sa propre nature. L'homme peut exercer sur soi un empire beaucoup plus étendu que sur aucun des objets qui l'environnent: il peut, avec le travail & la constance, faire de lui tout ce qu'il lui plait. Il le sent bien lui-même, puisqu'il se rétient où s'excite, se contrefait ou se cache comme il veut, selon qu'il le juge nécessaire pour l'intérêt de ses passions. Il ne sauroit ignorer qu'il peut aussi se changer, se modifier de la manière dont le devoir & la raison l'ordonnent, puisqu'il a le sentiment & l'expérience de ce pouvoir, & qu'il ne lui manque que la volonté ferme & constante de l'exercer sans cesse. Il est donc inexcusable de ne s'en pas prévaloir pour éviter de tomber dans ces délires, ces emportements, ces fureurs de la mélancolie, du mécontentement, du remords, du déspoir qui l'arment contre lui-même & le plongent dans le crime ou dans le malheur.

Le climat influe, sans doute, sur l'humeur & le caractère des hommes. Un air épais, mal-sain, agit sur le corps, en altère les liqueurs, en arrête la circulation, & la filtration, & cause ces pesanteurs, ces angoisses qui dégoûtent de la vie & la rendent un poids accablant. C'est à ce vice du climat que M. de *Montesquieu* & divers autres attribuent la fréquence du Suicide chez les Anglois. Mais l'on convient assez aujourd'hui que cet illustre Auteur & ceux qui l'ont suivi dans ses principes donnent généralement trop d'influence au climat. „ Quoiqu'on ne puisse pas nier, dit un Anonime, que cette cause n'agisse d'une façon très marquée sur les hommes & ne contribue visiblement à plusieurs de leurs usages, de leurs loix, de leurs opinions &c; il suffit pourtant d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que ce n'est pas le climat qui influe de la façon la plus forte sur les Etres de l'espèce humaine. Il est vrai que l'habitant énervé d'un pays chaud, dont le sol généreux lui fournit presque tous ses besoins sans culture, doit être plus mou, plus lâche, plus efféminé, & par conséquent plus propre à recevoir des fers que l'habitant robuste d'un pays montagneux ou d'une terre ingrate qui l'oblige à travailler: mais pourquoi voit-on l'Arabe vagabond éluder depuis tant de siecles le joug de

l'esclavage qui depuis des milliers d'années accable le Persan, l'Egyptien, & le Maure ses voisins ? Le Climat de l'Arabie diffère-t-il donc beaucoup de celui de la Chaldée, de l'Assyrie, de Maroc ? Ce n'est pas le climat qui fait les hommes ce qu'ils sont, ou qui influe sur leurs mœurs de la façon la plus forte; c'est sur tout l'opinion qui n'est elle-même que l'assemblage des idées transmises & perpétuées par l'éducation &c, & continuellement fortifiées par l'exemple & par l'habitude qui parvient à les identifier, pour ainsi dire, avec nous. Pourquoi presque partout les hommes sont-ils occupés à se rendre la vie désagréable ? C'est qu'il n'existe nulle part une éducation capable de rectifier l'opinion publique communément dépravée. Tout nous montre donc la nécessité de combattre l'opinion fausse, pour lui substituer l'opinion vraie. Qu'on ne nous dise pas que l'homme est incorrigible, que ses erreurs lui sont chères, qu'il tient à ses préjugés. L'expérience ne nous montre-t-elle pas que ses opinions ont changé ? Ne voit-on pas sous les mêmes climats varier les caractères & les mœurs des hommes avec les opinions, l'éducation, les formes de gouvernement, & devenir avec le temps l'opposé de ce qu'ils étoient à ces égards quelques siècles auparavant ? Si l'opinion est parvenue à les changer

peu à peu ainsi, malgré l'influence des climats; pourquoi la vérité ne parviendroit-elle pas à changer des hommes fatigués de leurs misères, esclaves de leurs passions, impatients, découragés, lâches, en des hommes forts, généreux, supérieurs aux disgraces, à la douleur, à eux-mêmes? Pourquoi la vérité, la vertu, ne feroit-elle pas des enthou-siastes de ceux qui auront une fois senti à quel point elle est nécessaire à leur bonheur? — C'est à l'expérience, à la réflexion, à la vérité qu'il appartient de dessiller les yeux des hommes, de les mettre en état de supporter la privation ou l'impression de choses qui ne les affectent tant, que parce que leurs préjugés les rendent trop puissantes sur eux, & d'en détruire ou affoiblir l'action, en détruisant ou affoiblissant les préjugés qui la leur prêtent. *La raison seule peut les remettre dans le bon chemin.* La raison seule peut leur faire vaincre en eux l'influence du climat & la force de la nature.

Qu'on ne rejette donc pas sur le climat & la nature, ce qui est aussi & plus encore la faute des hommes. Quoiqu'ils soient tous différents les uns des autres par le tempérament & le caractère, il en est beaucoup dans chaque pays, qui sont très ressemblants de ce côté-là, aussi bien que dans leur

leur façon de penser & de vivre, & qui ne diffèrent à tous ces égards que par des nuances légères. Si le climat & le naturel avoient une force irrésistible sur les hommes, tous ceux que la nature & l'éducation ont tant rapprochés, devroient donc se tuer dans les lieux & les saisons qui concourent à produire les maladies dont on prétend que la fantaisie de se donner la mort est l'effet. Cependant cela n'arrive point. Le nombre de ceux qui se tuent dans ces lieux & ces climats mal-faisans n'a aucune proportion avec le nombre des individus leurs pareils que cette manie ne prend jamais. Peut-être même n'y a-t-il pas parmi les habitants de ces contrées impures, plus de Suicides que parmi les autres peuples qui respirent un air plus salubre; & que la différence qu'il semble y avoir entr'eux à cet égard, ne vient que de ce que chez les uns on publie exactement toutes ces morts volontaires, tandis que chez les autres on a soin de les cacher autant qu'il est possible. C'est ce que pensent diverses personnes judicieuses.

Mais, supposé que cette différence soit réelle; supposé qu'il y ait quelque nation où les Suicides soient plus fréquents que chez les autres, c'est moins au climat qu'il faut l'attribuer qu'à la façon de penser, de vivre, & d'élever la jeunesse. Un peuple jaloux

Ee

à l'excès de sa liberté, est sujet à en étendre trop la sphère. L'éducation chez lui tend toute à fortifier ce penchant sur lequel tout le gouvernement est calqué, comme elle. La facilité qu'on trouve de toutes parts à suivre son gout dominant, le rend bientôt habituel, & l'habitude ne tarde pas à lui faire prendre sur celui qu'il possède, un empire qui change enfin sa liberté en esclavage; car on n'est libre que par un exercice raisonnable de ses forces. Des jeunes gens élevés sans gêne & dans l'aise, accoutumés à n'éprouver que peu ou point de résistance en eux ni hors d'eux, à faire tout ce qu'ils veulent, à se procurer tout ce qu'ils désirent, à contenter toutes leurs fantaisies, à suivre tous leurs gouts, apprennent, par là, à être capricieux & volontaires, contractent une inflexibilité qui résiste à toute contrainte, une humeur facile à s'âgrir contre tout ce qui s'oppose à leurs vœux, & doivent trouver plus que les autres, cruels & insupportables les revers de la fortune ou les désastres de la vie qui leur surviennent. Nourris dans l'amour d'une liberté qu'ils voient être l'idole de tous leurs concitoyens, ils ne peuvent, dans cet âge brûlant où les passions s'allument si aisément dans le cœur humain, que devenir enthousiastes d'elle, avant que la raison leur en fasse connoître

la nature & distinguer les bornes de celles de la licence. Elle leur est d'autant plus chère qu'elle favorise tous leurs penchants. Les richesses toujours plus communes dans les Etats libres que dans les Etats despotiques, leur fournissent les moyens de les satisfaire; cette satisfaction tourne par la coutume en besoin pour eux; sans cesse aiguillonnés par ce besoin qui les presse, ils se livrent à l'ardeur de leurs désirs, ils s'épuisent pour les appaiser; leur corps s'énerve, leurs sens s'émoussent à force d'être exercés; ils se rassasient de plaisirs, ils en tarissent toutes les sources; la satiété engendre le dégoût, le dégoût produit l'inquiétude, l'inquiétude l'agitation, & l'agitation plonge dans l'ennui, tout esprit actif qui cherche des objets propres à le fixer & à le remplir, mais qui ne trouve que vuide en soi & hors de soi. Alors mécontent du monde & de soi-même, on se jette dans la retraite, on fuit les distractions & la société, on cherche du soulagement dans la lecture & la méditation. L'esprit mal-disposé pour l'étude, peu exercé à des réflexions creuses & suivies, ne voit que des difficultés & des ténèbres dans les sujets sur lesquels il médite. L'orgueil & la roideur du caractère font qu'on s'obstine à vouloir venir à bout d'éclaircir ces ténèbres & de résoudre ces difficultés: on s'enfonce

Ee 2

pour cela dans des méditations longues & profondes qui fatiguent, qui échauffent, & dans lesquelles on se perd. Le mauvais succès irrite; & le désespoir de ne trouver de tous côtés rien qui satisfasse, augmente l'aversion qu'on avoit déjà pris pour tout. C'est ainsi que, quand on ne fait pas usagerement de la liberté, & qu'on se hâte trop de jouir & de vivre, on parvient, au sein même de l'aisance & des richesses, à se rendre malheureux & accablante, une vie dont on auroit pu se faire, avec plus de prudence & de modération, un état délicieux de félicité. Dans ces circonstances, pour peu que le vice du climat vienne influer sur la disposition du corps & de l'esprit, il fera accélérer la mort qu'on désire, mais il n'en fera pas la cause principale: il est probable qu'on se feroit également tué quoique peut-être plus tard, sans son influence qui n'auroit pas été assez forte pour y porter & à laquelle on auroit aisément résisté, si l'on eût toujours fait de sa raison & de sa liberté, l'usage qu'on en devoit faire. Ce sont donc les abus de la liberté & la manière de vivre déterminée par l'éducation qui sont probablement les vraies causes des Suicides dans les pays dont je parle. Ces Suicides ne doivent donc pas être regardés comme de purs effets de la machine: ils conservent

donc quelque chose de moral & de blâmable, malgré le concours du climat. C'est une observation que je propose à l'examen des Philosophes Anglois, & dont l'exposition m'a été inspirée par l'intérêt que je prends à une Nation respectable à tant d'égards.

On peut dire la même chose de tous les Suicides qui sont la suite de ces affections mélancoliques ou de ces maladies hypocondriaques & frénétiques, auxquelles on a volontairement contribué par son entêtement, ses caprices, ses imprudences, ses désordres, ses vices, soit que le climat & le tempérament y aient concouru ou non. Les seuls qui soient de purs effets de la machine, qu'il n'étoit pas possible d'éviter, ce sont ceux qui arrivent dans les transports de la fièvre ou de la démence causées par quelque dérangement naturel ou accidentel du corps & de l'esprit. Mais ces Suicides sont fort rares. Tous les autres ont plus ou moins de moralité, selon que l'on a plus ou moins négligé d'en détourner, d'en détruire ou affoiblir les causes, comme on auroit pu le faire, si on l'eût voulu.

On ne fauroit trop le répéter; on peut tout sur soi par la raison, quand on fait l'écouter & la suivre. La volonté éclairée de ses lumières triomphe toujours des instincts de la nature & des vices du tempérament.

Ee 3

Elle domine sur l'ame qui est faite pour lui obéir, encore plus que sur le corps qui, malgré son peu de rapport avec elle, est assujetti à ses ordres & soumis à son empire. Il n'y a qu'à vouloir fermement ce que la raison ordonne que l'on fasse, & quelque difficile que cela soit, on réussit à l'exécuter. L'un, comme Démosthène, acquiert par le travail une voix forte & une respiration libre, avantages que lui avoit refusés la nature, & auxquels elle sembloit avoir mis des obstacles invincibles. L'autre, comme l'Atlète Milon, en s'exerçant chaque jour à porter des fardeaux plus pesants, parvient à faire des coups de force qui étonnent. Celui-ci, comme Socrate, dompte ses penchants voluptueux, & les tourne tous, avec toute leur ardeur, du vice à la vertu & à la sagesse. Celui-là surmonte sa sensibilité & conserve un esprit sérein dans les plus grandes disgraces ou les plus cruels tourments, à l'exemple de ces Martyrs qui se réjouissoient & chantoient les louanges de Dieu au milieu des feux allumés pour les consumer. Quelle gloire, que de faire ainsi vaincre la nature & remporter sur soi-même ces victoires que la raison approuve & prescrit, & qui honorent bien plus que les lauriers cueillis dans les champs de Mars, que la prise des forteresses, & la conquête des empires !

L'homme qui fait toujours faire triompher sur lui la raison, est maître de son bonheur ; il le trouve par-tout & dans tout ; il y fait servir jusqu'à ses maux mêmes.

O vous, qui voulez être heureux, & qui craignez le crime, plus encore que le malheur ! écoutez la Raison : elle vous fera éviter l'un & l'autre. Elle vous dira : Que vous ne devez pas vous croire meilleurs & plus sages que l'Auteur de la nature, qui est la bonté & la sagesse mêmes ; que cet Etre éternel & nécessaire, source de toute perfection & de tout bien, infiniment heureux par lui-même, a des vues dignes de lui & utiles à l'univers, dans tout ce qu'il fait & permet, & ne laisse rien arriver qui ne soit une suite naturelle des choses, dont l'empêchement feroit contraire à l'ordre le plus avantageux ; que le bonheur commun de ses créatures, est la grande fin qu'il se propose ; qu'il a tout déterminé, arrangé relativement à ce but ; que les maux mêmes auxquels nous sommes sujets, y tiennent & y tendent ; que des Etres bornés & dépendants, tels que les hommes, ne peuvent atteindre toute la perfection & la béatitude dont ils sont capables, que par degrés, qu'en passant par une progression infinie d'états assortis à leurs développements & à leurs qualités naturelles & acquises ; que ces états, tous réglés par l'Intelligence suprême, ont chacun leur terme le plus conve-

nable, sagement fixé dans l'ordre de la nature ; & qu'anticiper notre passage de l'un à l'autre, c'est s'exposer à manquer son bonheur & se préparer des remords éternels.

Ecoutez la raison. Elle vous dira encore : Que vous pouvez contribuer beaucoup vous-mêmes au bonheur de votre vie ; que la plupart des maux des hommes ne viennent que de leurs propres fautes ; que l'incrédulité, l'irréligion, le libertinage, les excès, le luxe, sont des sources fécondes de chagrins & de souffrances ; que le désespoir accompagne toujours l'infortune dans des cœurs irréligieux qui n'espèrent plus rien après la mort ; que foibles & sujets, comme nous le sommes, à tant d'égarements, de chutes, d'adversités, nous avons besoin d'un secours qui vienne à l'appui de notre foiblesse, d'un Consolateur qui puisse charmer nos peines ; & que nous ne saurions trop chérir, trop graver dans nos âmes, la Religion qui seule nous fournit ce secours efficace, ce consolateur désirable dont la possession nous est si nécessaire.

Ecoutez-la raison. Elle vous dira enfin : Réglez vos passions, épurez vos goûts, rectifiez vos jugements, redressez vos idées, connoissez vos vrais biens. Ne cherchez pas la parfaite félicité dans un monde où elle ne peut se trouver : portez vos vues dans l'éternité où vous pouvez la rendre pour jamais votre partage.

DU SUICIDE. CHAP. VII. 441

tage. La vie présente est le temps de travailler, de semer ; celui de la moisson viendra après : travaillez à votre perfection ; semez la vertu ; les bonnes œuvres, & vous en recueillerez les fruits immortels, en leur temps. Ne foyez pas vous-mêmes les artisans de votre malheur. Evitez tout ce qui pourroit devenir pour vous une source d'inquiétudes & de maux. Procurez vous dans votre situation, pour la rendre plus supportable, toutes les commodités, toutes les douceurs, tous les agréments légitimes qui dépendent de vous. Fuyez les vices & l'oisiveté qui les engendre. Garantissez-vous de la passion ruineuse & dépravante du jeu, des femmes & du vin. Modérez votre ambition pour les grandeurs, les richesses, la vaine gloire, de même que votre goût pour le faste & la dépense. Mettez de l'ordre dans toutes vos affaires & une bonne règle à votre conduite ; cela est essentiel au bonheur de votre vie. En un mot, faites usage de toute votre prudence ; ménagez-vous toujours quelque ressource pour le besoin ; & ne négligez aucune précaution pour éloigner de vous le mal & la misère, pour vous épargner des repentirs & des douleurs.

Etes-vous naturellement enclins à la tristesse, à la mélancolie. Dissipez-vous ; tenez votre corps en action & votre esprit en haleine. Variez vos occupations, tournez-les à des objets qui vous plaisent & vous attachent. Ab-

F f

stenez-vous de toute lecture qui pourroit nourrir votre tristesse, fortifier votre penchant mélancolique, faire sur votre imagination des impressions trop fortes, & épaissir les nuages de votre ame. Choisissez-vous des amis complaisants, dont l'humeur douce & gaie puisse vous distraire & vous amuser; recherchez leur société le plus souvent qu'il est possible, & laissez-leur prendre sur vous tout l'ascendant de l'amitié.

Etes-vous d'un caractère excessivement sensible, violent, emporté, trop répugnant à la contrariété & à la gêne, aisé à s'irriter, à s'agir de tout ce qui vous déplait? Assujettissez-vous, vous-mêmes, à des contraintes; traitez-vous avec rigueur, imposez-vous des chaînes qui retiennent votre fougue; vous les respecterez, si c'est votre main qui vous les donne, & les sévérités que vous exercerez contre vous, vous disposeront à souffrir avec patience toutes celles du destin.

Enfin avez-vous été nourris dans la mollesse, accoutumés aux commodités, aux aises, aux plaisirs? Votre amour propre trop flatté, s'est-il élevé à l'orgueil de vous croire des Etres, dans la nature, plus importants que les autres & plus dignes qu'eux des faveurs constantes de la fortune? Enfants de la paresse, vous êtes-vous fait une habitude d'une vie oisive & dissipée qui vous met en bute au dégoût & à l'ennui? Hâtez-vous de vous changer; vous êtes perdus, si

vous différez. Corrigez vous-mêmes la mau-
vaise éducation que vous avez reçue & vos
défauts qu'elle a fait naître. Endurcissez vo-
tre corps, devenez moins commodes, pensez
plus modestement de vous, rabaissez vos or-
gueilleuses prétentions, ne vous croyez pas des
chefs-d'œuvre de la nature, des favoris privilé-
giés du sort : la fortune est inconstante ; atten-
dez-vous à ses disgraces, préparez-vous à les
soutenir. Recueillez-vous, travaillez, cher-
chez dans des occupations utiles à la Société,
dans des œuvres de bienfaisance, dans la lectu-
re & l'étude, des consolations & des plaisirs
que vous ne puissiez pas perdre par vos revers ;
sans quoi le moindre désastre va vous accabler,
l'ennui qui vous poursuivra au fond de votre
retraite, augmentera votre malheur, & vous
le prolongerez au delà du tombeau, en vous
donnant la mort dans votre désespoir.

Mais si, malgré toutes ces précautions, tous
ces soins, la pensée de vous tuer vient à s'élever
dans votre esprit, au sein de vos détresses, rap-
pellez-vous d'abord le danger que vous cour-
riez en l'exécutant, la soumission qu'e vous de-
vez aux décrets du ciel, l'outrage que vous fe-
riez à sa sagesse & à sa bonté, le déshonneur
que vous attireriez sur votre mémoire, les en-
gagements sacrés que vous avez pris avec la
société dont vous êtes membres, le mauvais
exemple que vous donneriez aux autres, le
tort que vous pourriez faire à vos proches, à

F f 2

444 TRAITE' DU SUICIDE. CHAP. VII.

vos amis. Rappellez-vous le malheur des Ca-las. Voyez ce Vieillard respectable conduit sur l'échafaud par le Suicide de son fils dénat-uré; toute sa famille & deux étrangers qui lui étoient attachés, chargés de fers, plongés dans la désolation, & près de périr, comme leur chef ou leur ami, par les mains du Bourreau dont ils seroient devenus les victimes, sans les cris de la Nation révoltée & la justice de son Roi. Entendez l'ombre plaintive du malheu-reux qui a causé leur désastre: représentez-vous les cruels remords qui le dévorent. Ap-pellez, sur-tout, la Religion à votre secours; remplissez-vous de ses consolations; retracez vivement à votre esprit l'immortelle félicité, qu'elle offre à vos espérances pour prix de vot-re résignation & de vos vertus. Ces idées en-chaîneront votre volonté, arrêteront votre bras, dissiperont vos desseins homicides, adou-ciront vos maux, calmeront vos inquiétudes, vous rendront contents de votre sort & la vie chère malgré ses peines. La brillante perspec-tive du monde futur, répandra pour vous un jour agréable sur la triste perspective du mon-de présent; elle vous soutiendra dans vos épreuves, elle vous réjouira dans vos afflic-tions; & la pensée de vous détruire, ne vien-dra plus surprendre vos sens agités.

F. I. N.

514

T A B L E
D E S
C H A P I T R E S.

I N T R O D U C T I O N.

CHAP. I. *Où après avoir distingué & défini le Suicide, on montre que c'est un crime de disposer de sa vie, sans en avoir reçu le droit de Dieu à qui seul elle appartient; & qu'il n'est pas apparent que Dieu donne à ses créatures humaines, un droit opposé aux fins de leur existence présente.* Page 1

CHAP. II. *Qué tous les maux résultent de la nature des choses: qu'ils sont utiles & nécessaires pour conduire l'homme à sa grande fin: qu'ils l'attaquent avec violence à tout âge: & que tant qu'ils n'épuisent pas en lui les sources de la vie, ils ne peuvent être un congé clair & formel de Dieu, qui le décharge de l'obligation de vivre.* 25

§. I. *Les maux excessifs ne sont pas durables. Sujets à des vicissitudes continues, ils s'adoucissent ou ils tuent. Tempérés par divers biens qui les accompagnent & par l'espérance*

Ff 3

TABLE DES CHAPITRES.

*de ceux qui les suivront, ils deviennent sup-
portables au sage.* Page 41

§. II. *Les maux ne sont pas non plus distri-
bués sur la terre, comme ils devroient l'être
pour nous apporter clairement notre congé.* 52

§. III. *Les utilités morales des maux physiques
détruisent toute l'apparence du droit de se tuer,
qu'on infère de ces maux.* 56

§. IV. *Il n'y a point de congé dans des maux
propres à augmenter le bonheur d'une autre
vie, pour des Etres dont la durée ne se borne
point à celle qu'ils ont sur la terre, ni la desti-
née sur cette terre à y compléter la somme des
individus de leur espèce, que Dieu veut faire
exister par la génération.* 66

CHAP. III. *Que les instincts de la nature &
les jugements de la raison, qui sont les pre-
miers moyens par lesquels Dieu nous fait
connoître sa volonté; montrent qu'il nous ap-
pelle toujours à nous conserver, & jamais
à nous détruire.* 96

CHAP. IV. *Que, quoiqu'il paroisse que le Sui-
cide fut autrefois fort fréquent, il n'a ja-
mais été ni aussi commun, ni aussi généra-
lement autorisé qu'on le peut penser. Des*

TABLE DES CHAPITRES.

causes qui l'ont fait pratiquer & regarder comme légitime & louable, par quelques sec-
tes de philosophes & par quelques peuples.
Qu'il a été jugé par d'autres, une action lâ-
che & criminelle. Qu'il exige bien moins de
courage, qu'il n'en faut pour supporter les
disgraces de la vie; & qu'il est un abus con-
damnable, pluîs qu'un emploi de la force,
vertueux & digne de l'approbation divine.

Page 143

CHAP. V. Que les inconvénients qui résultent
du droit de se tuer soi-même, prouvent que ce
droit n'est point un privilège de la nature hu-
maine; parce qu'il est contraire à la société
pour laquelle l'homme a été fait, & au bien
de laquelle Dieu s'intéresse. 205

CHAP. VI. Où l'on combat ceux des Philosophes
qui ont fait les apologies les plus éblouissantes
du meurtre volontaire de soi-même. 286

§. I. Réfutation de la fameuse apologie du
Suicide, qui se trouve dans la LXXIV^e des
Lettres Persannes. 288

§. II. Réfutation du morceau apologétique du
Suicide, qui se trouve dans le livre intitulé,
Système de la Nature. 302

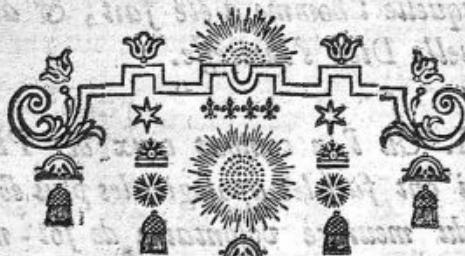
TABLE DES CHAPITRES.

§. III. *Réfutation des raisons les plus spécieuses employées dans la Nouvelle Héloïse, pour établir le droit de se tuer soi-même.* 323

CHAP. VII. *Où l'on continue à réfuter M. Rousseau, en prouvant que les préceptes & les exemples contenus dans la Révélation, sont contraires au droit de se tuer qu'il attribue à l'homme, bien loin de lui être favorables.* 390

CONCLUSION.

413



FAUTES à CORRIGER.

Page 9. ligne 11 & du Système, effacez &.

Page 59. ligne 23 de perte, lisez de la perte.

Page 65. ligne 4 maux prescrits, lisez maux présents.

Page 81. ligne 18 état, lisez étoit.

Page 115. ligne 20 la à fin, lisez à la fin.

Page 164. ligne 8 Dans les êtres purement matériels, lisez dans les êtres composés d'esprit & de corps, comme dans les êtres purement matériels.

Page 156. ligne 29 ce qu'il y de sûr, lisez ce qu'il y a &c.

Page 157. ligne 7 d'espoir, lisez désespoir.

Page 236. ligne 28 peuvent, lisez peut.